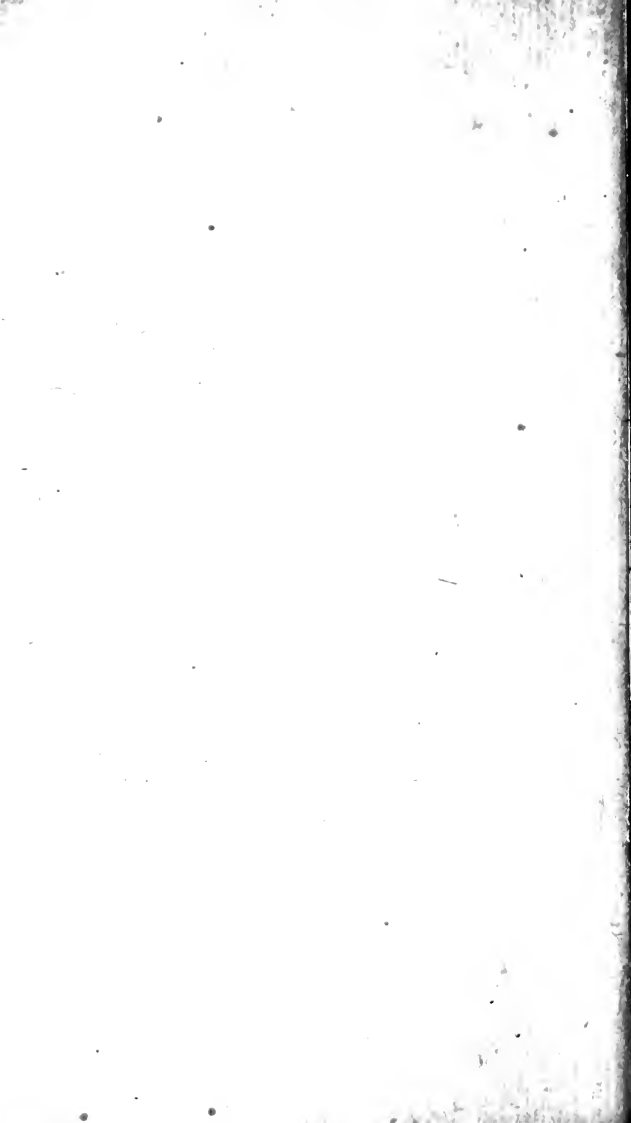


Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

— 100 —



1731. *gouin, n. 111*
LES DEUX
HARANGUES
DES HABITANS
DE LA PAROISSE
DE SARCELLES,

A

MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE

DE PARIS,

ET

+ PHILOTANUS,

Revû & corrigé.

A A I X,

Chez JEAN-BAPTISTE GIRARD, rue
de Bret, à l'Enseigne du Herault, vis-
à-vis le Tronc fleuri.

M, DCC. XXXI.

UNIV. DE
BIBLIOTHECA

2.

.1851

PQ

1989

.J6D5

1731

Coll. spec.



AVERTISSEMENT.

EXPOSER un Ouvrage au jour, c'est lui faire dire en quelque sorte au Public, jugez-moi : mais on peut dire des deux Ouvrages connus sous le nom de *Sarcelles*, que le Public les a déjà jugés, & qu'il a fait assez voir quel est son jugement par son ardeur à en tirer des copies sans nombre, & à dévorer, pour ainsi dire, la mauvaise Edition qu'on en a donnée il y a quelques jours. On assure qu'elle a été enlevée en un moment ; cependant elle fourmille de fautes : il y a une infinité de Vers imparfaits & corrompus, & il y en manque près de trois cens qui n'ont point paru dans les Copies manuscrites. C'est ce qui a déterminé un Ami qui en avoit une Copie exacte, à la communiquer : c'est celle-là même qu'on donne au Public avec tout le soin que

méritent deux Ouvrages qui renferment tant d'esprit, & dans lesquels, à travers d'une naïveté rustique & champêtre, qu'on goûte malgré soi, l'on admire les traits brillans de la Vérité qui s'y montre à découvert. On est assuré que les Habitans de *Sarcelles* ne les défavouèront pas ; & qu'ils auront le plaisir de s'y reconnoître. Voici quel a été le sujet de cette premiere Harangue.

Sarcelles est un Village à quatre lieues de Paris auprès d'Ecoïan. Lorsque Monseigneur de Vintimille vint prendre possession du Siege Archiepiscopal de Paris, cette Paroisse étoit gouvernée par un Desservant & un Vicaire, qui y avoient été mis par feu Monseigneur le Cardinal de Noailles. Ces deux excellens Ecclésiastiques y avoient fait & y faisoient encore de grands fruits par leurs Instructions & par leur vie édifiante. M. l'Archevêque fit bientôt voir que de tels Ministres n'étoient pas de son goût : le refus qu'ils firent d'accepter la Conf-

stitution *Unigenitus* lui parut un motif suffisant pour les priver de l'exercice des fonctions du saint Ministère. ^a Il mit à leur place les deux rares personnages dont les Habitans font le portrait dans cette premiere Harangue. Quelque surprenant que paroisse celui du Vicaire, il est dans le naturel. C'est dommage que M. de Vintimille n'ait pas trouvé des Desservans dans toutes les Paroisses; il est plus que vraisemblable qu'il n'en auroit guères laissé en place. On en peut juger par le zèle qu'il a fait voir à l'égard de la Paroisse d'Aniere & de quelques autres; mais sur-tout par l'interdit d'un nombre infini d'excellens Prédicateurs, de zélés Confesseurs; & par l'exil de Messieurs les Curez de S. Etienne du Mont, de S. Médard, de S. Barthelemy & de la Vilette, qu'il a traitez & fait traiter comme de simples Desservans, sans respecter le Droit Divin qui les lui avoit associez, pour ^b ses

^a Au mois de Décembre 1729.

^b Pontifical Rom.

Freres, *a* ses Coopérateurs, *b* ses Collègues, *c* son Conseil, *d* les Assesseurs de son Tribunal pour former avec eux *e* ce Presbytere si vénérable à nos Peres, *f* pour recevoir leurs avis & juger *g* avec eux les différens qui auroient quelque difficulté.

a Pontifical Rom.

b Concile d'Illyrie an. 375. Concile de Neocésarée an. 315.

c Synode d'Ausbourg, l'an 1548. Synode de Bordeaux, *ch.* 5.

d *Const. Apost. Concil. Trident. Sess. 24. ch. 12.*

e Ignace d'Antioche, *Epist. ad Trah.*

f Alexandre, Evêque d'Alexandrie.

g Concil. Rom. sous S. Gregoire le Grand.
Concil. Rom. sous Zacharie en 745. &c.



C. Fetti



PREMIERE HARANGUE
 DES HABITANS
 DE LA PAROISSE
 DE SARCELLES

A

MONSIEUR L'ARCHEVÊQUE
 DE PARIS.

BONJOUR, Monfieur Ventremille !
 Je fommes venus à la Ville
 Gaillards & dispos Guieu-marci.
 Vous vous portez fort bian auffi ,
 Comme an voit à votre frimouze
 Qu'an prendroit pour une talmouze ?
 C'a nous fait un fort grand plaifir,
 De voüar comme ça réüffir
 Ceux qu'ont foin de vous faire vivre,
 Que le bon Guieu donc les délivre
 De tout mal , & de tout ennui ,
 Car an en a bian aujourd'hui.

Notre bon Roi, que Guieu mainquienne,
 Est un bon Maître, mais morguienne
 Il a de bian mauvais Valets,
 Qui farabustont ses Sujets
 Par mille & mille mangeries,
 Comme Loups dans des Bargeries.

Mais vous n'avez que faire à ça,
 Comme disoit Sancho-Pança.

Les Eglifiers se soucient guère
 Si d'autres sont dans la misere,
 Parnan qu'ils en ayont assez.

Quand ils sont tretous ramassez,
 Il faut voïar comme les bons Drôles
 Font la vie & joüont leux rôles.

Vartiguié ne font-ils pas bian,
 Ayant le tems & le moïan ?

Si, comme eux, j'étiens aussi Prêtres,
 Je ne feriemmes pas plus traîtres
 A notre corps, qu'ils ne le sont,
 Et je feriemmes comme ils font.

Vous ne sçavez pas palfanguienne,
 Monseigneur, ce qui nous ameïne ?

Je venons tretous en troupiau,
 Pour vous ôter notre chapiau,
 Et vous dire, ne vous déplaise,
 Que vous nous avez fait bian aise ;
 En nous ôtant notre Curé.

Il étoit touïjours entarré
 Comme un Renard dans sa tagniere.
 Mathureinne sa, Chambriere

Ne le

Nele voyoit le plus souvent,
 Que comme an voit un Revenant
 Par-ci par-là. Dans le village
 Il étoit comme un vras sauvage :
 Bonjour stici , bonjour stilà ;
 Ah ! maître *a* Claude , vous vela !
 Comment vous va ? Votre famille ?
 Catho votre petite fille ?
 Colin votre petit garçon ?
 Apprennent-ils bian leux leçon ?
 Craignent-ils Guieu ? sout-ils bian sages ?
 Ou d'autres semblables ramages.
 Quand il s'étoit bian enquêté
 De ci , de ça ; de tout côté
 An le voïoit sans camarades
 Se pourmener cheux ces malades ;
 Rôder de maison en maison
 Comme un Soudar en garnison :
 Mais au guiantre s'il a fait maine
 De nous jamais payer chopeine !
 Quand j'alliemies dans sa maison ,
 Il alloit ly-même au poinçon ;
 Alloit ly-même à son armoire ;
 Falloit toujours manger , ou boire ,
 (Je ne sçaurions dire autren ent)
 Mais par la sanguienne comment ?
 J'avions-t-il bû quatre au cinq varres ?
 Falloit retourner à nos tarres ,

a Claude Fetu dont il est parlé dans la
 seconde Harangue.

Si tôt que j'étions en himeur.
 Vous sçavez fort bian , Monfieur ,
 Que c'est pas là faire la vie.
 Quand quelque gros Monsieur vous prie
 D'aller manger de ses ragouts ,
 Ou bian qu'il viant dîner cheux vous ,
 Parla sanguienne an fait bombance ;
 An gauffe , an se remplit la pance ;
 An mange , an boit *tanquan sponfus* ,
 Jusqu'à tant qu'an n'en peusse plus.
 Tenez , nous autres de village
 J'umons mieux un brin de fromage ,
 Aveucque du pain pour un sou ,
 Et boire du vin notre sou ,
 Que d'avoïar une si grand'chere .
 Jaquelaine notre Bouchère
 Ne gagne pas trop aveuc nous.
 Ce n'est pas , Messieurs , comme vous ;
 Il vous faut cent sortes de viandes .
 Tretoutes faines , & friandes :
 Poullers , Becassès , Pardriaux ,
 Aveuc cent mille engigorniaux ;
 Sauces , coulis , Truffès , Muscades ,
 Champignons , Morilles , poüavrades :
 Et pis des vins de tous pays ,
 Et pis Rataffiats , Rossolis ,
 Et pis mille autres guiableries .
 C'est-là de bonnes. soûleries !

Vramment je voudrins bian tretous .
 Que vous sayais Curé cheux nous ,

Où bian queuqu'un qui vous ressemble ;
 Je nous dévartirions ensemble !
 Je boirions comme des pardus ;
 J'irions à la Messe , & pis plus !
 Mataines ne sont point des vôtres ?
 C'est de la besogne pour d'autres ?
 Vêpres vous voyont rarement ,
 Et pour la fremme seulement ?
 Vous ne sarmonnez de la vie ?
 Votre Chaire seroit moisie ,
 Si d'autres ne montiont dedans ?
 Monsigneur , velà de nos gens.
 Ah ! vous seriais bian notre affaire !
 Car morguienne je n'umons guère
 Ces gens qui du soïar au matin
 Sont en Chaire , ou bian au Lûtrin.

Tenez , Monsigneur Ventremille ,
 Pour dire en un mot comme en mille ,
 Ce Curé que votre bonté
 Nous a depis fix moïas ôré ,
 Etoit un Antechrist sus tarre.
 Il faisoit sans cesse la guiarre
 A ces filles , à ces garçons ;
 Il prêchoit contre les chansons ;
 Contre les danſes , les veillées ,
 Contre toutes les assemblées ;
 Si bian que le Menétrier
 Avoit oubelié son méquier.
 Toutes ces guiantres de fumèlles
 Faisfont jarniguié les cruèles ;

A force d'entendre prêcher ,
An n'osoit plus en approcher.

Un biau jour le gars à Guillaume ,
Venant de ramasser du chaume ,
Rencontrit la fille à Martin ;
Il voulit ly prendre la main ,
Mettre son musiau sus sa jouë ,
Enfin jouër comme l'an jouë ,
Quand l'an trouve ces oyseaux-là .
Mais qu'arrivit-il de cela ?

Ma drôlesse , sans votre grace ,
Ly flanquit son poing sus la face ,
Ly disant , quien ; velà pour toy ;
Revians-y cor ; par la morgoy ,
Si tu t'y frottes d'avantage ,
Je t'arracheray le visage .
Si bian que le-pauvre garçon
S'en revenit à la maison ,
La gueule toute balaffrée
Par cette petite sucrée .

Velà le biau fruit des leçons ;
Des biaux prônes , des biaux Sarmons
De ce Curé , dont votre grace
A débarrassé la Paroissie .

Vous sçavez bian que les Vachers ;
Les Bargerres , & les Bangers
Vont fredonnant des Chançonnettes
Qui parlont d'amours , d'amourettes ?
An est gay quand l'an oit cela ?
Point du tout ; ce biau Curé-là

Leux

Leux faisoit chanter des Musiques
Que nos gens appellioient Cantiques.
C'étoit une grande piquié !

An gu'entendoit pas la moiquié.
Cela n'alloit point en cadence ,
Comme cela va quand l'an danse.

Oh ! Guieu-marci pour à présent ,
Tout cela va bian autrement !
Ces Garçonniaux , & ces Fumelles
Ont appris des chansons nouvelles.
Ça parle de baisers , d'oyseaux ,
De Chiens, de Moutons , & d'Ormiaux.
Tout cela s'entend a merveille ,
Ou faudroit n'ovoüar point d'oreille.
C'est à vous pourtant , Monseigneur ,
Qu'il en faut rendre tout l'honneur ;
Car sans vous par la vartiguienne ,
Je serions dans la même peine ,
Et j'aurions core le Curé ,
Dont le Pays est délivré.

Le Nouviau que j'avons , ah ! Dame !
Est , an peut dire , une bonne ame !
Jarni ! vous nous l'avez choüasi
En amy , qui s'appelle ! aussi
J'en avons grande souvenance.
Mon Guieu ! qu'il a balle loquence ,
Quand il chante *per omnia* !
Morguienne il mettroit à *quia*
Tous les Docteurs de la Sorbonne ,
De la magniere qu'il fredonne !

Vartignié c'est un Compagnon
 Qui n'épelle pas sa leçon !
 Oh ! C'est s'ilà qui sçait bian luire !
 Ce n'est pas un bruleux de cire ;
 Sa Mèlle il a plûtôt troussé,
 Que l'autre n'avoit commencé.

Il est encore bian habile,
 Quand c'est qu'il nous luit l'Evangile !
 Morguienne il va d'un si grand trot ;
 Que l'an n'en entend pas un mor.

Auparavant c'étoit le Piône,
 Et pis un Sarmon long d'une aune.
 An ne sçavoit quand c'étoit tout ;
 An ne voyoit jamais le bout
 De tous les gaudés de notre autre.
 Mateines , Salut , Patenôte,
 Cathechime ; que sçai-je enfin ?
 Tantia qu'ignavoit point de fin.
 Mais avec s'icy j'en sons quitté
 Pour la Mèlle, qu'est bian tôt dite.
 Après ça j'allons, je venons,
 Je sommes ce que je voulons.
 Ces Garçons avec ces Fumelles
 Ailont danfer des Ritornelles ;
 Et nous , qui ne sons plus si fous ;
 J'allons boire comme des trous.
 Il n'y trouve pas à redire,
 Au conrraire ça le fait rire.
 Ailons , s'en va-t-il à nos gens ;
 Dé:artillez-vous , mes Enfans ,

Et faites tout ce qu'il vous semble ;
 Mais n'ayez point de brits ensemble ;
 Car , Monfieur , il ne veut pas
 Qu'an vive comme chiens & chats ;
 C'est tout ce qu'il nous recommande.
 Au demeurant (que Guieu ly rende)
 C'est un brave Homme , fans façons ,
 Qui veut tout ce que je voulons.

Mais morguié Monfieur le Vicaire
 Le paffe cor ! C'est un Compere
 Qui boute tout le monde en train.
 Il prend ces Filles par la main ;
 Leux fait faire la piroüette ,
 Leux fait char le cul sus l'harbette ;
 Et pis de rire comme un fou ;
 Et pis nous je rions itou.

Quand an eft-là , que l'an-convarfe ,
 Il dit des mots à la travarfe
 Aux Filles qui les font rougir ;
 Et le tout pour fe dévartir.
 Ça ne déchire , ni ne blefté ;
 Ce n'eft que pour leux faire pièce.
 Car il n'a nan plus de fiarté ,
 Et nan plus de méchanceté ,
 Qu'un enfant quand il viant au monde.
 Jamais ne jure , ni ne gronde ,
 A moins qu'il n'ait plus de raifon ,
 Car il boit le pauvre Garçon.
 Dame alors il facre , il renie !

(a) L'autre jour dans la Sacristie

a Voyez les Nouv. Ecl. du 25. Juillet 1730.

Il se battit comme un Dragon ;
 Et ça pour un oui , pour un non.
 Il faudroit faire un grand libelle ;
 Pour dire comment la querelle
 En un si saint lieu s'émouvait.
 An fut tout ébahi , qu'an vit
 Un Marguillier & le Vicaire ,
 Se torcher près du-Sanctuaire.
 L'un attrapit un Rituel ,
 L'autre s'emparait d'un Missel ,
 Pis du bâton de la Bagniere ,
 Pis se prirent à la crigniere.
 Sans que notre Curé vint-là ;
 Qui boutit entr'eux les hola
 An auroit vû bian du tapage ;
 Mais l'an faist finir l'orage ,
 Et tout compté , tout rabatu ,
 Ignût qu'un chapiau de perdu :
 Encor , comme dit l'Ecriture ,
 Fut-il retrouvé. La glosure
 A là-dessus bian fait du train ;
 Mais il faut excuser le vin :
 Falloit qu'ilût bû le pauvre Homme.
 Chacun sçait dans ce tems-là comme
 An ne sçait pas ce que l'an fait .
 Igna parsonne de parfait .
 Il boit , il a le mot pour rire ?
 Ça vaut cor mieux que faire pire .
 Quand il vient pour les Sacremens ,
 S'il trouve-là de bons Vivans ,

Sans façons il se boute à table.
 An dit queuque conte agreïable :
 Il commence , un autre pour fuir ,
 Pis en velà jusqu'à mainnuit.

Des gens disient dans la Paroïasse ;
 Que , quand vous seriais en la place
 De Monsieur le Cardinal ,
 Vous seriais par-tout bian du mal :
 Qu'an vous varroit bian tôt défaire
 Ce qu'avoit fait votre Confrere ;
 Qu'an varroit bian du changement.
 C,a n'est-il pas bian étonnant ?
 Quand j'entrons nous dans une Farme ;
 Soit à long bail , soit pour un tarme ,
 Parguïé je semons , je plantons ,
 J'ôtons , je boutons , je changeons.
 Ici c'étoit un pâturage ?
 Je le boutons en labourage ;
 L'a c'étoit un orme , un pregnier ?
 J'y plantons , un chêne , un pommier ;
 Comme il nous viant en fantasie ,
 Sans prendre aucunement copie
 Sur ce que notre devancier
 Faïsoit , quand il étoit Farmier.
 Parguïé si nous gens de village
 Jouïssons d'un tel avantage ,
 Pourquoi des Signeurs comme vous
 Auriont-ils moins de droit que nous ?

Ne faut-il pas faire connaître
A tout le moins qu'an est le Maître ?

Chacun doit sçavoïar son méquier.

Un Evêque, c'est un Farmier,

Et sa Farme c'est son Eglise

Que chacun gouvarne à sa guise.

Les Curés sont les Sarviteurs,

Qui doivent se faire aux himeurs

De ceux dont ils font la besogne.

L'Evêque coupe, taille, rogne ?

Il veut mettre sa tarre en pré ?

Ce n'est morguié pas au Curé

A vouloïar corriger son Thème ;

Ni cücillir le blé quand il sème.

Je n'avons pas grand entregent,

Mais je voyons bian stenpendant

La cause de bian des affaires,

Qui paroissent tout à fait claires ;

Lorsque l'an veut sous son chapiau :

Y ruminer dans son çarviau.

An dit qu'il est venu de Rome

çartaine Dame que l'an nomme

La Construction *unigentrus*,

Qui n'avoit pas grands revenus ;

Avec Monsigneur son Compere :

Qu'an appelle le Famulaire.

Notre Saint Pere ne pouvant

Les équiper à l'avenant

De leux rang, & de leux naissance ;

Leux dit : allez-vous-en en France.

Vous trouverez de braves Gens ,
 Qui vous feront en peu de tems
 Avoïar bon train , bon équipage.
 D'abord ce ne sera qu'un Page ,
 Ou bian peut-être moins encor ;
 Mais vous serez tout coufûs d'or ;
 Si tôt qu'an sçavra qui vous êtes.
 J'ai là-bas des Troupes secrètes ,
 Qui n'ont ni varge , ni bâton ;
 Mais qu'en font plus que le canon
 De tous les Princes de la Tarre.
 Alles feront pour vous la guiarre ;
 Alles mettront tout à vos piéz ,
 Et sans que vous vous en mêliez.
 Vous serez ébahis vous-mêmes
 De voïar les Portes-diadêmes
 Vous faire honorer dans leux Cour ,
 Et vous protéger à leux tour.

Quand vous n'aurez plus rian à craindre ,
 Qu'il ne faudra plus vous contraindre ,
 Alors vous songerez à moi ,
 Et vous mainquiendrez que le Roy
 Ne quient que de moi sa Couronne ,
 Que je l'ôte que je la donne
 A qui je veux , à qui meplait. . .
 Ly-même rendra queuque ^a Arrêt ,
 Que mes Gens sçauront ly surprendre ;
 Par lequeul , sans y mal entendre ,

^a Déclaration du 24. Mars 1730.

Il sera lié, garoté.

Pis fus. cela ma Sainteté

Venant à l'appui de la boule,

Jettera dans un nouviau moule

^a Un Saint qui ne l'a brin été :

Qui comme moi fut entêté

De l'Autorité dispotique ;

Qui dans le país Gearmanique

A plus fait pleuvoïar en Enfar

D'Ames , que le grand Lucifar

N'en entrainit dans les abîmes ,

Et qui , pour ses inormes crimes ,

Gargouïlle au fond du grand Cuvier ;

A moins qu'au grand Penitencier

Il n'ait été ; je le desïre ;

Mais au moins , du but ou j'aspire

Ce sera-là le fondement.

Les Peuples se diront ; comment ?

De ce Pape an chomme la Fête,

Pour avoïar dessacré la tête

D'un haut, d'un pissant ^b Empereur !

Il goute l'éternel Bonheur ,

Pour avoïar aïeu le courage

(Quoi qu'aveuc biau coup de carnage .)

D'ôter le scèptre de la main

D'un légitime Souverain !

Oh ! faut donc qu'aveuc sa Quiare

Le Pape soit un Guieu sus Tarre !

^a Le Pape Gregoire VII.

^b L'Empereur Henry IV.

Tels seront leux raisonnemens.

Il est vrai que les Parlemens
Clabauderont, & feront rage ;
Mais ayez toujours bon courage ;
Mes Sarviteurs & mes Vassaux
Sçauront repousser leux assauts,
Sans seulement groüiller de place.
Ils sembleront plus froids que glace ,
Tandis que par des Soutarrains ,
Ils sçauront viser à leux fins ,
Et ne lâcheront jamais prinze ,
Qu'à la fin de leux entreprinze.

Allez donc , mes pauvres Enfans ;
Je me repose sus mes Gens.
Il n'est point de recoin en France ,
Où je n'en aye en abondance ;
De Moyans , de Perits , de Grands ,
De Violèts , de Noüars , de Blancs :
Les uns revêtus d'écarlate ,
Les autres trainans la Savate ;
Ceux-ci bon Carossè roulans ,
Ceux-là de leux pié cheminans ;
D'autres bian chargés de cuifaine ,
D'autres mangés par la varmaine.
J'en ay de Rasés , de Barbus ,
J'en ay de Cornus , de Pointus.
Enfin j'en ay de toute espèce ,
Qui font mille tours de souplèsse ,
Pour me sarvir à qui mieux mieux.
Si tôt que je torne les yeux ,

Ils sont tretous sus le qui-vive ;
 Pour empêcher qu'il ne m'arrive
 Queuque surprinze , ou queuque échec.
 Je les meine tous par le bec ;
 Je les torne , je les ratorne ,
 Comme Viaux qu'an quient par la corne.

Ne vous figurez pas pourtant,
 Qu'il m'en coûte biauoup d'argent ,
 Que je fasse grosse dépense,
 Pour fournir à la subsistance
 De tant de Soudars , d'Officiers.
 Point du tout ; tous ces Ouvriers
 Vivont aux dépens de la France ,
 Laqueulle , tandis que je danse
 Menüers , gavotes , rigaudons ,
 Paye là-bas les violons.

An dit , point d'argent , point de Suisse :
 Mais tretous sont à mon service ,
 Sans qu'il m'en coûte un Carolus ;
 Ou si queuque Gros tout au plus
 Me talonne , & me fait instance ,
 Pour avoüar queuque récompense ,
 Qu'il fasse bian le pié de viau ,
 J'en fis quitte pour un Chapiau ,
 Et l'habiller de mes Livrées .
 Qui de ly sont fort réverées .

Les Premiers de ces grands Nigauds
 Etiont autrefois mes égaux ;
 J'allions de pair , j'étions Confreres ;
 Même méquier , mêmes affaires ;

Je n'étois que l'Aîné d'entr'eux,
 Lorsque queuque point épineux
 Cauçoit queuques remunenges,
 Falloit ramasser leux suffrages;
 L'an n'avoit d'égard pour aucun,
 Tout se decidoit en commun.

Mais aujourd'hui je sis leux Juge;
 S'il arrive queuque grabuge,
 Ils s'en rapportont tous à moi,
 Et ma volonté fait leux loi:
 Aujourd'hui je sis infailible;
 Ce qui de soi n'est que plausible;
 Quand ma bouche la proferé,
 Plusque l'Evangile est sacré.

Allez encore un coup en France
 Etendre ma Toute-pissance
 Sus les Peuples & sus leux Roi;
 Car c'est-là seulement pourquoi
 Je vous fais faire ce voiage.
 Vous voyez que votre appanage
 Ne fera pas des plus petits.
 Ayant la clef du Paradis,
 Que j'en fais comme de mon Louvre;
 Que je le frame, que je l'ouvre
 A qui me plaît, à qui je veux;
 J'ouvrirai la porte à tous ceux
 Qui vous feront bonne accüeillance,
 Qui vous porteront révérence,
 Et qui cheux eux vous recevront.
 Oui tout de gaud ils entreront.

Sans trouver nulle résistance ,
 Même sans faire pénitence ,
 Et même sans aimer un brin
 Ny le bon Guieu , ni leux Prochain.
 Par là chacun d'eux , quoiqu'il fasse ,
 Aura toujours assez de grace
 Pour faire le bian qu'il voudra ,
 Pisque si peu faire en faudra.
 Je rendray pour eux l'Evangile
 Si doux , si commode & facile ,
 Que ni parjures , ni sarmens ,
 Ny colères , ni juremens ;
 Ny vengeances , ni haingeries ,
 Ny cent mille autres drôleries
 N'empêcheront aucunement
 Qu'il n'entrent dans le Firmament.
 Et pour qu'ils n'ayont rian à dire ,
 Je leux déffendrai de le luire ;
 Car s'ils boutient le nez dedans ,
 Ils pourriont croire que je mens.
 Englieu que ceux (gn'en aura guère)
 Qui vous torneront le darrière ,
 Qui de vous feront peu de cas ,
 Ou qui ne vous recevront pas ,
 Rencontreront mêmes èpeines ,
 Mêmes travaux , & mêmes peines ;
 Que l'an rencontroit ci-devant ,
 Sans le moindre adoucissement.
 Enfin , pour vous le faire entendre
 En un mot, sans vous faire attendre ;

Leux faudra faire, si leux plaît;
L'Evangile tout comme il est.

Velà ce que j'ons ouï dire
Par des Gens qui sçavont bian luire;
Pis là dessus j'ons raisonné,
J'ons dit; faut plus être étonné,
Si Monsigneur de Ventremille,
Qui sçait sus son daigt l'Evangile,
A chassé notre ancian Curé,
Que Piarre, & *a* Claude ont tant pleuré;
C'est que c'étoit un Jansiniste,
Et qu'il a dit, Guieu vous assiste,
Quand cheux ly ces Gens ont été
De la part de sa Sainteté.
Il a fait une balle avance!
Il n'a point gagné l'indulgence,
Qu'il n'auroit pas manqué d'avouïar,
S'il ût voulu les recevoïar.
Vrament sans votre vigilance,
(A qui Guieu baille récompense)
Il nous ût mins dans de biaux draps,
Et j'aurions été dans son cas.
Il ût donc core fallu suivre
Mot pour mot ce que dit le *b* Livre
De Monsigneur le Cardinal?
Nannain, nannain. Que l'animal

a Claude Fetu. Voyez la seconde harangue.

b Les heures de Monseigneur le Cardinal de Noailles.

Aille courir la pretantainne.
 S'il veut se bailler tant de peine,
 Faire son salut en fûant,
 Quand an peut le faire en joüant,
 Je ne sons pas si fous nous autres.
 An n'est plus au tems des Apôtres ;
 An n'avoit pas dans ce tems-là
 Les Papes qu'a présent l'an a.
 An n'avoit pas trouvé le stile
 De rendre le salut facile ;
 Mais plus an exarce un méquier ,
 Plus an est habile ouvrier.
 Tous les jours en tout l'an s'aiguise ,
 L'an rafaine , l'an subtilise ;
 Partant plus j'irons en avant ,
 Plus un Pape sera sçavant.

Le Curé que j'ons à cette heure
 A la çarvèlle bian milleure !
 Dès que cette Dame a paru ,
 Au devant d'alle il a couru ,
 Aussi bian que notre Vicaire ;
 Ont fait bonne maine , & grand' chère
 A la Princesse. Dame aussi
 Ils se baillont bon branle ici ,
 Et sans scrupule. Une indulgence
 Comme celle-là , pour la France
 Est une balle invention !
 Mais sans votre protection ,
 Je ne l'aurions jamais aïeüe ;
 Ah ! pour nous alle étoit perduë ,

Et la Paroüasse absolument
N'en ût tâté que d'une dent !

Aussi , Monseigneur Ventremille ,
Je sommes venus à la ville ,
Comme j'avons dit , en troupiou ,
Pour vous ôter notre chapiau ,
Et vous faire la révérence ,
Priant Guieu qu'il vous récompense ,
Aussi bian que sa Sainteté ,
Comme vous l'avez merité.

Fin de la Premiere Harangue.

A V E R T I S S E M E N T.

TOUS les faits qu'on a réunis pour peindre les Jesuites dans cette seconde *Sarcelle*, sont si surprenans , qu'on aura peut-être peine à les croire. On prie ceux qui pourroient avoir quelque scrupule là-dessus, de vouloir bien examiner & vérifier les Notes qu'on y a jointes , & sur tout l'édifiante Lettre de Monseigneur le Cardinal de Tournon, qu'on a imprimée à la fin. Cette Lettre est estimée digne des tems Apostoliques. Elle fera connoître & le saint Cardinal qui l'a écrite pour consoler son Collègue persécuté par les Jesuites, & les Jesuites qui devinrent ensuite les Accusateurs, les Geoliers & les Boureaux de cet illustre Témoin de la Religion de JESUS-CHRIST.



LES HABITANS DE SARCELLES

DES ABUSEZ
AU SUJET DE LA CONSTITUTION
UNIGENITUS.

DEUXIÈME HARANGUE

A

MONSIEUR L'ARCHEVÊQUE
DE PARIS.

HE' BIAN ! Monfigneur Ventremille,
Nous revelà core à la Ville ;
Tourjours dispos, ligers d'argent !
Si vous fçaviais queuque comment ;
Ou queuque bonne manigance ,
[A cause de la connoiffance ,]

Pour nous faire avoüar plus d'écus
 Que je n'en ons , je serions plus
 Endimanchés que je ne sommes ,
 Et boirions plus que je ne fommes.

An dit que vous avez trouvé ,
 Dès que vous êtes arrivé ,
 C,ertain *a* secret, dont la ressource
 Fait merveille pour votre Bourse.
 J'ons oüi dire à de nos Gens ,
 Que ça vous valoit tous les ans
 Plus qu'une bonne Métarie.
 Vive ceux qu'ont de l'industrie !
 An dit que c'est un vras Pérou.
 Morguié si vous pouviais itou
 Faire pour nous queuque trouvaille ;
 J'aurions de quoi payer la Taille ;
 Je serions gros Monſieus aussi ,
 Et je vous dirions grand-marci.
 Quand vous aurez payé vos dettes ;
 Que vos affaires seront nettes ;
 [Ce qui ne sera pas demain ,]
 Parguié ruminez-y un brin.

Pourtant ne croyez pas morguienne,
 Que ce soit ça qui nous ameine.

a Tarif affiché au Secrétariat de l'Archevêché pour tous les Actes qui se délivroient gratuitement sous Monseigneur le Cardinal de Noailles , comme renouvellement de permissions des Chapelles domestiques, *Visa* des Benefices, &c.

De cette Dame *Unigentrus*
 Dont l'an prônoit tant les vartus ?
 Morguienne an auroit peine à croire
 Tout ce qu'an dit de son Histoire.
 Après ça faut par saint Lubin ,
 Que le Guiable soit bian malin !
 C'étoit , à ce qu'an disoit d'elle ,
 Uue Sainte sus une pèlle ,
 Qui ne pouvoit voïar un chapiau ,
 Qui ne sçavoit pas troubler gliau :
 C'étoit une Sainte Mitouche ,
 Qui faisoit la petite bouche ;
 Qui devoit tant de bians causer ,
 Et qu'an alloit canoniser.

Ce n'est plus ça par la marguienne ;
 C'est à présent une Vaurienne ,
 (Comme na guère j'ons apprins ,)
 Qui rôde par les grands chemins ;
 Qui va de Royaume en Royaume ;
 Qui les Grands , & Petits empaume ,
 Et qui promet à toute main
 Bian plus de Beurre , que de Pain.
 C'est une Chienne de Coureuse ,
 Une Boüamiane , une Affronteuse ,
 Qui se dit de grande maison ,
 Et qui n'est qu'une Salisson.

Maugré cela , cette Sorcière ,
 Par çarrains tours de geubecièrre ,
 Enforcèlle si bian chacun ,
 Qu'an n'en voit quasiment aucun ,

Qui

Ce que je vous en avons dit ,
 N'est que par manière d'aquit.
 Il ne faut pas que ça vous fâche.
 Vous sçavez bien que chacun tâche
 De parler pour soi tant qu'il peut ,
 Et que n'attrappe pas qui veut.
 Igna bien des Gens par le monde ,
 Aveuque leux parruque blonde ,
 Qui font bien les quant-à-moi ,
 Et qui devant notre bon Roy ,
 Afin d'attraper queuques graces ,
 Ne sont pas chiches de grimaces :
 Mais notre bon Roy vartiguié ,
 Qui ne se mouche pas du pié ,
 Voyant ces Quémandeux de charge ,
 Se moque d'eux , & s'en gobarge.

Mais laissons ça. Votre Santé
 Parguienne a toujours bien été ,
 Comme il paroît ? Votre bedaine
 A bien passé la Quarantaine ?
 L'appetit va toujours son train ?
 Point d'embarras , point de chagrin ?
 Ça fait plaisir ; car dans la vie
 Faut toujours plutôt faire envie ,
 Comme dit l'autre , que piqué ;
 An s'en trouve mieux de moiquié.

Vous sçavez ce que je vous dîmes
 L'autrefois , & quand je vous parlâmes

a Première Harangue à M. L'Archevêque.

Qui ne ly porte révérence
 Autant qu'à la Reine de France.

Tout ça ne seroit core rian ,
 (Quoique ça ne soit pas trop bian)
 Mais cette maudite Guiablèlle ,
 Qui veut être Dame , & Maîtresse ;
 Faire la pleye , & le biau tems
 A la Ville , aussi bian qu'aux Champs ,
 Brise les Portes , les Sarrures ,
 Et fait souffrir mille tortures
 A quantité d'honnêtes Gens ,
 Qui ne font pas les Chiens couchans ;
 Qui refusent de la connaître
 Pour tout ce qu'alle se dit être.

An disoit que les *a* Hoquetons
 N'avoient ni varges , ni bâtons.
 Si fait parguienne ! la Drolèlle
 Se fait obair en Princesse :
 A Soudars , Corporals , Sargens ,
 Et tretous armés jusqu'aux dens.
 Tous ces Vendeux de char humaine
 Sont *b* gagés à tant la semaine ,
 Et ne faïfont d'autre méquier ,
 Que rôder dans chaque quarquier ,
 Dans les Villes , dans les Provinces ,
 Et même jusque cheux les Princes.

a Première Harangue. vers. 347.

b Espions. Il y en a qui ont eu 1000 livres
 500 livres. 300 livres. 200 livres. 100 livres.
 & les moins 50 livres.

Ceux-ci sont boutés en Prison ;
 Ceux-là chassés de leur Maison :
 D'aucuns comme des Rianquivailles
 Mins au Carcan par ces Canailles :
 D'autres qu'étaient en biau chemin ,
 Réduits à demander leur pain.
 Encore en veulent-ils ces Traîtres
 Principalement aux bons Prêtres ;
 A tous ceux-là qui vivent biau ,
 Et font leur devoïar de Chrequian.
 Enfin , Monsieur Ventremille ,
 Igna ni Village , ni Ville ,
 Paroissalle , Eglise , ni Couvent ,
 Qui n'ait des marques de sa dent.
 C'est une piquié ! Quel dommage,
 Que notre Prince qu'est si sage ,
 Si bon , ne sache pas tout ça !
 Comme à cette Carogne-là
 Il épousteroit les épaules ,
 A coups de bâtons , ou de gaules !
 Comment , Madame la Guenon ,
 Méchante petite Avorton ,
 S'en iroit-il , dans mon Royaume
 Du blé vous-en faites du chaume !
 Vous traitez mes milleurs Sujets ,
 Comme s'ils étions vos Valets !
 Ventre saint gris ... Notre Roy dame
 Nous une de toute son ame ,
 Et nous je l'umons biau itou.
 Mais morguienne igna point de trou ,

Point de brèche , point de coulisse ,
 Par où venir à ly l'an pisse ,
 Que par dehors , & par dedans
 Alle ne bouche avec les Gens.
 Il ne sçait pas le brigandage ,
 Les violences , le pillage
 Que l'an commet de bout en bout
 De son grand Royaume ; & le tout
 Pour les biaux yeux d'une Friponne .
 Notre Roy qu'est bonne parlonne ,
 N'a garde de s'en méfier ;
 Palsanguienne il n'est pas Sorcier .
 Autour de ly comme une haye ,
 Ils ly font croire & boute & haye ,
 Ce qu'ils veulent ; que ces Milliers
 Qu'an chasse , ou qu'an met Prisongniers ,
 Sont des Coupe-jarets à pendre .
 Gna qu'eux qui se font entendre ;
 Parguié , comme l'an dit fort bian ,
 Qui n'en entend qu'un , n'entend rian .

L'Eté passé par la marguienne ,
 Je la croyins bonne Chréquienne .
 Tout partout l'an nous rebattoit ,
 Que cette Fumèlle venoit
 De Rome , & que c'étoit le Pape
 Qui l'avoit envoyée . Attrappe !
 Comme bian d'autres je l'ons crû ;
 Mais sanguié dampis que j'ons vû
 Comme tout se passoit , ah ! dame ;
 J'ons bian vite changé de gamme .

Oh ! qui nous attrappe est bian fin ,
 Et dait se lever bon matin !
 J'ons dit ; comment sepeut-il faire
 Que le Pape , qu'est le Vicaire
 Du bon Guieu , nous pisse envoyer
 Comme ça de pareil Gibier ?
 Mais après ça , tout homme est homme ,
 Et bian que Saint Pere an le nomme
 En cette vie , en l'autre hélas !
 Il pourroit bian ne l'être pas.
 Mais un Pape est un Pape ? à d'autres !
 Un Camarade des Apôtres
 Fut un Vaurian dans l'ancien tems ;
 Hé ! pourquoy pas leux Descendans ?
 Comme disoit fort bian naguère.
 Claude Fetu notre Biau-frere ,
 Ces Grandes-chausses que velà.
 (Ce n'est pas parce qu'il est-là ;
 Mais morguiene dans la Paroïasse ,
 Ign'en a pas un qui le passe.
 Sans avoïar lû dans le Latin ,
 C'est ly qui meine le Lutrin ,
 Qui fait aller tout le Service.
 An le prendroit pour un Jocrisse ?
 Tidié ! c'est un Drôle qui sçait
 Quand il faut torner le feillet !
 Pour revenir donc au Saint-Pere
 (Pisque Saint y a) c'est son affaire ;
 Mais je ne baillerions pas ça
 De cette sainteté qu'il a ,

S'il est vrai qu'il pousse à la rouë
 Dans la manœuvre que l'an jouë ;
 Ou s'il souffre que sous son nom
 L'an fasse tout ce carillon.

C'a n'est point saint, an a biau dire.

Gna queuque chose de plus pire.

Vous ressouvant-il, Monseigneur,

Quand je nous baillâmes l'honneur

De vous faire la révérence ?

Je vous faîsîmes confidence

Que cette Dame *unigentrus*

Et son Compère, étiont venus

Pour faire accroire au pauvre Monde

Que le Pape étoit à la ronde

Maitre de la Tarre & la Mar :

Falloit croire dur comme far

Qu'au Bonhomme il étoit loisible

(Comme il est écrit dans sa Bible)

Des Empereurs, comme des Rois ,

D'en faire de simples Bourgeois ;

De les traiter comme Belîtres ;

De leux ôter pouvoüars , & titres ;

Et pis les envoyer trefous

Planter des Navets , & des Choux.

Encore un coup si le Saint Pere

Tricotte tout ce biau Mystère ,

C'est un à sçavoüar : mais enfin

Tout ça prend un bian méchant train.

Cette maudite Paronnèlle

A bian retourné la çarvèlle

A des Gens , & par ses Sarmons
 S'est fagotté bian des Patrons.
 O ! que les maines sont trompeuses !
 Et qu'igna de Brebis galeuses ,
 Qui ne disant pas oïi tout haut ,
 Ne difont pas non comme il faut !
 Qui n'osont pas casser la vitre ,
 Mais qui , *a* quand l'an chante au Pupitre
Domine Salvon fac Regen ,
 Difont à contre cœur , *amen*.
 Faudroit jeter à la voïarie
 Toute cette Race pourrie ,
 Qui de son Roy mangeant le pain ,
 Monseigneur , le trahit sous main.
 Ventregué c'est une varmaine
 Qui fait des œufs , & qu'ont la maine ;
 S'il faut qu'an les laisse en repos
 Jusqu'à tant qu'ils fassent éclos ,
 De bailler bian du fil à tordre ,
 Quand ils viandront tretous à mordre.
 Comme je n'ons pas grand çarvian ;
 J'avions baillé dans le panniau ;
 Mais hanni soit qui mal y pense.
 Je ne songions qu'à l'indulgence ,
 Qu'au bon marché qu'an nous disoit
 Que du Paradis l'an avoit.

a Les Placistes Elèves des Jesuites lisoient
 le Calendrier de leurs livres , ou recitoient
 l'Office de la Vierge pendant qu'on prioit
 Dieu pour la prospérité du Regne de Louis
 XV. dans l'Eglise de Saint Estienne du Mont.

Cette merveilleuse nouvelle
 Nous avoit broüillé la çarvèlle :
 Mais dampis qu'an y ruminant ,
 J'avons vû tout fixiblement
 Que j'avions eu trop de simplèsse ,
 Et qu'an nous vendoit de la vèrce
 Englieu de poüas , oh ! dame alors
 J'ons bouté notre cœur dehors.
 (Car nous j'allons à la franquète)
 Que je devrins sus l'étiquette
 Depis la tête jusqu'aux piés
 Etre tretous excommegnés ,
 J'ons-t-il fait , que cette Coureuse ,
 Qui viant faire ici l'Engeoleuse ,
 Aille charcher queuques Benêts ,
 Pour vendre sa graine de gniais.
 Vartiguienne , comme dit l'autre ,
 Pren le Quien , laisse-nous le Notre.
 Ha , ha , Madame , vous vouliais
 Faire accroire que vous veniais
 Ici pour enfiler des parles ?
 A d'autres Dénicheux de Marles !
 Morguïé je fons de bonne foy ,
 Et voulons sarvir notre Rôy.
 Que le Bonhomme de Saint-Pere
 Songe à bian dire son Breviaire ,
 Et se mêle de son méquier.
 Aussi bian que le Charbongnier ,
 Notre Roy mérite bian d'être
 Parguïé cheux ly tout seul le Maître !

Faut le dire; j'étois aussi
 Bian ébahis, qu'on pût ainsi
 Démantibuler l'Evangile.
 Oüais ! le Pape est-il plus habile
 Que le bon Guieu ? çartainnement
 Notre Curé nous en revend.
 Igna qu'à voüiar le Catechime.
 Faut toujours ly payer sa Dîme,
 Ses Messes, les Entarremens,
 Les Sarvices, les Sacremens;
 C'est toujours la même turlure:
 Pourquoi donc changer l'Ecriture ?
 Il n'a morgué rian rabbatu
 De ses droits, de son revenu;
 Au contraire le bon Apôtre
 Se fait bian mieux payer que l'autre.
 Si queuqu'un n'avoit pas de quoi
 Le payer, priez Guieu pour moi,
 S'en alloit-il; mais passanguienne
 Stici pour la plus moindre anquienne
 Vous fait cracher. N'avez-vous rian ?
 An vous entarre comme un Chian.
 Quand il vous boute dans la tarre,
 A peine les dens il dèssarre,
 Pour dire un pauvre *Libera*.
 Mais quand il sçait qu'an payera;
 Tutchoute il a bonne loquence !
 Sçavez-vous bian la manigance
 De tous ces bons Apôtres-là ?
 Tenez, Monsigneur, la velà.

Ils vous disont que l'Evangile
Est à présent bian plus facile,
Qu'il ne l'étoit anciennement ?
Pourquoi, Monseigneur ? Ah ! vraiment
Les Drôles sçavont bian leux compte !
C'est morguienne qu'ils aurient honte
Qu'an leux vît prêcher le rebours,
De ce qu'ils faisoient tous les jours.

C'est-il pas-là comme le Pape,
Tout Pape qu'il est, nous attrappe
Par ces mots, qui ne sont pas chûs
A tarre, & que j'ons retenus ?

*Et pour qu'ils n'ayont rian à dire,
Je leux défendrai de le luire,
Car s'ils boutiont le nez de dans,
Ils pourriont croire que je mens.*

C'est-il-là se bian faire entendre ?
Mais ce qui nous a fait comprendre
Tout ce Maquignonage à nû,
C'est notre Biau-frere Fetu.

C'est, an peut dire sans hablure,
Un rude Homme pour la lecture !

Quand comme ça viant le biau tems ;
Je nous en allons dans ces champs ;
Je nous pourmenons troïas, ou quatre,
Pour un petit brin nous ébattre :
Mais ly toutes les fois qu'il sort,
Tout son plaisir & réconfort,
C'est de s'affire-là sus l'harbe ;
Ou dans un champ sus une gearbe ;

Pis le velà qui luit , qui luit
 Jusqu'à tant que vienne la nuit.
 Bian que je ne sçachions pas luire ,
 Y'umons pourtant à nous instruire.
 Autour de ly je nous boutons ,
 Il luit tout haut , je l'écoutons.
 Jarniguienne que la lecture
 A l'Esprit baille d'ouvarture !
 Morguie je ne sons plus surprins ;
 Si les Eglisiers qu'ont apprins
 Le Rudiment , le Dispautaire ,
 Et tant de trains au Suminaire ,
 Sont si tellement esprités.
 Que l'an apprend de nouvautés
 Quand an luit , ou qu'an entend luire !
 Ce n'est rian que les cüi-dire ,
 Il n'est que luire , Monsigneur ,
 Ou bian d'avoüar un bon Luiseur ,
 Comme Fetu'notre Biau-frere.
 C,'ût été pour nous forte affaire
 De bouter dans notre çarviau
 Tout ce qu'il nous a lû de biau ,
 Je n'ons pas assez de loquence
 Pour apprendre tant de Science ,
 Mais de tout ce qu'il nous a lû ,
 Voici ce que j'ons retenu.

An voit depuis nombre d'années
 Certaines Bêtes écornées ,
 Qu'ont des piés , des bras & des mains
 Aveuc des visages humains ;

« Trainant grands mantiaux & jaquettes
 Toutes sus même patron faites :
 Jabotant de tous les patoïas ,
 Latin , Grec , Aliemand , François.
 Alles sont tout comme des hommes ;
 Bûvont , mangent comme je fomme.
 Le Monde entier en est couvart ,
 Car il en pleut de toute part.
 Gn'en a dans les Bourgs , dans les Villes ,
 Dans les Provinces , dans les Isles ;
 Dans l'air , sus la Tarre & la Mar ,
 Et bian plus core dans l'Enfar :
 Car c'est-là qu'est la Pepigniere ,
 D'où , comme d'une Fourmigliere ,
 Alles sortont par gros Essains ,
 Pour faire enguiabler les Humains ;
 Pis alles vont par les contrées
 Montrant des maines détarrées ;
 Penchant le coû , baissant les yeux ,
 Faisant les Saints à qui mieux mieux.
 Faut vous dire que cette Engence ,
 Dont igna si grande abondance ,
 Est , comme je le comprenons ,
 Une magnière de Demons ,
 Que le bon Guieu souffre sus tarre.
 Ceux-là qu'aveuc son cimetarre

« Il est remarquable que les Jésuites ne
 retroussent jamais leurs manteaux longs , com-
 me les autres Prêtres , quand ils marchent
 dans les rues , quelque crotte qu'il fasse.

Le bon Saint Michel fit jadis
 Char du fin haut du Paradis,
 Sont là-bas au mitan des Flames,
 Les Maitres de ces pauvres Ames,
 Qui sont-là pour l'éternité.
 Dame ceux-ci de leur côté,
 Font ici haut le tintamare,
 Pour l'être des hommes sus Tarre.

N'étant pas core bian pillans,
 Vrament ils font les Chiens-couchans,
 Pour mieux tromper le Monde, & même
 An dit qu'ils jeunont le Carême,
 Cajolont les Saints comme tout,
 Et la bonne Vierge surtout;
 Ly contant fagots, & fornéttes,
 Comme l'an en conte aux Coquéttes;
 Ly baillant des *a* noms faugrenus,
 Comme l'an en baille à Venus;
 Pour ça, Monseigneur, tout fin comme.
 Gn'a qu'à luire un *b* Livre qu'an nomme.

a Ces noms faugrenus furent donnez à la sainte Vierge dans un Sermon prononcé à Mâle en présence de grands Magistrats en 1729.

b Le Paradis ouvert à Philagie par cent dévotions à la Mere de Dieu, aisées à pratiquer, qui sont autant de clefs du Ciel. *Par le Pere Paul de Barry, de la Compagnie de Jesus.* Voyez encore un Livre intitulé, Marques de Prédestination, par le P. Etienne Binet, de la même Comp. La Dévotion aisée, par le P. le Moine, &c.

Foin.

Foin . . . je ne ſçaurois dire ça . . .
 Mais c'eſt un certain Livre où gna
 Un Trouſſiau de Clefs de cent ſortes ,
 Qu'ouvrent du Paradis les portes ;
 E ça comme pour l'engeoler ,
 Et dans leux parti l'enroller.
 Vrament ils avont des Chapèlles ,
 Brûlont des Cierges , des Chandèlles
 A l'honneur de Guieu , de ſes Saints ,
 Vous diſont-ils ; joignent les mains ,
 Comme nous , devant les Images :
 Marchont ſans trains , ſans équipages ;
 (Tout du moins dans a ce Pais-ci)
 Pour un rian diſont grand-marci :
 Avont une maine rampante
 Devant la plus moindre Sarvante ,
 Lorſque cheux le Monde ils allont ;
 Tandis qu'en ſecret ils creuſont
 Partout des Tarriers , & des maines ;
 Drèſſont mille & mille machaines ,
 Pour être adorés en tout glieu ,
 Et faire oubelier le bon Guieu.

a Il eſt à préſumer qu'ils ne vont pas ſans
 trains & ſans équipages dans la Chine où ils
 ſont les Mandarins de l'Empereur ; ni dans la
 nouvelle Eſpagne , où ils ſont ſeuls le commer-
 ce , & où ils poſſèdent des richèſſes immenſes.

En Pologne ils ne vont jamais qu'en caroſſe ,
 & il faut que ce ſoit toujours un Frere Jeſuite
 qui ſoit leur Cocher.

Faudroit avoïar bonne mémoire
 Pour avoïar bian retint l'histoire
 De tout ce que d'eux an a vû ,
 Dudepis qu'ils ont apparû.

Pour bian comprendre leux affaire ;
 Faut sçavoïar , qu'à Notre Saint-Pere ,
 Qu'est un seul Homme en l'Univars ;
 Ils voudrînt que Tarres & Mars ,
 Bêtes & Gens , Sujets & Princes ,
 Villes , Royaumes & Provinces ,
 Tout fût souûmins ; car cela fait ,
 Il s'ensuit tout clar , & tout net
 Que la Pissance Univarselle
 Étant toute dans la çarvèlle
 D'un seul homme , qui bian souvent
 N'est pas trop bonne , assûrement
 Ils pourrîent (ce qu'à Guieu ne plaïse)
 Couper , rogner tout à leux aïse ,
 Étant bian sûr & bian çertain ,
 Suivant le Grec & le Latin ,
 Qu'il est bian plus moins difficile
 De n'en gouverner qu'un , que mille.
 Dame aussi , Monsigneur , Guieu sçait
 Tout ce qu'ils avont déjà fait ,
 Pour mettre à fin cette entreprinze !
 Révoltement , ruse , surprinze ,
 Détours , Souplèsse , trahison ,
 Sortilège , meutre , poison ,
 Oh ! tout y va ! Vierge Marie !
 Que j'ens aïeu l'ame attendrie ,

Que j'ons pleuré, Pere éternèl ,
 En oïant le recit cruèl
 De ce qu'ils avont igna guère
 Fait , ou pour mieux dire fait faire
 A l'endroit d'un pauvre *a* Couvent ,
 Où l'an sème annuy du froment !
 C'étoit des Parsonnes pieuses ,
 Et de bonnes Religieuses ,
 Qui dans cette maison étiont ,
 Et comme des Anges viviont.
 Hébian ! ces pauvres Malheureuses
 Ont été comme des Coureuses
b L'une minze-là , l'autre ici ,
 Et réduites à la marci
 De misérables Criatures ,
 Qui leux faisoient mille tortures.
 Hélas ! ça fait frémir d'horreur ,
 Quand l'an rapense, Monsigneur ,
 Que quand l'an ût tiré les bières ,
 Bêché , harsé les C,umetières ,
 Où reposiont tant de Corps Saints ,
 L'an rencontroit par les chemins
 Tantôt des Bras , tantôt des Têtes ,
 Ou d'autres membres , que les Bêtes ,

a Le Monastère de Port - Royal détruit en 1709.

b Les Religieuses de Port-Royal ont été dispersées en différens Convens , où elles ont été traitées comme des criminelles.

Voyez les Relations, & les Gemissemens de Port-Royal.

Comme Corbiaux, Chiens, Loups-çarviers,
 Ou tels animaux carnaciers
 Mangiont en guise de charogne !
 Pourquoi cette balle Besogne ?
 C'est qu'ignavoit eu-là la *a* sœur
 D'un saint , & bian sçavant *b* Docteur
 Qu'exprès le bon Guieu mint au Monde
 Pour vaincre cette Race immonde.
 Aussi tout comme un Eparvier ,
 Qui ne lâche point son Gibier ,
 Il les pourchassit de magnière ,
 Qu'ils rentrirent dans leux Tagniere ,
 Reniant Guieu , grinçant les dens ,
 Mais faisant d'horribles sarmens ,
 D'emplaïer toute leux pissance ,
 Pour afin d'en avoïar vengeance.
 Or jamais ne se parjuront ,
 Quand il faut venger un affront.
 Ce Docteur par leux manigance ,
 A la paisin banni de France ,
 Est mort en *c* pais étranger
 Plus pauvre qu'un pauvre Barger ;

a La Mere Angelique , sœur de M. Arnauld ,
 Abbessè & Réformatrice de Port-Royal.

b M. Arnauld , Docteur de Sorbonne , qui a
 terrassé les Jesuites par plusieurs Ecrits qu'il a
 faits contr'eux.

c M. Arnauld est mort à Bruxelles le 8. Août
 1694. âgé de quatre-vingt-trois ans. Son cœur
 fut apporté à Port-Royal. Les Jesuites ont pu-
 blié qu'il avoit été chassé de France comme un

Car ,

Car, Monfigneur, les vras Apôtres
Ne mouront pas comme les autres.

Vous fçavez que j'ons eû deux Rois,
Qui font Henry quatre, Henry trois,
Qu'avont tous deux perdu la vie
Par le far, & la felonie,
L'un d'un Moine nommé *a* Clément,
L'autre d'un çartain *b* Garnement,
Qu'étoit né natif d'Angoulême?
Vous dirais peut-être vous-même-
Que ces deux misérables-là
Ont été pouffés à cela
Par les Demons ? oui, oui morguienne
Par les Demons ; mais palfanguiene
Sçavoûar les queuls ! ah ! ces Demons
Etient ceux de qui je parlons !
Les Vieux & toute leux Caballe
N'ont pas l'ame fi déloiale.

Broüillon & un homme dangereux à l'Etat par
fes cabales ; mais la vérité eût que fa retraite a
eté très-volontaire, du moins en la confidérant
en elle-même, & non dans les calomnies qui
en furent l'occasion, & qui le forcèrent en
quelque façon à s'exiler lui-même pour le bien
de la paix, comme on le peut voir par les deux
Lettres qu'il écrivit, l'une à M. l'Archevêque
de Paris, & l'autre à M. le Tellier, Chancelier
de France avant fon départ en 1679.

a Frere Jacques Clement Jacobin, qui a affaf-
finé Henry III. à saint Cloud le premier Août
1589.

b Ravaiillac, natif d'Angoulême qui a affaf-
finé Henry IV. le 14. May 1610.

N'est pas qu'itou vous n'ayais lû
 Dans les biaux Livres de Fetu ?
 Vous avez cor queuque memoire
 De *a* Guignard , & de son Histoire ?
 Comme il fut par un biau Jeudy
 Par son coû pendu tout brandy ?
 Il vous souviant du parricide
 De *b* Chastel , de la *c* Pyramide ?
 De Jean *d* Gueret son Précepteur ?
 Qu'étaient ces Gens-là , Monfigneur ?
 Il vous souviant de ce *e* Barrière
 Que l'an attrapit par darrière ,

a Jean Guignard Jesuite , natif de Chartres, pendu par Arrêt du Parlement du 7. Janvier 1595. comme Auteur de Libelles diffamatoires contre Henry III. & Henry IV. dans lesquels il enseignoit que l'action de Jacques Clement étoit bonne & louable , & qu'il faillloit assassiner Henry IV. Plusieurs Jesuites ont fait le panegyrique de Jacques Clement , entre autre Mariana dans son Livre *De Rege & Regis institutione* , où il l'appelle *Æternum Galliæ decus*.

b Jean Chastel Ecolier des Jesuites , écartelé par Arrêt du Parlement du 29. Décembre 1594. pour avoir donné un coup de couteau à Henry IV. dans la lèvre d'en bas, qui lui fit sauter une dent.

c Pyramide élevée devant la porte du Palais. en la place de la Maison de Jean Chastel , qui fut démolie. La place est encore vuide.

d Jean Guéret Jesuite , Regent de Philosophie de Jean Chastel , banni a perpetuité du Royaume par Arrêt du Parlement.

e Pierre Barriere natif d'Orleans , Battelier de sa premiere vacation , puis Soldat , fut

Tout comme il alloit le Pendard
 Parcer le Roy de son poignard ?
 Qui *a* l'avoit payé pour le faire ?

Vous sçavez core bien l'affaire,
 D'un Roy que Jaques l'an nommoit,
 Qui dans l'Angletarre régnoit,
 Qu'un *b* Garnet surnommé Tricorne
 Et son camarade *c* Oldecorne,
 Aviont ensemble comploté
 En un çertain jour arrêté,

Surpris avec un couteau dont il alloit frapper
 Henry IV. le 27. Août 1593. à Melun. Il fut
 écartelé. Il avoit été instruit par Varade Je-
 suite, & confessa avoir reçu la Communion
 sur le serment fait entre ses mains d'assassiner
 le Roy. Disc. d'Achilles, de Harley au Roy
 Henry IV.

a Payé par les Ligueurs: instruit & encou-
 ragé ainsi que Jacques Clement, J. Chastel &
 Ravaiillac par les Jesuites. Ils avoient un en-
 droit secret appelé la Chambre des Médita-
 tions, où étoient représentées des figures hor-
 ribles de Damnez tourmentez par les Démons,
 où ils introduisoient ceux qu'ils vouloient en-
 gager à commettre quelque attentat, pour leur
 faire craindre le sort des Damnez; & leur per-
 suadoient que s'ils délivroient les Peuples du
 Tyran, (c'est ainsi qu'ils appelloient le Roy,)
 ils mériteroient la Couronne du Martyre.

b Garnet Jesuite, complice d'une conspi-
 ration en Angletérre sur la fin de l'année 1605.
 & executé à mort au mois de May 1606.

c Autre Jesuite en Angletérre executé com-
 me Garnet pour avoir soutenu que l'entreprise-

De faire sauter par des Maines
De charbons & de poudres pleines?

An ne voüatroit jamais le bout ,
Si l'an vouloit ramasser tout.

An nomme une çertainne ville
Dont le nom est bian difficile.

An l'appelle... ça qui fait rest...;

Attendez.... le velà , c'est Brest.

Sibian, Monsigneur Ventremille ,
Gn'apas long-tems qu'en cette Ville

« Un homme de bian loin venu ,

Que les Parens croïint perdu ,

En arrivant tombit malade ,

N'ayant Ami , ni Camarade ;

de celui-ci étoit bonne & loüable. Ils font tous deux appelez Mortyrs par Bellarmin , Cardinal Jesuite, approuvez par leur General Aqua-viva , & inferez au Catalogue des Martyrs Jesuites imprimé à Rome.

« Ambroïse Guys, originaire d'Apt, revenant du Bresil avec 1900000. en or , une somme considérable en argent & huit coffres remplis de pierreries & autres marchandises précieuses fut obligé de relâcher à Brest , où se voyant prêt de mourir , il demanda un Notaire. Les Jesuites qui l'avoient attiré chez eux , firent travestir leur Jardinier en Notaire , & quatre ou cinq de leurs Religieux en Bourgeois , en presence desquels le Malade crût dicter son Testament. Voyez le Mémoire de M. Soyer imprimé chez Babuty en 1727. pour les Heritiers du sieur Tardif.

Mais tout plein de biaux guiamans ,
 D'écus de lingots. Ces Truans ,
 Qu'avont toujours des Sentirêlles
 Pour sçavoïar toutes les nouvelles
 De ce qui vïant, de ce qui va ,
 S'en allont cheux cet homme-là ;
 » Sarviteur , notre très cher Frere ,
 » J'ons une douleur bian amère ,
 » Qu'un Monsieur noble & liberal
 » Comme vous , soit logé si mal.
 » Queu lit ! queulle chambre ! une étable
 » Parguienne seroit plus duïfable !
 » Et , qui plus est , cians dedans
 » Il va toute sorte de Gens..
 » Le Méchant en Ben se déguise.
 » Hôn ... gare pour votre valise.
 » Vous seriais bian plus mieux cheux nous :
 » An auroit bian du soin de vous ,
 » Et de vos petits ustenciles.
 » J'ons des Médecins fort habiles ;
 » Vous trouveriais lit bian mollet ,
 » Bons œufs fras , bonne soupe au lait...
 Tantia si bian le Sarmonnirent ,
 Qu'en leux Maison ils l'emmenirent ,
 Ly , son argent , & sès lingots ,
 Sa valise , & tous sès ballots.
 Le velà donc-là le pauvre homme ,
 Ne sçachant ni par où , ni comme
 Leux faire son remarciment
 Pour un si loyal traitement..

Oh ! Palsanguienne il ni fut guère !
 En peu de jours le très-cher Frère
 De tous pèchés bian netaié,
 Fut en l'autre Monde envoié,
 Tout seul, qui s'entend ; la valise
 En glieu sûr fut bian à point mise,
 Aveuc les nippes & ballots,
 Qu'ils retinrent sous leux argots,
 Stenpendant venont dans la Ville
 Cousins & Neveux à la file,
 Pour s'enquêter de leux Parent,
 Et pis itou de son argent.
 Les velà donc à son auberge.
 » Sarviteur, Madame le *a* Large,
 » Je venons de bian loin tretous,
 » Pour voïar notre Oncle qu'est cheux vous.
 Là dessus l'Hôteffe rusée,
 Qu'avoit la pate bian graissée ;
 Helas ! sfait-alle, mes Enfans,
 Il est vrai qu'il logeoit cians.
 C'étoit, an peut dire, un brave homme,
 Bian craignant Guieu, mais pauvre & comme
 Guieu ne m'a pas fait le moyen
 De loger le monde pour rian,
 Les Jesuites, Gens sarviabes,
 (C'est le nom de ces malins Guiables)
 L'ont prins cheux eux par charité,
 Où long tems il n'a pas été.

a Cette Hôteffe s'appelloit la Guimard.

Il est hors de bian des misères ;
 Il est mort-là cheux ces bous Peres.
 Que le bon Guieu ly fasse paix ,
 Et misericorde à jamais.

Ces Gens tout de leux haut tombirent ;
 Quand cette nouvelle ils ouïrent.
 Ils s'en allont cheux ces Larrons ;
 Même rapport , mêmes raisons.
 Stenpendant de toute la Ville
 An leux viant dire qu'une pille
 De mille sortes de bijoux ,
 De l'aubarge cheux ces Filoux
 Avoit passé. Comment donc faire ?
 Ils allont conter leux affaire
 Aux Proculeux , aux Avocats.
 Graud brit , grand éclat , grand fracas ;
 Procès enfin. Dans cette affaire
 Qu'ont-ils fait ? de gliau toute claire.
 Les Avocats en biau chemin
 Qui deviont mener ça bon train ,
 Par une aventure inconnuë
 Ont aïeu la goule cousuë
 Pour le Neveu , pour le Cousin ,
 Et les Brigands ont leux butin.

Si c'étoit aussi bian des hommes ,
 Qu'eussient prins comme ça des sommes ,
 Ils seriont , comme de raison ,
 Biantôt pendus par leux chignon.
 Gn'aroit point de misericorde ;
 Ce seroit la rouë , ou la corde.

Mais ces maudites Bêtes-là
 Depis çartain tems , avont ça ,
 Qu'an n'en peut plus faire justice.
 An n'en a point mins au supplice ,
 Qu'an sçache , depis leux Guignard ;
 Et si du depis ce Pendard ,
 Que de crimes de toute sorte !
 Contr'eux toute poursuite avorte.
 Voyez encore leux Girard ,
 Qu'est un exécrable Paillard !
 Il vous dit la Messe , il sarmonne ,
 Il confesse , sans que parsonne
 Ose ly dire , Guieu vous gard :
 Stenpendant velà de sa part
 Une ^a fille à forfait parduë ,
 Et par toute Tarre connuë ,
 Pour avoüar été la Guenon
 D'un abominable Demon.
 Encore si cet impudique ,
 Pour la pardre , ût mins en pratique
 Les sariboles , les biaux mots ,
 Par lesqueuls tous les jours ces Sots
 Embarlificoront ces Sotes ,
 Ou bian ces pauvres Indiotres ,
 Ça seroit bian mal , Monsigneur ,
 Mais morgoy tout Homme est Pecheur.

^a La Demoiselle Cadiere , Penitente du Pere
 Cirard , Recteur du Couvent des Jesuites à
 Toulon.

An sçait bian que là char fragile
 Porte au mal comme tous les mille.
 C'est notre état qui le parmet ;
 Stilà qui le moins en commet ,
 Doit à Guieu bian des graces rendre.
 Mais pour une Fille surprendre ,
 Faire du Confessionnal ,
 Qu'an nomme Sacré Tribunal ,
 Une Ecole de Sacriléges ;
 Faire passer tous les manèges
 D'une parvarse passion ,
 Pour une anticipation
 Des Bians de là-haut ; faire accroire
 Que c'est Oeuvre bian méritoire ,
 Que de s'abandonner à ly ;
 Qu'il faut être en un saint oubli
 De son corps ; que l'obaissance
 Est au dessus de l'Esperance ,
 De la Foy , de la Charité ;
 Qu'igna point d'autre Chasteté ,
 Que celle du Cœur & de l'ame ;
 Que ce qu'an croit le plus infame ,
 Entre les pechés n'a point glien ,
 Parnan que l'Esprit a soit à Guieu.
 Faire aller cette misérable
 Tous les jours à la sainte Table ;
 Farciner si bian Magistrats ,
 Prêtres , Curés , Peuples , Prélats ,

Que cette Fille en la contrée
 Comme Sainte étoit réverée;
 Si bian que l'Evêque ^a hêbèté
 A sus ly bian long tems porté
 Une Croix mignonne & gentille,
 Que cette malheureuse Fille
 Disoit que l'Ange Gabriel,
 Un bian jour descendu du Ciel,
 Avoit sus sa poitrine minze,
 Entre la char, & la cheminze..
 O ! velà, Monfigneur, velà
 Ce qu'aucun homme ne fera !
 Ou s'il le faisoit pafsanguienne,
 Il seroit brûlé pour sa peine.
 Tout le rebours est adveuu.
 Sans-en ètre un brin plus emû,
 Girard & tous ceux de sa Clique
 Ont si bian fait leux art magique,
 (Car ils se tenont ces Demons
 Tretons comme des hannetons)
 Que ^b les Juges pardont la vuë,
 Ou du moins avont la barluë.

^a Louis de la Tour du Pin de Montauban, Evêque de Toulon, a porté cette Croix par réverence comme une Relique. Elle avoit été faite par un Forçat, & avoit été mise dans le lit de la Demoiselle Cadriere pendant une de ses extases par le Pere Girard, qui lui fit accroire que c'étoit un Ange qui l'avoit apportée du Ciel.

^b Les Commissaires du Patlement d'Aix.

Ce qui leux sembloit qu'un Etang
 N'ût pû laver, leux paroît blanc :
 La pauvre Fille diffamée
 En un Couvent est renframée,
 Tandis que le Ribaut est plaint,
 Et le font passer pour un Saint.

Le bon Guieu qu'est des Saints le Maître,
 Dans sa compagnie ût un Traître,
 Un Scèlèrat qui le vendit :
 Cheux eux ne faut pas qu'il soit dit,
 Qu'un cherif Marmiton malvarse ;
 Et quand queuque Apoîteumme parce,
 Quand queuques-uns de leux mèsfaits
 Ne pouvoit demeurer secrets,
 A force d'être abominables,
 (Preuve que ce sont de vras Guiables)
 Faut plutôt que mille Innocens
 Perissent, qu'un seul de leux Gens
 Soit jamais déclaré coupable.
 Le Tic de cet ordre exécrationnel,
 De ces Annemis des Humains,
 Est qu'ignait cheux-eux que des Saints ;
 C'est-a-dire que l'an le croye.
 Pargnié faut qu'ils ayont bon foye,
 De croire que l'an le croira,
 Tant que, ce qu'an voit, l'an voüara.
 Oh ! tout le monde vartuchoute,
 N'est pas payé pour ne voüar goutte !
 Ils ûrent biau sonner biau fort,
 Aveuc du Carton faire un Mort,

Pour ce Carton faire un Sarvice ,
 Dire des *Libera*, l'Office ,
 Et des Messes de *Requian* ,
 Comme s'il ût été Chrequian ;
 Par la marguié l'an sçût bian vîte
 Que leux ^a Mena ce saint Jesuite ,
 Ce grand Diseux de Chapelet ,
 Qui dévotement avoit fait
 Sa femme de sa Penitente ,
 Un biau jour à la nuit framante ,
 S'étoit enfoüi secrètement
 Sus une Mule du Couvent ;

^a Le Pere Mena , Jesuite à Salamanque , d'une grande réputation de sainteté , & Directeur renommé , étant devenu amoureux d'une de ses Pénitentes , fille simple & d'une conscience timorée , lui fit accroire que Dieu lui avoit révelé que sa volonté étoit qu'ils véussent ensemble dans l'union conjugale , mais qu'il falloit que la chose fût secrète. Il parvint à la séduire : il en ût des Enfans. L'Inquisition en ayant eu connoissance , le fit mettre dans les prisons de Valladolid. Ses Confreres , sur de faux Certificats de Medecins , obtinrent de le faire revenir chez eux sous prétexte de maladie , en s'obligeant de le représenter toutes fois & quantes. Peu de tems après ils firent courir le bruit qu'il étoit mort. Ils firent sonner les Cloches ; & avec un visage & des mains de carton , ayant fait un Corps de bâtons , revêtu d'un habit de Jesuite , on mit ce feint Mena dans la bierre , & on fit monter le vrai Mena sur une mule , qui se sauva pendant la nuit à Gènes , où il enseigna la Loy de Moyse aux Juifs .

Et pis après que l'Hypocrite ,
 Etant soû du froc de Jesuite ,
 Et se voyant loin de cheux soy ,
 Aux Juifs prêchoit l'ancienne Loy.
 (Car faut qu'ils prêchiont , c'est leux vie,
 N'importe quoi.) Leux Compagnie
 Sçait morguié bian à quoi ça lart ,
 Alle ne fait rian au hazard.

An n'a pas prins nan plus le change
 Sus ce qu'ils avont fait d'étrange ,
 Pour rendre blanc comme du lait ,
 Leux a Balthazar prins sus le fait.
 Ce Lustucru n'étant que Frere ,
 Dame voulit devenir Pere.
 Comme il étoit le Factoton ,
 Le Jean-faitout dans leux Maison ,
 C'étoit ly qu'avoit soin des Farmes ,
 De faire payer tous les tarmes ,
 De compter avec les Farmiers ,
 De faire aller les Ouvriers.
 Au Couvent il ne restoit guère.
 Tourjours le Drôle avoit à faire

* Le Frere Balthazar des Rois fut choisi par les Jesuites de Grenade pour avoir l'aministration du Bien qu'ils ont à Caparacena. Ce Frere Jesuite devint amoureux de la femme d'un Laboureur, qui ayant été averti de ce qui se passoit, prit si bien ses précautions, qu'il surprit le Frere en flagrant délit, & le tua sur le champ. La Société ayant corrompu les Juges, & fait entendre de faux Témoins, fit pendre le Liboureur pour réhabiliter la mémoire de leur Frere.

A la Campagne , & plus souvent
 Sus la fin qu'au commencement.
 (e qu'il avoit à faire , ah ! Dame !
 C'étoit de courtoiser la Femme
 D'un bian honnête Laboureur.
 Ils se traitoient de Frere & Sœur ,
 Et s'entendient , comme an peut croire ,
 Tous deux comme Larrons en Foire.
 Mais le Farmier soir & matin
 Les guétrit tant , qu'à la parfin
 Il trouva mon Gars avec elle ;
 Ly bailla un coup par la çarvèlle
 Qui l'étendit tout roide mort.
 Fut-il , Monseigneur , si grand tort ?
 Passanguié ça fait-il bian rire ,
 Quand l'an se voit.... je n'osons dire ?
 Je ne sons pas plus qu'un Farmier ,
 Mais sanguié si queuque Ouvrier
 Venoit lorgner nos Minagères ,
 Leux conter çartaines affaires ,
 Çartains propos qu'il ne faut pas ;
 Faudroit qu'ignût point d'échalas ,
 Point de gourdin par la marguienne...
 Suffit ; à ça près qu'il en vienne !

An sçait qu'igna de gros Monseux ,
 Qui sus tout ça framont les yeux ,
 Et qui sont d'une himeur fort souple .
 J'en cennoissons plus d'une Couple ,
 Qu'umeriont mieux , à ce qu'an dit ,
 Trouver un homme dans leux lit ,

Qu'un Chien chasser dessus leux Tarre.
 Parmi les Grands ça n'est pas rare ;
 Mais pour quant à l'égard de nous,
 J'ons ça , que je serions jaloux.
 Il avoit notre maladie ;
 Mais la maudite Compagnie
 Par faux Temoins & par argent ,
 Fit juger le Mort innocent ,
 Par la vartu d'une Sentence ,
 Et condamner à la Potence
 Le pauvre malheureux Farmier.

An dit qu'ils faifont un méquier
 Entr'eux , un çartain Miquemaque ,
 Qui Guieu , qui la Nature attaque.
 Je ne sçavons point ce que c'est ;
 Mais an dit que tant ça leux plaît ,
 Qu'il est bian rare quand ces Peres
 Faifont la Cour aux Minagères.
 Igna point de mal sans un bian ;
 Car , Monfigneur , par ce moïan
 Ils laiffont le monde tranquille :
 Si non , aux champs, comme à la ville ,
 Aveuc eux l'an feroit C * * *
 Et par sus le marché pendu.
 Faut que ça soit bian véritable ;
 Car ce qu'igna de remarquable ,
 De fingulier dans leux amours ,
 C'est qu'il leux faut presque toujours
 Des ragoûts , des raffaineries.
 Ces ragoûts , font des Guiableries ,

Des Sorts , & des Enchantemens ;
 Car fans ces alaisonnemens ,
 Ils n'umeriont point la Fumelle.
 En un mot pour qu'une Hardelle
 Leux plaife par queuques dehors ,
 Il faut qu'elle ait un Guiable au corps ,
 Tout au moins. Sçavoïar à cette heure
 Si ce font des Vieux , que je meure :
 Mais ça n'est pas fort curieux ,
 Les Nouviaux valent bian les Vieux.

C'a qui nous rappelle l'idée
 De leux *a* fameuse Possédée ,
 Qui l'an passé vers les *b* poüas vards
 Fit tant de fracas dans Nevars.
 Cette Brelandiere ou Courense ,
 De son mèquier étoit Chanteuse ,
 Du moins en faisoit les semblans.
 Elle amusoit tous les Passans.
 Ignavoit pas jusqu'aux *c* arvantes ,
 Qu'alliont voïar ses maines plaisantes ,
 Tandis que leux pot écumoit.
 Elle dansoit , se demenoit ,
 Morgué qu'ignavoit rian de même.
 Un biau jour de l'autre Carême ,
 Stilà de devant le darnier ,
 & Pere Duboïas de son gregnier ,

a Voyez les Nouvelles Ecclesiastiques des
 17. & 29. Juin & 16. oût 1730.

b L'affaire éclatta vers le mois de May mil
 sept cens trente.

c Le Pere Dubois , Regent de Philosophie
 au Collège des Jesuites de Nevers.

Par un trou qu'an nomme Chaquiere,
 Lorgne à son go l'Avanturiere.
 Il ût de bon cœur trie pour troc,
 Contre un Sarrot changé son froc;
 Prins des Sabots, une mandille
 Pour de plus près voïar cette Fille,
 S'il ût osé; tant ce Grigou
 De cette Drolêlle étoit fou.
 Mais que fit-il? par son adrêlle
 Il ût la pratique à confêlle.
 O! cheux eux la Confession
 Du monde est la pardition!
 En leux mains alle ne fut guère;
 Qu'alle apprint bian du sçavoïar-faire!
 Les Féves n'étoient pas en fleur,
 Qu'an fut tout surprins, Monseigneur,
 De voïar tout à coup cette Fille
 Se tortiller comme une Anguille.
 Alle avoit des conclusions,
 Faisoit mille contorsions;
 Ecumoit, crachoit aux visages;
 Et juroit devant les Images.
 Tout le Monde en foule y venoit;
 Parsonne, au train qu'alle menoit,
 N'entrit dans la moindre doutance,
 Que cette Chanteuse en sa panse
 De Demons n'ût un Regiment.
 Tous ceux de dedans le Convent
 Jour & nuit étoient autour d'alle;
 La gardiont comme leux prenalle.

Lorsque queuqu'un d'eux la quittoit ;
Un autre la place prenoit.

Si tôt qu'alle gigottoit , vite
Ils ly jettiont de gliau benite ;
Marmotiont dans le Rituel ,
Nommant Janſignius , Queſnel ,
Qu'aux Aſſiſtans ces Miſérables
Faiſiont croire être les deux Guiables
Que certe Poſſedée avoit.

O ! les Vilains ! qui le croiroit ?
Hélas ! Monſieur Ventremille ,
En peu de tems toute la Ville
Sçût que c'étoit un de leux tours !
Alle accouchit dans les Fauxbourgs-
D'un gros garçon , cù chaque Pere
Avoit bouté ſon ſçavoüar-faire ;
Entr'autres Duboüas le Regent ,
Aveuc Languet , qu'eſt un Parent
D'un çartain Evêque à la Coque ,
De qui tout partout l'an ſe moque ;
A cauſe d'un çartain Ecrit
Qu'a tant fait de train & de brit.
J'ons aïeu biau dire , & biau faire ;
Au grand jamais notre Biau-frere
Nous en luire un mor n'a voulu.
Dame auſſi c'eſt Claude Fetu !

Il ume ſa ſoupe trempée ,
Et ne boit point de Ripopée.
Le Drôle vous dit bal , & bian ,
Tel Livre eſt bon , ou ne vaut rian.

Stici dévartit & fait rire ;
 Dans stila l'an trouve à s'instruire.
 Le Catéchime vaut de l'or ;
 Les Nouvalles sont un tresor ;
 Faut plutôt aller sans culottes ,
 Que se passer des *a* Anecdotes.
 Cet autre que l'an prône tant ,
 Est écrit par un Ignorant.

Pour ce qu'est de cette Breloque ,
 Qu'an nomme Marie à la Coque ,
 C'est un Piaud'âne des plus francs ,
 Où gn'a ni raine , ni bons sens ;
 Qui fait la honte de l'Eglise ;
 Que stependant l'an autorise ,
 Tandis qu'an nous ôte des mains
 L'Evangile , & les Livres Saints.

Dame velà comme le Drôle
 Sus tout ça jargonne & controlle !
 Mais pour nous , je nous y pardons ;
 Du blanc & du noïar j'y voïons ,
 Jtan c'est tout ; mais patience ,
 J'ons un bon Guide en recompense ;
 C'est demi'mal , quand , Monsigneur ,
 L'an sçait suivre un bon Conduiseur.
 Mais ce n'est pas (Guieu nous en garde)
 Notre biau Curé de moutarde.
 Je croyîmes , qnand il venit ,
 Avoïar trouvé la Pie au nid.

a Anecdotes , on Memoires secrets de la Con-
 stitution *Unigenitus*.

Plus de Sarmons, plus de Sarvice ;
 Longs déjeuners , & court Office.
 Ça qu'étoit biau ; mais palsangoy
 J'ons là-dedans je ne sçay quoy ,
 Qui nous disoit à la fourdaine ,
 (L'an entend ça quand l'an rumaine)
 Qui nous disoit , dans le boubrier
 Qu'il s'empêtroit tout le premier.
 Quand il voudra , qu'il aille au piautre.
 J'ons perdu tout , en pardant l'autre ;
 J'en pleurons cor, quand j'y songeons ;
 Mais revenons à nos Moutons.

Ignas pas cor bian des années ,
 Que dans des Tarres éloignées ,
 Oû les Gens n'ont ni Foy , ni Loy ;
 Cartain ^a Cardinal que leux Roy ;
 Bian que né dans l'idolatrie ,
 Respectoit pour sa sainte vie ,
 Ayant grand regret comme ça ,
 Que ces pauvres Nations-là
 Fussient pour tout jamais perduës
 Par faute d'être secouruës ,
 Après avoïar quitté les Sians ,
 Son pays , & tous ses moyans ,

^a Charles - Thomas Maillard de Tournon ,
 Cardinal , Patriarche d'Antioche ; Legat à La-
 tere pour les Missions de la Chine , mort à Ma-
 cao le 8. Juin 1710. âgé de quarante-deux ans.
 Le Pape Clément XI. a fait son Oraison fu-
 nèbre en preïence des Cardinaux.

Se fiant sus la Providence ;
 Leux montroit la bonne Croyance ,
 La vras chemin qu'an dait tenir ,
 Pour un jour là-haut parvenir.
 Il portoit le vras Evangile
 De Bourg en Bourg , de Ville en ville.
 Guieu benissoit ses fonctions ;
 Car an voyoit des Millions
 De Gens qui , quittant leux Idoles ,
 Venient entendre ses paroles.
 Le Roy ly-même l'honoroit ,
 Comme j'ons dit , & ly faisoit
 Bonne maine , & bonne accüeillance.
 C,a fait frémir , quand l'an y pense !
 Que font ces Guiables incarnés ?
 Tout ainsi que des forcenés ,
 Ils allont trouver le Roy : Sire ,
 Ah ! c'en est fait de votre Empire ,
 S'en allont-ils ; tout est perdu ,
 Si bian-tôt ce Nouvian-venu
 N'est puni comme il le mérite.
 Bian-tôt la Nation sèduite
 Par ce Traître , ne voudra plus
 Vous payer Tailles , ni Tributs.
 Il viant prêcher une Doctraine
 Qu'an ne connoit point dans la Chainé.
 Pensez-y bian. Le Roy surprins ,
 Et levant au Ciel les deux mains ,
 Entrit en étrange colère
 Contre le Saint Missionnaire.

Il voulit le punir soudain ;
 Mais boutant de gliau dans son vin ,
 Il rapensit qu'un si Saint Homme
 Parguié ne pouvoit être comme.
 An ly disoit : mais ces Judas
 Ventreguié qui ne vouliant pas
 Etre surprins en inenteries ,
 Forgirent tant de fourberies ,
 Que le Roy , s'en lavant les mains ,
 a Fit livrer à ces Inhumains
 Ce daigne , ce Saint Parsonnage.
 Vous allez croire que de rage ,
 Comme des Lions transportés ,
 Ils se sont dessus ly jectés ,
 Pour contenter leux barbarie ,
 Et passer sus ly leux furie ?
 Qu'ils l'avont empoigné , lié ,
 Et sans quarquier crucifié ?
 Nanain , nanain-dà ; ces bons Péres
 Oh ! ne sont pas si sanguinaires !
 Ils ne l'ont point assassiné ,
 Non , mais ils l'ont empoisonné

a L'Empereur fatigué des importunitéz des
 Jesuites, leur livra le Cardinal de Tournon. Ils
 le gardèrent pendant quelque tems en prison
 chez eux à Macao, puis ils l'empoisonnèrent.
 Ils ont fait le même traitement à l'Evêque de
 Conon, Vicaire Apostolique d'une des Pro-
 vinces de la Chine, à l'Evêque de Vaison, & à
 une infinité d'autres. Voyez le septième Mé-
 moire du Pere Quésnel.

Tout doucement , à la fourdaine ,
 Suivant leux loüable routaine.
 Les coups hardis , ils les payont ;
 Les coups fourrés , ils les faisonr.

Bon ! ce ne sont-là que des roses !
 J'ons bian entendu d'autres choses !
 Mais sangüié je ne sçavons point
 Ramager tout ça bian à point.
 En France ils ont l'air Catholique ;
 Ils sont Renégats en Afrique ,
 En Angletarre Huguenots ,
 A Rome , en Espagne Bigots ,
 Ou Farceurs , & Gens de Thiâtres ;
 A la Chainé ils sont Idolâtres.
 Aveuque les *a* Bœufs ils beuglont ;
 Aveuque les Loups ils heurlont.

a Les Jesuites permettent aux Chinois convertis de rendre à Confucius & aux Manes de leurs Ancêtres certains cultes qu'ils avoient coutume de leur rendre étant Idolâtres. Les Habitans de Coromandel ont une singulière vénération pour la Vache. Ils en ramassent religieusement les excréments qu'ils font dessécher ; puis ils les delayent , & en font des figures sur leur front. Les Jesuites pour ne pas manquer la conversion de ces Peuples , aiment mieux leur permettre de se barbouiller de cette fiente après leur Baptême , que de risquer qu'ils renoncent au Christianisme. Il est vrai que pour en rendre l'usage legitime , ils ont la précaution de la benir auparavant. Qui osera dire après cela , que les bons Peres ne se font pas tout à tous ?

Ils sarvont chacun à sa guise ,
 Parnan qu'à leux but ça ne nuise.
 Un Prince est-il un débauché ?
 La débauche n'est point pèché.
 Est-il un vras Sacramoname ,
 Jureur , Blasphemateur , infame ?
 Pour la fremme ils le prêchottont ,
 Mais à son crime ils se prêtont.
 Est-il Payan comme à la Chainé ?
 D'être Payans ils faifont maine.
 Est-il bian devot , bon Chrequian ,
 Bon Roy comme le notre ? hé bian !
 Ils vont au Sarmon , à la Mèsse :
 Devant ly marmotont sans cèsse ,
 Rouillant les yeux , & se baillant
 De grands *mia culpa* souvent.
 Oh ! Monfigneur , rian ne leux coûte !
 Ils umont la mie & la croûte ;
 Ils mangeont froid , il mangeont chaud ,
 Et leux pain sec , quand il le faut.

Pour faire aboutir leux Manœuvres ,
 Ils avalont bian des Coulevres ,
 Il est vrai. Les cent *a* un Tabliaux
 Par exemple , qu'értiont si biaux ,

a L'affaire des cent un Tableaux fut jugée
 aux Requêtes de l'Hôtel le 9. Août 1729. Le
 fujet de la contestation étoit un titre laconi-
 que conçu en ces termes. *Je donne au Noviciat*
des Jesuites tous mes Tableaux , en considération du
P. Dequet mon ami , qui peut les enlever dès à présent.
 Ce 20. May, 1728. Signé , TARDIF. M. Tardif

Et qui leux faisoient tant d'envie ,
Les ont couverts d'ignominie ;

étoit ancien Ingenieur , & Secrétaire de M. le Maréchal de Boufflers. Le Pere Dequet muni de ce titre , qui étoit en effet écrit & signé de la main de M. Tardif deux jours avant son décès , fit enlever du premier coup cent un Tableaux pendant que M. Tardif vivoit encore , & auroit tout enlevé , s'il n'en eût été empêché par un Cavalier du Guet voisin du Malade. Le Pere Dequet , qui étoit Procureur du Noviciat , avoit , dans l'opposition au scellé , qualifié cet Acte de *Donation entre-vifs* ; mais les Peres du Noviciat s'étant apperçû que malheureusement pour eux un Malade ne pouvoit , selon la Coutume de Paris , *donner entre-vifs* dans la maladie même dont il meurt , il fallut présenter la *Donation entre-vifs* sous le nom de *Testament olographe*. Autre inconvénient. Les Testaments n'ont d'effet , & ne peuvent avoir leur accomplissement qu'après la mort du Testateur. L'Acte au contraire portoit : *qui font les enlever dès à présent* , clause que le Pere Dequet n'avoit pas manqué de mettre a execution ; de sorte qu'après trois Audiences de près de deux heures chacune , les Révérens Peres furent condamnés à restituer les cent un Tableaux , & aux dépens. Il est aisé de comprendre que cet étendu titre avoit été suggéré & dicté par le Pere Dequet à M. Tardif dans un moment où les ardeurs de la fièvre n lui laissoient pas le libre usage de sa raison. Voyez le Memoire de M. Soyer Avocat , imprimé chez Babuty en 1729. & les Nouvelles Ecclesiastiques du 10. Août 1729. On trouve aussi dans ce Memoire le ré-

Et D'autres çartains accidens
 Qu'ils ont aieus de tems'en tems.
 Mais englieu de pardre courage,
 C,a les anime davantage.
 S'ils pardont un pié de tarrain,
 Ils en regagnont six demain.
 Un Duc de sa maison les chasse ?
 Un Prince en la sienne les place.
 Ils sont par Arrêt exilez ?
 Ils sont par Edit *a* rappelez.

cit d'un autre trait de friponnerie du même Pere Dequet, a l'égard du fleur Grillet de Nantes, en qui ce zélé Religieux trouva une vocation des plus marquées pour devenir Membre de la Société, par la confidence qu'il lui avoit faite, qu'il avoit dans un coffre 60000. livres en argent qu'il avoit apportées des Isles. Aussi-tôt après cette heureuse expédition, le Pere Dequet, pour prévenir l'interrogatoire, se fit réléguer dans une autre Province, comme dans l'affaire des cent un Tableaux il s'est fait réléguer à Rome, & la fille de Grillet, qui étoit dans une affreuse indigence, & hors d'état de poursuivre le proces, fut obligée de transiger avec les bons Peres, moyennant 10000. livres en argent, & 3000. livres en effets. Il falloit que les Jesuites trouvaient leur affaire bien mauvaise, pour avoir transigé avec une pauvre fille. Leur Pere Guiront Visiteur, qui leur donna ce bon conseil, étoit plus prudent que leur Pere Sabatier.

a L'Edit de rappel des Jesuites fut donné par Henry IV. a Metz en 1603. Achilles de Harlay Premier President, ne le fit vérifier en Parle-

Quelques-uns de leux Compagnie
 Au Gibet pardont-ils la vie ?
 Eussient-ils plus de crimes fait,
 Et que Cartouche, & que Nivet,
 Avenç grandes çarimonies
 Ils sont mins dans les *a* Litanies ;
 Temoins leux Garnet , leux Guignard ,
 Et bian tôt leux Pere Girard.
 Car en parlant de ces Vipères ,
 An les appelle toujours Pères.
 An a raison : depis un tems
 Ils avont guiantrement d'Enfans !

Parce que vous venez d'entendre ,
 Qui n'est rian , vous pouvez comprendre,

ment, qu'après y avoir été forcé par les menaces réitérées du Roy. Ce Prince, dit un Auteur contemporain , qui n'avoit jamais eu peur en guerre, avoit peur de ces Gens-là en paix. M. le Duc de Sully lui dissuadant le rappel des Jesuites , il lui répondit : *assûrez-moi donc ma vie*. S'ils étoient craints dès le tems de Henry IV. & par Henry I V. même, combien le sont-ils plus à present , & que ne feront - ils pas en état d'entreprendre à l'avenir, si on leur laisse prendre de nouvelles forces de jour en jour ? N'ouvrira-t-on jamais les yeux sur cette nouvelle espèce de Conquérans ?

a Histoire de la Compagnie de Jesus , par le Pere Joseph Jouvency , imprimée à Rome chez George Plachi, avec Privilège en 1710. & supprimée par Arrêt du Parlement de Paris du 24. Mars 1713.

Vous qu'avez plus d'esprit que nous ;
 Ce que c'est que ces vilains Loups.
 Hé bian' cette bonne Droléffe,
 Qui fait tant de tours de loupèffe,
 Tant de maux , tant de malotrus ,
 En un mot cette *unigentrus* ,
 Par la marguienne est leux Bâtarde.
 Quand de bian près en la regarde ,
 Elle est laide comme péché ;
 Mais c'est leux Portrait tout craché.
 Oh ! Monseigneur , par la semblure ,
 C'est leux daigne Progeniture !
 En alle ils se sont copiés
 Depis la tête jusqu'aux piés.
 Si tôt qu'alle fut enfantée ,
 Alle fut du Pape adoptée :
 Alle passe pour son Enfant ,
 Mais au guiantre qui s'y méprend ?
 Ce grand Benêt de Famulaire ,
 Qu'a l'air d'un Bailleux de clistère ,
 Est encore un de leux Bâtards.
 Il a bian fait de routes parts
 Du train , & du remunénage ,
 Quand il étoit seul à l'ouvrage :
 Mais , Monseigneur , ce qu'il a fait
 N'avoit point core satisfait
 Leux ambition , & leux rage.
 Ils avont donc mins hors de cage
 Cette balle Construction.
 Il n'est pour l'exécution ,

Que d'emplaïer une Fumèlle.
 Alle est mille fois plus cruële,
 Quand à mal faire alle s'ébat,
 Que l'homme le plus scèlèrat.
 Aussi, Monsigneur Ventremille,
 Comme j'ons dit, gna point de Ville,
 De Bourg, de Village, ou Hamiau,
 Dont alle ne soit a le Fliau.

a Les Jesuites ont toujours persisté dans le refus de se soumettre aux Decrêts du Pape de 1704. & 1710. & à celui du Cardinal de Tournon de 1707. au sujet des Cérémonies Chinoïses. Le Pape a confirmé ces Decrêts en 1715. par la Constitution *Ex illâ die*. En 1716. les Jesuites ont établi dans une Thèse qu'ils ont fait soutenir à Lisbonne, qu'avant de recevoir cette Constitution, il falloit qu'elle fût expliquée. On demande ici pourquoi les Jesuites sont si constans dans leur opposition a cette Bulle, eux qui dès le commencement que la Constitution *Unigenitus* a paru, ont excité & excitent encore aujourd'hui la plus sanglante persécution contre ceux qui refulent de la recevoir? Eux qui regardent & font regarder ceux-ci comme des Schismatiques, Hérétiques, &c. C'est que de ces deux Bulles, l'une est leur Ouvrage, & l'autre n'est que celui du Chef de l'Eglise: l'une condamne leurs Erreurs, & l'autre les favorise. Cependant il n'y a aucun Evêque, aucun Prêtre, aucun Fidèle, qui ne soucrive sincèrement, unanimement, de cœur & d'esprit aux décisions de la Bulle *Ex illâ die*; au lieu que celles de la Bulle *Unigenitus* ne sont & ne peuvent jamais être reçues de l'Eglise. On sçait que par un juste, mais terrible jugement de Dieu,

Parguienne si queuqu'un en doute ;
 Il peut aller sus chaque route ,
 Il voüarra bian si je mentons.
 An ne voit dans tous les Cantons',
 Qu'Archers avec leux brandouglieres ;
 Que Prisogniers , & Prisognieres
 Qu'an traite pis que Huguenots ,
 Et qu'an conduit dans les cachots.

Ce qu'igna core de plus pire ,
 Comme je l'ons entendu luire
 Par notre Biau-frere Fetu ,
 (Ce qu'est moulé dait être crû)
 C'est que presque tous les Chapitres ;
 Presque tous les Porteux de mîtres
 Sont parvartis & corrompus ,
 Dans l'esperance d'être plus
 Qu'ils ne sont ; car cette Sorcière
 De tous bians est la Tresoriere.
 Ceux-ci par un maudir complot ,
 (Dont ne faut core dire mot)

N'avont-ils pas , ces Marcenaires ;
 Proscrit un saint de leux ^a Confreres ?
 Le grand Nombre dans l'Eglise a fléchi le ge-
 nouil devant cette Bête ; mais les Payfans de
Sarcèlles nous apprennent pourquoi & comment
 tout cela se fait. Tout ce qui se fait , & tout
 ce qui est autorisé dans l'Eglise , n'est pas fait
 & autorisé par l'Eglise. On a souvent besoin
 dans ce tems-ci , de se souvenir du Champ de
 l'Evangile.

^a Jean de Soanen , Evêque de Senez , exilé à
 la Chaîse-Dieu.

Pourquoi ? parce qu'il déplaçoit
 A Madame , & qu'il enseignoit
 Et faisoit le Bian qu'il faut faire.
 Ces Malheureux , pour ly complaire,
 Se sont amassés *a* six ou sept ,
 Dix ou douze , cela n'y fait ;
 Pis pour toute çarmonie ,
 Et comme des Loups en furie ,
 Avont crié *Crucifige* ,
 Et pis crac le velà jugé.
 Dame, Monsigneur Ventremille ,
 Aveuc alle faut être habile !

Le *b* Pilate de ce Senat ,
 Ou plutôt de ce vras Sabat ,
 Etoit un çartain Nicodème ,
 Qu'an a vû du tems du Systême ,
 Dans l'agiotage entarré ,
 Et toute heure du jour fourré
 Cheux ce grand *c* Ruineux de monde ;
 Qu'à tant fait de brit à la ronde.
 [Andit qu'il étoit Huguenot]
 Ly, pour endormir le Mulot ,
 Vous l'a *d* fait aller à confesse ,
 Sans le faire aller à la Messe.

a Conciliabule d'Embrun, tenu en 1727.

b Pierre Guerin de Tencin , Archevêque d'Embrun.

c Jean Law , Auteur du fameux Systême.

d C'est M. de Tencin qui a fait faire abjuration à Jean Law pour être Contrôleur General des Finances en 1720.

Faiseux de ces convarfions ,
 Grand agioteux d'Actions ,
 Et pis itou de Bénéfices ,
 Chargé comme un Baudet de vices ,
 Il est allé , le bon Fripon ,
 A Rome charcher son pardon ;
 Pis le velà sus le pinacle ,
 Et regardé comme un Oracle.

Non, les Evêques d'à present
 Oh ! ne valont pas grand argent !
 La Drolêsse par ses largesses ,
 Et core plus par ses promesses ,
 A sçû si bian porter les coups ,
 Qu'en sa manche alle les a tous.
 Excépté pourtant troïas , ou quatre ,
 Que Guieu conlarve pour combattre
 Tous ces malheureux Antechrists.
 L'an dit qu'un ^a d'eux dans ses Ecrits
 Montre si bian la fourberie
 De toute cette Guiablerie ,
 Qu'il faut en plein jour ne pas voïar ,
 Ou de se pardre envie avoïar ,
 Pour dans tout cela se mèprendre ,
 Et ne pas le bon côté prendre ,
 Quand une fois lûs an les a.
 Oh ! Fetu nous les luira-dà.
 Hé ! vous ne feriais point tant pire ,
 Monfigneur , itou de les luire.

^a Charles-Joachin Colbert de Croissy , Evê-
 que de Montpellier.

Quand

Quand l'an ne veut point s'entêter,
 Gna pour tretons à profiter.
 Chacun les connoit à merveille,
 Et surtout *a* Monsieur de Marseille.
 Andit qu'il les respècte tant,
 Morguie qu'il tremble en les voiant.
 Faut que ça soit biau vartouchoute !
 Pour ça je les voïarrons sans doute.
 Je ne voulons rian d'alle avoüar,
 Qu'alle garde tout son pouvoüar,
 Tous ses bians, toutes ses richesses,
 Toutes les faveurs & catesses,
 Pour Magistrat, pour Eglisier,
 Pour son crasseux de *b* Savequier.

a Henry - Xavier de Bel - Sunce de Castel-Moron; Evêque de Marielle, Ex-Jésuite.

b Le fameux Neuclet, Savetier, de la Paroisse saint Sulpice, vulgairement appelé *le Savetier de la Constitution*. Un de ses emplois, est d'aller dans les Eglises de Paris écouter les Catéchistes & les Prédicateurs, pour les insulter quand il le juge à propos. Il eût un jour l'éfronterie d'en faire taire un en Chaire dans l'Eglise de saint Benoît, parce que la Doctrine de ce zélé Vicair, interdit depuis, ne lui parut pas orthodoxe. Quelques jours de prison furent la seule punition d'un pareil fanatisme.

La familiarité avec laquelle Nosseigneurs les Evêques Constitutionnaires traitent avec lui, fait qu'il parle d'eux & des autres d'une manière indécente. Un Ecclésiastique de Laon voulant un jour se réjouir, & lui demandant, en ma présence, des nouvelles sur les affaires du

Tout ça ne nous fait point envie.
 An n'a que l'habit , & la vie :

tems : *J'allai hier*, répondit le Savetier , *voir le Cardinal de Bissi , & j'ai vu ce matin l'Evêque de Laon. Il m'a dit qu'on méditoit quelque chose contre l'Evêque de Montpellier.* L'Ecclésiastique entendant avec indignation ces termes familiers, ne put s'empêcher d'éclater , & lui dit : *Il vous convient bien de traiter ainsi des Evêques , & surtout un aussi grand Evêque que Monseigneur l'Evêque de Montpellier.* *Mêlez-vous*, lui ajouta-t-il , *de rapetacer vos vieux Souliers , & songez que vous n'êtes qu'un Savetier ! Ha !* s'écria Neuclet en furie , *sachez-vous , Monsieur , qu'un Savetier qui est soumis au Pape , vaut bien un Evêque qui lui est rebelle.*

Il faut que ce Savetier , qui traite si mal Nosseigneurs les Evêques , ait rendu de grands services aux Constitutionnaires , puisque dans l'Assemblée de ils retranchèrent au sçavant Père Alexandre Jacobin , deux cens livres de sa pension sur le Clergé , pour les donner au vénérable Neuclet.

Ce Savetier est du Conseil secret du Cardinal de Bissi , pour les affaires épineuses qui regardent la Constitution. On a vu plus d'une fois cette Eminence & quelques autres Prélats, aller prendre dans sa Boutique , & le faire monter dans leur Carosse , soit pour conférer ensemble avec plus de liberté , ou pour le conduire dans les endroits où sa présence & ses avis étoient nécessaires. Car il est de l'Eglise & du Pape.

Il porte une Médaille qu'il se vante que le Pape lui a envoyée , du moins le Cardinal de

An est plus couché que debout ,
Et par ainsi je luirons tout.

Hé ! sans ça par la vartiguienne ,
Où j'en serions-t-il ? la Vaurienne
N'avoit-elle pas si bian fait ,
Que j'etions prins au tribuchet ,
Par faute de la bian connaître ?
Après ça ne faut point de Maître ,
Quand l'an desire d'être instruit.
An connoit l'arbre par le fruit.
Igna qu'a voïar ce qui se passe ,
Et ce qu'alle veut que l'an fasse.
En faisant ce que l'an faisoit
Igna cent ans , l'an se sauvoit ;
A présent ceux que l'an voit faire
Comme en ce tems-là , pour ly plaire
Passont pour anemis de Guieu ,
Et n'avont plus ni feu , ni glicu.

Bissi, qui la lui a donnée à son retour de Rome, le lui a si fortement persuadé, qu'il ne seroit pas facile, ni même sûr de le délabuser.

Il est si brûlant de zèle pour l'exaltation de la Bulle, qu'il n'attend pas toujours que les Evêques viennent implorer son secours ; il les prévient quelquefois. Au mois de Décembre de l'année dernière, ce Fanatique autorisé alla saluer M. l'Evêque de Digne, pour lui offrir ses services. Il se fit annoncer *le Savetier de la Constitution*. Il vanta au Prélat ses prouesses passées, en lui montrant sa Médaille, qui en étoit, dit-il, la preuve authentique ; & jura par son Tirepié, qu'on entendroit encore parler de lui.

Gnavoit un çartain *a* Suminaire ;
 Où l'an continuoît de faire
 Ny plus ny moins que l'an faisoit ,
 Quand un chacun le regardoit
 Pour un saint Glieu , tant pour les Maîtres,
 Que pour tous les Apprenti-Prêtres
 Que l'an élevoit là-dedans.
 Il ne plaisoit pas à nos Gens.
 Qu'avont-ils fait ? ça va sans dire.
 Parguienne ils l'avont fait détruire :
 Chacun a plaié son grabat ;
 An a tout chassé jusqu'au Chat.
 Rian n'est si sûr que l'Evangile ?
 Parguié , Monfigneur Ventremille ,
 C,a parle tout seul ; ou si non ,
 Le reste n'est qu'une chanson.
 Hé bian ! un çartain *b* Tornemaine
 Ne court-il pas la pretantaine ,
 Pour vous dire dans ses Sarmons ,
 Que l'Evangile que j'avons ,
 N'est pas le même que prêchèrent
 Ceux qui de Guieu le recevîrent ?
 Que l'an -peut être bon Chiequian ,
 Et stependant n'en croire rian ?
 C,a qui se dit en pleine Chaire :
 An voit les Evêques se taire ;

a La Communauté de Sainte Barbe , détruite le 7. Octobre 1730.

a Le Pere Tournemine Jesuite , dans une Mission à Caën. Voyez les Nouvelles Ecclesiastiques du 5. Juin 1730.

Aucun d'entr'eux ne le reprend ,
 Partant qui ne dit mot , consent.

Tout ceci, quand an l'examine ,
 Fait trop bian voïar que la Coquaine
 Prête sa patte à nos Démon ,
 Pour tirer du feul les marons.

Ces Démon veulent à leux guise
 Maitriser l'Etat & l'Eglise ,
 Le Roy , le Pape , le bon Guieu.
 Ce desir ardent leux quient glieu
 De Var qui les maine , & les ronge ;
 Et c'est ce Var-là qui les plonge
 Dans ces abominations

Qu'à cette heure je vous contions.

Il faut que tout aille en rüaine ,
 Amoins qu'an ne les extarmaine.

Mais qui les extarmainera ,
 Direz-vous , & qui le pourra ?

An dit qu'ils ont la piau recuite ;
 Qu'ils se moquent de gliau benite :

Qu'an a biau les exorciser ,
 Qu'an ne peut jamais les chasser.

Vous qu'avez appris des Apôtres ,
 Comme an fait pour chasser les autres ,
 Ne pourrais tant seulement pas
 Les faire reculer d'un pas.

Ils tenont plus fort que la teigne.

Oüi , mais le grand Roy de Sardaigne ,

Qu'est un Roy qui sçait son méquier ;
 Sans Erole & sans Beniquier ,

Sarpegnié leux a fait bian vîte
 Hors de son pays charcher gîte.
 Ça n'a pas fait le petit pli.
 Le Nôtre qu'est plus grand que ly,
 A reçu la même pillance
 Pour ce qui regarde la France.
 C'est que les Rois avont cela,
 De chasser seuls ces Demons-la.

Or ce qu'ignauroit donc à faire;
 Ce seroit sans tant de mystère,
 Et sans torner au tour du pot,
 A notre bon Roy mot à mot,
 De conter tout ça tête à tête.
 Il leux bailleloit sus la crête,
 Jarni ! que rian n'y manqueroit !
 En peu de tems il leux feroit
 Voïar du pays ! Car c'est morguienne
 Un Roy qu'a l'ame bian chréquienne;
 An peut le dire, Monsigneur.
 Bonté divine ! queu bonheur !
 An ne voïarroit plus de misère.
 Aguiou Monsieur le Famulaire,
 Aguiou Madame *Unigentrus* :
 Allez d'où vous êtes venus.
 Plus de train, plus de rintamarre,
 D'exils de prisons, de bagarre.
 Les Bons serient recompensés ;
 Les Fripons serient méprisés.
 Tout seroit remins à sa place.
 La France changeroit de face ;

L'an barroit l'Evangile au net,
 Tout comme le bon Guieu l'a fait.
 Le Roy n'auroit plus rian à craindre
 De tant de Gens qui sçavont feindre ;
 Les Bons qu'auriont la libarté,
 Veilleriont à la sûreté ;
 Et le Pape feroit sus tarre
 Ny plus ny moins qu'étoit saint Piarre.
 Encore un coup ah ! queu bonheur !
 Mais qui sera l'Ambassadeur ?
 Qui sera l'Ame assez chrequienne ,
 Pour se charger de cette Anquienne ?
 Faut que ce soit vous, Monseigneur.
 Ayez-en la force & le cœur.
 Si vous le faites , queul'e gloire !
 Vous serez bouté dans l'Histoire ;
 An vous luira. Jarnicoton !
 Si j'avions un plus biau jargon ,
 J'irions palsanguié bian nous-mêmes
 Ly conter tous ces Stratagêmes ,
 Tous ces trains-là. Hé ! pourquoi non ?
 Gna rian à craindre : il est si bon !
 Tous ces Monseux , & tous ces Gardes ,
 Ces Fusils , & ces Hallebardes ,
 N'en veulent point aux braves Gens ,
 Et ne font du mal qu'aux Méchans.
 Oh ! de craindre je n'avons garde !
 Mais , Monseigneur , ça vous regarde.
 Peignez bian ces Gens tels qu'ils sont ,
 Ce qu'ils ont fait , ce qu'ils faïfont.

Farme done merci de ma vie !
 Sarvez Guieu , le Roy , la Patrie :
 Selon que vous êtes connu ,
 Mieux qu'un autre vous serez crû.
 Morguïé ça fera des marveilles.
 Il ouvrira bian les oreilles !
 Il sera rudement frappé ,
 Quand il sçaura qu'an l'a trompé !
 Ly qu'ume tant qu'an soit sincère ;
 Qui haït les portes de darriere ;
 Ly qu'y va de si bonne foy !
 Oh ! Monseigneur , par la morgoy
 Je varrons tout changer de face !
 Que Guieu la grace nous en fasse ,
 Et vous en baille le vouloïar.
 Aguien , Monseigneur : an a revouïar.

a On assure que les Habitans de Sarcèlles se
 disposent à faire une troisième députation vers
 M. l'Archevêque, pour le haranguer au sujet
 des Miracles.

Fin de la deuxième Harangue.

E P I G R A M M E

contre Le Pere Girard.

Enforceler sa Pénitente
 Pour sa passion contenter :
 Faire par boisson violente
 Le fruit de son crime avorter ;
 L'action , il est vrai , fait horreur , épouvante :
 Mais ce qui plus encor la rend noire & criante
 En un Jésuite , & la fait détester ,
 C'est que ces malheureux , quand le Diable les
 tente ,
 Ont toujours pour lui résister ,
 Pouvoir prochain , & Grace suffisante.

LETTRE

De Monseigneur le Cardinal de Tournon Patriarche d'Antioche, avec le pouvoir de Legat à *Latere*, écrite de la Chine le 6. Octobre 1706. à Monseigneur l'Evêque de Canon Vicaire Apostolique d'une des Provinces de la Chine ; pour le consoler dans la prison , où il étoit , par l'ordre de l'Empereur, chez les Jesuites, à Peking.

Illusterrime , & Reverendissime Seigneur.

DANS le loisir que me donne le voiage que je fais par eau , je repasse très souvent dans mon esprit tout ce qui est arrivé , contre mon attente , ces derniers mois qui ont précédé mon départ de Peking ; & je ne sçay si , en écrivant à Votre Seigneurie illusterrime , je dois m'affliger , ou me rejouir avec elle ; car il est juste de verser des larmes sur un Evêque qui est prisonnier pour la Religion ; non pas tant à cause de la perte qu'il souffre de sa liberté , qu'à cause de la persécution qu'on fait à l'E-

glise ; & ces larmes doivent être d'autant plus amères, qu'il est plus surprenant, & plus extraordinaire, de voir que ce sont des (a) Religieux qui sont tout ensemble & les accusateurs, & les Geoliers.

Mais consolez-vous, Monseigneur ; où le Saint Esprit se trouve, la se trouve la liberté ; Et nous lisons avec joye, que ceux-là sont *b* bienheureux, qui souffrent persécution pour la verité, & pour la justice.

Les oreilles pieuses n'entendront dire qu'avec horreur, que des c Pasteurs de l'Eglise aient été provoqués par ceux-là mêmes, qui devroient naturellement les aider ; & traduits par eux à des Tribunaux Idolâtres, comme si des Gentils avoient pu être Juges dans une cause, où il s'agissoit des Mystères de la Religion Chrétienne.

Avant que d'en venir-là, ces mêmes Hommes avoient pris soin d'exciter la haine dans le cœur des Payens, & de les animer par-là à rendre des pièges à des Evêques, & à les accabler de mauvais traitemens, au mépris de la Dignité Episcopale, & de la Sainteté de la Religion. Peut-on allier ainsi l'iniquité avec la justice, les ténèbres avec la lumière ? Cependant l'Eglise, sans faire attention à la qualité des auteurs des persécutions, ne chante-t-elle pas avec allégresse, que les a Apôtres sortoient du milieu de l'assemblée pleins de joye, d'avoir été jugés dignes de souffrir l'humiliation pour le nom de Jésus-Christ ? Comment donc pourrions-nous parler avec douleur de ce que l'Eglise nous représente comme un sujet de consolation ?

a Les Jesuites.

b Mathieu. Cap. 5. v. 10.

c M. l'Evêque de Conon.

d Act. Apôt. Cap. 5. v. 41.

Certainement celui-là souffre pour le nom de Jesus-Christ, que l'on couvre d'opprobres, parce qu'il défend la gloire, & la pureté de l'Evangile, & parce que, sans s'effrayer en aucune sorte des peines, ni des injures, il combat généreusement pour venger le culte du vrai Dieu, & pour l'affranchir tout ensemble & de la turpitude des superstitions, & des paroles du Mensonge.

Le Bref du Pape que je vous ay apporté de puis peu, Monseigneur, louë votre zèle par cet endroit-la; mais il semble que ce Bref ait été moins fait pour vous louer, que pour vous prémunir contre ce que pourront jamais feindre, ou imaginer les hommes, pour vous ravir cette gloire.

Oui vous êtes en droit de vous réjouir, & vous pouvez dire comme David : *ils se sont servi, pour me perdre, de leur langue maligne & trompeuse. Ils ont voulu me prendre dans les filets de leurs discours envenimés, & lorsque je leur repartis pour ma défense, ils m'attaquoient, sans que je leur en donnasse occasion.*

Vous êtes attaqué véritablement sans en avoir donné occasion, puisque vous n'avez fait nulle faute, & qu'on vous traite comme coupable, au lieu que vous êtes vraiment digne de louange par la profession de foi que vous avez faite. Mais ceux qui s'élèvent contre vous, seront confondus; & vous verrez ces sages pris dans leurs filets, pendant que le juste tressaillera de joye; car il est écrit : *je perdrai la sagesse des Sages, & je réproverai la prudence des Prudents.*

Or s'il y a quelque prudence qui soit damnable, c'est assurément celle de *a* certains Gens qui, par la violence & par la fraude,

a Des Jésuites dans la Chine.

tâchent

tâchent de couvrir leurs passions, & le dérèglement de leur conduite. Les choses qui les feroient rougir de honte, s'ils en paroissent les auteurs, *a* ils se glorifient de les avoir faites artificieusement par d'autres.

En vérité rien n'est plus inouï, que le dessein qui est tombé dans l'esprit de ces faux sages, de solliciter un *b* Visiteur Apostolique, à donner des témoignages de leur probité, & de leur bonne conduite, non par le mérite de leurs bonnes œuvres, mais par la force des menaces & des vexations; & de vouloir arracher de lui par la crainte & l'autorité de l'Empereur, des Lettres colomnieuses pour noircir auprès du Souverain Pontife la réputation d'un Evêque très irréprochable, précisément parce qu'il est opposé à leurs pratiques & à leurs opinions, qui ont été condamnées. Leur extravagance ne sera-t-elle pas encore ici confondue?

Tel est encore le voiage qu'ils vous ont fait faire en Tartarie, pour vous attirer, malgré vous, au nouveau combat; où le Captif est demeuré vainqueur; où l'on a porté des coups, non pas à votre corps, mais à votre ame d'une manière d'autant plus glorieuse pour vous, qu'elle a été plus rude & plus vive; où enfin vous avez eu pour agresseurs, vos propres Freres, & où vous m'avez eu vous-même pour Compagnon des injures que vous avez souffertes; au lieu que vous aviez droit d'espérer que j'en serois le *c* Vengeur.

a Ils font la même chose dans ces Pays-cy.

b Les Jésuites sollicitoient le Cardinal de Tournon qui étoit ce Visiteur Apostolique, de rendre au Pape un témoignage avantageux de leur probité, & de leur bonne conduite, & de décrier auprès de S. S. celle de l'Evêque de Conoir.

a Par le pouvoir que lui donnoit sa qualité de Legat, dont les Jésuites ont fait peu de cas.

Je me glorifierai toujours dans le Seigneur, d'avoir eu quelque part à vos souffrances ; car c'est-là la vraie fraternité évangélique ; & s'il faut me glorifier encore en quelque autre chose, je me glorifierai dans ma propre foiblesse, en me réjouissant de ce que nous sommes foibles, tandis que nos Adversaires sont puissans. Dieu veuille que, comme j'ai partagé vos opprobres, je partage aussi votre récompense, par la vertu de celui qui s'est offert lui-même pour nos péchés, comme une hostie sans tache, dans l'abondance de sa miséricorde, & qui, conformément à sa promesse, doit un jour nous récompenser sans mesure.

Nous nous consolons donc dans cette sainte attente ; mais j'avoue que cette consolation est mêlée pour moi d'une tristesse bien sensible, quand je pense aux grandes difficultés qui viennent de s'augmenter dans cette Mission par rapport à la prédication de l'Evangile, & à l'exécution des ordres du Saint Siège, par les choses qu'on y a faites mal à propos, & qu'on y a fait faire à l'Empereur. Car quoique ma conscience ne me reproche rien sur ce sujet, mon Esprit cependant ne peut de méurer en repos.

J'ai soutenu, si je ne me trompe, avec assez d'intrépidité, autant néanmoins que ma fragilité & l'état des choses me l'a pu permettre, ce qui regarde la Religion, la cause de Dieu dont la votre est inséparable, & l'autorité du Saint Siège. J'ai méprisé ce qui ne regardoit que ma personne.

Quant au Gouvernement dont j'étois chargé, tout le monde sçait combien j'ai souffert dans l'exercice de mon Ministère. Mais par quelle force de raison, par quelle crainte de châtimens, & par quel poids d'autorité pour-

roit-on arrêter la fureur de Gens qui agissent en desespérés ? J'ai inutilement tout mis en œuvres. Je ne me repens pas néanmoins de m'être abstenu de porter contr'eux des censures, quand je n'en aurois d'autre avantage, que de donner par-là de la confusion à Celui d'entr'eux qui, pour des fautes bien plus légères que celles dont il est coupable, osa il y a quelque tems, excommunier nomément ses propres freres, Religieux de sa Compagnie ; jusqu'à faire murmurer contre lui toute la Cour de Peking, & jusqu'à s'en attirer la raillerie. Aussi l'Empereur l'a-t-il justement comparé à un vieux Chien qui aboye contre ceux de la maison, & qui aiguise ses dents pour mordre les autres.

Ce qui m'a principalement engagé à user de modération, c'est qu'il m'a paru que, pour empêcher que le Christianisme qui étoit déjà en si grand peril à la Chine, ne tombât dans un état encore plus funeste, il valoit mieux agir par les voyes de douceur, que par celles de rigueur. Vous avez vû vous-même par expérience, Monseigneur, que toutes nos affaires étoient portées avec une licence effrénée à l'Empereur, parce que les prétentions & les entreprises les plus injustes trouvoient un asile auprès d'un si puissant Protecteur qui, comme les propres Mandarins me l'ont déclaré plusieurs fois, vouloit absolument défendre par toutes sortes de voyes, à ceux qui mettoient la Religion Chrétienne en peril. C'est ainsi qu'on a anéanti par la violence, tous les droits de l'autorité, & qu'il n'est pas possible

a L'Empereur de la Chine protege les Jéuites, parcequ'ils savent le flatter dans ses passions, & que le Christianisme qu'ils prêchent là-bas, ne porte pas grand préjudice à la Religion du Pays.

d'exercer la puissance , quand ceux qu'on a à gouverner ne gardent plus aucunes Regles. Avec de telles Gens il faut vaincre par la patience , ou se mettre en état, en temporisant, de les corriger d'une manière & plus forte , & plus utile ; & l'on doit plutôt chercher à les corriger, qu'à les punir. Nous prions le Maître de la Moisson d'envoyer d'autres Ouvriers dans la Vigne , ou, si on ne peut espérer de ramener ceux-cy à une meilleure conduite, n'élevons point nos voix vers Dieu pour demander que ceux qui sont la cause du trouble , soient retranchés ; demandons plutôt qu'ils ne fassent plus de mal, non pas en vûë de nous attirer de l'approbation, mais afin qu'ils deviennent bons eux-mêmes.

Pour moi, Monseigneur, absent de corps, & présent d'esprit, je me réjouis mille fois avec vous, & je suis touché en même tems d'une sainte jalousie, de ce que vous souffrez pour une si juste cause, c'est-à-dire pour la gloire de cette Eglise qui n'a ni taches, ni rides; & de ce que dans la prison, vous êtes encore plus destiné *b* à la Couronne, qu'au supplice. La nouvelle occasion, ou plutôt l'occasion continuée que vous avez de faire paroître votre courage, est plus digne d'envie que de pitié. Je souhaiterois de bon cœur être auprès de vous, pour vous aider *c* à supporter la prison, qui fait le sujet de votre joye, & ne participer pas moins à vos souffrances, qu'à la consolation répandue abondamment

a Il faut une Grâce de saint Paul & de saint Augustin, & non une Grâce de Molina.

b Il étoit destiné à l'un & à l'autre, aussi bien que le Cardinal de Tournon. L'événement la fait voir.

c Dieu n'a pas été longtems à l'exaucer. Qu'on ne dise pas que les Jésuites ne sçayent point faire de Saints.

Sur toutes vos tribulations par Jesus-Christ , pour qui malgré mon indignité , je fais la fonction d'Ambassadeur.

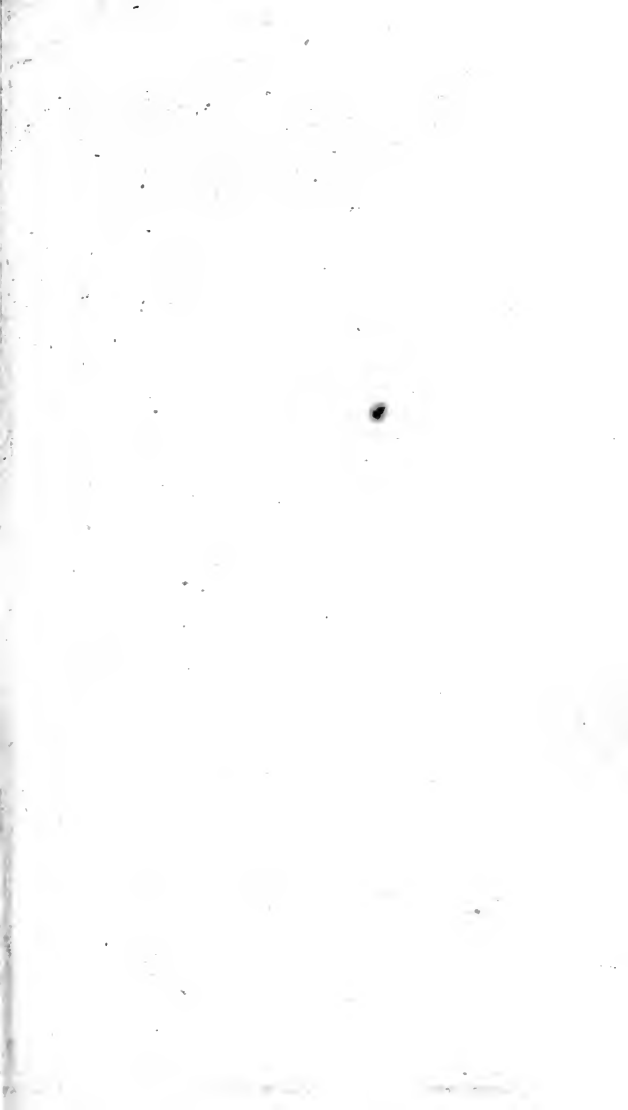
J'envie le sort du Catéchiste Jean , à qui les Missionnaires ont tant d'obligation , pour les services qu'il leur rend depuis longtems. C'est à cause de moi , & comme en ma place qu'il a été emprisonné avec vous ; afin qu'en sa personne j'eusse part à l'injure qui vous a été faite , quoique je n'en aye pas à votre mérite. J'apprens avec un extrême plaisir qu'il souffre courageusement. Je ne doute point que ce ne soit votre exemple qui l'anime , puisqu'il y a peu de Neophytes dans cette Mission qui soient aussi fermes qu'il seroit à desirer. Je le salue tendrement en Jesus-Christ , & je le recommande à votre charité. Du reste prenez courage en Jesus-Christ , & cherchez votre force en sa vertu toute puissante , car je crains que plusieurs & autres tribulations encore plus grandes ne vous attendent , surtout étant privé , comme vous êtes , de tout secours humain au milieu de tant d'Ennemis. Mais si vous n'êtes pas un Enfant flottant & agité , qui soit capable de se laisser emporter par tous les vents de Doctrine , par la malice des hommes , & par leur adresse à engager dans l'erreur , Dieu est fidèle , il ne permettra pas que vous soyez tenté au dessus de vos forces ; mais il vous tirera de la tentation avec avantage , en sorte que vous pourrez dire avec la même liberté que saint Paul , qui disoit ; *Mes Freres , prenez garde à ne pas vous attacher à un même joug avec les infidèles : ne consentez pas à leurs mauvaises œuvres ; ne donnez aucun sujet de scandale , de peur que notre ministère ne soit méprisé.*

Hé ! plutôt à Dieu que ce que nous disons-là , a sa crainte n'étoit que trop bien fondée.

non par jalousie , mais par charité dans l'intention de corriger ceux qui en ont besoin , fût reçu avec une sainte & religieuse simplicité ! Mais est-il *a* quelqu'un , quoique revêtu d'autorité , qui puisse être averti de leurs péchés , sans qu'aussi ils ne le regardent comme leur ennemi , & dès-là-même comme un homme condamnable ?

Toute notre confiance est donc en Dieu par Jésus-Christ que j'espère qu'il vous conservera & l'innocence , & la vie , de même qu'il vous a déjà délivré de tant de perils. Nous nous confions qu'il vous en délivrera encore dans la suite. Le soin que vous aurez de prier pour nous , y contribuera. Je ne cesserai point de mon côté de me souvenir de vous dans mes prières , quelques méprisables qu'elles soient par ma faiblesse. Cependant je vous embrasse dans le saint baiser de la charité fraternelle.

a Combien d'Exemples ne pourroit-on pas citer , pour justifier ce que dit ici le Cardinal de Tournon des Jésuites ?





AVERTISSEMENT.

NOUS donnons ici une nouvelle Edition de *Philotanus*, beaucoup plus exacte & plus correcte que toutes celles qui ont paru jusqu'à présent. Le Public en jugera. Nous avons crû ne pouvoir mieux faire, que de l'imprimer avec les *Sarcèlles*. Ces Pièces, quoiqu'écrites dans un goût & dans un stile différens, tendent cependant au même but, qui est de donner de la *Constitution Unigenitus*, l'idée qu'on en doit avoir. La premiere *Sarcèlle* fait voir le desordre qu'elle introduit dans les Paroisses gouvernées par des Prêtres qui lui sont dévoués. La seconde développe l'Esprit & le caractère des Jesuites; & *Philotanus* montre que la *Constitution* est leur Ouvrage.

Pour juger sainement & facilement

de la Constitution , il ne faut que bien connoître les Jesuites ; sçavoir qu'ils en sont les Pères & les Patrons : après quoi il est aisé de conclure que ce Decret , qu'on veut nous donner pour une décision de l'Eglise en matière de Foy , n'est en effet qu'une production de l'Esprit de ténébres.



PHILOTANUS.

P O È M E.

par Grecourt

Ces jours passez regagnant mon manoir,
 Je vis de loin quelque chose de noir
 Le long d'un Bois. J'avance, je m'approche,
 Et j'apperçois une double main croche,
 Queuë en trompette, ergots, cornes aussi.
 Ah ! vertubleu ! qu'est-ce donc que ceci ?
 C'étoit un Diable ; & ce qui doit paraître
 Plus rare encore , un Diable au pié d'un
 hêtre,

Qui fatigué dormoit de tout son cœur.
 Sortons dici, me dis-je, avec honneur,
 Et l'enchaînons, si cela se peut faire.
 Heureusement j'avois un Scapulaire,
 Et le Cordon de Monsieur Saint François.
 Je fais sur lui de grands signes de Croix :
 Puis à genoux doucement je lui passe
 Mon ligament ; de crainte qu'il ne casse ;
 Le mets en double , & glisse un nœud
 coulant

A chaque pied. Ensuite réveillant.

Le malin Corps , malgré son sortilège ;
 Il sentit bien qu'il étoit pris au piège.
 Qui fut bien tot ? Ce fut notre Démon.
 Pardon , Monsieur , s'écria-t-il , pardon :
 Point de quartier ; avant que je te quite ;
 Faut , s'il te plaît , que je fouille & visite
 Tes papiers ; & ce n'est pas le tout ,
 Je veux sçavoir de l'un à l'autre bout
 D'Unigenit le monstrueux mystère ;
 Tous les Démon ont part à cette affaire.
 Las ! J'en suis un , mais ne sçai ce que c'est ;
 De près ni loin je n'y prens intérêt.
 Nous l'aillons voir. Une large Fontaine
 Bordoit le Bois , qu'Eau-bénite soudain
 Je baptizai , moyennant certains mots
 Pris du Missel ; puis par ses longs ergots
 Entortillez de la sainte Ficelle ,
 Je l'attirai jusques aux bords d'icelle.
 La vois-tu bien cette eau double Menteur ?
 Tu vas sur l'heure en être potateur ,
 Si vérité claire , nette & précise
 Sur chaque chef ne me fait lâcher prise.
 Pour essayer quel en sera l'effet ,
 C,à commençons par t'en donner un jet.
 Eh ! non , Monsieur , j'en connois la puissance !
 Et puisqu'il faut pour avoir délivrance
 Avoüer tout , différez d'un instant
 Cette boisson , & vous serez content.
 Très-volontiers ; mais dépêche donc vite :
 Seul avec toi je ferois mauvais gîte.

Di-moi d'abord sans interruption
 Ton nom, ton âge & ta profession.
 PHILOTANUS est mon nom. Pour mon âge,
 J'avois trente ans, quelque peu davantage,
 Lorsqu'Henri Quatre avec un fer subtil
 Fut mis à mort : combien cela fait-il ?
 Je conduisois le natif d'Angoulême.
 Ce ne fut lui, le lourdaut, c'est moi-même
 Qui fis le coup ; à la Société
 Coup qui plut tant, que depuis n'ont été
 Meurtres, poisons, affaires d'importance,
 Que n'ait commis à mon expérience
 L'Ordre nouveau Compagnon de JESUS..
 J'entens cela. Père Philotanus,
 Qu'appellerai quelquefois Philopode ;
 Quand ce dernier me sera plus commode ;
 (Car Philopode, ou bien Philotanus,
 En bon François c'est jus vert, ou vert jus.)
 Quant à présent ton Interrogatoire
 Ne doit rouler sur la trop longue Histoire
 Des trahisons, meurtres, forfaits divers,
 Dont par toi l'Ordre a rempli l'Univers :
 Un siècle entier ne pourroit te suffire,
 Si tu voulois les coter & déduire.
 Il ne s'agit à présent que d'un trait ;
 C'est de Quesnel ; raconte-moi le fait
 De point en point : il est tout à ta gloire.
 Parle, j'écoute ; ou voilà de quoi boire.

PASQUIER QUESNEL Prêtre Bérullien,
 Est, me dit-il, un dangereux vaurien ;

Qui s'avisa d'abandonner sa plume
 A composer un horrible Volume,
 Plein de propos & de réflexions
 Qui détruisoient toutes les passions ;
 Rendoient l'Homme humble, ennemi de
 lui-même ,

Et dépendant de cet Arrêt suprême
 Qui des Elûs fixa le juste choix.
 Ce Livre enflé des plus sévères Loix,
 Montroit combien la route est difficile
 Qui mène au Ciel, en suivant l'Evangile.
 Plus, sur la Grace il suivoit pas à pas
 Les deux Docteurs Augustin, & Thomas ;
 Et foudroyant l'Ecole relâchée ,
 De nos Erreurs découvroit la nichée.
 Pharisiens , Scribes , Boureaux , Judas ;
 Plus enragez , plus méchans n'étoient pas ;
 Qu'en cet Ecrit il dit que nous le sommes,
 Lorsqu'en douceur nous sauvons tous les
 Hommes.

Le chien de Livre ! Ah ! je ne l'eus pas lû ,
 Que m'écriai : Peres , tout est perdu !
 C'est fait de nous , & notre Compagnie
 Est pour jamais vilipendée , honnie !
 Que dira-t-on meshui de Molina ,
 De Lessius , Escobar , Diana ?
 Adieu , bon soir , Morale Tambourine !
 De Loyola la flateuse Doctrine
 Est à vau-l'eau. Non , le furet Pascal
 Ne nous fit onc tant de tort , tant de mal ;

Ni des Arnaulds la famille acharnée
 Comme Serpens sur une Ame damnée,
 Ni Port-Royal, ni l'Université,
 Qu'en fait Quesnel à la Société.

Je haranguai deux heures de la sorte.
 Nos Révérends avoient la gueule morte.

Les uns tout haut, & les autres tout bas
 Ne répondoient que par de grands hélas !

Mais à l'instant, en Serviteur fidèle,

Je ranimai leur courage & leur zèle.

Allons, Enfans, nous verrons-nous flétrir
 Sans nous venger ? Il faut vaincre ou mourir ;

Jusques au bout, lâche est celui qui cède.

Le mal est fait ; ne songeons qu'au remède.

Donnez-moi donc votre approbation ;

Je prens sur moi cette commission.

Vîte en Espagne, en France, dans l'Europe,

En vrai Lutin me voilà qui galope ;

Et vais semant à tort & de travers,

Que le Quesnel est un Livre pervers ;

Que chaque mot contient une hérésie ;

Que de Luther la Doctrine choisie

S'y voit enclose, & celle de Baius ;

Qu'antant vaudroit lire Jansenius ;

Que sous un air de piété profonde,

Il désespère & damne tout le monde ;

Que, selon lui, l'homme nécessité

Vit en esclave, & n'a rien mérité

En bien faisant ; que notre Libre Arbitre,

Cédon du Ciel, n'est au plus qu'un vain titre.

Que cet impie & damnable Quesnel
 Fait du péché, qu'on nomme Originel,
 Un Eléphant, un Hydre à sept cent têtes ;
 Qu'il parle mal du Dimanche & des Fêtes ;
 Qu'à notre mort la Grace ne viendra
 Quoi qu'appellée ; enfin , & cetera.

Tant répétais , qu'à force de le dire ,
 Nombre de gens, qui ne sçavoient pas lire ,
 Crurent Quesnel un Hérétique , un Fou ,
 Et qui couroit déjà le Loup-garou ;
 Un imposteur , un âne , un hypocrite.
 Plus , à Paris , sous l'habit de Jésuite ,
 Je confessois ; & le plus gros péché
 Passoit debout , hormis d'être entiché
 Du Quénélisme ; auquel cas, pénitence
 Pendant six mois se donnoit d'importance :
 Si falloit-il remettre entre mes mains
 Ledit Auteur ; puis l'on étoit des Saints ;
 Après cela , l'ame désabusée
 Montoit au Ciel droit comme une fusée ,
 Insinuant que le Pere Éternel
 Pardonna tout , hormis d'aimer Quesnel.

Pour les Sçavans j'avois des artifices
 Beaucoup meilleurs. De tous les Bénéfices
 J'étois en Cour le seul Dispensateur.
 Ah ! voyez donc comme aucun Sectateur
 De l'Oratoire approchoit de la Liste !
 S'il s'y fouroit ; Sire , il est Janséniste.
 C'en étoit fait ; crac , mon Docteur rayé :
 D'un je n'ai pu s'en retournoit payé.

Aussi quelqu'un desiroit-il la Mitre,
 Ou l'Evêché ? d'abord sur ce chapitre
 Je le mettois, l'interrogeant à fond.
 S'il chanceloit, ou qu'il fit un faux-bond
 En répondant à toutes mes demandes,
 De son vivant n'entroit dans nos Légendes.
 Mais sous ma main quand tomboit un Butor,
 Je le grimpois au sommet du Tabor ;
 Et lui montrant ma puissance & ma gloire,
 Je lui disois : Abbé, veux-tu me croire ?
 Je te ferai bientôt un grand Prélat ;
 Voire irois-tu jusqu'au Cardinalat,
 Si j'étois sûr que ta reconnoissance
 Te tint toujours dans une obéissance
 Aveugle & prompte à mes ordres sacrez.
 Or je voudrois sur Prêtres & Curez
 L'Empire avoir, & dans ton Diocèse
 Trancher, couper, régler tout à mon aise.
 Tu ne serois que mon simple Commis,
 Bien jouissant des revenus promis,
 Roulant en Prince ; au surplus n'ayant cure
 Que des honneurs dûs à la Prélature ;
 Car pour les Mœurs, la Morale & la Foi,
 Dans ton Troupeau j'entens donner la Loi.
 C, à donc, Abbé, ferez-vous un bon Frere ?
 Oüi, sur mon Dieu, mon très-Révérénd
 Pere,
 Répondoit-il, & vous pouvez compter
 Que je suis prêt à tout exécuter,
 Pour courre sus & suivre à toute outrance
 Les Ennemis de votre Révérence.

Oh les pendarts ! qu'il auront de revers
 Dans mon Clergé, non plus que de chiens
 verts ,

N'en souffrirai, si tant est qu'il vous plaise
 Me faire Evêque, & me mettre à mon aise.
 Tu parles d'or ; mais pour montrer com-
 ment

Tu t'y prendras pour tenir ton serment ;
 Cours à la chasse ; avant que Pâque vienne ,
 De ces Quesnels apporte-moi centaine
 Tous confisque. Tel Saül autrefois
 Dit à David ; Michol est à ton choix ;
 Mais ne l'auras, qu'avant tu ne t'apprêtes
 A m'apporter de Philistins cent têtes.
 Tu vois le prix ; consulte ton amour.
 Ainsi parlois-je aux Aboyans de Cour.

J'approuvai fort son gentil Episode.
 Courage , dis-je , achevons Philopode.
 Il poursuit donc : C'est par de tels appas,
 Que je gagnai les trois quarts des Prélats ;
 N'ignorant point que l'intérêt les guide ,
 D'autant plus que, pour les tenir en bride ,
 Leur promettois Bénéfice meilleur
 A l'avenir , s'ils monstroient de l'ardeur
 A m'extirper jusqu'à la moindre trace ,
 Tant de Quesnel , que de toute sa Race ,
 Et s'ils m'aideroient à sortir d'embarras.
 Ils y tâchoient , & n'étoient point ingrâts
 Les bonnes Gens : mais malgré leurs menées,
 Et de Cachet les Lettres déchaînées ,

Exils,

Exils , Prisons , barbares traitemens ,
 Renouvellez pendant plus de trente ans ;
 Malgré d'Enfer les plus noires manœuvres ,
 Quésnel brillant au milieu de ses Oeuvres
 Se souûtenoit ; quatorze Editions
 Furent le fruit des persécutions.
 Ventre-saint-gris ! le désespoir , la rage
 Me possédoient. Que faire davantage ?
 Je suis à bout. Oh ! oh ! de par S. Marc ,
 Je vois encore une corde à mon arc ,
 Dis-je, à moi-même ; après quoi j'abandonne
 A son destin le Livre & la Personne.
 Partons donc vîte, & passons promptement
 De là les Monts. Peut-être que Clément
 Sera bon Prince , & de son escarcèlle
 Pourrons tirer quelque Bulle nouvelle.

J'arrive à Rome, & chez les Cardinaux,
 Seme en entrant quantité de jauncaux ;
 Persuadé que la plus belle entrée
 Se fait toujours par la porte dorée ;
 Et sûr d'ailleurs de n'être point exclus
 En leur disant , *je suis Philotanus*
pour vous servir. En effet , dans ma manche
 J'en mis plusieurs , à charge de revanche.
 Par ces Patrons au Pape présenté ,
 Commel'Agent de la Société ,
 Au pié du Trône honorable séance
 Me fut donnée ; & de mon éloquence
 Développant les plus subtils ressorts ,
 Pour bien parler je fis tous mes efforts.

Silence fait ; ainsi donc commençai-je.

Archi-Saint Pere , un Livre sacrilège ;
 Depuis longtems en France répandu ,
 Mériteroit d'être enfin confondu
 Par une Bulle ; & notre Compagnie
 Est pour jamais à Rome trop unie ,
 Pour endurer plus longtems un Auteur
 Qui de vos droits est le perturbateur.
 Des Libertez , dont l'abusif usage
 N'a d'autre but que le libertinage ,
 Vont par Quésnel ôter de votre main
 Les grands Pouvoirs du Pontife Romain.
 En vain direz ; je vous excommunie ;
 Insolemment il répondra ; je nie
 Votre Anathème , attendu mon Devoir
 Qui ne fait blanc , quand vous me faites
 noir.

Ce fol Auteur , en termes explicites ,
 Du Vatican veut regler les limites ;
 Et volontiers cogneroit sur vos doigts ,
 Quand vous touchez au Temporel des
 Rois.

Le menu peuple , en lisant l'Ecriture ,
 Voudra regler sa foi sur sa lecture :
 Puis il dira ; nous n'avons pas besoin
 D'aller chercher l'Evangile si loin ;
 Nous le sçavons , sans recourir au Pape.
 Aller à Rome ? hé si ! c'est une attrape.
 Il nous suffit , pour arriver à Dieu ,
 De pratiquer ce que dit saint Mathieu.

A ce discours que dites-vous, Saint Père ?
 Ne doit-il pas armer votre colère ,
 Et vous forcer , pour une bonne fois ,
 Foudres lancez, à scûtenir vos Droits ?
 Je le sens bien , répliqua Clément Onze ,
 En larmoyant , & n'ai le cœur de bronze ,
 Lorsque je vois régner de tels abus.
 Mais faut souffrir , Pere Philotanus.
 C'est hazarder que de faire une Bulle ;
 Et je crains bien qu'en France sans scrupule ,
 Mon Nom flétri , mes sentimens bernez ,
 On la renvoye avec un pié de nez.....
 Ne craignez rien ; j'ai parole absoluë
 Du Grand Louis ; l'affaire est résoluë
 Entre nous deux. Je dispose à mon gré
 De son esprit , par le moyen sacré
 Du Tribunal , où , quand je le confesse ,
 J'en obtiens tout , pour peu que je le presse.
 Si vous doutez de ma sincérité ,
 Je me fais fort qu'à votre Sainteté
 Il écrira Lettre formelle & vive ,
 Pour vous prier que cette Bulle arrive ;
 En vous jurant qu'à son premier aspect
 Elle sera reçûë avec respect....
 En ce cas-là , dit-il , c'est autre chose.
 Mais , repartis-je , une petite clause
 Doit, s'il vous plaît, entrer dans le marché.
 Par mon moyen le Roi s'est relâché ,
 Abandonnant son plus beau privilège ;
 De son côté faut-il que le Saint Siège

Soit complaisant, & qu'il condamne aussi,
 Les yeux fermez, ce qu'en ce Livre-ci
 Nous jugeons être à nos desseins contraire,
 Tout ce qui peut, en un mot, nous déplaire
 Nous contredire, ou paroître appointé
 Aux sentimens de la Société.

Sans quoi, néant ; & vos Prérrogatives.
 Vont désormais passer pour abusives.

Consultez-vous ; tenez, voilà l'Extrait,
 Qu'en conscience & pour le mieux j'ai fait.
 Sur le grand nombre il ne faut vous débattre,
 Car d'un seul mot je n'en sçaurois rabattre.
 Dans le détail des Propositions

Peu trouverez de grandes Questions ;

Pour la plûpart ce sont des babioles
 Qui font la noise entre les deux Ecoles,
 Des jeux de mots, des puerilitez,
 Dont les Partis au fonds sont entêtez.

L'Amour de Dieu, la Grace, la Morale,
 Vous causeront peut-être du scandale ;
 Vous aurez peur de les traiter trop mal :

Mais tenez bon, pourquoi cet animal,
 Avance-t-il dans son damnable Livre,

„ Qui n'aime Dieu, n'est pas digne de vivre,
 „ L'Homme, sans lui, n'est qu'erreur &
 peché ;

„ Quand un Pécheur à son crime attaché,
 „ Vient à confesse, il ne faut point l'ab-
 foudre :

Sur ces Erreurs préparez votre foudre ;

Point de foiblesse : & même , par hazard ,
 Quand la Morale & le Dogme ayant part
 A cette Bulle, y seroient en souffrance ,
 Vous montrerez par-là plus de puissance.
 Vive, Saint Pere, un coup d'autorité
 Reçu partout dans la Chrétieneté !
 Qu'un Pape est grand , qui peut forcer à
 croire

Ce que jamais , Leon , Pascal , Gregoire,
 Ni ces fameux que l'on respecte tant,
 N'auroient osé soutenir un instant !
 Ah ! qu'il est beau de montrer que les Pères
 Grecs , & Latins , n'ont dit que des chi-
 mères !

De faire voir qu'ils n'ont rien avancé ,
 Qui par un Bref ne puisse être effacé !
 La primauté peut-elle mieux s'étendre ,
 Qu'en condamnant un Auteur sans l'enten-
 dre ?

Qu'en déclarant qu'il est de Dieu maudit,
 Sur ce qu'il n'a jamais pensé ni dit ?

Je me rendrois , dit-il , à ta loquence ,
 Si de l'Europe, ainsi que de la France,
 Tu m'assûrois : mais des autres Etats ,
 Comme du Roi, le maître tu n'es pas.
 Vous moquez-vous , repartis-je , au Pon-
 tife :

Du Portugal jusques vers le Calife ,
 Point ne verrez d'indociles humains
 N'accepter pas la Bulle à baise-mains.

Premièrement dans toute l'Italie ;
 Il n'est Prélat qui sous vos Loix ne plie ;
 Sont vos Valets , vos Cœurs , & de vous
 Ils recevroient l'Alcoran à genoux.
 S'il s'y trouvoit des Docteurs téméraires,
 Les enverriez ramer sur vos Galères.
 Voyons ailleurs ; je puis des Allemands
 Répondre encore, ainsi que des Flamands ,
 Le tout, pourvu que votre Consistoire
 Ne mette rien qui défende de boire.
 En même pot ils boiront la santé
 Du beau Decret de votre Sainteté ;
 Et puis à Rome écriront pour réponse
 Qu'ils ont souvent enyvré votre Nonce.
 Ne touchant point à l'Inquisition ,
 Les Espagnols avec dévotion
 Prendront la Bulle ; & même sans la lire
 Obligeront leurs Sujets d'y souscrire.
 D'ailleurs sçavez que la Société
 En Espagne a mainte Université.
 Thèse à Conimbre on soutiendra sur l'heure ;
 Où je mettrai que main Supérieure,
 Non pas du Pape , ains du Dieu Sabahot
 A cette Bulle écrite mot à mot.
 Les Mandians, qui certes sont tous vôtres,
 Crieront partout, que le Chef des Apôtres
 Ayant parlé , c'est un ordre divin
 Qu'adorer faut , ou bien être Calvin :
 Que le péché le plus irrémissible ,
 Est de penser que vous êtes faillible :

Qu'un Chien plutôt pourroit Lune atrap-
per

Avec les dents , qu'un Pape se tromper ;
Et qu'en un mot, il n'est qu'un put Athée,
Par qui la Loi pût être contestée ;
Qui pût prêcher que Libere offusqué
Par le grand nombre , & Vigile ont man-
qué.

Tant clabaudai , tant traitai de frivole
La peur qu'avoit , qu'enfin sur ma parole
Clément gagné me promet son Decret.

Je ne me vis jamais si guilleret
Que j'étois lors , & je sentis mon ame
Se dilater comme un Amant qui pâme.
Ah ! pour le coup, exécration Quesnel ,
Nous te tenons par un Bref solennel !
Incessamment l'on va te lire au Prône ;
Tu n'en auras que tout du long de l'aune.

Plume à la main, en brave Consulteur ,
Sans perdre tems je tire de l'Auteur
Cent un Endroits , qu'habilement je tron-
que ,

Si qu'en cent ans, je les donne à quiconque
Peut mieux que moi , contraindre & bis-
tourner

Les mauvais sens que je scûs leur donner.
A l'Exposé Clément qui se confie,
Le met en Bulle , & puis le qualifie
De trente noms rassemblez en un tas ,
Parmi lesquels le faux ne manquoit pas,
Le scandaleux , encor moins l'hérétique :
Bref il versa tout ce qu'en sa Boutique

Il put trouver de malédictions ;
 Dessus Quésnel & ses Réflexions.
 C'en est donc fait, & la Bulle est en forme.

Ne croyez pas qu'ensuite je m'endorme.
 Non ; car après avoir dit grand-merci
 Au bon Saint Pere, à mes Patrons aussi,
 Dispos & gai, l'*Unigenit* en poche,
 Devers Paris à grands pas je m'approche.
De nos Coureurs je prens le Casquin,
Barbe, piés nuds, en un mot Caputin ;
Et me guindant en légère Calèche,
Je me nommai Timothé-Delaflèche :
Au Révérend vins faire pié de veau ;
Puis sur le champ me remis dans sapeau.
J'envenimai jusques à ses entrailles.
 Bientôt après arrivant à Versailles,
 Graces au Pape, allai-je dire au Roy,
 Graces à vous, surtout graces à moi,
 Voici la Bulle, & dans votre Royaume
 Bientôt Quésnel plus bas qu'un vil atôme,
 Berné sera, méprisé, confondu,
 Mis à néant, & son Livre tondu.
 Mais en ceci défiez-vous, Grand Prince,
 D'un Cardinal, qui d'un air doux & mince,
 Viendra bien-tôt en termes patelins
 Vous engeoler de ses discours malins
 Contre la forme & le fond de la Bulle,
 Et tournera le Pape en ridicule.
 Traitez-le moi comme un petit mignon.
 Plus ignorant qu'un Prêtre d'Avignon

Ce Prélat est ; & dans les Séminaires
 Il n'a jamais rien lû que les Saints Peres.
 Ce Dévot croit son Esprit bien paré ,
 D'avoir blanchi sur le texte sacré ,
 Et d'avoir mis dans sa cervelle en pile
 L'amas confus de maint & maint Concile.
 Peste du sot ! c'est bien la question ,
 Que la lecture , & l'érudition !
 Il est pieux , me dit-on ? Les Apôtres
 Ne vivoient pas plus saintement ? à d'au-
 tres !

Il s'agit bien à présent de ses mœurs !
 Clément s'en rit ; moi de même. Et d'ail-
 leurs

Le Peuple outré , qui jamais n'examine ,
 D'un seul coup d'œil canonise à la mine.
 Il a grand soin de régler sa maison ?
 Donc il est Saint ! la plaisante raison !
 J'appelle un Saint, SIRE ; en titre d'office,
 Un Cardinal qui sçait rendre justice
 Aux Loix du Pape , & qui , sans balancer ,
 Reçoit l'Arrêt qu'il vient de prononcer.
 Jamais ne fut sainteté ni Science ,
 Qui valût tant que cette obéissance.
 D'ailleurs ce Livre, aujourd'huy supprimé,
 A par son ordre été réimprimé.
 La Bulle hélas ! seroit bien mal lotie ,
 S'il en étoit le Juge & la Partie.

Il est encore un certain vieux Sournois
 Grand chicaneur , qui mieux qu'un Liber-
 nois

Hserimeroit en fine Scolastique ;
 Sçavant barbare , & ruzé Politique.
 Lorsque de Rote il étoit Auditeur ,
 Avec Clément , alors son bienfaicteur ,
 Il eut souvent mainte querelle & prise
 Sur les faux Droits que prétend votre
 Eglise.

Cet Archevêque au Pape veut du mal
 De n'avoir pas été fait Cardinal ;
 Et pour venger sa tête & sa Doctrine ,
 Avec fureur il cabale , il fulmine
 Contre la Bulle : & maintenant c'est lui
 Qui de Quésnel est le plus ferme appui.
 De cette clique il en est trois ou quatre ,
 Qu'au premier jour faut envoyer s'ébat-
 tre

En leur Province , où chacun dans son
 coin ,
 Pourra , s'il veut , nous abboyer de loin.
 Bientôt après je ferai l'Assemblée
 De mes Prélats , où la Bulle d'emblée
 Sera reçûe ; & puis s'écrieront tous :
 J'ay Clément pense & croit comme nous ,
 J'ay ce moyen cette Bulle acceptée
In æternum sera chose arrêtée ,
 Un Dogme exprès , un Article de Foi.

C'est bien pensé , me répondit le Roi ;
 Acheve donc ; sur mon pouvoir suprême.
 Tu peux compter , & je te mets à même.
 Ve ser ne faut en un si beau chemin.....
 Non pas ferai. Car dès le lendemain.

Lettre j'écris aux Prélats de ma clique,
 Où nettement mes volontez j'explique
 A ce sujet ; de leur soumission
 Demandant Acte , & bonne Caution.
 Que s'ils montroient assez d'exactitude
 A m'obéir , signes de gratitude
 Pleuvroient sur eux , du moins sur leurs
 Neveux....

On répondit au-delà de mes vœux.

Donc à Paris , en pompeux équipages
 A cinq Laquais , sans compter les deux
 Pages ,
 Vinrent bientôt joindre l'Archevêché
 Mes Prélats pleins d'un discours tout mâ-
 ché.

Dambition , & d'orgueil le p'us ample
 Devant leurs yeux avoient un bel exemple :
 Car rassemblés , tout bas pensoit chacun :
 Tel que je vois , n'a pas le sens commun ;
 Petit Chafouin , qui toujours les dents
 grince ;

Et cependant Bénéfice de Prince
 Est pour cet Homme , & l'Ecarlatte aussi.
 Par quel moyen a-t-il donc réussi ?
 C'est en montrant une fureur extrême
 Contre Quesnel. J'en veux faire de même ,
 Et mériter d'avoir le chef couvert
 D'un Chapeau rouge , à la place d'un vert.
 A leurs desir sj'attachois la fusée ,
 Et leur tenois toujours l'Ame embrasée.

Par l'amour propre. Enfin ce fut alors
 Que présidant aux Evêques en Corps,
 Après six mois passez en préambule,
 Aveuglément ils reçurent la Bulle
 Avec respect : quelques-uns seulement
 Sans mon aveu, firent un Mandement,
 Dont se moqua le reste du Synode....

En cet endroit arrêtons Philopode :
 Dans ces six mois qui se sont écoulés,
 Ne vit-on point rixes, ni démêlés ?
 Ne parla-t-on dans toute la Séance
 Que des repas de la belle Eminence ? ..
 Pardonnez-moi ; la Proposition
 Sur le délai de l'absolution
 Fit un grand bruit. Je le sçavois bien, Trai-
 tre,

Et ne conçois comment tu fus le maître
 Sur ce point là, de leur fermer les yeux.
 Je fis si bien, qu'enfin victorieux
 Je m'en rendis. De trop grande impor-
 tance

Etoit l'affaire : aussi la remontrance
 De nos Docteurs ne fut d'aucun pouvoir,
 Non plus que celle au sujet du devoir.
 Sçavez-vous bien que ce délai sévère,
 Si rigoureux aux Pécheurs qu'on diffère,
 Est un Abus dont la Société
 Seroit la dupe ? Et son Autorité,
 Qui doit un jour dominer tout le Monde,
 Dans ses desseins deviendrait inféconde,

Si tout péché dans la Confession
 Ne trouvoit pas prompte remission ?
 Comment cela ? comment ? C'est le mystère,
 Le fin du fin , & le nœud de l'affaire.
 N'en parlons plus. Ho ho ! mon bel Ami ,
 Tu voudrois donc n'avoüer qu'à demi ?
 Allons , de l'eau ; zeste , d'une flâquée
 Avec la main sur sa jouë appliquée ,
 Je lui fis faire un cri , mais dame un cri !
 Dans le moment j'en fus presque mari :
 Car l'eau bouillant sur sa face enflâmée ,
 Nous obombra d'une épaisse fumée.
 Cela fit *pst*..... I ar la sanbleu j'eus peur
 Qu'elle n'allât consumer l'Orateur :
 Mais à l'instant je revis sa peau bise.
 En voudrois-tu d'une seconde prise ?
 Non, s'il vous plaît ; la paix. Ecoutez bien,
 Je vous promets que je n'omettrai rien.

L'Ordre où je suis est une Compagnie
 Vers un seul but entr'elle réunie ;
 Et ce but est, par des moyens divers ,
 De conquérir à la fin l'Univers.
 Ce beau projet est notre unique vice ;
 Nous lui faisons un entier sacrifice
 De tout le reste ; & cette Ambition
 La place tient de toute passion.
 Dans nos maisons nous faisons maigre
 chère ,

Et notre vie , au fond , est tres-austère.

Point d'amitié qui se rapporte à nous ;
 Mais , Espions l'un de l'autre jaloux ,

Nous travaillons ensemble fort & ferme
 Pour parvenir à la fin au grand terme ;
 Esclaves vils d'un Général Romain,
 Qui tient nos cœurs & tout l'Ordre en sa
 main.

Dans ce dessein vous concevez , sans
 doute ,

Que confesser est la plus sûre route
 Pour obtenir un empire absolu.
 Par ce moyen tout nous est dévolu ,
 Et nous puisons dans chaque conscience
 Tout ce qui peut nous donner connoissance
 De certains Faits , qui nous sont les garans
 De l'amitié des Petits & des Grands.
 Car lorsqu'on sçait à fond l'état de l'aine ,
 On est reçu chez Monsieur , chez Madame
 A bras ouverts ; parce qu'adroitement
 On applaudit à leur dérèglement.
 Si , par exemple , un Epoux à confesse
 Vient s'accuser d'avoir une Maîtresse ;
 Ou qu'une Epouse , en terme équivalent ;
 S'accuse aussi d'avoir quelque Galant ,
 Je suis au fait du train de leur ménage.
 Pour accorder ce petit tripotage ,
 Le lendemain je vais les visiter ,
 Et volontiers je me fais écouter
 En déclamant contre la Jalousie.
 En fait de mœurs je l'appelle Hérésie :
 L'usage , dis-je , & la saine Raison
 Evidemment en montrent le poison.

Lorsqu'on est né pour vivre deux ensemble,
 De part & d'autre on devroit, ce me semble,
 Ne croire rien que ce qui fait plaisir.
 Souvent de crime un innocent desir
 Est soupçonné. La paix tranquille & libre
 Dans la maison doit tenir l'équilibre.
 C'est le moyen de tout chagrin banir,
 Et le plus sûr pour faire revenir
 Celui des deux qui voudroit se soustraire
 Aux Loix d'Hymen. Oh ! l'agréable Pere !
 Pensent nos Gens ; que j'aime ses discours !
 A lui je veux me confesser toujours.

Ainsi du Riche , à la fortune immense ,
 Je fais la Cour ; j'approuve sa dépense.
 Au Tribunal s'il m'a dit que son bien
 Etoit volé , chez lui je n'en crois rien.
 Mais je me sers de son secret ; pour être
 Son Confident & devenir son Maître.
 Ainsi de tous subtils adulateurs ,
 Adroitement nous captivons les cœurs.
 Par là régnaient dans toutes les Familles ,
 Nous engageons Peres , Mères & Filles ,
 Garçons aussi , Servantes & Valets ,
 A nous chérir & benir nos filets.

Mais de Quesnel la Doctrine infernale ;
 A notre Empire insultante & fatale ,
 Par sa rigueur nous mettoit aux abois ;
 Car aux Pécheurs faisant porter le poids
 De leurs péchez , avant de les absoudre ,
 Tous nos desseins il réduisoit en poudre.

Qu'arrivoit-il de ces austérités ?
 Nos Tribunaux avilis , désertez ,
 Vuides restoient. Ces Pécheurs ridicules
 S'envelopoient au milieu des scrupules ;
 Et resserrant tous leurs forfaits cachez ,
 Sans notre aveu s'y tenoit attachez.
 Ils aimoient mieux ensevelir leurs crimes ,
 Que d'un délai se rendre les victimes.
 Jeunes Garçons , tout au plus , quelquefois
 Venoient encor nous conter leurs exploits.
 Du reste , un tas de dévotes Femelles
 Nous ennuioient de pures bagatelles.
 Forte habitude avoient-elles au cœur ?
 Rien ne pouvoit les guérir de la peur
 D'une remise ; & gardant le silence ,
 Chacun restoit dans son indépendance.

Mais aujourd'hui notre *unigenitus* .
 Par sa Censure abroge cet abus.
 Le Sacrement , jadis de Pénitence ,
 Va devenir simple reminiscence
 De ses péchez ; devoir extérieur
 Du pénitent envers son Supérieur ;
 Cérémonie artistement trouvée
 Pour tout sçavoir , & donnant main-lévée
 Du crime noir , nous faire autant d'Amis
 Et de Sujets , que de Pécheurs soumis.
 Le fier Délai , la honteuse Remise ,
 Seront bientôt bannis hors de l'Eglise ;
 Et les Pécheurs , aux heures de loisir ,
 Du Tribunal se feront un plaisir.

Il étoit donc de tres-grande importance,
 Que l'Assemblée approuvât la Sentence
 Qui déclaroit d'Hérésie entiché,
 Tout Confesseur ennemi du Péché,
 Tout Janséniste à long visage blême,
 Qui les Relaps menace d'anathême,
 Et veut qu'on soit hors de l'occasion,
 Avant d'avoir son Absolution.

Mais reprenons-le fil de notre histoire:
 Mes chers Prélats attachez à ma gloire
 Sçurent si bien soutenir mon parti,
 Qu'en aucun chef je n'eus le démenti.
 L'on disoit bien: que le Pape s'explique ?
 Mais à cela j'avois bonne réplique.
 Y pensez-vous ? un Pape sur ce point
 S'explique assez, en ne s'expliquant point.
 C'est *in petto* qu'il retient sa Doctrine:
 Ce qu'on ignore, il faut qu'on le devine ;
 Et ce qui sort de dessous son bonnet,
 Sans Commentaire, est toujours clair & net.
 Je crois bientôt qu'on veut sur la sellète
 Saint Pierre asséoir, & là qu'il interprète
 De certains sens qu'il a mis tout exprès !
 Point n'entendez ? eh bien ! courez après.
 Ainsi feignant de me mettre en colère,
 Je les calmois, eu je les faisois taire.
 Tant qu'à la fin, moi, Louis & Clement,
 Nous eumes tous parfait contentement.
 Ravi j'étois & transporté de joye,
 Jusques au bout d'avoir suivi ma proye :

Quand Magistrats s'en vinrent sans raison
Avec Clément faire comparaison.

Siège à Paris un Sénat de Druides ,
Qui pour des riens dressent des Pyramides ;
Et qui , depuis un petit Accident ,
Contre notre Ordre ont toujours une dent.
Ces fiers Robins ont mis dans leur cervelle,
Que du Royaume ils avoient la Tutelle.
Parce qu'ils sont Docteurs en Droit Canon,
Et dans la Chambre assis en rang d'oignon,
Plus refrognez que d'antiques Satrapes ,
Si voudroient-ils lutter contre des Papes.
Ces vieux Renards pleins de prétentions
Crurent pouvoir , par leurs restrictions ,
Mettre à l'abri de leurs longues Soutanes
Ces Libertez qu'ils nomment Gallicanes ;
Prétendant qu'eux, avec leurs Gens du Roi,
Pouvoient restreindre un Article de Foi.
Au grand regret de tout bon Catholique
Nous vîmes donc un Jugement Laïque
Contre la Bulle en forme prononcé.
Oh ! que Loüis en parut couroucé !
Que son cœur fut sensible à cette offense !
Mais il mourut sans en tirer vengeance.
Il mourut lors , l'incomparable Roi ,
Et par sa mort mit tout en desarroi.

En cet endroit permettez que je pleure.
Notre Ordre, hélas ! est mort à la même
heure

Que ce Monarque , & sont à Saint Denis
Dans son Tombeau nos Peres réunis.

Car n'est-ce pas mourir cent fois pour une,
 Que voir Crédit, Biens, Dignitez, Fortune,
 Tout dépérir ? que d'être regardez
 Comme vilains, honnis & dégradez ?
 Que de n'oser paroître dans la rue,
 Sans que chacun nous montre au doigt,
 nous huë ?

Que d'être enfin réduits dans nos Maisons
 A régenter une troupe d'Oisons ?
 Il est cassé ce joli moule à Lettre,
 Qui nous servoit quand nous plaisoit de
 mettre

A la Bastille un Ennemi mutin,
 Ou l'envoyer à Quimpercorentin !
 Louis vivant, c'étoit nous seuls en Gaule ;
 Qui l'Eprit Saint donnions dessus l'épaule :
 Entre nos mains étoit toujours remis
 Le fier Bâton semé de Fleurs-de-lys.
 Bref, nous avions toujours nos poches plei-
 nes .

De bons Emplois, Bénéfices, Aubaines.
 Notre cher Prince, ou plutôt notre Dieu,
 Il est donc mort ! il faut lui dire adieu.
 Que je l'aimois ! j'en étois idolâtre.
 Son Ame aussi plus blanche que l'albâtre
 Sortoit toujours du sacré Tribunal.
 Pourvu que tout passât par mon canal,
 Absous étoit ; & par reconnoissance,
 Un seul Rosaire étoit sa pénitence.
 O le bon Roi ! le grand Roi ! le saint Roi !
 Faut-il aussi que la mort soit pour toi !

Il est parti dans la ferme assurance
De joindre aux Saints un nouveau Roi de
France.

Il est au Ciel , & nous dans ces bas lieux
Nous demeurons conspuez , odieux.
S'il eût vécu quatre mois davantage ,
Sa mort n'eût pas été si grand dommage :
Car purement & simplement le Bref
Au Parlement apporté de rechef ,
Auroit passé. Réprimandes très-vives
Auroient suivi , peines même afflictives.
Les Partisans des fausses Libertez ,
Des Droits Royaux les François entêtez,
Bon gré mal gré , quittant leur entreprise ,
Auroient enfin souscrit à notre guite.
Mais du Monarque à peine eut-on appris
La triste mort , que voilà tout Paris
Masque levé , qui crie & qui postule ,
Pour qu'au Saint Pere on renvoye sa Bulle.
Livres en foule avec emportement
Font en public le procès à Clement ;
D'autres déjà flétris par l'Assemblée ,
D'un air nouveau viennent dans la mêlée,
Qui séduisant les Badauds curieux,
Fronder leur font le Pape à qui mieux
mieux.

De ces Ecrits l'abondance étoit telle ,
Qu'en la Province une bonne parcelle
S'en répandit , & chacun sans danger ,
Soit par la Poste , ou par le Messager ,

En.

En fit venir ; si qu'en moins d'une année
 Toute la France en fut empoisonnée.
 Mes Substituts Nosseigneurs les Prélats
 Eurent beau faire un terrible fracas
 A ce sujet , & dans leurs Diocèses
 Bulle afficher ; on traita de fadaïses
 Leurs Mandemens. Chapitres & Curez ,
 Prestolets , Clercs , & même gens cloîtresz ,
 Formant ensemble une commune attaque ,
 Tous au Saint Pere avoient tourné ca-
 que.

L'effronterie encor beaucoup plus loin
 Se poussa-t-elle. Il n'en faut pour témoin ,
 Que l'insolence & l'erreur indocile
 Qui fit du Pape appeller au Concile.
 Quatre d'aboid jettant le premier dard ,
 Contre Clement levèrent l'Etendard ,
 Firent l'Appel ; disant que la querelle
 Assembleroit l'Eglise universelle ;
 Qu'en attendant, tous les Decrêts rendus ,
 Les foudres prêts, resteroient suspendus.
 Ah ! c'est ainsi que , lorsqu'on s'émancipe
 Dans la croyance , écarté du principe ,
 De mal en pis dans l'abîme tombé ,
 On ne veut plus revenir à jubé.
 Car au Concile appeller d'une Bulle
 Qu'un Nom divin autorise , intitule ,
 D'ailleurs reçûe , & confirmée en corps
 Par mes Prélats , & par ceux de dehors ,
 N'est-ce pas là , malgré tous les murmures ,
 Faire juger Dieu par les Créatures ?

Oh ! l'Hérétique est à bout , excédé ,
 Quand il se sert d'un pareil procédé !
 Dans tous les tems depuis l'Arianisme ,
 Des Novateurs il annonça le schisme.

Pour décrier ces Appels factieux ;
 Aux Cabarets , & dans les mauvais lieux
 J'allai , mettant sur chaque cheminée ;
Rome a parlé , l'Affaire est terminée.
 Bref , tant le dis , que Rome avoit parlé ,
 Que par ma foi j'étois égouillé.
 Abandonnant aux Capucins , aux Carmes ,
 Le soin zélé de donner des allarmes ,
 Et menacer des foudres préparez
 Les mécréoyans , du vrai dogme égarez ,
 Je fis à Rome une seconde course ,
 Et demandai pour dernière ressource ,
 Ou Bulle , ou Bref , Lettre, ou je ne sçai
 quoi.

Qui pût donner un véritable effroi.
 J'en tirai donc Missive Pastorale
 Qui foudroyoit d'avance la Cabale,
 Des Appellans en termes les plus forts ;
 Les condamnoit tant eux , que leurs Con-
 sorts.

Sortis du sein de l'Eglise Romaine ,
 Et les livroit à l'éternelle peine
Ipso facto , si , voyant cet Ecrit ,
 L'Unigenit n'étoit par eux souscrit.
 En beaux draps blancs tu me mets , dit le
 Pape.

Je ne crois pas qu'un autre m'y rattrape.

Sur ta parole , hélas ! j'ai trop compté ,
 Et je crains bien d'être décrédité ,
 Pour r'avoir crû : mais faut sortir d'affaire
 De notre mieux. Vous en viendrez , Saint-
 Pere ,

A votre honneur , répondis-je à l'instant.
 Je mentois bien ! puisque si mécontent
 En France on fut des termes de sa Lettre ,
 Que peu de gens voulurent s'y soumettre.
 Le Parlement , sur l'avis du Parquet ,
 Sçut bien rabattre & Rome & son caquet.
 Il censura les paroles très-dures ,
 Les faussetez , & les grosses injures ,
 Dont il jugea ce Libelle farci.

A son *instar* d'autres Sénats aussi
 De pur abus traitèrent les menaces ,
 Dont il usoit envers les Contumaces.
 Et ces Arrêts dans leur stile étoient tels ,
 Qu'ils sembloient tous seconder les Appels.

Sortant aussi de sa douce indolence ,
 Le Cardinal rompit enfin silence ,
 Et du grand Schisme arborant le Drapeau ,
 Plus ne pensa qu'il portoit un Chapeau ,
 Qui l'obligeoit à verser goutte à goutte
 Plûtôt son sang , que faire banqueroute
 Si méchamment au dogme de la Foi.
 J'espérois bien qu'il demeurerait coi ,
 Lorsque je vis trépasser de la pierre
 Le Prélat borgne , Ennemi de saint Pierre ;
 Qu'ayant perdu son Maître & son Souffleur ,
 Il deviendrait dans la suite meilleur.

Je m'abusois ; car son Appel en forme
Est contre Rome un attentat énorme.
L'ingrat qu'il est méconnoît par ce trait,
Mille bienfaits , auxquels j'ai grand regret.

Bientôt après renforçant la Cabale ,
S'èment aussi toute la Capitale ;
Et le Chapitre , imitant son Pasteur ,
Fit son Appel en fade Adulateur.
Prêtres, Curez^{es}, de saint Benoît les Moines,
Et d'Augustin les opulens Chanoines ,
A l'Oratoire incorporez soudain ,
Contre Clement levèrent tous la main ,
En soutenant que leur Cause étoit bonne.

Mais que dirai-je ici de la Sorbonne ?
Ecole , hélas ! qui régloit autrefois
Les sentimens des Papes , & des Rois ,
De la foi pure ardente Protectrice ,
Le Bouclier & la Mere nourrice ?
Elle a failli cette Université !
Cette Sorbonne , en qui la Vérité
Croyoit trouver un éternel azile ,
A fait aussi son Appel au Concile !
J'eusse donné sur le champ volontiers ,
De mes Prélatz troc pour troc les deux tiers
Cent Facultez & d'Espagne , & de Flandre ,
Si la Sorbonne eût voulu se dépandre.
Par son exemple à la file entraînez ,
On ne voit plus que Prélatz subornez.
Siege vacant , même on voit des Chapitres
Etre Appellans , sans aucun droit ni titres ;

Et

Et plus encor de malotrus Bourgeois
 Joindre aux Curez leur imbécile voix.
 Mais ce qui plus me flate & me console ;
 C'est que malgré cette sçavante Ecole ,
 Le plus grand nombre est de notre côté ;
 Le temoignage en doit être écouté ;
 Public il est ; voix divine il renferme.
 C'est sur cela qu'insiste fort & ferme
 Le Mandement de Monsieur de Soissons.
 J'ai porté dans toutes les Maisons ;
 Et j'ai tâché de séduire le Monde
 Par son beau stile, avant qu'on y réponde.
 Le tout en vain: car en moins de deux mois
 Double Réplique est venue à la fois.
 Un grand Docteur travaille à la troisième ;
 Mais mieux que tous je la ferai moi-même ;
 Car les Extraits des Evêques lointains ,
 Les trois quarts faux, sont l'œuvre de mes
 mains.

Pauvre Soissons ! c'est pourtant grand do-
 mage

Qu'il soit tombé ce triomphant Ouvrage ;
 Que son Sophisme ait été démasqué ,
 Quoiqu'à l'abri d'un Passage tronqué ,
 Et soutenu des regles de Logique ,
 Dont l'art faisoit mon esperance unique.
 Aussi d'écrire il étoit bien pressé :
 Bien plus que lui j'y suis intéressé :
 Car qui ne sçait qu'en toute cette affaire ,
 Ce Prélat n'est qu'un Auteur honoraire ?

De mes desseins me voyant débouté,
 Qu'ai-je donc fait en cette extrémité ?
 Voilà la Bulle , ai-je dit , confondue ;
 De mes Prélats l'unité prétendue
 Coulée à fonds ; l'Universalité
 Est désormais un mensonge éventé.
 Mes Prélats morts , adieu la gratitude
 Qui les joignoit à moi par habitude.
 Quant à présent n'étant maître de rien ,
 Je ne puis plus les flater d'aucun bien.
 Ainsi bientôt je m'attends & je compte
 Que la plupart sans remords, & sans honte,
 Pour rendre aussi leur Temporel plus sûr,
 Appelleront au Concile futur.
 Au seul Régent la faute j'attribué.
 Si de la Foi son ame étoit imbuë ,
 De son cher Oncle il auroit sûrement
 Suivi les pas , & la Bulle autrement
 Auroit tourné ; mais bornant sa puissance
 A bien régler la Guerre & la Finance ,
 Il a voulu , trop indulgent , trop doux ,
 Se ménager & la chèvre & les choux.
 Il a laissé liberté toute entière
 De faire honneur, ou la nique au Saint Pere
 Et répétant toujours *je veux la Paix* ,
 Il nous malmeine & nous trouble à jamais ;
 Nos Tribunaux déjà les Araignées
 Ont pollué par cinq ou six lignées ;
 Et de Sermons avec tant d'art appris ;
 Pas un seul mot ne se prêche à Paris.

Philippe ſçait, ſans qu'il y remédie,
 Qu'au Tribunal, comme à la Comédie,
 Je ſuis contraint de donner un billet.
 La cauſe il eſt que le Sexe doüillet
 S'enrhume, allant en voiture bourgeoiſe ;
 Faire viſer ſon Abſoute à Pontoïſe.
 Bref, il eſt ſûr que ſ'il avoit voulu,
 La Bulle & moi, nous aurions prévalu.

Pour le punir & venger la déroute
 De tout notre Ordre, or en ſecret écoute
 Ce qu'en mon chef je trame contre lui ;
 Et ce deſſein n'eſt pas pris d'aujourd'hui
 Je vas, je viens & je ſuis en Campagne
 Depuis ſix mois, pour ſoulever l'Eſpagne
 Contre la France ; & bien-tôt l'on verra
 Si de ce feindre il en appellera.
 Traité conclu, (j'en ai ſigné la Lettre,)
 Nous commençons par Philippe démettre
 De ſa Régence ; & de l'Eſcurial
 Le feu viendra juſqu'au Palais Royal :
 Puis enverrons le Maître à Pampelune ;
 Où ſur le champ finira ſa Fortune.
 Tout cet argent, dont il ſe croit muni,
 Ne tiendra pas contre un Alberoni.
 Regent mettrai de notre faciende,
 Selon mon cœur, & tel que le demande
 L'état préſent de la Société.
 Le coup eſt proche, & très-bien concerté ;
 La malepeſte ! un Regent trop habile
 Connoît notre Art, & le rend inutile.

J'aime bien mieux un Prince peu lettré,
 Dans ses conseils par moi seul inspiré.
 A Loyola sera toujours sinistre,
 Qui seul peut être & Regent & Ministre !
 Rien ne pourrions apprendre à celui-ci ;
 Qui connoit tout, doit nous connoître aussi.
 Mais je lui garde une subtile borte !
 Aussi faut voir comme diable je trotte
 Pour réussir ! Surpris ne soyez pas,
 Qu'en sommeillant m'ayez trouvé si las.
 Si vous voulez en sçavoir davantage,
 Tous mes Papiers j'abandonne au pillage ;
 Les voilà tous, prenez-les. Je les pris :
 Mais ne pouvant lire dans les Ecrits,
 Car à l'instant le jour alloit se clore,
 Je le lâchai. Le Diable court encore.

FIN

F A U T E S A C O R R I G E R

Pag. 15. lig. 2. brits. *lisez* brit. pag. 18. lig. 3. doit.
lisez dait. pag. 24. lig. 16. qu'il *lisez* qu'ils. pag. 39. lig.
 10. Que je devrins, *lisez* Quand je devrins. pag. 40. lig.
 2. qu'on pût. *lisez* qu'an pût. pag. 42. lig. 13. si tellement.
lisez si tellement. pag. 44. lig. 19. pout ça *lisez* pour ça
 pag. 45. lig. 5. E ça *lisez* Et ça. pag. 54. lig. 1. ni. *lisez*
 m'y. pag. 79. vers 23. & 24.

Vous l'a fait aller à Confesse,
 Sans le faire aller à la Messe.

lisez
 Vous l'a fait aller à la Messe,
 Sans le faire aller à Confesse.



HISTOIRE VERITABLE.

1731.

Lorsque Monsieur de Ventimille,
 Prélat au teint frais, & vermeil,
 Eût fait promener par la Ville
 Un certain Arrêt du Conseil,
 Qui le remettoit en puissance
 De déclarer les Avocats
 Heretiques pour certain cas
 Par eux jugé sans compétence;
 Ceux-cy de leur côté voyant que l'Audience
 Etoit par tout fermée à ce sujet,
 Aimerent mieux se résoudre au silence
 Que reconnoître un injuste decret,
 Et garderent leur éloquence
 Pour un meilleur tems : en effet,
 Point de nouvelle tentative
 A faire, point de liberté
 Pour choisir par quelle lexive
 La tache d'hereticité,
 Dont cette Compagnie étoit alors taxée,
 Pourroit enfin être effacée.
 Le premier jour de l'interdit,
 Volontaire, comme on l'a dit,
 Certain Précepteur de College
 Qui scavoit la Bulle en Latin,
 Vint au Palais de grand matin,
 A petit bruit & sans cortége.
 L'intrigante Societé,
 Vulgairement les Jesuites,

Tout exprès l'avoit député
 Pour voir quelles seroient les suites
 De cette affaire: notre Abbé
 Avoit grand faim de Benefice;
 Mais par fureur & maléfice
 Il falloit l'avoir mérité.

Tout doucement donc il se glisse
 Dans un endroit où les Plaideurs
 Attendoient qu'on ouvrît la porte;
 Il y voit gens de toute sorte,
 Et pas un de nos Orateurs:
 Aussitôt son zele l'emporte;
 Il écarte avec les deux bras
 Ceux qu'il trouve sur son passage,
 Et s'avance avec grand fracas
 Vers l'endroit, où maint personnage
 Donnoit à l'envi son suffrage
 Au silence des Avocats.

Son cœur est plein de fiel & d'amertume,
 Ses Levres blanchissent d'écumé,
 La rage est peinte dans ses yeux,
 Et sa langue à peine articule
 Quelques termes calomnieux:
 A son aspect chacun recule,
 Saïsi d'une subite horreur;
 Ce préambule de fureur
 Semble être d'un sinistre augure.
 Enfin après quelque murmure,
 Notre nouveau Prédicateur
 Faisant grimacer sa figure,
 Au hazard décoche les traits:
 Et quoi, dit-il, cet Ordre fanatique,
 Parce qu'on le juge heretique,
 Aura déserté le Palais?
 Arme-toi vengeance publique,
 Et qu'il périsse avec éclat;
 Tu peux arracher la victoire
 Des mains de ce Corps scelerat,
 Qui n'a que trop terni la gloire

Et de l'Eglise & del'Etat.
 Il est tems de couper la trame
 De ces complots injurieux :
 Que le fer , qu'un gibet infame
 Pour jamais dérobe a nos yeux
 Ces monstres dont la voix reclame
 D'imaginaires libertés ;
 Que les os de ces révoltés
 Réduits en cendre par la flamme

Sur les ailes des vents soient au loing emportés :
 J'ay vû cette Troupe infidelle
 Lever une tête rebelle ,
 Et critiquer impunément
 La Doctrine d'un Mandement ,
 Fruit de l'active vigilance
 D'un Prélat sobre , modéré ,
 Dès sa jeunesse consacré
 Aux travaux de la pénitence ,
 LA FARRE , SALEON , FLEURY ,
 HENRIAU , DE LISLE , BISSY ,
 TANCIN , LANGUET , LA PARISIÈRE ,
 Avec les traits d'une vive lumière ,
 Touchés nos cœurs , éclairés nos Esprits ,
 Vous êtes l'Eglise enseignante ,
 Soutenés la Foy chancelante
 Par vôtre exemple , & vos Ecrits ;
 La Religion désolée

Dans son besoin vous demande à grands cris
 Une prompte assemblée :
 Venés nous montrer le venin
 Qui s'est glissé dans plus d'un Livre ,
 Et chasser la verge à la main
 L'erreur dont le public s'enyvre ;
 Commandés ; c'est à nous de suivre
 Vos préceptes sans examen ;
 Au nom du Pontife Romain ,
 Tonnés , Foudroyés la cabale ;
 Otés , s'il se peut , le scandale ,

Que tout un Peuple tous les jours,
 Cause dans un de nos Fauxbourgs
 Par des neuvaines Schismatiques
 Et des guérisons fantastiques.
 A ces prestiges de Satan
 Opposés de puissans obstacles,
 Armés contre ces faux Miracles
 La colere du Vatican;
 Renversés ce marbre prophâne,
 Qui couvre de vils ossemens,
 Sans craindre les emportemens
 D'un zele que le Ciel condamne;
 Sans la Bulle point de salut;
 Prouvés cela, c'est vôtre but;
 Montrés qu'un Appel sacrilege,
 N'a pû donner le privilege
 Que l'on attribue à Paris:
 Que par vous ses honneurs flétris
 Désabusent la Populace,
 Qui prend dans sa coupable audace
 Un corps maudit pour un Trésor;
 Faites-en comme du Veau d'Or;
 Et qu'elle en avale la cendre,
 Pour le punir de son égarement.
 Sans dépit qui pourroit entendre
 De tels excès? Aussi l'étonnement
 Causé par cet affreux delire,
 Avoit ôté, pour ainsi dire,
 Et l'esprit & le sentiment;
 Lorsqu'un Officier militaire
 Qui se trouvoit là par hazard:
 Oh! c'en est trop, je ne puis plus me taire,
 Dit-il, à l'instant sa main part
 Comme un éclair, & va fraper la joue
 Du téméraire babillard.
 Quoi! même ta fureur se jouë
 D'un Saint qui voit à son Tombeau
 S'opérer tous les jours un Miracle nouveau,

Mais j'entrevois le motif qui t'anime ,
 Il te falloit acheter par un crime
 La faveur de ceux que tu fers ,
 Montre vomi par les Enfers ;
 Tu viens ici placer sous l'anathême
 Ces généreux Interprètes des Loix
 Qui font briller par leur retraite même
 Leur attachement à nos Rois ;

Et ta bouche à l'instant consacrée au blasphême
 Sans nul respect pour cet auguste lieu
 Avec une violence extrême
 Attaque les amis de Dieu ,
 Pour seconder des noirs enfans d'Ignace
 Les projets monstrueux ,
 Girard infame , incestueux ,
 Par toy ne pouvoit-il être mis à la place
 De ce Diacre vertueux.

Cela manque aux excès d'un zèle impétueux
 Tel que le tien . . . quoi ! tu souffles encore !
 Sauvetes jours d'un peuple qui t'abhorre ,
 Prêt à vanger sur toi l'outrage fait aux Saints ;
 Quelque infame que fût ce genre de Martyre ,
 Il serviroit trop aux desseins

D'une Société qui te meût & t'inspire :
 Sors , & deux fois ne te le fais pas dire.
 L'Abbé prôneur , qui lisoit dans les yeux
 Des assistans enflammés de colere ,
 Qu'il ne faisoit bon pour lui dans ces lieux
 Crut qu'en fuyant il sortiroit d'affaire ;
 Vers la grand-salle il porte donc ses pas ,
 Monsieur l'Abbé, dit quelqu'un de la troupe ,
 Vous n'avez pas ici le vent en poupe.
 Hola ! rentrés , trop sale est vôtre cas ,
 Rien qu'un soufflet pour une telle offense ;
 Vous en seriez quite a trop bon marché :
 Ici s'est commis le peché ;
 Il faut ici subir la pénitence ,
 De l'imposer je prends sur moi le soin.

En même tems un rude coup de poing
 Dans l'estomach fait tomber en arriere
 Nôtre envoyé , pâle , interdit , défait,
 Qui d'une voix tremblante se plaignoit
 D'une meurtrisseure au derriere;
 Il n'étoit pas au bout , pas même à la moitié;
 Celui-cy dans le dos lui donne un coup de pied;
 Celui-là d'une main robuste,
 En le tirant déchire son manteau;
 On le pousse , on le tarabuste ,
 On le roule sur le carreau ,
 Sans Rabat , Chapeau , ni Calotte ,
 Qui sont déjà loing du corps qu'on balotte:
 Pardon , s'écrioit-il , je suis estropié ,
 Malgré ses cris un chacun le pelotte;
 Son visage tout noir de poussiere & de crotte
 Pour un autre sujet eût émû la pitié:
 Mais le Peuple irrité le traite comme impie;
 Et qu'importe qu'on l'estro pie!
 Blasphemateur , Orateur de Satan ,
 Qui t'a dicté ta maudite Harangue?
 Tu méritois le Fouët , le Carcan ,
 Nous devions t'arracher la langue ,
 Te faire pis encore: mais nous sommes trop doux.
 Rends grace à Dieu qui retient mon
 courroux:
 Mais voyés donc cette façon de Prêtre ,
 Tu te rétracteras; allons, vite à genoux,
 Ou bien t'attends à périr sous nos coups.
 L'Abbé voyant qu'on lui parloit en maître,
 Et que d'ailleurs il n'étoit le plus fort
 Eh bien , dit-il , que veut-on que je fasse
 Pour éviter un plus tragique sort ,
 Dont votre dépit me menace :
 Vous m'avez trop bien fait sentir que j'avois
 tort ,
 Et s'il ne faut que se dédire ;
 Sans peine à votre Arrêt on me verra souscrire.

Il faut de plus faire abjuration ;
 Point de salut sans cela , point de trêve.
 Sur ses genoux à l'instant on le lève :

J'accepte tout , dit-il , avec soumission ,
 Que le souffleur fasse bien son office ,
 Si je manque un seul mot , que le Ciel me punisse ,
 De tout mon cœur , oui je vous le promets
 Que dans ces lieux , je ne viendrai jamais
 Pour tel dessein ; à tort j'ai voulu mordre
 Les Avocats , je respecte cet Ordre ,
 Il pense bien , il agit encore mieux ;
 Le procédé du Prélat Vintimille
 A leur égard est injuste , odieux ,
 Et le Conseil est au sien trop facile ;
 J'abjure la Société ,
 C'est elle qui m'a député
 Pour faire une sottise insigne ,
 Jamais elle ne fut plus digne
 De la haine du genre humain ;
 Je commencerai dès demain
 A Saint Pâris une neuvaine ,
 Et s'il faut une quarantaine ,
 Je déteste tous les abus ,
 Que Rome en France a répandus
 Par une Bulle abominable
 Qui n'a pour Pere que le Diable ,
 Et qu'on nomme *Unigenitus*.
 J'en appelle au future Concile ,
 Dorénavant je lirai l'Evangile ,
 Et veux soutenir en tout lieu
 Contre les mauvais Casuistes ,
 Sur tout contre les Jesuites ,
 Le Dogme de l'amour de Dieu
 Contre une erreur imaginaire :
 Quand purement & simplement
 Je souscrivis au Formulaire ,
 Je péchai très-grièvement ,
 Je fus un parjure , un faussaire ,

Et je retraçte mon serment ;
 C'est par une injustice énorme .
 Que Tancin ébloüi de l'espoir d'un chapeau ,
 Dans un Concile nul au fonds , & dans la forme
 Fit séparer de son troupeau
 Des Evêques François, le plus parfait modele ;
 Dès ce moment j'épouse sa querelle ,
 Je vouë à Troyes , Auxerre , Montpellier ,
 Un attachement singulier ;
 Ce sont Prélats que je révere ,
 Aux sentimens desquels j'adhère .
 Libre de toute ambition
 Faisant divorce avec les injustices
 Je prends la résolution
 De renoncer aux Benefices ;
 Il n'est point d'appas si puissant ,
 Point de si dangereuse amorce ;
 La tentation vient ; on la voit , on la sent ,
 De la vaincre on n'a pas la force ;
 J'ai succombé ; d'un austere devoir
 Je tâchai d'écouter la voix trop importune ,
 J'en vins à bout , & j'aimois à me voir
 Dans le chemin de la fortune :
 Puisqu'aujourd'hui vos soins officieux
 M'ont enfin défilé les yeux ;
 Mieux avisé je prends une autre route ;
 C'en est fait , & quoiqu'il m'en coûte ,
 Dût-on m'offrir Chapelle , Prieuré ,
 Canoniat , Cure , Prébende ,
 Jamais je n'en accepterai ;
 Tout est pour moi de contrebande ;
 Une conversion faite en si peu de tems
 Charme , étonne les assistans ;
 Mais le souffleur plus que tout autre ,
 Qui déjà se figure être un nouvel Apôtre
 Et prétend que la meilleure part ,
 Au changement du Neophite
 Ses nippes étoient à l'écart ,

On les lui porte , & sa mine hypocrite
Trompe si bien , qu'a saint Médard
Tout le monde eût crié Miracle.

A sa retraite on ne fait plus d'obstacle ,
La foule s'ouvre , on le contemple , il part ,
Par politesse il marche tête nue ,
Le col panché , baissant un peu la vûe ,
Et composant son manteau avec art ,
Il avançoit vers la sainte Chapelle ;
Quand tout à coup une frayeur nouvelle
S'empara de notre Caffard ;

Croyant avoir encor un souffleur à ses trouffes ,
Il court : mais un gros de Laquais ,
Qui faisoient sentinelle aux portes du Palais ,
On lui donna bien d'autres secouffes ;
On l'arrête au passage , on l'épluche de près ,
Son repentir ne peut être sincere ,
Il a dit-on , l'aire Apostat ,
Et tout à fait patibulaire.

Et pourquoi fuiroit-il d'une course légère ,
Si ce n'étoit un Renégat ?

Il ne sortira pas de nos mains braques nettes ,
Graces à Dieu , nous ne sommes perclus.
Il fallut donc encore passer par les baguettes.

Le patient n'en pouvoit plus ,
Et crioit comme un misérable ;
Mais ses cris étoient superflus ,
Et la liyrée inexorable ,
Dans son ardeur infatigable

Elle donnoit sur le dos & par tout ;
Allons , du cœur , vous n'êtes pas au bout ,
Monsieur L'Abbé ; prenés tout le long des
boutiques ,

Peut-être essuirés vous quelques traits saty-
riques ,

Mais on fera bien aise de vous voir ,
Lui de passer , & brocards de pleuvoir ,
N'étoit si petite Marchande

Qui de dictums ne sçût une légende,
Et de les débiter ne se fit un devoir :

Or c'est donc vous, Monsieur le rien qui-
vaille ,

Qui déclamés contre le Bienheureux ,
Vous prenés mal votre champ de bataille :
Ici le sort vous est malencontreux

Si pareil desir vous travaille
A l'avenir, bourés bien votre dos ,
Et le mettés s'il se peut à l'épreuve ;
Ou bien prenés Cuirasse toute neuve
De pied en cap , armé comme un Héros ,
La Bulle en vous aura son Don Guichote ,
Osés tout seul la vanger des affronts ,
Qu'elle recoit partout aux environs ;

Un Armet vous siéra bien mieux qu'une
calotte ,

Dès à présent faites-vous Chevalier

De sainte Marie à la Coque ,

N'étant encor que Seculier ,

Loyola , ce Pere équivoque ,

D'une race nombreuse aujourd'hui qui l'in-
voque

Prit un titre aussi singulier.

Pendant que les lardons d'une troupe mutine
Voloient des deux côtés , un fretillant Essain

De poligons faisoient sur son échine

De tems en tems pleuvait des coups
de main.

Baffoué , disloqué , faisant piteuse mine ,

Jurant tout bas , il parvint à la fin

A l'Escalier qui montre le chemin

De la place Dauphine :

Là les Laquais lui firent les adieux ,

Aller plus loin qu'étoit il nécessaire ?

Ils étoient las , & le suivoient des yeux ,

Les poligons en firent leur affaire ;

Ils le hñoient , ouvrant un large bec ,

Et racontotent aux passans son histoire.

Sur le Pont-neuf, encor nouvel échec

Il pensa laisser une machoire :

Le Grand-Thomas s'avance le premier ;

Et montrant avec faste un énorme Davier ;

Livrés le moi , dit-il , s'il alloit mordre,

Il en pourroit arriver du désordre :

Pour prévenir de pareils accidens,

Je veux vous mettre en main toutes ses
dents :

Arrive sur ces entrefaites

Une troupe de femmeletes

Qui brusquement prétendent le juger :

Aussi-tôt pour l'interroger

Les Décroteurs apportent leurs Sellettes.

Si l'on en croit un bruit, peut être mensonger,

(Je ne garantis rien) dans ce pressant danger,

Ses Greques n'étoient pas trop nettes.

Effet assés commun des trances indiscrettes ,

Du moins vit-on grimacer les voisins ,

Et se presser le nez avec les mains ;

Nôtre Aréopage femelle

Onc n'avoit vû d'ame si criminelle ,

Toutes étoient d'avis , vû la proximité ,

Que dans la Seine il fût jetté ,

Et la Sentence alloit être suivie

D'une prompte exécution ,

Lorsque le patient saisit l'occasion

D'un embarras qui lui sauva la vie ;

Maint Carosse en ce lieu croisé fort à pro-
pos

Presse & dérange l'Assemblée ,

Il est lui-même entraîné par les flots,

Puis confondu dans la mêlée ;

Pour s'en tirer , il fait d'heureux efforts ,

Un Fiacre , auquel il se cramponne ,

Avoit déjà bien loin emporté sa perionne ,

Lorsqu'on le reconnut à son noir just-aucorps ,

On court , on crie : Arrête , Fiacre , arrête ,
Mais le Fiacre qui craint d'avoir cassé la tête
A quelqu'un , rompu quelque bras ,
Ou cauié quelque autre dommage ,
Comme souvent arrive en pareil cas ,
Ne s'enfuit que plus vite , & fait doubler le pas
A ses deux rosses d'attelage
Ainsi nôtre Pédant dut à ce Qui-pro-quo ,
De n'avoir pas fini ses jours dans l'eau .

LUCIFER DEDOMAGE.

DOM Lucifer certain jour s'amusant ,
 Prit son Registre , & vit en le lisant
 Que de beaucoup s'appetissoit le nombre
 Des débarquans dans le séjour de l'Ombre :
 Qu'est-ce , dit-il , ceci n'est pas commun ?
 Pour m'éclaircir , faisons venir quelqu'un.
 Beelzebuth ! hola ! rendez moi compte ,
 Dit le Monarque , il faut qu'on nous affronte :
 Le casuel , ce semble , ne va pas
 Comme autrefois , débrouillez moi ce cas.
 Je puis faillir : mais j'ai dans la caboche
 Qu'il y a là quelque anguille sous roche.
 C'est bien tout marbre , & le fait est certain ,
 Dit l'Estasier du Sire sousterrain.
 De ce déchet j'ai découvert la cause ,
 L'Abbé Paris sous ce marbre repose ,
 En son vivant Diacre , ou plutôt Lutin ,
 Jeûnant , priant , & travaillant sans fin
 A notre perte : & mieux que tous nos Prêtres
 Donnant , jettant son bien par les fenêtres
 Pour secourir , aider de près , de loin ,
 Ceux qu'il sçavoit souffrir quelque besoin :
 Ce n'est là tout , le méchant petit homme
 Huoit , fiffloit ce qui venoit de Rome ,
 N'en tenoit compte , & le traitoit d'abus
 Pour peu qu'il fut contraire aux anciens Us.
 Or jugez bien qu'avec conduite telle
 Le drôle avoit belle & longue sequelle
 De partisans , qui par tout le vantoient ,
 Et comme un Saint déjà le réveroient ,
 Le déclarant , malgré notre rubrique ,
 Canonisé selon le Rit antique.

Car chacun d'eux voudroit que du vieux tems
 On s'approchât en dépit de nos dents.
 Mais le pis est qu'ils avoient la manie
 De l'imiter, d'aller son train de vie ;
 Par quoil le cas est enfin avénu
 De voir regner notre ancien revenu.
 Quand je le vis enfler l'Onde noire ,
 Je crus d'abord aller chanter victoire ,
 Ah ! pour le coup, mon petit Appellant,
 A votre tour , vous voilà dévallant
 Dans le manoir des gens de votre sorte ;
 Allez y , dis-je , attendre votre escorte.
 J'en fus le sot : voilà mon trépassé
 Plus en honneur , plus couru qu'au passé.
 Pour nous donner de nouvelles aubades ,
 De tous côtés accourent maints malades
 Le reclamant d'un cœur humble & contrit.
 Qu'arrive-t'il ? Notre homme les guérit.
 J'eus beau crier : ceci n'est chose sûre ,
 Mes bonnes gens , mais bien pure imposture ,
 Oüi dà , neant , sans écouter mes cris,
 On court toujours au bienheureux Paris ,
 Je frémissois qu'on lui donnât ce titre.
 Pour l'en frustrer , j'inspire un homme à mître
 Qui par écrit assés mal fagotté
 Voulut prouver qu'il n'en étoit dotté :
 Ainsi qu'étant mort réfractaire au Saint Siege ,
 Point ne pouvoit avoir ce Privilége ,
 Comme le jour se voioit clairement
 Qu'étoit à charge & pesoit diablement
 Au bon Prélat ce hargneux petit Diacre ,
 Autant du moins qu'à je ne scai quel fiacre
 Pesoit , dit-on , certaine Anne le Franc.
 Quant au Mandat , à parler net & franc ,
 Loin de finir cette chienne d'affaire ,
 A notre honte , il fit de belle eau claire
 Contre Pâris. Enfin tout ce qu'il fit ,
 Ce fut pour lui d'aiguïser l'appétit.

Car du depuis , ce fut un vrai déluge
 De langoureux autour du Thaumaturge.
 Par Lucifer , c'est mon plus grand serment ,
 Jurai-je alors , un tel aveuglement
 Dure un peu trop. Il faut en fin finale ,
 Qu'il cesse , ou bien pour un diable de Bal
 Je veux passer , & y pensant , dis-je , un peu
 Ne peut-on donc mettre fin à ce jeu
 Et dissiper toute cette Canaille
 Que je vois prête à nous livrer bataille.
 Ah ! bon j'y suis , & le tour est heureux.
 Cherchons des gens qui fassent les boiteux ;
 On les verra aller au Cimetiere
 Clopin clopant , se coucher sur la pierre ,
 Puis se lever , puis Miracle on criera ;
 Et l'imposture aussi-tôt se verra.
 Je cherche donc. Juste au gré de mon ame ,
 En mon chemin je rencontre une femme ,
 Nous convenons ; Et ma drôlesse part ,
 Tout en boitant arrive à saint Médard ,
 Vers le Tombeau pour mieux tromper la vue ,
 Se fait mener par deux gens soutenuë :
 S'y vautre enfin , en marmottant tout haut
 Je ne sçai quoi. Que je devins penaut !
 Comment cela , dit le Sire du Gouffre ,
 Frappant du pied sur son trône de souffre ?
 Comment ? Dit l'autre , à peine ce méchant
 Sent - il de lui la commere approchant
 Qu'il vous la tappe , & du coup l'estropie ;
 Mais de façon que la bégueule crie ;
 Ah ! juste Ciel ! de ma dérision
 Je le sens bien , c'est la punition.
 Se découvrit ainsi tout le Mystere ,
 Et l'on en passe acte devant Notaire ,
 Visé , signé par vint-six garnemens ,
 Pour être mis parmi les monumens
 Qui serviront à broder la legende ,
 Que l'on doit faire au Saint de contrebande.

Or voiant donc que je perdois mon tems.
 De ces côtés pour pervertir les gens ,
 Que chaque jour s'écornoit notre rente,
 Pour recruter nos habitans ; je tente
 De voir ailleurs , & je tends mes pannaux
 Chez nos amés & benis Provençaux.
 A gens d'entre eux , je m'adresse & me borne ,
 Gens comme on sçait plus riches d'une corne ,
 Que ne fut onques habitans des Enfers ,
 Et pour le moins d'esprits aussi pervers ,
 J'en empoigne un , c'étoit homme d'élite ,
 Homme aux yeux doux , faisant la chatte mitte ,
 Menant les gens tout droit en Paradis
 Par un chemin qu'on ignoroit jadis ;
 Et de leur bien , ayant la complaisance
 De les défaire avec beaucoup d'aisance ;
 Finalement , pour achever son los ,
 Grand Sectateur du tendre Molinos ,
 Dès qu'il me sent , il se trémousse , il trotte
 De ça , de là , poursuit maintes dévotes ,
 Et leur apprend si perverse oraison ,
 Qu'enfin plusieurs en perdent la raison.
 Du bon moment fait usage , profite ,
 Et catera , mon nouveau Prolelyte :
 On s'en goberge , on le met en chanson ,
 D'autre entretien on n'entend dans Toulon ,
 Et du depuis , le libertin , l'impie ,
 Plus que jamais menent joyeuse vie :
 Par conséquent, adieu toute vertu ;
 On s'en foucie ainsi que d'un fétu
 Dans ces cantons , & comme y fit la peste
 Par le passé , l'on y verra de reste
 Gagner ce mal , non moins contagieux ,
 Partant pour nous tout ira de son mieux .
 Or me direz , si quelque bonne mere
 Par cas fortuit vient sonder le mystere ,
 Et soupçonner de mal Apôtre tel
 Voire porter la chose au Criminel ?

Bon, bagatelle : à reparer l'injure
 Là forceront gens de Judicature.
 Plus des trois quarts dans ma manche je tiens
 Vendus, livrez à tous ceux qui sont miens,
 Et si l'on vient crier à l'injustice,
 J'aurai recours à quelque autre artifice.
 Nous aurons soin de semer en tout lieu
 Factums du goût de mon peuple de Dieu.
 Pour s'en repaître, on quittera sans peine
 Saint Evremont, Bocace, la Fontaine,
 Tant qu'à la fin notre bon Papelard
 De ce borbier sortira tout Gaillard,
 Et soutenu de ma faveur insigne
 Reparoîtra tout aussi blanc qu'un Cigne.
 Lors Directeurs voyant l'impunité,
 Gardant toujours dehors de pieté,
 Pourront sans peine s'épanouir, s'ébattre,
 Et du bon tems se donner comme quatre.
 De sa guéritte, on verra maint cassart
 Tendre ses lacs au sexe trop simplart,
 Et dextrement par oraison dorée
 Le pervertir sans craindre la bourée :
 Puis pour complaire au beni fenedrin,
 Le Peuple sot d'aller le même train :
 Par quoi venant à mieux tourner la chance,
 Nous percevrons notre ancienne pitance.

De ce beau tour, que dit Sa Majesté,
 Ah ! par ma fourche il est bien inventé,
 Dit le Monarque, à ce coup notre Empire,
 Malgré Paris, & ceux qu'il scût séduire,
 Va refleurir, pour prix de tes travaux,
 Dès le moment, sois mon garde des Sceaux.

MANDEMENT

DU DIEU MOMUS

Au sujet des Miracles de Monsieur
de Pâris.

DE par le Dieu Porte-Marotte,
Auteur de nos Divins projets,
NOUS, General de la Calotte,
Défendons à tous nos Sujets
De plus se porter en tumulte
Vers le saint Marcel lez Paris,
Et de continuer leur culte
Au Tombeau de Monsieur Pâris.
Non qu'à la vérité qui brille
Comme l'Astre du Firmament,
Nous opposions le Mandement
De Guillaume de Vintimille :
Les dons du Ciel, les saints oëtrois
Sur le Tombeau si vénérable,
Y font en vain traitez de fable.

Nous apprenons de mille endroits
Que par un pouvoir ineffable,
Les boiteux en reviennent droits
Qu'on y voit se mouvoir, s'étendre
Le Paralytique aux abois;
Que le Sourd répond à la voix
Du Muet qui se fait entendre.
De tant de merveilles témoin,
Le Peuple qui perce trop loin,
Sous la Tombe est prêt à descendre ;
Et de ce Bienheureux proscrit ,

Il ose croire que la cendre
 S'y mêle au Sang de Jesus-Christ.
 Mais sur quoi que ce bruit se fonde,
 Quelques faits que l'on puisse voir,
 Ne souffrons point qu'aucun pouvoir
 Change ainsi la face du Monde.
 Laissons ce Monde tel qu'il est,
 Que la sagesse en soit banniè;
 Notre principal intérêt
 Est d'en déranger l'harmonie.
 Si sur de simples vœux conçus,
 On obtient tout ce qu'on desire,
 Et si la foy prend le dessus,
 Que devient alors notre Empire?
 Que dis-je dans un cas pareil,
 L'inquiétude n'est plus vaine.
 Que seroit-ce si le Conseil
 Y venoit faire une neuvaine?
 S'il rendoit un culte sacré
 Aux lieux où tout le Peuple vole,
 Et qu'il en revînt éclairé
 Sur tant de devoir qu'il immole?
 S'il ne croyoit plus que ces lieux
 N'enferment qu'un vain simulacre,
 Et que la main de ce saint Diacre
 Otât l'écaille de ses yeux?
 Si la Cour, cette basse esclave,
 Qui rampe à replis tortueux,
 Abjuroit Rome & son Conclave?
 Si Dantin devenoit plus brave,
 Et Chauvelin plus vertueux?
 Si la Carignan interdite
 Par quelque miracle nouveau,
 Sentoit travailler son cerveau,
 Et cessoit d'être une hypocrite?
 Si la foy, la crédulité,
 Rompoient ce mur d'iniquité,
 Qui n'a que trop duré peut-être

Entre les Sujets & le Maître
 Elevé par d'indignes mains ?
 Et que le dernier des Romains ,
 Pucelle dans sa noble audace
 Parmi les flots tumultueux
 Des flatteurs, des valets en place ,
 Parlant à LOUIS face à face ,
 Brisât son cœur né vertueux
 Dans la honte qui le talonne ?
 Si pleine d'un espoir plus cher
 Que celui que la faveur donne ,
 La Carcasse de la Sorbonne
 Reprenoit & muscles & chair ,
 Retrouvoit ses traits de lumière ,
 Sa gloire , sa beauté première ,
 Dans les visites du saint lieu ,
 Et pour tout dire avec franchise ,
 Si les Oracles de l'Eglise ,
 Les Evêques croyoient un Dieu ,
 S'ils s'effrayoient moins du Martyre ;
 Alors plus de traits de satire ,
 Plus de brevets , même au fourire
 Il faudroit dire un long adieu
 Au libertinage , au martire ,
 Nul intervalle, nul milieu ;
 Bientôt tomberoit le délire ,
 Source d'erreurs & d'attentats ,
 Par qui fleurissent nos Etats.
 Craignons l'éclat de ces Miracles ,
 Qui sur la foy de tant d'Oracles
 Nous prouvent trop les vérités
 Qui n'annoncent qu'austeritez :
 Non qu'à l'ame peu penetrée
 De maux , d'accidens dangereux ,
 Nous prétendions fermer l'entrée
 De la tombe du Bienheureux ;
 Notre intention n'est pas telle ;
 Et si de la foy dans Fleury

Il reste encore quelque étincelle ,
 Que dans l'espoir d'être guéri
 Il y porte son hydrocelle ,
 S'il veut en lessé , sur ses pas ,
 Même y mener la Cour entiere ,
 Bourbon ne refusera pas
 De fermer cette marche altiere :
 Il y peut recouvrer son œil
 Par la ferveur de la Priere.
 Mais si la vertu du cercueil
 Tout entier l'ouvre à la lumiere ,
 Que ce ne soit pas à demi ,
 Qu'il observe son ennemi :
 Que par lui , dans sa juste haine
 Le Parlement soit secondé ,
 Et s'il se peut qu'il n'en revienne
 Qu'avec l'ame du grand Condé.

A I N S I vù le Requisitoire
 Mis sous nos yeux tout fraîchement ,
 Par les Suppots du Régiment
 Intéressez à notre gloire ,
 VOULONS que notre Mandement
 Ainsi qu'au Temple de Mémoire ,
 Dans le Temple du Dieu Momus ,
 Soit mis au rang des *Oremus*.

F A I T le jour même où dans les tranfes
 De tous les Ordres de l'Etat ,
 LOUIS , de son premier Sénat
 A rejeté les Remontrances ,
 Où trop abusé sur ses droits
 Par surprise , ou sourdes mesures ,
 Avec des intentions pures ,
 Il renverse toutes les Loix.

NE gardant du passé qu'un léger souvenir,
 Ebloüi du présent sans percer l'avenir,
 Au grand art de régner décrépît & novice,
 Punissant la vertu, récompensant le vice,
 Malgré sa tête altière accablé de son rang,
 Fourbe dans le petit, & dupe dans le grand,
 On connoît à ses traits, sans même qu'on le
 nomme,
 Le Maître de la France, & le valet de Rome.

Etat de la France en 1731.

L'Espagnol trompé nous maudit,
 L'Anglois rusé se dédit,
 L'Empereur par-tout envahit,
 Le Pape en furieux interdit,
 L'Archevêque a bon appetit;
 Daguesseau pour & contre écrit,
 Chauvelin a tout le crédit,
 L'inutile Orry déperit;
 Le Magistrat tonne & foiblit,
 Le Guerrier fainéant vieillit;
 Le seul Financier s'enrichit,
 Le Peuple languissant gémit;
 Le Royaume accablé périt,
 Le benin Cardinal sourit,



GATHÉCHISME

E N V E R S

SELON LA MORALE PRATIQUE

DES JESUITES,

Avec une Ode & deux Prophéties
où l'on peut voir les sources du
Molinisme, & la chute prochaine
de ses puissans protecteurs.

A V I S.

QUand cet Ouvrage m'est tombé
par hazard entre les mains, il
étoit augmenté d'une Préface très-
curieuse, mais que j'ai crû devoir
supprimer pour des circonstances qui
ne subsistent plus ; les Vers suivans y
étoient merveilleusement bien insé-

res ; & s'ils paroissent ici comme hors
de place , qu'on ne l'impute qu'à moi
qui n'ai pas voulu priver le Public de
voir en si peu de mots le motif des
poursuites Jesuitiques contre tout
ce qu'il y a de plus saint & de plus
sçavant dans tout le Royaume de
France.

Juste reproche fait à la Société-

Par quel ordre faut-il qu'aux deux bouts de
la terre
Vous cherchiez la vertu pour lui faire la
guerre ?
Le mérite à vos yeux ne peut-il éclater ,
Sans pousser votre orgueil à le persecuter ?

Alex. de Racine
Tragedie.

R I M E S

Pour servir de Preface.

1. En Escobar terre fertile ,
 2. En Augustin toujours stérile ,
 3. Troupe écolière de Virgile ,
 4. A tout erreur toujours docile ,
 5. Pour peu qu'elle paroisse utile ,
 6. Et qui la répand comme une huile
 7. Pour graisser le saint Evangile.
 8. Chef doré sur un corps habile ,
 9. Membres d'enfer aux pieds d'argile ,
 10. Colosse aux dents de Crocodile ,
 11. Que la populace imbécile
 12. Redoute comme un autre Achile ,
 13. Et qui craint cependant mon stile ;
-

1. Les Jesuites ont presque tous les mêmes maximes.

2. La grace de S. Augustin est hérésie chez eux.

3. Leur morale est pire que celle des Payens.

4. & 5. Ils sont tout à tout quand ils trouvent leur compte.

6. & 7. Ils prétendent que les péchez s'expiant aujourd'hui sans aucune peine.

8. & 9. L'orgueil & les richesses font comparer la Société à la statuë que Nabuchodonosor vit en songe ; & les exils auxquels cette Compagnie est accoutumée , montre qu'elle ne subsistera pas longtems.

10. 11. & 12. Que de victimes ont été immolées , & le sont toujours à la rage de ce Corps !

13. Assûrément on me croira , puisque je

14. Bête aussi nombreuse que vile ,
 15. Dragon extrêmement agile ,
 16. Tantôt volant , tantôt reptile ,
 17. Dont le venin plus noir que bile ,
 18. Infecte la Cour & la Ville.
 19. A tout bien engeance inutile ,
 20. Patronne du sexe fragile ,
 21. Des pécheurs avocate habile ,
 22. A tous méchans douce & facile ,
 23. Contre les bons toujours subtile ,
 24. Dont le royal couteau s'afile
 25. Pour couper quand la Parque file ,
 26. A qui tout moyen est facile .
-

prouve tout , ou que je n'avance rien qui ne soit public.

14. Les Jésuites sont répandus partout , aussi tout est corrompu.

15. & 16. Ils sont infatigables pour leurs intérêts. Que de soumissions pour gagner les Grands ! Que de hauteur pour intimider leurs ennemis cachez ! Que de cruauté pour détruire ceux qui se le déclarent !

17. & 18. Qui ne font pas les mauvais effets de la morale & de la politique des Jésuites.

19. 20. & 21. Ils favorisent tous ces crimes jusqu'à dire que Suzanne se pouvoit abandonner sans pécher , au moyen d'une restriction mentale.

22. Jurer , mentir , tuer , violer , idolâtrer , ce n'est pas un grand mal selon eux.

23. Que de crimes sur la Doctrine & les mœurs , les Jésuites n'ont-ils pas faussement imposé à ce qu'il y a jamais eu de plus saint & de plus lumineux dans l'Eglise ?

24. & 25. C'est une maxime des Jésuites qu'on peut tuer les Rois qui vexent le peuple.

27. Pour rejeter l'Eglise tranquille
 28. Parmi les écueils de Sicile ,
 29. De Reine la voilà servile,
 30. Si l'on ne t'écrase, ou t'exile.

26. 27. & 28. Il faut périr par les mains de la Société, ou abandonner la vérité.

29. & 30. Il ne tient pas à la Société que l'Eglise ne perde le titre d'Epouse de Jesus-Christ, pour être appelée désormais la servante des Molinistes, c'est-à-dire en bon François, l'esclave de toutes les erreurs.

M E T H O D E

Pour devenir en peu de tems
 bon Jesuite.

Le Jesuite à gros bonnet à son Eleve.

I N S T R U C T I O N.

LA compagnie élèveras
 Jusqu'aux cieux impudemment. *a*
 De foy les Dogmes tu feras,
 Et prêcheras à tout moment : *b*
 Par son canal tu te rendras

a Un seul de la société terrasse quelque-fois plus d'ennemis qu'une armée entière ; image du premier siècle. *Proleg. heroscl. Soc. p. 410.*

b Selon les Jesuites ne pas croire la Grace de Molina, c'est être heretique.

Du saint Esprit le truchement. *c*
 Aux Saints Peres préfereras
 La force du raisonnement. *d*
 Sans scrupule tu parleras
 Contre les Sages fortement. *e*
 Et pour Jansenistes prendras
 Tout homme qui vit saintement.
 Sa Doctrine condamneras
 Dans l'un & l'autre Testament.
 Chicanne en tout lui chercheras;
 Et s'il te semble trop sçavant ,
 Un tel homme tu haïras
 Et sa Doctrine également.
 Par-tout tu le décrieras
 Par écrit & verbalement;
 Et bravé tu le pourluivras
 Jusqu'à mort inclusivement. *f*
 Nulle violence épargneras
 Pour dominer absolument :
 En Moliniste ainsi perdras
 Qui nous fait tête éfrontément. *g*
 Quand envahir tu souhaiteras
 Quelque commode logement
 Le Jansenisme imputeras , *h*

c Dans la Société , on ne lit la Sainte Ecriture qu'avec les Commentaires des Auteurs Jésuites.

d Le système de la Grace n'a été inventé que pour faire tomber celui de saint Augustin.

e L'expérience ne le prouve que trop avec ce qui suit.

f Le Cardinal de Tournon.

g Destruction du Port Royal, & de l'Abbaye de saint Cyran.

h Les Jésuites firent passer pour Jansenisme

C'est un moien très-pertinent :
 L'Eglise en trouble tu mettras
 Sans crainte, ni retardement.
 Dès-lors que pour nous tu verras
 Du profit dans ce moment, *i*
 Auprès des Grands t'intrigueras *k*
 Par ce motif précisément.
 Dans les familles entreras
 Pour médire secrètement. *l*
 Aux Missions t'adonneras
 Par cupidité simplement.
 Dans la Chine tu brûleras
 A Confucius de l'Encens :
 Et par-tout te conformeras
 Au culte, goût, mode des gens.
 Tous les crimes excuseras
 Que l'on commet en ignorant, *m*
 Puisque Dieu l'on n'offense pas
 Sans y penser distinctement.
 De la Grace te moqueras *n*
 En étant maître absolument.
 Pape infallible tu diras,

Monsieur de Blondonville pour attraper sa maison.

i A quels autres qu'aux Jesuites peut-on imputer les malheurs que l'Eglise souffre depuis plus de 70 ans ?

k Quelle fureur pour obtenir le Confessional des grands Seigneurs & des Rois ?

l Le public sçait si en cela j'en impose aux Jesuites.

m Sanchez, œuvres morales, t. 1. ch. 16. n. 21. p. 27.

n Les Jesuites prétendent que la Grace est due à tous & en tout tems, & qu'elle nous est fournie.

Mais ne le croiras nullement. *o*
 Son pouvoir peu tu redouteras
 De nos dogmes s'il n'est content. *p*
 Ainsi de lui te jouieras
 Dans un fâcheux événement.
 Et par-là ses decrets rendras
 Abusifs inmanquablement :
 Les passions tu flateras, *q*
 Pour devenir seul confident :
 Vertus chrétiennes proscriiras ;
 Du seul dehors te contentant. *r*
 La Pénitence aboliras ,
 Cet exercice est trop gênant.
 Quand un cœur attrit tu verras ,
 Croit qu'il est contrit pleinement.
 Et dans aucun n'exigeras *s*
 Un amour même commençant.

o Le Pape donnant une Bulle contre les
 Jesuites n'est pas infallible ; mais seulement
 quand il la donne en leur faveur. Qui ne sçait,
 par exemple , que Clement VIII. & Paul V.
 voulant donner une décision contre la Doc-
 trine de Molina , le Général Claude Aquaviva
 leur fit craindre le soulèvement de plusieurs
 milliers de Jesuites ?

p Conduite qu'ils y ont tenu envers le Pape
 sur la condamnation des Rits Chinois.

q Lisez le P. Em. San. touchant le jeûne ,
 nom. 9. pag. 338.

r Pour obeir aux préceptes de l'Eglise, la
 dévotion extérieure suffit : Conin. 3. part. quest.
 83. art. 6. n. 301.

s Dicastille dit après Suarez , que la péni-
 tence ne laisse pas d'être telle , que le Sacre-
 ment la requiert , bien qu'elle ne soit imposée
 que par maniere de conseil , tract. 8. de la
 pénitence , nom. 78. & Filutius permet de :

Car l'effroi des hommes ingrats t
 A l'amour est équivalent :
 Faisant ainsi , pratiqueras
 Comme il faut les Commandemens.
 Nos Auteurs étudieras ,
 Je te le cite expressément.

PRATIQUES JESUITIQUES

sur le Decalogue.

I **U**N seul Dieu tu adoreras ;
 Et aimeras parfaitement.

C'est à dire tu adoreras
 Du bout des levres seulement ;
 Car en Chrétien le prieras ,
 Sans y penser absolument.
 Gobat , *u* & Bauni , *x* tu liras
 Pour m'en croire plus aisément :
 Ton Dieu plus que tout aimeras ,
 Prend garde à ce Commandement.
 Avec Sirmon ne l'entendras
 Comme on fait littéralement :
 Car selon lui ne haïr pas ,
 C'est aimer très-suffisamment :
 De cela tu te souviendras ,
 Ce dogme importe extrêmement ,
 Pour le tirer de l'embarras

renvoier en Purgatoire , tom. 1. des quest. moral. tract. 6. chap. 9. n. 213. page 159.

t La douleur naturelle suffit pour une bonne confession. Tilut. tom. 1. 7. art. 6. traité 153.
 & 154.

u Gobat. tom. 1. tit. 5. nom. 842.

x Bauni en sa somme, chap. 23. p. 355. de la sixième édition.

D'aimer ton Dieu chrétiennement ,
 Ce joug trop dur secouëras y
 Parce que le Sauveur mourant
 En dispensa les Scélerats :
 Et toi , mon fils , par consequent ,
 Les seuls Juifs ainsi laisseras
 Aimer comme les vrais enfans.
 Et Dieu content de toi croiras
 Aiant la crainte des méchans.

2 Dieu en vain tu ne jureras ,
 Ni autre chose pareillement.

Mais blasphêmes vomir pourras , &
 De notre Langue l'ornement.
 Pere Baune consulteras ,
 Et Sanchez principalement : a
 Juremens même éviteras
 En suprimant J finement :
 Car pour *juro uro* diras , b
 Le secret est assez plaissant.

3 Le Dimanche tu garderas c .
 En servant Dieu dévotement.

Se raporte à Messe ouïras
 Dans les jours de commandement.

y Cela est encore tiré du P. Sirmond au même endroit.

z Bonacina cité par Bauni en sa Som. c. 6. p. 66.

a Sanchez liv. 3. chap. 2. n. 23.

b Sanchez au même endroit, nom. 15. 19. & 26.

c Les actions les plus criminelles n'empêchent pas l'observation du saint Dimanche. Tirul. t. 2. tit. 28. n. 141.

4 Père & mère honoreras,
Afin que tu vive longuement.

Leur mort pourtant désireras
Pour avoir leur bien promptement.
Et toi-même les tueras, *d*
Si tu crains d'eux ce traitement :
Cette Leçon tu tireras
De Lessius homme sçavant.

5 Homicide point ne feras
De fait , ni volontairement.

Pour celui-ci nos Molinas *e*
Le démentent formellement :
Ainsi l'Évangile sçauras
Faillir ici l'égèrement :
Un homme tu défieras ,
Pour une Pomme seulement ;
Quand l'honneur sauver ne pouras
Qu'en le tuant cruellement.
Jusqu'aux Rois . . . même étendras *f*
Cette Doctrine impunément.

6 Luxurieux point ne feras
De corps ni de consentement.

d Lessius du droit & de la justice, liv. chap. 9.
doute 8.

e Si l'on ne peut sauver son honneur qu'en
tuant , cela est permis. Filut. t. 2. n. 29. chap.
8. n. 147. & Lessius avoue que c'est la Doc-
trine de tous les Jésuites , liv. 2. chap. 9. n.
76.

f Mariana dans son livre brûlé par la main
du Bourreau le 8. Juin 1710, liv. 1. ch. 6.

La négative tient Dugras
 Aussi comme un Sanchez prudent.
 Desirs impurs ne formeras
 Que conditionnellement. *g*
 Avec ce mot souhaiter pourras
 Des vrais maris le doux moment.
 Du reste tu leur permettras
 Tous regards, tous attouchemens :
 Aucun viellard ne souffriras
 Convoiter impudiquement :
 Mais au sexe contieilleras
 De se livrer sans compliment. *h*
 Suzane fit trop de fracas ,
 Son heroïsme est imprudent.

7 Le bien d'autrui tu ne prendras
 Ni retiendras : voici comment.

Cet ordre dur adouciras
 Par un sage ménagement ,
 Quand chose à toi dûe croïras,
 Prend-là par vol adroitement. *i*
 Et du Juge tu te riras,
 Niant le fait avec serment,

8 Faux témoignage ne diras,
 Ni mentiras aucunement.

Sur ce precepte tu tiendras
 Équivoque fidèlement.
 Ainsi menteur point ne feras ,

g Sanchez l. 1. de sa morale. c. 2. p. 9.
 col. 2. n. 34.

h Corneille de la Priere , sur le chap. 13.
 de Daniel , verset 22. & 23.

i Filutius tom. 2. tit. 31. chap. 10. du vol.
 n. 253. p. 444.

Ni faux témoin pareillement.
Le Pere Sanchez tu liras, *k*
Pour équivoquer lestement.

9 L'œuvre de chair ne desireras
Qu'en mariage seulement.

Sur luxurieux point ne feras,
J'e t'ai fait voir mon sentiment :
Ici pourtant tu connoîtras
Que tel desir n'est pas méchant : *l*
Et nul scrupule te feras,
De le réitérer souvent.

10 Les biens d'autrui ne convoiteras
Pour les avoir injustement.

Il se trouve pourtant des cas
Où l'on le peut honnêtement.
Des Jansenistes médiras,
Pour les apauvrir saintement :
Et quand leur bien posséderas,
Crois qu'ils font à toi justement. *m*
Tout Benefice envieras,

k Sanchez liv. 3. n. 15. 19. & 26.

l Comme il est permis de désirer le plaisir conjugal ; pourvu que ce ne soit qu'en supposant qu'on est marié légitimement, aussi n'est-il pas défendu de se plaire dans la pensée qu'on l'est effectivement, bien que l'on soit Prêtre & Religieux. Filut. t. 2. quest. moral. trait. 21. chap. 8. n. 299. p. 35.

m Lisez le R. P. Hay, célèbre Benedictin d'Allemagne, & Hidelphonse, St. Thomas, celebre Dominicain, mort en odeur de sainteté, dans son Evêché de Malaga en Espagne : son livre est intitulé le Théâtre Jesuitique.

Et poursuivras incessamment.
 Puissances tu ménageras ,
 Pour en avoir abondamment.
 Ainsi tu nous enrichiras ,
 Et te rendras homme important.

LES COMMANDEMENTS

DE L'EGLISE.

Facilités par la Morale des Jesuites.

LE Dimanche Messe ouïras,
 Et Fêtes de commandement.

A ce Precepte obéïras ,
 En regardant lascivement,
 Dans Père la Croix trouveras (o)
 Ce Catholique document.
 Un autre encor que tu suivras,
 Qui n'est pas moins accommodant p
 Deux moitié de Messes entendras,
 Toutes les deux en même tems.
 De deux une compoleras,
 Sans aucun inconvénient.

n Par quelle voie les Jesuites, qui sont les derniers venus dans l'Eglise, ont-ils pû fonder tant des Maisons aux dépens du tiers & du quart, sinon par leurs intrigues, leurs chicanes & le desir de s'agrandir à la façon des gens du monde : aussi quel abus ne font-ils pas de leur fortune ?

o La Croix dans son Commentaire sur Basemsa, tom. 2. l. 3. part. 1. nomb. 636. pag. 371.

p Bauni, traité 6. quest. 9. pag. 312.

Où

2 Tous tes pechez confesseras,
A tout le moins une fois l'an.

Mais cet ordre rencontreras,
Dans Escobar différemment. *q*
Où le mot (tout) ne se prend pas,
Sinon matériellement.

3 Ton Créateur recevras,
Au moins à Pâques humblement.

A ceci tu satisferas,
En sacrilege communiant;
De cela tu t'assûreras,
Sur Humbert & Precipian. *r*
Habitue ne quitteras,
En t'approchant du Sacrement. *f*
Absolution tu recevras,
Ayant le cœur encor fumant. *t*
Des passions que tu viendras
De contenter brutalement;
Avec cela ne manqueras
De te confesser fréquemment;
Même obligé point ne feras
Au plus léger amendement.

4 Les Fêtes tu sanctifieras,
Qui te sont de commandement.

q Escobar, tit. 7. Examen 4. n. 118. p. 818.

r Theses soutenues à Louvain, le 21. Avril 1648.

f Il faut absoudre une femme qui a chez elle un ami avec qui elle pèche souvent : si elle a quelque raison de le retenir, ou si elle ne le peut congédier honnêtement. Bauni Theol. Mor. tr. 4. penit. quest. 14. p. 94.

t Abus en la somme, ch. 14. p. 117.

Mais l'Ecriture ne liras,
 La Compagnie te le défends. *u*
 Le tems néanmoins rempliras,
 De prophanes amusemens. *x*
 Les Fêtes même éluderas. *y*
 Sortant des lieux expressément.

5 Quatre tems, Vigiles jeûneras,
 Et le Carême entierement.

Mais néanmoins observeras,
 Que s'il venoit par accident,
 Que quelques hommes scelerats,
 Se fussent lassés en péchant;
 Alors ce precepte n'est pas *z*
 Dans la rigueur pour telles gens.

6 Vendredi chair ne mangeras,
 Ni le Samedi mêmeement.

Mais quand d'hazard tu logeras
 Chez infidele chair mangeant;
 Alors ta foy simuleras,
 D'un mal d'estomach te plaignant,
 Et comme lui tu mangeras, *a*
 Crainte de mauvais traitement.

u Abus que les Jesuites font de la 82^e proposition condamnée.

x La Chasse & la Pêche ne me semblent pas défendues les jours de Fête, quand on ne s'y exerce que pour se divertir. Filut. tr. 27. sur le 3. Commandement du Decalogue. ch. 10. n. 174.

y Filut. tr. 27. ch. 7. n. 110.

z Filut. tr. 27. ch. 6. n. 123. p. 189.

a Filut. tom. 2. tr. 22. ch. 3. n. 83.

LE MOLINISME DEVOILÉ.

ODE.

D'Où vient le feu qui m'anime
 Au combat contre l'erreur ?
 Des douceurs du Molinisme
 J'ay plus que jamais d'horreur.
 Est-ce l'esprit de Satyre
 Qui me met d'humeur d'écrire ,
 Sans entendre la raison ?
 Non : Mais la charité même , *b*
 Qui ne peut voir ce qu'elle aime ,
 Se nourrit d'un vrai poison.

La Probabilité.

De ton Sein , doux Molinisme ,
 Sort le Dogme gracieux ,
 Par qui le Christianisme
 N'a plus rien de rigoureux.
 Tu te charges de nos dettes ;
 Tu réformes les Préceptes
 Positifs & naturels ;
 En deux sens tu les partages ,
 Puis tu dis sur les suffrages ,
 S'ils sont vuides ou réels. *c*

b Dessin de l'Ode.

c Il est permis de suivre l'opinion la moins probable , quoiqu'elle soit la moins sûre. C'est l'opinion commune des nouveaux auteurs. Filut. quest. moral. tr. 21. ch. 4. n. 128. Ainsi les veritez sont réduites en opinions par les Jésuites ; donc un seul , comme un Baun , un Escobar , & autres de cette trempe , peut faire une verité de la fausse opinion.

Tels que les fils de la Terre, *d*
 Qui triomphèrent des Dieux,
 Fier, tu descends de leur Sphère
 Chargé du Tresor des Cieux;
 A present nos destinées,
 Se trouvent abandonnées
 Au libre arbitre de tous;
 Dieu les voit par conjecture,
 Encore ta bonté pure, *e*
 Lui laisse ce droit sur nous.

La Grace suffisante.

A combien d'autres mysteres
 Sommes-nous initiez,
 Depuis que par tes lumieres,
 Les Cieux sont humiliez ? *f*
 Du Sauveur & de la Grace
 Ton systême prend la place,
 Sans eux se sauve qui veut.
 Tu détruis dans l'Évangile,
 La Loi sévère & sterile,
 Qui nous dit *Sauve qui peut.* *g*

d Les Titans.

e En effet, le Molinisme pouvoit aussi-bien dépouiller Dieu du droit de prévoir notre sort, que de celui d'être auteur du sort des Elûs.

f La Grace est un miracle dont le Seigneur ne nous a révélé par Saint Paul, après J. C. que ce qu'il lui a plû. Quelle humiliation pour Dieu même : si Molina & ses Disciples ont découvert malgé Dieu, les desseins qu'il a renfermé dans ses trésors éternels.

g Ce qui est dit des moyens du Salut, se doit par consequent entendre de la fin

Faiseur des plus grands Miracles,
Sans toi, l'Homme est toujours fort,
Il peut, malgré tous obstacles,
Sûrement venir au port.
Il n'est Démon, ni Délices,
Il n'est Passions, ni Vices
Qui l'en puisse éloigner ;
Car ta Grace qui l'escorte, *b*
Toujours lui prête main forte,
Quand il daigne l'employer.

Le Péché Philosophique.

Par toi la crasse ignorante
De notre premier devoir,
Est de l'état d'innocence
Un très-fidèle miroir.
Dans une chair misérable,
Ne craignant ni Dieu ni Diable,
Tout le mal qu'on fait n'est rien,
Parce que le franc arbitre, *i*
N'est pas coupable à bon titre,
S'il ne voit clair dans le bien.

b Les Jésuites enseignent si hautement cette folie, qu'il est inutile de citer leurs Auteurs.

i Amiens, tom. 3. dispute 17. sect. 9. n. 172.
page 249.

LA MORALE DES JESUITES,

De la frequente Communion.

Pour la celeste Patrie
 Tes sentiers sont toujours droits,
 En vain Arnaud les décrie, *k*
 N'y voyant jamais de Croix.
 La Femme qui se déborde, *l*
 L'Homme de sac & de corde, *m*
 Par ton art sont bons Chrétiens,
 Et sans cesse tu boulange *n*
 L'adorable pain des Anges,
 Pour les Hommes & les Chiens.

k L'unique raison qui a porté le fameux Docteur de Sorbonne, Arnaud du nom, à compiler tous les Casuites Jesuites, a été de prouver plus clair que le jour, que leur morale est toute corrompue, puisqu'elle nous mene à Dieu par un chemin diamétralement opposé à celui que J. C. nous a frayé.

l La femme qui sçait les mauvais effets de ses parures, ne pèche pourtant pas en se parant, & se montrant ainsi. Bauni en sa somme page 1094. elle peut même voler de l'argent à son mari pour jouer aux cartes. Escobar du larcin, premier traité, nomb. 13.

m Un homme vous a volé 6. Ducats, vous pouvez le tuer, bien qu'il s'enfuye. Molina, t. 4. tr. 3. dispute 16. doute 6.

n L'on peut communier d'abord après la Confession, bien qu'un peu auparavant on soit tombé dans un péché d'impureté. Filut. t. 1. de ses quest. moral. trait. 4. ch. 8. n. 224. page 94.

ABUS,

Que le Molinisme fait de la Bulle
Unigenitus.

TU nous fais par privilege,
Des loix de tes visions,
Et des erreurs de College,
Autant de Religions;
Tu suprimés l'Écriture,
Tu fais primer la nature
Sur les dons du Créateur;
Disons plus, tu veux que Rome
Te laisse adorer un homme,
De la Chine l'Imposteur. p

En quel sens l'Eglise est toute Moliniste.

Du tems de l'Arianisme,
L'Univers fut tout surpris,
De se voir par un sophisme,
Dans cette heresie pris, q
Aujourd'huy, nul ne s'étonne,
Que le monde te couronne,

o Religion du Christianisme, Religion des
Passions, Religion du Pyronisme, Religion
du Paganisme, & pour tout dire en un mot,
derision de la vraie Religion.

p Mépris que les Jesuites font de la Bulle
qui condamne les rits qu'ils ont établis ou
suivis dans la Chine; d'où il suit que ces
Mrs. ne croient pas le Pape infallible, quand
il condame leurs impietés & leurs déreglemens.

q St. Jérôme, Dialogue contre les Lucifer.

Puisqu'aux crimes tu consens ;
 Et s'il est la vraie Eglise ,
 Ouy , tu l'as toute loumise ,
 Mais c'est par la loy des sens.

Fruit du système Molinien.

Rapellons ce beau système ,
 Pour voir quel en est le fruit ,
 C'est que n'aimant que soy-même ,
 L'Homme vit sans Jesus-Christ.
 Or , tels sont nos Molinistes ,
 Sans Foy , sans Loy , toujours tristes ,
 Du bien que la Grace fait ;
 Toujours vifs à le poursuivre ,
 Chacun met à le détruire
 Ses forces & tout ce qu'il sçait ;
 Mais enfin , cette cabale
 Perira par son scandale ,
 Bon Specteur , sois satisfait.

» Toute la morale des Jesuites n'est qu'une
 apologie des maximes du siècle.

ƒ L'on pourroit croire que je fais ici le
 Prophete, non : je ne parle que d'après Sainte
 Hildegarde, si fameuse par ses écrits ; & voici
 ce qu'elle a dit de la Société , selon l'appli-
 cation du vénérable & Reverendissime Seigneur
 Dona Jérôme de Lanusa , de l'Ordre de Saint
 Dominique, premierement Evêque d'Albarasin,
 & ensuite de Balbastro , mort en odeur de
 sainteté.

Je ne rapporterai que la fin de cette Pro-
 phétie qui est assez longue.

LE Peuple leur crierà : Souvenez-vous que vous ne pratiquiez aucun bien , que vous faisiez les pauvres & que vous étiez riche ; les simples , & que vous étiez puissans ; que vous étiez des dévots flateurs, de saints hypocrites , des mandians superbes , des supplians éfrontez , des Docteurs légers & inconstans , d'humbles orgueilleux , de pieux endurcis sur les nécessitez des autres ; de doux Calomniateurs , de pacifiques persécuteurs , des amateurs du monde , des ambitieux d'honneur , des vendeurs d'indulgences , des Confesseurs à gage , des gens qui disposent toutes choses à leur commodité ; qui aimoient leurs aises & la bonne chere , qui achettoient sans cesse des maisons , & qui travailloient toujours à les élever : desorte que ne pouvant monter plus haut , vous étiez tombés comme Simon le Magicien , dont Dieu brisa les os , & qu'il frapa d'une plaie mortelle à la priere des Apôtres.

C'est ainsi que votre Ordre sera détruit à cause de vos séductions & de votre malice ; allez Docteurs de péchez & de désordres , Peres de corruption , enfans de l'iniquité , nous ne voulons plus suivre votre conduite , ni écouter vos maximes.

Voici une autre Prophète qui n'a pas besoin d'application , puisqu'elle nomme expressément les Jesuites ; elle est tirée des Annales d'Irlande par Jacques Varas , & réimprimée à Dublin en 1705.

Il y a , dit Georges Brouve , Archevêque de Dublin , une nouvelle Fraternité qui s'appelle Jesuites ; ils séduiront les hommes ; ils vivent la plupart comme des Scribes & des Pharisiens ; ils tâcheront d'abolir la verité , & en viendront presque à bout. Ces sortes de gens se tourneront en plusieurs formes : avec

les Payens , ils seront Payens ; Athées avec les Athées ; Juifs avec les Juifs ; avec les Réformateurs , ils seront réformez , pour connoître vos intentions , vos desseins , vos cœurs , & vous engager à devenir enfin semblables à l'insensé qui dit dans son cœur : *il n'y a point de Dieu*. Ces gens seront répandus dans toute la terre ; ils seront admis dans les Conseils des Princes qui n'en seront pas plus sages ; ils les enchanteront jusques à la révélation de leurs cœurs & de leurs secrets les plus cachez , sans que les Princes s'en apperçoivent ; mais voici ce qui arrivera à cette Société , pour avoir abandonné la Loi de Dieu & son Evangile , & pour leurs connivances aux pechez des Rois & des Peuples. Dieu à la fin , pour justifier sa Loy , retranchera cette Société par les mains mêmes de ceux qui l'ont la plus soutenue , & se sont servi d'elle : desorte qu'à la fin , ils deviendront odieux à toutes les Nations : ils seront de pire condition que les Juifs ; ils n'auront pas de place fixe sur la terre ; & pour lors un Juif aura plus de faveur qu'un Jésuite.

Je finis par la fameuse conclusion de la Faculté de Paris , du premier Decembre 1554 : dont voici les propres termes. *Cette Société est dangereuse en ce qui regarde la foy ; uniquement pour la paix & le repos de l'Eglise , elle tend à renverser la Religion Monastique , & semble plutôt née pour scandaliser les fideles , que pour les édifier.*

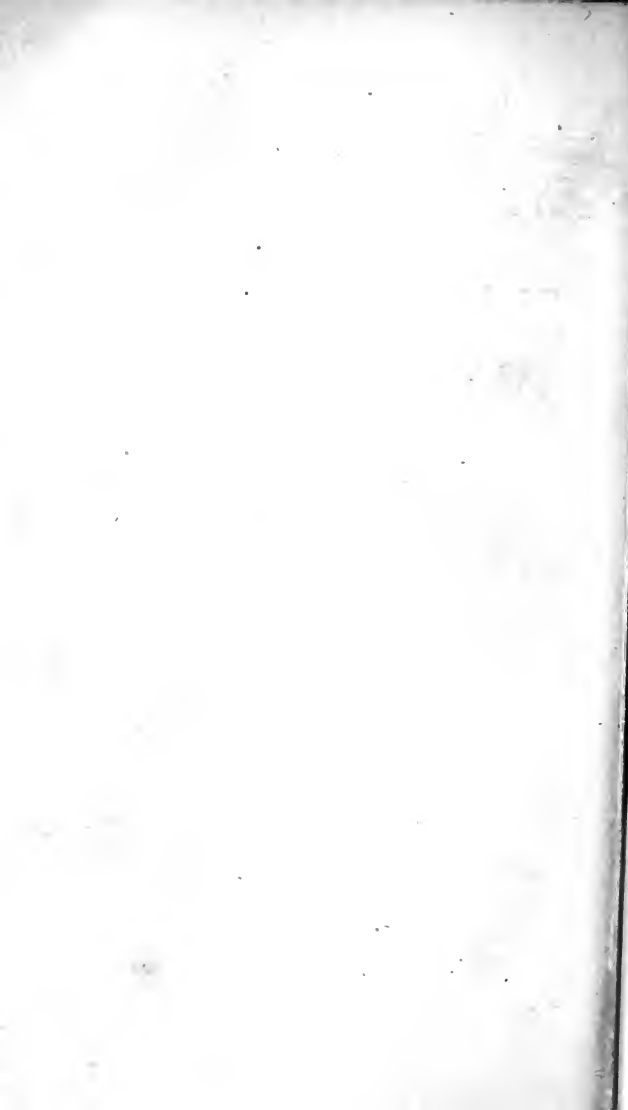
R E M A R Q U E .

Ces grands personnages croyoient toutes ces choses quand ils ne faisoient que les prévoir ; seroit-il possible que nous refusassions d'y ajouter foy , maintenant qu'elles nous regardent les yeux .

Très-Réverends Peres Jéfuites,
Dont l'on chante par tout les vertus ; les
 mérites ,
Un de vos anciens autrefois fut pendu ,
Pour avoir trop de vertus.

Pere Girard pour avoir le cœur tendre
On le brûle aujourd'hui pour avoir de la
 cendre
Un de Pendu , un de brûlé ,
Lequel d'entre vous tous doit donc être broyé ,
Sans manquer au respect que l'on doit à l'Eglise,
Ce doit être à la Greve ou l'on vous canonise ;
On devroit souhaiter élevant vos vertus,
Que dans une forêt vous fussiez tous pendus.

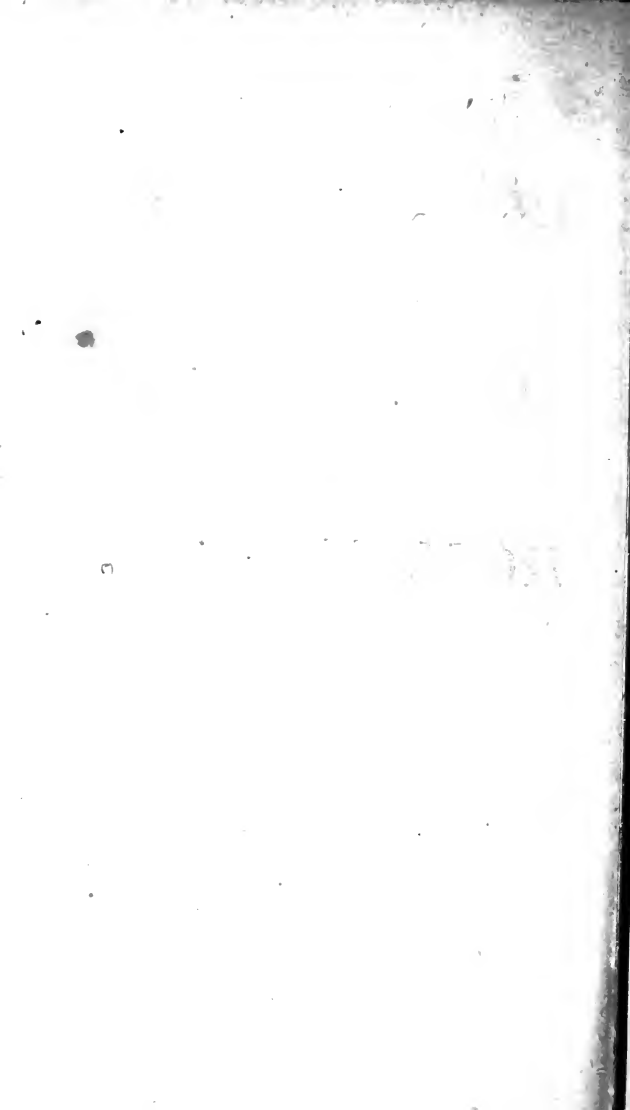
Jean-Baptiste Girard ,
Abi pater ignis ardet ,
Allez-vous en mon Pere,
Car le feu brûle.



IMITATION

D' U N

ROMAN GREC.



IMITATION
DU ROMAN GREC
D E
THEODORE PRODROMUS;

Par M. DE BEAUCHAMPS.

*Nec verbum verbo curabis reddere fidus
Interpres.*

Hor. de art. poët.



M. DCC. XLVI.



L E T T R E
D E L' A U T E U R

A

M O N S I E U R D E * * * .

M O N S I E U R ,

Quelqu'obligeans que soient vos reproches , ils m'humilieroient , si je me les étois attirés. Vous apprenez , dites vous , qu'il paroît dans le public un ouvrage de moi , sur lequel vous avez des droits , & vous vous plaignez de ne l'avoir pas reçu de ma part. Il m'est aisé de me justifier , & de faire cesser vos plaintes.

Vous

Vous vous souvenez, Monsieur, que quelques jours avant votre départ pour l'armée, vous me dîtes que vous aviez déterré dans votre bibliothèque le Roman des Amours de Rhodante & de Dosiclés, composé en vers grecs par *Theodore Prodromus*, & mis en latin par *Gilbert Gaulmin*. Vous ajoutâtes tout de suite, que ce roman n'ayant point encore paru en françois, il falloit que j'entreprisse de le traduire. Je me récriai, je me défendis, je refusai; vous ne voulûtes rien entendre, & vos sollicitations furent si vives, que l'amitié triompha de toutes mes répugnances, je promis d'essayer. Peu de temps après j'emportai le livre à la campagne; je me mis à le lire avec attention, je fus rebuté dès la première lecture, mes dégouts s'augmenterent à la seconde. Nul ordre, nul liaison dans les faits; point de décence dans les mœurs, point de caractères; je ne voyois que descriptions froides & allongées, que digressions aussi fréquentes qu'inutiles, qu'épisodes sans intérêt, & toujours mal amenés; en un mot je ne trouvois que des monstres à combattre, dont le moindre effrayoit ma paresse

pareffe, & les foibles reffources de mon imagination ; mais ce qui acheva de me décourager , ce furent les remarques de Gaulmin , qui sembloit ne les avoir faites que pour décrier son auteur.

Cependant je vous avois donné ma parole, & je voulois vous la tenir , aux dépens même de mon amour propre : je ne vous faisois pas un grand sacrifice : à mon âge , la pointe en est si émouffée, qu'elle ne se fait presque plus sentir.

Je me suis rendu maître de mon sujet , j'en ai arrangé les différentes parties le plus raisonnablement qu'il m'a été possible ; j'ai conservé les noms propres , & je n'ai respecté le fond des choses , qu'autant qu'il m'a paru ne point affoiblir l'intérêt.

Je revins à Paris à la fin de l'automne , j'attendois votre retour pour vous consulter ; votre longue absence , jointe à des chagrins domestiques , m'avoit fait négliger une bagatelle , dont je n'avois , dès le commencement qu'une idée très-médiocre ; je l'avois même entièrement oubliée lorsque je reçus votre lettre ; elle me surprit d'autant plus , que j'étois sûr que je n'avois
confié

confié mon manuscrit à personne ; je fis chercher le livre dont vous me parliez, je reconnus bien-tôt que le nouveau traducteur avoit couru la même carrière ; mais que nous avions suivi des routes différentes. Je vous envoie, Monsieur, son ouvrage & le mien : lisez l'un & l'autre. J'exige de votre sincérité, que vous ne me laisserez pas ignorer si j'ai bien ou mal fait de prendre congé du public par une production qui m'a plus coûté de peine que je ne dois m'en promettre de succès.

Je suis, &c.



AVENTURES DE RHODANTE ET DE DOSICLÉS.



Vous me pressez , ô Philoxene , de vous faire un fidèle récit de mes Aventures , & de celles de Rhodante. Quand un homme tel que vous souhaite une chose , il ne laisse que le parti de l'obéissance.

J'avois à peine douze ans , lorsque la jalousie de nos citoyens les priva de vos sages conseils. Les Barbares , plus raisonnables que les Grecs , vous reçurent parmi eux ; vous pouvez y être vertueux impunément.

Lisippe mon pere suivit le plan d'éducation que vous lui aviez laissé par écrit ; je fis d'abord , sous un si bon maître , des progrès merveilleux , je surpassois tous les jeunes gens de mon âge , on me donnoit pour modèle ; mes camarades m'aimoient , & s'efforçoient de m'imiter. L'Amour détruisit de si beaux commencemens.

A

Rhodante

Rhodante n'étoit encore qu'une enfant à votre départ ; elle devint bien-tôt d'une beauté si ravissante, qu'on l'appelloit communément la nouvelle Héléne.

Straton, inquiet de la destinée de sa fille, fut à Delphes consulter l'oracle d'Apollon. Ce dieu se joue presque toujours de la vaine curiosité des hommes ; voici quelle fut sa réponse :

*Le beau Nirée enlève Héléne ,
Je les vois esclaves tous deux ;
Contre lui ta colere est vaine ,
Un jour tu combleras ses vœux.*

Il n'y avoit personne dans Abydos , qui s'appellât Nirée ; il est vrai que les esclaves de Lisippe me donnoient quelquefois ce nom ; mais ce n'étoit que dans le particulier , & Straton l'ignoroit. Ne sachant donc contre qui se précautionner , il se précautionna contre tous : il enferma sa fille dans une haute tour située au bord de la mer ; il la fit garder par une troupe nombreuse de domestiques affidés , & pour plus grande sureté , il n'en confia les clefs qu'à Phryna sa femme.

Ce trait de prudence passa pour folie dans toute la ville , j'en ris moi-même avec les rieurs ; je n'avois point encore entendu parler de l'oracle , & je m'intéressois alors foiblement à Rhodante , que je n'avois jamais vue.

Je me souviens que dans les premiers jours
où

où cette nouvelle se répandit, il y avoit compagnie chez Phylinna ma mere ; une de ses amies la vint voir. On la nomme Chariffa, c'est une veuve enjouée & spirituelle. Mesdames, dit-elle en entrant, vous parliez sans doute de Straton, vous traitiez sa conduite de bizarre & d'extravagante. Pardonnez-moi, lui répondit d'une voix aigre la vieille Cléanthis, je l'approuvois, on ne peut être trop attentif à l'honneur de ce qui nous appartient ; si j'avois eu une fille, j'aurois prié son pere d'en user de même. En tout cas, dit une jeune folle qui étoit à l'autre extrémité de la chambre, il y auroit long-temps qu'elle seroit hors de prison. Heureusement ce bon mot ne fut point entendu par Cléanthis, il auroit pu avoir des suites facheuses ; ma mere, pour suspendre les ris de l'assemblée, reprit sur le champ : Nauficlea ma fille ne le cède peut-être en rien à Rhodante, Lisippe s'en rapporte à moi, je ne l'enferme point, & je répons de sa vertu. En effet, repartit Chariffa, ces précautions outrées ont presque toujours un succès ridicule ; si j'étois homme, je n'épargnerois rien pour être le Jupiter de cette Danaé. Cela vous regarde, Dosiclés, ajouta-t-elle en s'adressant à moi, l'entreprise est digne de vous ; s'il ne faut, pour mettre à fin l'aventure, que quelques gouttes de pluie d'or, je m'offre à les faire tomber. Il arriva d'autres femmes, on plaignit encore Rhodante, on changea de conversation, & l'on se sépara.

Un jour qu'il faisoit une chaleur excessive, j'allai chercher quelques-uns de mes amis pour

me baigner avec eux dans la mer ; je n'en trou-
vai point, j'y fus seul. Le hazard me conduisit
vis-à-vis de la tour où Rhodante étoit enfermée ;
je me deshabillai sans y faire attention : à peine
étois-je entré dans l'eau, qu'il se fit un bruit
confus autour de moi ; je prête l'oreille, je lève
la tête, j'apperçois une foule d'esclaves des deux
sexes, qui entouroient une jeune personne ; elle
étoit voilée, mais à son air & à sa démarche on
démêloit aisément qu'elle étoit leur maîtresse.
C'étoit Rhodante qui venoit aussi se baigner.

La crainte d'être découvert nuisit à ma curio-
sité, je me cachai sous des roseaux. Plus péné-
trante que la lumière, la beauté se fait jour par-
tout. J'en vis assez pour être frappé de la plus
vive admiration. L'heure du bain se passa, que
ce temps fut court pour moi ! Rhodante reprit
le chemin de la tour avec son cortège, je la sui-
vis des yeux aussi loin qu'il me fut possible. Un
sentiment délicieux pénétoit toute mon ame ;
je croyois voir encore Rhodante long-temps
après qu'elle eut disparu.

De retour chez moi, son idée m'occupait tout
entier ; cependant je n'éprouvai point ces in-
quiétudes, ces troubles involontaires, qui pré-
cèdent, qui accompagnent les passions subites.
L'Amour se cachoit sous ce calme perfide ; je
me rappelai de sang froid le discours de Cha-
rissa, je me disois qu'il seroit glorieux de délivrer
Rhodante, même sans intérêt, je me sentois ca-
pable de l'entreprendre par le seul motif de lui
procurer la liberté, je songeois tranquillement

aux

aux moyens que j'employerois pour réussir. Je voulois sur le champ les mettre en œuvre; mais bien-tôt, rebuté par les obstacles insurmontables qui se présentoient à mon imagination, j'abandonnois un projet qui me paroissoit alors une chimère.

Quelques jours se passèrent de la sorte, j'avois, pour ainsi dire, oublié Rhodante; je me faisois illusion, un mouvement inconnu m'entraînoit vers la tour, je lui résistois, je n'étois pas le plus fort, & je lui cédois. J'y fus deux ou trois fois sans la voir, je m'impatientois, je voulois n'y plus retourner, & j'y retournois toujours. Enfin je l'apperçus une nuit à la clarté de la lune; elle prenoit le frais sur une terrasse, elle étoit dans le négligé charmant d'une personne qui se croit seule; elle avoit une lyre à la main, & s'accompagnait elle-même; ses sons, qui ne parvenaient qu'imparfaitement jusqu'à moi, me parurent attendrissans, parce que je crus que sa captivité en étoit l'objet; je chantai à mon tour des paroles que j'avois faites, & qui avoient rapport à son état. Ses esclaves m'avoient entendu, ils sortirent pour m'arrêter, mais ils ne purent m'atteindre, ni me reconnaître.

De jour en jour je devenois moins tranquille, j'étois rêveur, je m'ennuyois, je ne sortois plus; quand je m'examinois, je me reprochois ma foiblesse, je voulois m'en guérir, vains efforts! Un moment après je ne le voulois plus. Cependant je m'opiniâtrois à me déguiser la cause de mon mal: Non, disois-je, je n'aime point.

A 3

Aimer.

Aimer, c'est desirer ; mon cœur jusqu'à présent n'a formé de desirs que pour la liberté de Rhodante ; j'ai cherché à la voir, mais ce n'a été en moi qu'un simple mouvement de cette curiosité naturelle que nous inspirent les belles choses ; je l'ai vue avec plaisir, mais je l'ai vue sans transports ; & , continuois-je, ne seroit-ce pas être ennemi de moi-même, que de m'exposer à sentir pour elle quelque chose de plus vif ? Qu'est-ce qu'un amour que l'esperance ne soutient pas , que l'impossibilité désespère ?

Ces réflexions étoient sages, je n'en profitai pas. Je vis encore Rhodante dans le bain ; cette seconde vue décida de mon sort. Oui, m'écriai-je, c'est de l'amour que je sens, belle Rhodante, ne me reprochez pas ma résistance, Vénus & son fils vous ont vengée. Dès lors je n'envifageai de bonheur que celui de la voir, & de lui parler : Les amans sont extrêmes ; je passai du découragement à la confiance ; ces obstacles, dont je m'étois fait des monstres, s'évanouirent ; tout me parut facile pour réussir. Léandre, disois-je, fut moins amoureux que je ne le suis, la mer ne l'arrêta point, le cœur de Héro fut le prix de son heureuse témérité. Ne suis-je pas capable d'en faire autant ? Si les dieux le trahirent dans la suite, s'il perdit la vie au milieu des flots irrités, n'est-il pas doux de mourir pour ce qu'on aime ?

Déjà je me croyois dans la tour aux pieds de Rhodante, je lui jurois une fidélité inviolable, je

je lisois dans ses yeux qu'elle agréoit mes sermens ; elle étoit modeste , mais tendre , j'étois heureux. Tout cela n'étoit qu'un beau songe.

Pendant que je me repaissois de ces chimères, l'amour m'accabloit de tourmens réels ; en vain j'allois jour & nuit à la tour , Rhodante ne paroissoit plus. Il me passoit par la tête mille projets plus bisarres les uns que les autres , qui se détruisoient mutuellement, une extravagance ne m'eût rien couté à faire ; mais quel en auroit été le succès ? Je n'osois confier à personne une passion , dont tout le monde s'appercevoit ; on ne parloit dans Abydos que de mon changement ; mais on ne soupçonnoit pas que Rhodante en fût la cause.

Je me consumois en vains regrets , & je ne faisois rien pour me tirer d'un état si déplorable ; enfin , las de pleurer , & de m'agiter , je voulus mourir ; mais je voulois que ce fût aux yeux de Rhodante : elle me plaindra , disois-je , & déformais c'est le seul bien auquel je puisse aspirer.

Insensé que je suis , reprennois-je tout-à-coup , pourquoi me laisser aller au désespoir ? Pourquoi ne pas recourir au seul remède qui puisse me soulager ? Faisons demander Rhodante , ses parens ne me la refuseront pas ; pourroient-ils faire un meilleur choix ? Sa famille est illustre , la mienne ne l'est-elle pas ? Straton est riche , Lisippe l'est aussi. Straton est le premier de la république. Qui peut m'empêcher de parvenir un jour aux mêmes honneurs

dont il est revêtu ? Sa fille est belle. Ma beauté ne le cède qu'à la sienne. Ce n'est point l'amour propre qui me fait parler. La beauté est un présent des dieux , il y a plus d'ingratitude que de modestie à rougir de leurs bienfaits. J'ai des mœurs & du courage ; personne n'a plus d'adresse & de force dans les exercices du corps. Je fais attaquer l'ennemi , & parer ses coups ; l'art de la guerre ne m'est point inconnu ; je fais la musique , je fais chanter , & faire des vers. Mes talens ne se bornent pas à ces choses , j'ai le don de la parole , on ne résiste point à mon éloquence , elle a plus d'une fois été salutaire à mes citoyens.

Mais , continuois-je , de quoi me servent tous ces avantages ? Je n'ai point l'aveu de Rhodante ; peut-être lui suis-je indifférent , peut-être même ignore-t-elle que je l'adore ! Voudrois-je ne la devoir qu'à son obéissance ? O , Doficlés ! Que tu as peu de délicatesse ! Tu ne songes qu'à ton propre bonheur. Peut-il y en avoir pour toi , si Rhodante ne le partage pas ? Amour ! inspire-moi le moyen de m'éclaircir de ses sentimens.

J'en imaginai un que je crus infallible , ce fut de gagner quelqu'un de ses esclaves. Straton les avoit trop bien choisis. Par un prodige inouï , l'or , tout-puissant sur ces ames vénales , ne me fut alors d'aucun secours. Le peu de succès de cette tentative acheva de détruire ce qui me restoit de raison , mes forces s'épuisèrent , je succombai. Ma mere s'aperçut la première de la violence

violence que je me faisois pour cacher mon mal. De quoi ne s'apperçoit pas une mere ? Toutes idolâtrent leurs fils. Phylinna m'aimoit uniquement, je payois à mon tour sa tendresse de toute la mienne. Après Rhodante elle étoit ce que j'aimois le mieux.

Dosiclés, me dit-elle un jour, vous changez à vûe d'œil, vous périssez, un chagrin secret vous dévore, ouvrez-moi votre cœur, parlez-moi comme à votre amie. Mon fils, mon cher fils, avez-vous des secrets pour moi ? Votre pere vous aime, si la chose dépend de nous, nous ferons tout pour votre soulagement.

O ! Phylinna, lui répondis-je, fondant en larmes, mes maux sont sans remède, & vous allez perdre votre malheureux fils, j'aime Rhodante... Vous aimez Rhodante, m'interrompit-elle, & vous pleurez ? Et vous voulez mourir ? Reprenez courage, vous ne mourrez point. Nous songeons à vous la faire épouser après les vendanges. Votre pere, qui y est avec le sien, lui en a peut-être déjà parlé. Les inquiétudes de Straton sur le beau Nirée doivent être passées. De la façon dont vous aimez sa fille, il auroit tort de craindre un enlèvement de votre part. S'il vous refuse, vous serez toujours à temps d'accomplir la prédiction. Alors elle m'expliqua ce qu'il y avoit d'obscur pour moi dans ce discours, & m'apprit la réponse de l'oracle, dont je vous ai parlé. Ma mere ajouta tout de suite : Les vendanges vont bientôt finir, le mieux seroit d'attendre jusques-là ; mais je veux bien, pour
répondre

répondre à votre impatience , prévenir le retour de Lisippe. J'irois moi-même tout-à-l'heure chez Phryna , qui gouverne Straton , s'il étoit permis à une femme de sortir de sa maison pendant l'absence de son mari. Prions Charissa d'y aller, elle est notre amie commune , elle a de l'esprit, elle réussira. Cette veuve étoit présente à notre entretien ; elle se chargea de bonne grace de la commission. Si vous aviez voulu me croire , me dit-elle en badinant , vous n'auriez plus besoin de mon entremise.

Cette lueur d'espérance me rendit à la vie. Hélas ! Je devois connoître la Fortune , la cruelle n'avoit fait semblant de me flatter , que pour me trahir avec plus de barbarie.

Phryna répondit froidement que sa fille étoit promise à Damasippe , fils de Lecarte. Ce Damasippe étoit un concurrent redoutable , il avoit de la naissance , il étoit riche & bien fait.

Les femmes ne se pardonnent rien ; un refus si désobligeant & si précis irrita ma mere au dernier point , sa vanité , & sa tendresse pour moi en furent également blessées.

Elle n'osa m'instruire de mon sort , je jugeai par son silence que tout étoit désespéré. J'affectai d'abord une fausse tranquillité que mon accablement démentoit. Enfin , j'eus honte de ma foiblesse , je ne pris conseil que de ma fureur , je ne menageai plus rien. N'ai-je pas assez soupiré , disois-je ? N'est-il pas temps d'agir ? Accomplissons la premiere partie de cet oracle funeste , les dieux se chargeront des suites.

Sous

Sous prétexte d'une partie de chasse , j'assemblai mes amis. Quand nous fumes hors de la ville , ce n'est point pour chasser , leur dis-je d'un ton de voix qui marquoit mon désordre , que je vous ai priés de vous trouver ici ; j'ai besoin de vos conseils , & de votre secours dans la chose du monde qui m'intéresse le plus. J'aime Rhodante , fille de Straton , qui la tient enfermée dans une tour , Phryna sa mere me la refuse, il faut que je la possède, ou que je meure. Alors je m'étendis sur les charmes de Rhodante , sur l'amour , sur son pouvoir , sur ses peines , & ses plaisirs ; j'entrai dans un long détail de ce qui s'étoit passé , de ce que j'avois souffert depuis la premiere fois que je l'avois vûe. Les amans ne finissent point quand ils parlent d'eux-mêmes. J'avois répété vingt fois les mêmes choses , & je croyois n'en avoir point assez dit.

Les uns me conseillèrent d'attendre le retour de Straton , & de lui demander sa fille à lui-même de façon à n'être pas refusé. D'autres dirent que ce seroit perdre temps , & s'exposer peut-être inutilement à un second refus , qu'il valoit mieux brusquer la chose , escalader la tour , & me remettre Rhodante entre les mains. Ce parti s'accommodoit trop à mon impétuosité , pour ne le pas saisir , mais les plus sages me firent voir qu'il étoit impraticable. Tous convinrent qu'il falloit prendre le moment où Rhodante iroit au bain , & qu'alors ils me la livreroient , fût-elle au milieu d'une armée ; en attendant , ajoutèrent-ils , prenez vos mesures ,
&

& munissez-vous d'un vaisseau pour fuir avec elle. Au premier signal nous serons à vos ordres. Ce dernier avis l'emporta, je les embrassai tous, & nous nous séparâmes.

Il y avoit alors à Abydos un riche marchand de Rhodes, nommé Stratoclés, avec lequel j'avois fait connoissance, il n'attendoit, pour s'en retourner, que la vente de ses marchandises, je fis acheter sous main ce qui lui en restoit, & j'allai le trouver. Après quelques sages remontrances sur la témérité de mon entreprise, & sur les suites qu'elle pourroit avoir, il se laissa toucher, & me promit de nous recevoir Rhodante & moi sur son bord.

L'amour commençoit à me favoriser; dès le lendemain un de mes esclaves que j'avois fait mettre en embuscade près de la tour, vint m'avertir que Rhodante en sortoit. J'envoyai dire à Stratoclés, qui étoit à la rade, de se disposer à un prompt départ; je cours en même temps chez mes amis, je les trouve tout prêts. Nous fondons tête baissée sur les esclaves de Straton, & nous écartons sans peine, à coups d'épée, cette troupe timide & sans armes. Rhodante veut fuir, sa frayeur l'empêche de marcher, elle jette un cri perçant, & s'évanouit; je la prens dans mes bras, plus léger que Borée, je gagne la mer, je m'embarque, nous partons.

Revenue à elle-même, elle ouvre les yeux, les porte sur moi, & les referme; je m'approche pour lui donner du secours, elle me repousse d'une main tremblante, elle gémit, elle pleure

pleure , & s'obstine à garder le silence. Enfin elle exhale sa douleur par ces mots :

Malheureuse Rhodante ! Qu'as-tu fait au ciel ? Tu ne sors d'une affreuse prison que par un enlèvement. O mon pere , que votre prudence vous a mal servi ! Dieux ! Entre les mains de qui me trouvai-je ? Quoi , c'est vous , Dosiclés , qui me faites cet outrage ! Cette tendresse soumise & respectueuse , dont je croyois m'être apperçue , s'est-elle si-tôt démentie ? Passe-t-on ainsi de l'amour à la fureur ? Je ne vous le cache point , je m'étois fait dire votre nom , je m'entretenois souvent de vos bonnes qualités , je n'y étois point indifférente. Il m'aime , disois-je , il m'aime , je n'en puis douter , la curiosité n'inspire point tant d'empressement. Les craintes de Straton se dissipent , il m'accorde aux vœux de Dosiclés ; je suis libre , le flambeau de l'hymen s'allume , & n'éteint point celui de l'amour. Funeste erreur ! Vous n'en vouliez qu'à ma gloire. Qu'espérez-vous de cette violence ? Puis-je être à vous sans le consentement de mon pere ? Quel moyen employez-vous pour l'obtenir ? Vous avez tout détruit. Ou remettez-moi à terre , ou donnez-moi la mort ; je ne puis soutenir votre vûe , elle me couvre de honte , & m'accable de désespoir.

Les larmes qu'elle versoit en abondance l'empêcherent d'en dire davantage ; elle passoit successivement de la tristesse à la colère , son agitation étoit extrême. D'abord je n'osai lui parler , de peur de l'irriter ; mais enfin je lui
dis,

dis , pour l'appaiser , de ces choses que l'amour rend toujours persuasives , quand c'est lui qui les suggère. Elle étoit prévenue , son cœur la trahit , elle soupire , elle me regarde languissamment , je lis mon pardon dans ses yeux , je veux en profiter. Que je la connoissois mal ! Sensible , mais vertueuse , ma vivacité l'offensa ; je lui jurai à genoux , & je priai les dieux de me punir si je violois mon serment , que j'en userois avec elle comme un frere jusqu'au jour où ses parens autoriseroient notre union.

Cependant les amours enfloient nos voiles , les zéphirs applanissoient les flots , nous volions sur une mer tranquille , nous entrâmes dans le port de Rhodes avec plus de pompe , que le vaisseau qui portoit Hélène n'entra dans celui de Ténédos.

Nous descendîmes à la porte de Glaucon. Stratoclés entra seul. Après les complimens & les questions , qui sont d'usage entre amis qui ne se sont vus de long-temps , Stratoclés lui dit. Je vous amène deux hôtes , je vous demande azile pour eux , vous serez charmé de leur bonne mine , je les crois frere & sœur ; ils vous conteront eux-mêmes leurs aventures. Glaucon lui répondit : Ils sont les très-bien venus , je cours au-devant d'eux , aidez-moi à les bien recevoir. Ce bon vieillard est transporté de joie à notre vûe , il ordonne à sa femme de préparer un festin , il envoie ses domestiques inviter ses voisins ; aux mouvemens qu'il se donnoit , on l'eût pris pour un jeune homme.

On

On s'assemble , on passe dans le jardin , les tables se dressent sous un berceau d'orangers , le choix & la variété des fleurs parfument l'air d'une odeur délicieuse ; c'est là qu'on peut dire que la nature est dans tout son éclat.

Rhodante , quoique pressée par la faim , se fit un scrupule de se trouver parmi des hommes inconnus. Je lui dis , pour la rassurer , que Stratoclés ne nous auroit point conduits dans une maison suspecte , qu'il n'y avoit rien à craindre pour sa vertu , que d'ailleurs Myrtipnosa femme de Glaucôn , & Callichroé sa fille seroient avec nous. Cher époux , me répondit-elle , ma bouche d'accord avec mon cœur , vous donne ce nom d'avance ; fassent les dieux qu'il soit d'un bon augure pour l'avenir , votre épouse ne fait que vous obéir.

Le vin & la bonne chère animoient les convives , le repas fut long. Stratoclés chanta une chanson d'Anacréon , il avoit la voix belle , on l'admira ; Nausicratés , homme de mer , en chanta une de matelot avec des grimaces , qui firent rire l'assemblée. Quelques-uns se levèrent de table pour danser à la Rhodienne ; leurs pas simples & formés au hazard n'étoient pas sans agrément.

On se remit à boire , les uns louoient l'excellence du vin de Rhodes , les autres la générosité de leur hôte ; tous parloient ensemble de choses différentes , ce ne fut bientôt plus qu'un mélange de voix confuses.

Rhodante , les yeux baissés , gardoit un silence

ce modeste , je l'imitois , occupé d'elle seule , je prenois peu d'intérêt à tout ce qui se passoit.

Cependant Drias , fils de Glaucôn , jeune homme d'une physionomie prévenante , à force de la regarder , conçut pour elle le plus violent amour : peu maître de lui-même , il se récrioit sans cesse sur ses charmes , il excitoit tout le monde à boire à sa santé , il la pressoit de prendre la coupe ; & , comme il étoit assis auprès d'elle , il baisoit avec transport le côté qu'elle avoit touché de ses lèvres , il fit tant d'extravagances , que Rhodante indignée lui jeta un coup d'œil sévère qui le déconcerta. Glaucôn s'en aperçut , & craignant que la folie de Drias ne produisît quelque scène désagréable , il fit signe à Stratoclès , qui dit tout haut qu'il étoit temps de prendre congé de Glaucôn & de sa famille ; ce qui fut exécuté sur le champ.

Je suivis Rhodante dans la chambre qu'on lui avoit préparée , j'eus avec elle un entretien de deux heures , c'étoit la première fois que je pouvois lui parler librement. Je connus alors tout le prix du trésor que je possédois : Que je lui trouvai d'esprit ! Que de raison ! Que de grâces ! Que j'en reçus de caresses innocentes ! Je brûlois d'un feu trop vif pour en arrêter les transports ; entraîné par des desirs impétueux , je n'étois plus maître de les retenir , j'avois oublié mes sermens , & quand je m'en serois souvenu , Jupiter punit-il les parjures des Amans ? Et l'Amour ne les justifie-t-il pas ? Rhodante , émue , troublée , ne me les rappelloit que foiblement.

blement ? Elle m'a avoué depuis que jamais sa vertu n'avoit été plus en danger.

Nous entendîmes du bruit à la porte : c'étoit Glaucôn ; il ne s'apperçut point du trouble où nous étions , ou feignit de ne s'en point appercevoir. Illustres étrangers , nous dit-il , d'un air affectueux , Stratoclés m'a promis que vous m'apprendriez qui vous êtes ; je viens vous sommer de sa parole.

O , Glaucôn ! lui répondis-je , je vous obéirai , je dois trop à l'amitié de Stratoclés , & à la vôtre , pour vous refuser quelque chose. Rhodante ne voulut point assister à ce récit , & passa chez Caillichroé.

Je commençois , lorsque Stratoclés entra , les larmes aux yeux ; il nous apprit qu'Agathostene son fils unique venoit d'être écrasé par la chute d'un toit. Nous mêlâmes nos pleurs aux siens , & tâchâmes de le consoler par tout ce que la pitié put nous inspirer.

Glaucôn dit. Allons sacrifier aux dieux ; ce jeune étranger étoit sur le point de m'apprendre ses aventures , ce sera pour un autre jour ; nous ne pouvons trop tôt remplir les devoirs que la religion nous impose. Non , répondit ce pere affligé , laissez parler Dosiclés , son récit suspendra ma douleur.

Je ne leur cachai rien de ce qui me regardoit , j'ajoutai même des circonstances que j'avois sûes de Rhodante. Quand j'eus fini , Glaucôn prit ainsi la parole. L'imprudence de Stratôn est inexcusable , je ne puis la comparer qu'à

la vôtre , vous avez tous deux également tort. Si je vous avois connu , Dosiclès , & que vous m'eussiez consulté , je vous aurois épargné à l'un & à l'autre l'embarras où vous vous trouvez , le mal n'est pourtant pas sans remède ; l'hospitalité m'unit à Straton , je suis celui de ses amis auquel il donne le plus de confiance : j'irai le trouver , j'espère que je ménagerai si bien son esprit , que je ferai votre paix & celle de Rhodante. Jusques là vous resterez ici , & vous y ferez regardés comme mes enfans. J'acceptai des offres si obligeantes , elles furent sans effet , les dieux en avoient ordonné autrement.

Le lendemain nous fîmes les obsèques d'Agathostene. Après l'éloge du mort , & les libations accoutumées , on immola à ses mânes , un taureau de deux ans , on jetta dans le bucher les chairs de la victime qui furent consumées avec le corps.

Cette lugubre cérémonie n'étoit point encore achevée , lorsque le temple où nous étions fut investi par une troupe d'hommes armés , qui nous trouvant sans défense , nous firent tous prisonniers. Glaucôn fut saisi d'une si grande frayeur , qu'il en mourut sur le champ. Ainsi par la colère , ou plutôt par la faveur des dieux , périt le meilleur , & le plus vertueux des Rhodiens. Jupiter ne permit pas que ce vieillard vénérable expirât sous la hache d'un barbare.

Nous apprîmes dans la prison , où nous fûmes enfermés , que les Pirates , s'étant rendu maîtres par surprise des vaisseaux , qui gardoient le

le port de Rhodes , avoient forcé les portes de la ville , où ils s'étoient répandus comme un torrent impétueux ; Qu'ils avoient égorgé la plus grande partie des habitans , & que ceux qui avoient pû échapper à leur furie , s'étoient fauvés dans les montagnes voisines , où la faim leur avoit fait éprouver un genre de mort plus affreux encore.

Je sentis toute l'horreur de mon infortune , moins pour moi cependant , que pour Rhodante. Haïssez-moi , lui disois-je , détestez-moi comme un monstre ; c'est moi , c'est mon funeste amour qui vous a perdue. Quoi ! Rhodante est au pouvoir de maîtres barbares ! Elle est chargée de fers ! Et c'est Dosiclés qui en est la cause ! Lâche ! Tu vois toutes ces choses , & tu ne meurs point ! Que va-t-elle devenir , continuois-je ? Les maux , qu'elle souffre , sont une foible idée de ceux que je crains pour elle.

Rhodante eut la bonté de me consoler. Cher Dosiclés , me dit-elle , les plaintes ne réparent point les maux qu'on s'est attirés par sa faute ; quand on n'a pas eu la sagesse de les prévenir , il faut les supporter avec courage. Calmez vos inquiétudes , je saurai mourir avec vous , lorsque la mort sera notre unique ressource ; souvenez-vous qu'hier Mercure , à qui nous faisons un sacrifice , nous promit positivement , que nous retournerions un jour dans notre patrie , & que nous y serions heureux ; quelquefois les dieux nous font acheter leurs bienfaits pour nous en rendre plus dignes ; mais leurs promesses sont infailibles.

J'étois trop agité pour me rendre aux charmes d'un discours si tendre , si raisonnable ; je remplissois la prison de cris & de gémissemens : un prisonnier en fut impatienté. Qui que vous soyez , me dit-il , qui marquez tant de foiblesse , vous devriez mourir de honte d'avoir moins de fermeté que cette jeune fille qui vient de vous parler. Croyez-vous donc être seul malheureux ? Si vous étiez en état de m'entendre , je vous ferois convenir qu'il est des malheurs plus grands , plus cruels que les vôtres. Ces paroles me firent une sorte d'impression ; je suspendis mes regrets , je tournai les yeux de son côté , je les fixai sur lui , je ne pus me défendre d'un sentiment de plaisir , dont je ne me croyois plus capable. Un air noble , une physionomie spirituelle , un son de voix touchant , une beauté singulière , tout prévenoit en sa faveur , tout annonçoit sa naissance & son éducation. La conformité de nos disgraces , ou plutôt la sympathie fit naître entre nous une amitié qui ne finira qu'avec notre vie ; je le priai de commencer le récit de ses malheurs , ce qu'il fit de la sorte.

HISTOIRE DE CRATANDRE.

JE m'appelle Cratandre , je suis de Chypre ,
fils de Craton , & de Stala.

Il y avoit dans notre voisinage une jeune personne nommée Chrysochroé , fille d'Androclés , & de Mirtale. On ne parloit dans toute la ville que de sa beauté naissante ; je voulus en juger par moi-même : Je la suivis au temple de Vénus , elle ôta son voile en présence de la déesse ; je la vis , & j'en devins passionnément amoureux. O Vénus ! m'écriai-je dans mes premiers transports ; si par ta faveur je plais à Chrysochroé , si tu m'en rens possesseur , je te promets un sacrifice de deux colombes , & de deux passereaux. On se flatte aisément , quand on aime ; je crus ma priere exaucée , & j'eus l'imprudence de regarder comme infaillible un bonheur que je ne devois jamais goûter.

Des intérêts d'état divisoient nos familles : nos peres étoient chefs de deux factions opposées ; il n'y avoit point entre eux de guerre ouverte : ils s'estimoient , ils gardoient tous les dehors des bien-séances ; mais ils ne se voyoient pas. Je sentis d'abord toute la force de cet obstacle ; cependant , comme il n'y avoit rien de personnel entre Androclés , & Craton , je m'i-

maginai que des amis communs pourroient les rapprocher , & les faire consentir à l'union de leurs enfans. Vaine espérance ! Mon pere venoit de rendre à sa patrie un service important : le sénat lui décerna des honneurs dont le jaloux Androclés murmura hautement ; ses discours peu mesurés irritèrent Craton , qui lui jura une haine immortelle.

Cependant je périssois d'amour ; la vûe de Chrysochroé , que je trouvois quelquefois au temple , augmentoit encore mes feux & mon supplice. Brias sa gouvernante , l'inexorable Brias acheva de me perdre ; elle avoit remarqué mon assiduité au temple , ma dévotion lui parut suspecte ; cet esprit soupçonneux démêla que j'y venois moins pour adorer la déesse , que pour offrir mes vœux à son élève ; elle surprit même entre nous des regards d'intelligence. C'en fut assez pour renfermer Chrysochroé , & sans doute , pour la maltraiter. Privé de toute espérance , je voulus m'éloigner. La Grèce étoit en guerre avec la Perse ; je demandai à mon pere la permission d'aller joindre notre armée : Craton , qui avoit d'autres desseins sur moi , s'y opposa fortement , & me fit garder à vûe.

Me voilà donc réduit à souffrir , & à chercher les moyens de voir Chrysochroé. On dit que l'amour rend ingénieux , il me servit mal dans cette occasion ; j'étois fait pour éprouver ses peines & non ses plaisirs.

Du moins , disois-je , si Brias étoit sa nourrice

rice , je pourrois la gagner ; les nourrices sont intéressées & compatissantes , elles ne résistent point à l'argent , & aux caresses , je pourrois l'engager à rendre une lettre , à me procurer une réponse , peut-être à m'introduire . . . A m'introduire ! reprenois-je. Eh ! Pourquoi ne le pas entreprendre par moi-même ? Manquai-je de courage , ou d'amour ? Vénus guidera mes pas , son fils me prêterait ses ailes. Je t'invoque ; ô ! Morphée , répands tes pavots sur la maison d'Androclès , & sur-tout assoupis la surveillante Brias. Une entreprise si mal concertée eut un succès funeste ; je touchois à l'instant le plus affreux de ma vie , je pars au milieu de la nuit , je lève adroitement la barre qui fermoit la porte de la rue , j'étois entré , j'avois pénétré jusqu'à la chambre de Chrysochroé , j'allois me trouver seul avec elle. Dieux ! Quelle image ! Mais , dieux ! Quel revers ! L'abominable vieille ne dormoit pas. Les méchans dorment-ils ? Elle m'entend , ou croit m'entendre marcher ; elle prête l'oreille , ses soupçons deviennent une certitude ; elle se lève , je ne puis l'éviter ; elle me saisit , & crie au voleur de toute sa force ; je me débarrasse sans peine de ses bras , je veux me retirer : il n'est plus temps ; les domestiques , armés de tout ce qui leur étoit tombé sous la main , accoururent en foule ; Brias redouble ses cris. Enfans , leur dit-elle , j'ai tenu le voleur , il est encore ici , cherchez par-tout , prenez-le mort ou vif.

Chrysochroé s'éveille au bruit , elle se trou-

ble, elle tremble, elle erre au gré de sa frayeur. Malgré l'obscurité, le chef des esclaves d'Androclès l'apperçoit, prévenu que ce ne peut être que le voleur, il ramasse une énorme pierre. Dieux ! arrêtez le coup. Vous ne m'écoutez point. D'un bras vigoureux il la lance contre elle, l'atteint à la tête, & la renverse. On apporte de la lumière ; on trouve Chrysocrhoé étendue par terre, baignée dans son sang, on vole à son secours, elle entr'ouvre pour la dernière fois ses beaux yeux, prononce mon nom, pousse un soupir, & meurt.

Plus furieuse qu'une lionne dont un chasseur Numide a enlevé les petits, Brias remplit l'air de ses rugissemens. On entend ces mots retentir de toutes parts : Cratandre a tué Chrysocrhoé. L'intelligence, qui règle la durée de nos jours, m'enveloppa, sans doute, d'un voile, pour me dérober à la recherche des esclaves d'Androclès.

Cet infortuné vieillard arrive : Quel spectacle pour un pere ! Il se précipite sur le corps de sa fille, baise sa plaie, la serre dans ses bras, il voudroit donner son ame pour rappeler la sienne. Les douleurs légères sont éloquentes, les excessives sont muettes ; il garde un morne silence, les larmes, les sanglots sont la seule expression de son désespoir. O Chrysocrhoé, dit-il enfin d'une voix étouffée, délices de mes yeux & de mon cœur ! Je ne te verrai plus ; le barbare Cratandre a-t-il pû détruire tant de charmes ? Il a voulu te faire violence, tu lui as résisté,

fisté , ta mort est le prix de ta vertu. Malheureux Androclés ! Malheureuse Mirtale ! Son saisissement lui coupe la parole , ses forces l'abandonnent , on l'emporte sans connoissance , & presque sans vie.

Caché derriere la porte , j'étois témoin de cette scène attendrissante. Je fus vingt fois sur le point de m'offrir à la vengeance de ce pere désolé. Plut aux dieux que je l'eusse fait , ses esclaves m'auroient mis en pièces , & mon crime seroit expié. Vous ne le voulûtes point , cruelles Eumenides ! Vous me réserviez à des tourmens plus affreux & plus durables.

*Privé de ce qu'il aime , un cœur
De mille morts éprouve la rigueur.*

Le tumulte apaisé , tout le monde se retire , je reste seul , je sors , je marche au hasard , & je me trouve chez moi , sans m'être apperçu que j'en avois pris le chemin. O Dosiclés ! Je ne vous dis rien de ma situation , vous aimez.

Cependant au bout de neuf jours , terme que les loix ont prescrit au deuil des peres , Androclés suspend ses regrets , il quitte sa maison , & ne respirant que vengeance , il m'accuse du meurtre de sa fille : ses parens , & ses amis , sollicitent ouvertement contre moi ; on n'oublie rien pour me noircir auprès des juges , & pour me rendre odieux dans le public. Le sénat s'assemble , je comparois ; nous étions Craton , Stala & moi d'un côté , Androclés & Mirtale de l'autre. On
fait

fait silence , Androclés se lève , & prend ainsi la parole :

S'il s'agissoit , Messieurs , d'une question de droit , difficile à décider , je craindrois que mon peu de lumieres , & mon peu d'expérience dans les matieres du barreau , n'affoiblissent la bonté de ma cause ; mais le crime , dont je vous porte plainte , est si atroce , si évident , qu'il ne faut que l'exposer à vos yeux dans toute sa simplicité , pour exciter votre juste indignation contre le coupable. J'avois une fille unique , je l'élevois avec soin dans le secret de ma maison. Sa sagesse , sa modestie , & j'ose le dire , son extrême beauté , auroient fait le bonheur du mari que je lui destinois. Ce jeune débauché , dit-il , en me regardant , la vit au temple ; son cœur s'ouvre à des desirs criminels. Poussé par sa passion , peut-être par celle de son pere : Eh ! que ne peut point la haine ? Il forme l'infâme dessein d'attenter à sa pudeur , & de me deshonnorer ; il gagne à prix d'argent un de mes esclaves , qui l'introduit furtivement chez moi pendant la nuit ; il la sollicite , il la presse , il employe les prieres & les menaces , tout est inutile , la vertu donne des forces , l'innocente victime de sa brutalité se défend avec un courage au-dessus de son sexe , au-dessus de son âge. Débarassée des bras de son ravisseur , elle alloit appeller du secours , lorsque Cratandre , désespérant de la séduire : Tu ne veux point être à moi , lui dit-il , tu ne seras point à un autre , meurs ; il prend une grosse pierre , la

frappe

frappe à la tête , & la tue. Un crime si noir , un crime qui blesse toutes les loix divines , & humaines , restera-t-il impuni ? Non , Messieurs , je lis dans vos yeux votre arrêt & son supplice. Je demande qu'on le traite comme il a traité ma fille , qu'il soit livré aux bourreaux , & lapidé.

Cette harangue fit sur l'assemblée une impression d'autant plus vive , que , voulant mourir , je convins du crime & du meurtre. J'allois être condamné , lorsque mon pere , se levant à son tour :

O vous , s'écria-t-il , vous que les dieux ont faits dépositaires de l'honneur & de la vie de vos citoyens ! N'écoutez ni ce vieillard , ni ce jeune homme , la douleur les rend également insensés. Androclés a perdu sa fille , & cherche sur qui venger sa mort ; Cratandre a perdu sa maîtresse , & ne veut pas lui survivre. L'accusation de l'un est mal fondée , l'aveu de l'autre ne peut nuire à son innocence. Quant à ce qui me regarde , je suis surpris de me voir compliqué dans cette affaire , je suis trop connu pour craindre qu'on me soupçonne. Androclés , je sai haïr , car j'avoue que vous vous êtes attiré ma haine ; mais je ne sai point conseiller des assassins , ce que vous m'imputez ne mérite point de réponse. Comme pere de Cratandre , je pourrois , Messieurs , insister sur la sagesse de sa conduite , sur sa retenue , sur son attachement inviolable à ses devoirs ; je pourrois interpellé tous ceux qui le connoissent , leur témoi-
gnage

gnage unanime déposeroit en sa faveur ; leurs éloges seroient d'autant moins suspects , que la jeunesse marche à visage découvert , qu'elle n'a point encore acquis l'art d'en imposer , & qu'enfin on ne passe point rapidement de la vertu au crime ; mais , pour ne rien dire d'inutile , je me renferme dans la simple qualité de son avocat. Il faut , dans une accusation capitale , se fonder au moins sur quelque lueur d'apparence ; ici l'on ne nous propose que le néant à combattre : en effet , à qui fera-t-on croire qu'un jeune homme éperduement amoureux veuille se priver lui-même de l'objet de sa passion ? C'est bien mal connoître l'amour , il inspire plus de timidité que d'audace ; le silence , & le respect , sont toujours ses interprètes ; s'il est cruel quelquefois , ce n'est que pour ceux qui le sentent , & qui ne peuvent le faire passer dans le cœur d'une maîtresse insensible. Si mon fils est criminel , c'est d'avoir aimé sans mon aveu la fille de mon ennemi. Mais il est entré de nuit dans la maison d'Androclés ; quelle preuve nous en donne-t-on ? Où sont les témoins qui l'ont vû ? N'y a-t-il point de peines contre les calomniateurs ? Mais je veux que Cratandre ait été chez Androclés : le genre de mort de sa fille fait la justification de mon fils. Un amant s'est-il jamais muni d'une pierre pour aller à un rendez-vous ? Sont-ce là les armes dont l'amour se sert ? Peut-être l'a-t-il trouvée dans la chambre de Chrysochroé ? De la grosseur dont on nous représente cette pierre , il falloit , pour la soulever

lever, la force d'un Hercule. Brias a crié au voleur ; les domestiques sont accourus au bruit. Peut-être étoit-ce réellement un voleur ? Peut-être aussi que tout ce vacarme étoit l'ouvrage du cerveau troublé d'une vieille effrayée par quelque rêve fâcheux : mais enfin , Chrysochroé a prononcé le nom de Cratandre en mourant ; donc mon fils étoit présent , donc il l'a tuée ! N'est-il pas naturel de prononcer le nom de ce qu'on aime , quand on va le perdre pour jamais ? Qu'on applique à la question les esclaves d'Androclés , on découvrira le coupable. S'il vous reste encore , Messieurs , quelque scrupule sur l'innocence de Cratandre , & que vous fassiez difficulté de le renvoyer absous , je réclame l'épreuve du feu : que les dieux nous jugent ; si mon fils est coupable , ils ne feront point de miracle pour le sauver : l'auteur du crime sera puni , la mort de Chrysochroé sera vengée.

Ces derniers mots reçurent un applaudissement universel. Les juges , incertains du parti qu'ils devoient prendre dans une affaire si délicate , acceptèrent avec plaisir un expédient qui les tiroit d'embarras.

Les prêtres allument devant la porte du temple un vaste brasier capable d'effrayer tout autre que moi ; la place publique se remplit d'échafauts dressés à la hâte ; on accourt de toutes parts à ce spectacle ; les plus honnêtes gens sont peuples dans ces sortes d'occasions. Je m'avance d'un air tranquille , je regarde le feu avec plu³

plus d'indifférence que je n'aurois fait s'il eût été préparé pour un autre ; je m'y jette avec précipitation ; je marche lentement à travers les flammes , qui m'environnent de tous côtés ; j'y reste au-delà du temps marqué ; j'en sors sans que mes habits même fussent endommagés. La multitude , qui pour l'ordinaire ne réfléchit point sur les choses qui frappent ses yeux , hésite alors , & se partage en différens avis ; les uns soupçonnent dans un événement si merveilleux de l'artifice ou du prestige ; les autres , & ce fut le grand nombre , s'écrient que c'est une protection visible du ciel qui se déclare pour l'innocence. On nous reconduit en triomphe , on charge d'injures Androclès & Mirtale , qui vont renfermer chez eux leur honte & leur douleur.

Je fus le seul qui ne sentis point ce succès , la vue de ceux, qui venoient m'en féliciter, m'importunoit ; je fuyois la société de mes amis , je fuyois jusqu'à la lumière. Occupé nuit & jour de Chrysochroé , je la pleurois , je la regrettois , je me reprochois sa mort. Enfin , plus semblable à un spectre qu'à un homme , je résolus de quitter Chypre , je crus trouver dans une terre étrangère la fin de mes peines , je ne songeois pas que j'emporterois par tout le trait cruel qui me déchiroit le cœur.

Il falloit cacher ma fuite à mon pere , j'y réussis. Il y avoit à la rade un petit vaisseau marchand prêt à mettre à la voile pour la mer d'occident , le patron m'y reçut sans me connoître ,
&

& nous partîmes sur le champ. Nous fûmes accueillis dès le second jour d'une violente tempête, pendant laquelle les passagers furent scandalisés de mon indifférence. Je me disois à moi-même : Cratandre, tu vas périr, les dieux de la mer sont moins sourds que ceux du ciel. Mon espérance fut encore trompée, le calme revint, mais ce ne fut que pour nous faire tomber dans une flotte de barbares. La résistance eût été inutile, cependant je la conseillai, l'équipage ne me crut point, & se rendit; les pirates descendirent à terre, partagèrent le butin, vendirent les prisonniers, & coururent à de nouvelles expéditions.

Je fus acheté par un maître assez traitable; il avoit un fils qu'il aimoit passionnément, il me destina à lui apprendre la langue greque; je n'eus pas le temps de juger de ses progrès, d'autres barbares, profitant de l'absence des premiers, vinrent piller leurs maisons. Femmes, enfans, esclaves, tout fut enlevé; ce sont sans doute ceux entre les mains de qui vous êtes tombé, puisque nous nous trouvons dans la même prison.

Eh bien, Dosiclés, comparerez-vous encore vos malheurs aux miens? Quelle différence! O ciel! Vous aimez Rhodante, vous la voyez, un dieu s'intéresse pour vous, un dieu vous promet un heureux retour; & moi, malheureux que je suis, tous les dieux ensemble ne pourroient me rendre Chrysocroé.

Quand il eut cessé de parler, j'avoue, lui
dis-je,

dis-je , qu'il est cruel de perdre ce qu'on aime ; mais avouez aussi qu'il est désespérant de voir sa maîtresse dans les fers , exposée aux insultes d'hommes pour lesquels il n'y a rien de sacré. Le temps peut adoucir vos peines , peut-être l'amour ne vous a-t-il fait passer par une si rude épreuve , que pour vous en dédommager avec usure. J'avois mes vûes en lui parlant ainsi ; je formai tout-à-coup le dessein de lui faire épouser ma sœur , mais je n'en dis rien alors , & ce ne fut que dans la suite que je communiquai cette idée à Rhodante.

Je n'accepte point cet augure , reprit Cratandre , la mémoire de Chrysocroé me sera toujours chère , je conserverai son image jusqu'à la mort ; Vénus elle-même ne me feroit pas changer. Ainsi , Dosiclés , au lieu de flatter ma douleur , satisfaites ma curiosité sur ce qui vous regarde. Je vous le promets , lui répondis-je , mais je vous prie d'attendre un temps plus favorable , la nuit est fort avancée , & nous avons besoin de repos.

Après deux jours de massacre & de pillage , Mystile , chef des pirates , voulut voir les prisonniers , & décider de leur sort ; il chargea Gobrias , son lieutenant , de les lui amener.

Ce Gobrias étoit une espèce de géant d'un regard féroce , d'une laideur affreuse , & d'une cruauté au-dessus de celle de son maître.

Nous parûmes tous devant Mystile , la vûe de Rhodante le frapa si fort , qu'il la prit pour quelque divinité des Rhodiens : tel est le pouvoir

voir de la beauté , elle porte le respect dans les cœurs les plus barbares. Par un bonheur inespéré , il s'en tint à l'admiration. Revenu de sa première surprise , qu'on réserve cette fille & ces deux jeunes gens , dit-il , en nous montrant Gratandre & moi , je les consacre au service de Diane ; qu'on mette en liberté le vieillard Cléandre , à qui la crainte de la mort fait répandre des larmes ; qu'on égorge ces quatre matelots couchés par terre , les dieux de la mer aiment à voir couler le sang des matelots , ils s'apaiseront par ce sacrifice , & nous feront retourner heureusement dans notre patrie ; que tous les autres soient mis à rançon ; s'ils ne sont pas rachetés , qu'ils restent dans les fers.

Ces ordres donnés , Mystile se retire , Gobrias partage le butin , donne cent mines d'argent à chaque soldat , en prend , suivant l'usage , quatre cens pour sa part , & fait placer dans le temple de la Lune toutes les statues des dieux qu'on avoit apportées à Rhodes.

Ensuite il renvoie chez lui Stratoclés , & s'approchant des quatre matelots , il les tue à coups d'épée. L'un regrette un fils au berceau , l'autre pleure un pere accablé de vieillesse , le troisième une jeune femme qu'il a laissée enceinte. Nausicratés , accoutumé à voir la mort de près , regarde d'un œil intrépide celle qui l'attend. Gobrias , dit-il , fais ton devoir , frappe , voilà ta victime ; nous admirâmes tant de de fermeté , le seul Gobrias y fut insensible , & joignit sa tête à celles des trois autres.

C

Nous

Nous fûmes témoins de ces cruelles exécutions , mais Rhodante s'étoit cachée avec son voile , pour ne point souiller ses yeux par cet horrible spectacle.

On nous remit en prison. Quand nous fûmes seuls , mon frere , me dit Cratandre , vous savez vos engagemens , qui vous empêche de les remplir ? Belle Rhodante , pressez Dosiclès de me tenir sa parole. Ce sera moi , répondit-elle , qui la dégagerai. Non , non , chère Rhodante , interrompis-je , je veux vous épargner cette peine ; je vais parler , puisqu'il le faut , écoutez-moi , Cratandre. Alors , reprenant les faits dès mon enfance , je conduisis ma narration jusqu'au moment où je l'avois connu.

Cratandre me remercia de ma complaisance. Notre amitié croissoit de jour en jour ; chaque instant nous rendoit plus chers l'un à l'autre. Loin d'en être jalouse , Rhodante partagea bientôt mes sentimens pour mon nouvel ami ; elle se mêloit à nos entretiens , elle en faisoit le charme ; nous vivions tranquilles , si l'on peut l'être dans les fers.

Un nouvel orage alloit fondre sur nous. Gobrias , aussi susceptible que cruel , avoit conçu pour Rhodante une passion criminelle. Un barbare n'aime point , il desire ; sourd aux mouvemens du cœur qu'il ignore , il n'écoute que ses sens qui le dominant. Celui-ci , présument assez de ses services , pour ne pas craindre un refus , alla trouver Mystile , & lui tint ce discours.

J'aime cette jeune captive , que tu as trouvée
assez

assez belle pour l'offrir aux dieux , je te la demande avant qu'elle entre à leur service. Qu'elle soit la récompense des richesses que je t'ai procurées , des villes que j'ai soumises à ta puissance , des vaisseaux ennemis dont j'ai augmenté ta flotte , & du sang que j'ai répandu pour toi ; je ne veux qu'elle pour ma part de tout le butin , & je veux bien devoir à ta faveur ce que tout autre à ma place exigeroit comme une justice que tu lui dois , si tu me l'accordes ; & pourquoi me la refuserois-tu ? Je redoublerai de courage & de zèle , rends-moi le plus heureux , & je te rendrai le plus puissant de tous les mortels.

Mystile étoit superstitieux jusqu'à la puérilité ; injuste envers les hommes , il ordonnoit à son gré de leur vie & de leurs biens , mais il craignoit , ou croyoit craindre les dieux. Il répondit à Gobrias.

Fais-moi des demandes que je puisse t'accorder , tu verras que Mystile n'est point ingrat ; dispose de mes trésors , je les dois à ta valeur , je te les abandonne ; à l'égard de l'esclave , elle n'est plus à moi , je l'ai promise à Diane ; si je l'avois donnée à tout autre qu'à une déesse , je la lui enleverois sur le champ pour t'en rendre possesseur ; si je l'avois gardée pour moi-même , je t'en ferois le sacrifice ; j'aime à contribuer au bonheur de mes amis , pourvu qu'ils n'exigent rien qui puisse attirer sur moi la colère des dieux. Jusqu'ici , fidèle à leur culte , ils ont favorisé mes entreprises ; peut-être n'ont-ils pas

besoin de nos offrandes , mais c'est un sacrilège de leur ôter ce qui leur appartient ; je ne veux point m'en rendre coupable.

De quel droit , reprit Gobrias , l'as-tu promise ? N'est-elle pas mon esclave ? Je pouvois ne la point faire paroître devant toi ; je pouvois l'envoyer dans mon vaisseau , tu n'aurois point su qu'elle existe , & je serois maître de son sort. Ma sorte de déférence est-elle un titre , dont tu doives te servir pour me nuire ? Elle n'est point encore sous la juridiction de Diane , elle est dans le même endroit où je l'ai enfermée , & d'ailleurs ... Tu raisannes mal , interrompit Mystile , & la passion t'aveugle. Si les hommes se déshonorent en manquant à la parole qu'ils se donnent entr'eux , combien plus sont-ils criminels en violant celle qu'ils ont donnée aux dieux ?

Mystile ajouta , pour justifier son refus , plusieurs autres raisons qui lui parurent merveilleuses ; Gobrias ne les trouva pas telles ; mais , connoissant le caractère inflexible de son maître , il feignit de s'y rendre , & dissimula son ressentiment , résolu d'emporter par force , ou par artifice , ce qu'il n'avoit pu obtenir par ses prières.

Dès le soir même il se glissa furtivement dans la chambre où nous dormions par terre , nous n'avions point d'autre lit. La vertu de Rhodante étoit gardée par la pudeur & le respect , qui veilloient au tour d'elle ; il s'en approche , & lui dit. Je suis Gobrias votre époux , que votre bonne fortune a rendu sensible à vos charmes ; vous allez passer de l'esclavage à un état
brillant ;

brillant ; vous n'aurez désormais au-dessus de vous que la femme de Mystile ; éveillez-vous , & goûtez la douceur du baiser que je vous donne pour gage de ma foi ; que j'en reçoive un de vous , qui soit le gage de la vôtre. Alors il la prend dans ses bras , & se met en devoir de lui faire violence. Rhodante s'arrache , en frémissant , à ses caresses brutales ; il veut la retenir , elle lui échape aux dépens de sa robe , dont une partie reste entre les mains de ce monstre. Dosiclés , s'écria-t-elle , on en veut à mon honneur ou à ma vie ; secourez-moi , s'il est encore temps. Je me lève , je cours de son côté , je ne vois , je n'entens personne. Gobrias , outré de rage d'avoir manqué sa proie , s'étoit retiré sans être apperçu. Si Mystile eût su l'outrage qu'il avoit voulu faire à une fille consacrée aux dieux , il l'eût fait mourir sur le champ.

Nous crûmes d'abord , Cratandre , & moi , que les cris de Rhodante étoient l'effet d'une frayeur causée par quelque rêve funeste : nous en badinâmes ; mais elle nous assura si précisément que la chose étoit réelle , que nous en fûmes effrayés à notre tour.

Deux jours se passèrent sans nouvelles alarmes. Déjà je me flattois que , rebuté par la résistance de Rhodante , Gobrias renonceroit à nous persécuter ; mais le crime ne se dément point. Tandis que je m'endormois dans une fausse sécurité , le scélérat me préparoit un piège , dont il s'imagina que je ne pourrois me défendre.

Sous prétexte de nous préparer à notre con-

fécration , il vint en plein jour dans la prison , & me tirant en particulier. Dosiclés , me dit-il , avec une feinte douceur , à travers laquelle je lisois sa perfidie , je m'intéresse à ce qui te regarde , je me connois en physionomie , tu n'es point fait pour l'esclavage , je veux , en te rendant la liberté , réparer l'injustice de la fortune , & te procurer un sort digne de ta naissance ; tu fais que je puis tout auprès de Mystile , je te promets de te faire épouser Callipe sa fille unique ; je n'exige , pour tant de bienfaits , qu'une condition d'autant plus facile qu'elle est honorable pour toi : C'est d'engager Rhodante ta sœur à me donner la main ; je dis ta sœur , car je ne doute point que tu ne sois son frere ; j'en juge par la ressemblance de vos traits , & par un certain air de famille , qui frappe tous ceux qui vous voyent ensemble.

Je sentis tout le poison d'un discours si captieux ; mais craignant de l'irriter , je feignis de ne m'en point appercevoir , je promis en secret un sacrifice aux dieux , pour expier le mensonge que j'allois faire , & je lui répondis tranquillement.

O , Gobrias ! Je suis un malheureux étranger , qui ne se méconnoît point dans les fers. Esclave de Mystile , je n'aspire point à sa fille ; les richesses , & les honneurs que vous m'offrez , n'excitent point mes desirs : toute mon ambition se borne à retourner libre dans ma patrie. Il est vrai que Rhodante est ma sœur ; nés de parens pauvres , mais vertueux , nous sommes

mes orphelins. Notre mere , en mourant , nous a chargés d'aller offrir un sacrifice à Junon dans son temple de Samos ; nous en prenions la route lorsque nous sommes tombés entre vos mains. Il y a parmi nous une ancienne loi qu'on ne peut violer , sans être sacrilège ; elle défend à ceux qui sont en deuil , de traiter d'aucune affaire pendant cinquante jours ; il en reste dix à expirer du nôtre : je vous jure , qu'après ce terme , je ferai consentir ma sœur à répondre à l'honneur que vous lui faites.

Ce délai de dix jours parut un siècle à l'impatient Gobrias , il hésita ; mais enfin , ne voyant point d'autre moyen d'obtenir Rhodante , il s'y soumit. Je te tiendrai ma parole , me dit-il , en sortant , songe à me tenir la tienne ; si tu me trompes , je jure par les dieux immortels que je te poignarderai dans les bras de ta sœur.

Quand je fus seul , j'envisageai les suites funestes de l'engagement que je venois de prendre : je frémis de mon imprudence. Les menaces de Gobrias ne m'alarmoient point ; je me sentois assez de courage pour braver la mort la plus horrible : mais quand je vins à songer que Rhodante n'en seroit pas moins exposée à sa fureur , l'affreux désespoir s'empara de moi ; je perdis l'usage de la parole , je cessai de respirer.

Je ne sortis que long-temps après de cet état d'anéantissement ; j'étois si accablé , qu'à peine je reconnus Rhodante & Cratandre qui s'empressoient autour de moi pour me rappeler à la vie. O Rhodante ! O Cratandre , leur dis-je

enfin ! Que vos secours sont cruels ! Que je suis malheureux ! Alors je leur appris ce qui venoit de se passer. J'accompagnai ce triste récit des plaintes les plus touchantes , & des larmes les plus amères. Qu'avez-vous fait , me dit Cratandre ? Deviez-vous flatter la passion d'un barbare ? Je ne cherche point à m'excuser , repris-je , je voulois éviter un mal présent , & je n'ai point réfléchi sur l'avenir. Quoi , belle Rhodante , vous allez être l'épouse de l'infâme Gobrias ! Et c'est l'imprudent Dosiclès qui vous aura livrée entre ses mains ! La mort , moins cruelle que l'amour , m'épargnera cet horrible spectacle. Dieux , adoucissez ce cœur impitoyable , que tant de vertus ne soient point malheureuses ! Et vous , cher Cratandre , ne l'abandonnez pas , soulagez sa douleur , fortifiez son courage , & parlez-lui quelquefois de l'infortuné Dosiclès.

Cessez , me dit Rhodante , des plaintes indignes de vous & de moi ! Voyez combien je suis plus raisonnable, non-seulement je ne vous conseille point d'épouser Callipe , mais je vous garantis que , sans avoir recours à la mort , je n'épouserai jamais Gobrias. Mon cœur ne me trompe point , il me dit que nous ne sommes pas nés pour être toujours malheureux. Mercure , dont la prédiction m'a soutenue jusqu'ici , Mercure nous délivrera du danger qui nous menace ; rendons-nous dignes de sa protection par notre confiance. En effet , ajouta Cratandre , rien n'est encore désespéré , Gobrias craint Myfule ,
il

il n'osera peut-être plus revenir dans la prison. Qui nous empêche , s'il y revient , de l'immoler à Pluton ? Nous n'avons point d'armes ! Notre courage nous en fournira : nos mains , & le voile de Rhodante , nous suffisent. Les Pyrates sont prêts à se rembarquer , laissons-nous conduire dans le sanctuaire de Diane ; elle est trop juste , pour accepter le sacrifice involontaire de nos personnes , & peut-être trouverons-nous les moyens de sortir de son temple sans l'offenser. Au reste , songez que la fortune se rit de nos pleurs : on ne la désarme qu'en lui résistant , & l'amour ne favorise que les gens courageux. Imitiez la fermeté de Rhodante , c'est un bon modèle à suivre.

La sagesse de ce discours eut son effet , je sentis renaître ma raison. Que ne peuvent point sur un cœur sensible une maîtresse & un ami ?

Dès le lendemain les choses changèrent de face ; notre sort n'en fut pas meilleur , mais du moins fûmes-nous délivrés des persécutions de Gobrias , & cet adoucissement à nos maux nous consola d'avance de tous ceux qui devoient encore nous arriver.

Mystile avoit choisi ce jour pour la cérémonie de notre consécration : on vint nous y préparer , on nous revêtit d'une longue robe de laine blanche ; on nous mit sur la tête des couronnes de branches de pin , & de laurier. Déjà ce roi , si ce n'est pas profaner cet auguste nom , que de le donner à un chef de Pyrates , ce roi , faisant les fonctions de sacrificateur , s'avançoit gravement

gravement vers le temple ; nous marchions derrière lui , peu touchés des applaudissemens de tous ceux qui nous regardoient.

Une aventure imprévue déranger les religieux projets de Mystile. On vint l'avertir qu'Artaxane , un des principaux officiers de Briaxés roi des Pisséens , étoit arrivé , & qu'en qualité de son ambassadeur , il demandoit une prompte audience. A cette nouvelle , Mystile nous fait reconduire en prison , reprend le chemin de son palais , assemble les différens corps de ses troupes , fait élever un trône dans la place publique , & revêtu du manteau royal , la couronne en tête , & le sceptre en main , fait signe à Artaxane de s'approcher. Celui-ci s'étant prosterné à ses pieds , suivant l'usage des Barbares , l'adora , & lui remit une lettre scellée du sceau de son maître. Mystile ordonna à Gobrias de la lire à haute voix ; elle étoit conçue en ces termes.

BRIAXE'S , roi de PISSA , au grand roi
MYSTILE. Salut.

*N*OUS n'avons rien oublié jusqu'ici pour vous donner des marques de notre bienveillance royale : nous nous sommes réjouis de vos succès , & dans toutes les occasions nous y avons contribué non-seulement par nos vœux , mais par des services réels , & des secours efficaces. Nous avons lieu de croire que , sensible à tant de bienfaits reçus de notre part , vous éviteriez avec soin tout
ce

ce qui pourroit blesser notre ancienne amitié ; cependant par une ingratitude inouïe , par un attentat impardonnable , & contre toute justice , vous vous êtes emparé de notre ville de Rhamnus , vous en avez tué , ou fait prisonniers tous les habitans. Nous comptons que vous réparerez auplûtôt cette violence , & que vous remettrez les choses dans leur premier état , en nous donnant autant de vos sujets que vous en avez massacré des nôtres. Nous attendons votre réponse pour prendre une résolution digne de nous. Songez qu'on ne nous offense pas impunément. Adieu.

Mystile eut peine à se contenir pendant la lecture d'une lettre si fiere ; on lisoit sur son visage les différentes passions dont il étoit agité : les menaces de Briaxés l'enflammoient de colere , la crainte de sa puissance le faisoit pâlir.

Ses soldats en furent indignés , tous s'écrierent , en frappant sur leurs boucliers , qu'il falloit tirer une prompte vengeance de l'insulte qu'on faisoit à leur général ; & tournant contre Artaxane la pointe de leurs javelots , ils lui causèrent la plus grande frayeur qu'il eût eue de sa vie.

Mystile , qui avoit eu le temps de se remettre , le toucha de son sceptre , & lui dit avec une tranquillité apparente , je ferai réponse à votre maître , allez vous reposer ; & vous , Gobrias , je vous le recommande , ayez soin de le bien régaler.

Il ne fallut à Gobrias qu'un moment d'entretien

tien avec Artaxane , pour connoître le caractère du personnage : il résolut , pour lui donner une haute idée de Mystile , de l'intimider par un prestige capable tout au plus d'en imposer à un enfant.

Il y avoit dans le camp un certain bouffon , nommé Satyrion ; c'étoit une espèce de nain , d'une grosseur extraordinaire ; il étoit louche , il avoit le nez écrasé , & les jambes torses ; mais ce petit monstre étoit un grand fourbe.

Gobrias le fit trouver sur le passage d'Artaxane. Il s'étoit rasé les cheveux , & la barbe , il s'étoit barbouillé le visage de suie , il étoit nud jusqu'à la ceinture , le reste de son corps étoit couvert d'une jupe peinte de différentes couleurs ; en un mot , c'étoit une de ces figures grotesques qu'on met dans les jardins pour épouvanter les oiseaux.

Tout le monde éclatoit de rire à sa vûe , lui seul ne rioit point. Quand Artaxane fut vis-à-vis de lui , il tira son épée , se la passa au travers du corps , & tomba , noyé dans son sang.

Le crédule ambassadeur regardoit ce spectacle avec des yeux étonnés , & donnoit des larmes au mort , lorsque Gobrias , s'approchant de Satyrion. Leve-toi , lui dit-il , le grand Mystile te l'ordonne , & te rend la vie ; à ces mots il ouvre les yeux , étend les bras , se dresse sur ses pieds , vuide d'un trait une grande coupe de vin qu'on lui présente , & prenant une lyre , il entonne , d'une voix de Stentor , un hymne à l'honneur du soleil , & de Mystile.

Artaxane,

Artaxane , plein d'admiration , entre chez Gobrias , qui lui avoit préparé de nouveaux sujets de surprise. Je ne m'arrêterai point à vous faire la description du festin , la profusion y tenoit lieu de délicatesse.

On se met à table , on mange , on boit outre mesure. Bientôt les fumées du vin montent à la tête d'Artaxane ; il s'endort , & laisse échapper , sans qu'il s'en aperçoive , une coupe qu'il portoit à sa bouche : le vase tombe & se brise.

Gobrias fut sensible à la perte de cette coupe ; elle étoit d'un saphir oriental , enrichie de diamans , & d'un travail admirable. L'habile ouvrier y avoit gravé la naissance de Bacchus , ses conquêtes & son triomphe. Là , ce dieu montrait aux hommes l'art de cultiver la vigne , ici c'étoit une vendange avec tous ses attributs. Dans l'éloignement , les Menades célébroient des orgies , & les Bacchantes mettoient en pièces le malheureux Orphée. Enfin , ce nouvel Alcimédon y avoit représenté plus de choses qu'il n'y en avoit sur le bouclier d'Achille.

Artaxane étoit à peine réveillé , lorsque Gobrias , avec qui Mystile avoit concerté pendant la nuit sa réponse à Briaxés , vint la lui remettre. Il ne fut point parlé de ce qui s'étoit passé la veille , ni de la coupe ; il lui fit présent de grosses sommes en or , & le congédia.

Mystile , craignant d'être surpris par un ennemi puissant , envoya Gobrias dans toutes les provinces de son royaume , pour y rassembler
le

le plus de troupes & de vaisseaux qu'il seroit possible.

Celui-ci voulut d'abord refuser cette commission ; il n'avoit plus que deux jours à attendre pour posséder Rhodante ; mais il n'osa déplaire à Mystile ; & se fiant à la parole que je lui avois donnée , il obéit.

Avec une promptitude inconcevable il parcourt les différentes villes des états de Mystile , anime ses sujets contre Briaxés , lui déclare la guerre , lève rapidement une grosse armée de terre , & compose une flotte nombreuse & bien pourvûe.

Pendant l'absence de Gobrias , Mystile qui le connoissoit , eut peur qu'à son retour il ne formât quelque entreprise contre Rhodante. Au milieu des embarras d'une guerre prochaine , il ne perdoit point de vûe le projet de notre consécration. Pour nous mettre en sûreté , il nous fit conduire dans son palais , où nous fûmes gardés plus honorablement.

Un jour que par son ordre nous étions tous les trois en sa présence , il regarda Rhodante avec encore plus de surprise & d'admiration que la première fois ; il lui dit mille choses flatteuses qui me firent trembler. Sa dévotion pour Diane nous sauva ; il crut que l'extrême beauté de Rhodante rendroit son sacrifice plus méritoire aux yeux de la déesse.

Alors , par l'impulsion secrète de quelque divinité , je me jette à ses genoux. O Mystile ! lui dis-je , avec une noble assurance , je suis vo-

tre esclave , mais je suis né d'une condition libre ; j'ai quelque expérience dans les combats de mer ; je vous offre mes services contre Briaxés , si vous les acceptez , j'ose vous promettre qu'ils ne vous seront pas inutiles. Après votre victoire , vous serez encore maître de ma destinée , je reviendrai me mettre dans vos fers. Mercure éclaira mon esprit , & toucha le cœur de ce prince barbare ; j'en fus écouté favorablement. Il me fit plusieurs questions sur ma naissance , sur ma patrie , & sur mes talens ; je répondis à tout d'une manière simple , mais précise ; il en fut satisfait , & me donna sur le champ un de ses vaisseaux à commander.

Quand nous fûmes seuls , je fis agréer à Rhodante la démarche que je venois de faire , elle en sentit la nécessité ; son courage , au lieu de se démentir , parut s'augmenter. Allez , me dit-elle , Dosiclés , allez travailler à notre commune liberté , la fidèle Rhodante se prive sans alarmes du plaisir de vous voir , elle ne craint point l'inconstance de son frere & de son époux. Notre séparation fut douloureuse , je la recommandai à Cratandre , je les embrassai l'un & l'autre , & je courus m'embarquer.

Pendant que Mystile n'oublie rien pour se défendre ou pour attaquer , Briaxés , enivré de sa grandeur , ne faisoit aucuns préparatifs ; il doutoit si peu que Mystile ne lui restituât la ville de Rhamnus , qu'il se dispoisoit à y faire un voyage de plaisir avec toute sa cour.

Ce prince, dont j'aurois dû plutôt vous tracer le caractère ,

caractère, étoit assez humain pour un roi barbare; il avoit un fonds d'équité naturelle qui perçoit quelquefois à travers les préjugés de l'éducation & du despotisme. Quand il suivoit les maximes d'une politique rigoureuse, il vouloit toujours mettre les apparences de la justice de son côté; il n'étoit pas brave, quoiqu'il affectât de le paroître; il eût été dangereux de lui laisser apercevoir qu'on ne le croyoit pas tel. Il parloit sans cesse de guerre, & ne la faisoit jamais que par ses généraux. Il formoit chaque hiver des projets magnifiques de campagne pour le printemps; il faisoit partir ses équipages, il annonçoit le jour de son départ, mais il trouvoit toujours quelque prétexte pour rester; & ne sortoit de son palais, que pour aller à la chasse. Au reste il aimoit les gens d'esprit, & se piquoit lui-même d'en avoir; on pouvoit sans crainte n'être pas de son avis dans les choses indifférentes: il railloit avec peu de finesse, mais il ne s'offensoit point d'un bon mot ou d'une répartie ingénieuse.

Il attendoit impatiemment le retour d'Artaxane. Enfin cet ambassadeur arrive. Eh bien, lui dit Briaxés, avons-nous Rhamnus? Seigneur, répondit Artaxane, voici la réponse de Mystile.

Le grand roi MYSTILE, à BRIAXÉS,
très-grand roi des Pisséens. SALUT.

A Rtaxane, votre ambassadeur, m'a remis votre lettre ; le style m'en a paru d'autant plus extraordinaire, que, sous prétexte de m'assurer de votre amitié, vous m'y faites des reproches, & même des menaces indirectes. J'avoue que vos secours m'ont été quelquefois utiles, mais vous savez que les miens ne vous ont point manqué au besoin. Vous voulez, dites-vous, que je vous rende Rhamnus. Quels droits avez-vous sur cette ville ? Elle ne vous a jamais appartenu. Elle étoit à Mithrane, mon ennemi mortel ; je l'ai prise sur lui dans une juste guerre, & je la conserverai. Pourquoi déguisez-vous votre ambition ? Que ne me demandez-vous tout d'un coup la moitié de mon royaume ? Si vous cherchez un prétexte pour rompre la paix, je vous déclare que celui-ci est très-frivole, & que vous me trouverez prêt à me défendre par mer & par terre. Au reste, comme votre ancien allié, je vous conseille de veiller à la sûreté de vos états, & de ne point étendre vos prétentions sur ceux de vos voisins. Adieu.

A cette lecture, Briaxés devient furieux ; il veut sur le champ aller punir l'insolence d'un petit prince qu'il ne regarde que comme un chef de brigands qui s'oublie, & qu'il forcera bientôt à venir lui demander pardon.

Au nom des dieux, Seigneur, lui dit Artaxane,

xane, n'ayez rien à démêler avec un homme qui change à son gré l'ordre de la nature, & qui commande à la mort même. Tout est prodige dans la cour de Mystile ; j'ai vû des oiseaux s'envoler des entrailles brûlantes d'un sanglier qu'on avoit fait rôtir à grand feu ; j'ai vû Satyrion mort, & rendu à la vie. O le plus brave, mais le plus simple & le plus crédule des hommes ! interrompit Briaxés, avec un sourire amer ; prétens-tu m'en imposer par des contes de vieille, & me donner pour un prodige la friponnerie de quelque fourbe adroit ? Je croirai que Mystile commande à la mort, s'il peut ramasser sa tête quand je l'aurai abattue à mes pieds.

Alors, ne respirant que vengeance, & prenant sa colère pour du courage, il ordonne à la hâte que sa flotte soit prête à partir le plutôt qu'il sera possible. La mer se couvre de ses vaisseaux, qui composent un vaste croissant, au milieu duquel s'étant placé, il fit à ses troupes une longue harangue, pleine de lieux communs, d'une éloquence barbare ; je ne vous en rapporterai que quelques traits.

Après avoir exalté avec emphase la valeur de ses soldats, à laquelle rien ne seroit capable de résister ; vous n'avez affaire, leur dit-il, qu'à des hommes ramassés au hazard, plus propres à piller qu'à combattre ; ils ne soutiendront point vos premiers efforts, ils prendront la fuite à votre vue, & vous les dissiperez comme le zéphire dissipe les nuages. Cependant, quelque supérieur qu'on soit à ses ennemis, il ne faut point

point les trop mépriser ; là-dessus il leur débita la fable du lion & du moucheron.

Après votre victoire , ne vous arrêtez point au pillage , le butin est quelquefois un leure que nous présente l'ennemi ; pendant qu'il nous amuse , il s'échappe , ou se rassemble ; il faut l'avoir entièrement détruit , pour jouir de son bien. Profitez de l'exemple de ce chasseur imprudent , qui , voyant un nid de perdreaux , en prit d'abord un seul qu'il fit rôtir tranquillement ; après l'avoir mangé , il retourna aux autres , ils s'étoient envolés.

Un murmure confus d'applaudissemens s'élève de toutes parts , les rochers en retentissent au loin ; chefs & soldats , tous font voir la même ardeur à venger leur souverain. Il donne le signal , & s'avance à pleines voiles contre Mystile qu'il croit prendre au dépourvû.

Quand il fut en présence de son ennemi , la hauteur & la force de ses vaisseaux le remplirent d'étonnement , les idées de victoire & de triomphe s'évanouirent dans ce cœur superbe , la crainte y prit la place de la confiance.

Pour se tirer avec quelque sorte d'honneur d'un danger qui lui parut inévitable , il eut encore recours à la négociation. Il écrivit une seconde lettre à Mystile , & lui offrit la paix & son amitié , mais toujours à condition de lui rendre la ville de Rhamnus. Sa frayeur abattit le courage de ses troupes , & sa flotte étoit plus disposée à fuir qu'à combattre.

Mystile dit froidement qu'il porteroit lui-même

même sa réponse. Aussi-tôt Gobrias commença le combat, & du premier choc il s'empara de trois des plus grands vaisseaux de Briaxés, qui ne firent presque aucune résistance; j'eus le bonheur de l'imiter, & de tuer Damasipe.

Ce Damasipe étoit le même dont je vous ai parlé; dès qu'il fut que j'avois enlevé Rhodante, il partit d'Abydos, résolu de périr, ou de l'arracher de mes mains. Il avoit parcouru toutes les isles de la Grèce, sans pouvoir apprendre de nos nouvelles; il avoit seulement ouï dire d'une manière confuse, que nous avions été pris par des barbares, mais on n'avoit pû l'instruire de l'endroit où ils nous avoient menés. Las de nous chercher en vain, & ne voulant point retourner à Abydos sans Rhodante, il s'étoit mis au service de Briaxés, & se trouvoit sur sa flotte.

Il me reconnut le premier; & me lançant un javelot de toute sa force, c'est maintenant, Dosiclés, que tu me rendras mon épouse. Je reçûs le coup sur mon bouclier. J'abordai son vaisseau; & tandis que mes soldats s'en rendoient les maîtres, il se commença entre nous un combat dont le succès fut long-temps douteux. Il étoit brave, il me fit souvent partager le péril que je lui faisois courir, mais enfin je le saisis au corps, & le précipitai dans la mer, dont les vagues l'engloutirent à mes yeux.

Déjà la victoire se déclaroit pour nous de tous côtés; mais que peut la valeur contre la ruse? Briaxés, menacé d'une entière défaite, se souvient

souvient d'un conseil que lui avoit donné Damasipe. Aussi-tôt il ordonne à ses plongeurs de se couler sous nos vaisseaux, il leur fait prendre à chacun une forte tarriere, mais d'un poids assez léger pour ne les point empêcher de nager. Ce funeste expédient ne réussit que trop bien. Le succès en fut si prompt, que les vaisseaux entr'ouverts furent submergés avant qu'on eût deviné la cause du mal, & le remède qu'on pouvoit y apporter.

Gobrias périt le premier. Je ne regrette point la vie, dit-il, je ne regrette que Rhodante. J'entendis ces dernières paroles. O Amour ! m'écriai-je alors, quel est ton pouvoir ? Tu ne fors du cœur d'un barbare même qu'avec son dernier soupir. Dieux immortels ! Vous nous avez délivrés pour jamais de la crainte de ce monstre.

Le vaisseau que je montois ne fut point endommagé ; mais je n'évitai la fureur de la mer, que pour rentrer dans un esclavage plus cruel que celui que je venois d'essuyer. Je fus enveloppé, & contraint de me rendre. Tous ceux qui restoiient eurent le même sort.

L'armée de terre épouvantée prend la fuite ; Artaxane, à la tête d'un gros détachement de cavalerie, ravage la campagne, & met tout à feu & à sang dans la ville capitale de Mystile ; tout ce qui échape aux flammes & à l'épée du soldat, est embarqué indistinctement sur les vaisseaux des vainqueurs, & sur ceux des vaincus.

Mystile, témoin de la perte de sa flotte, &

de la destruction de ses états , n'eut pas le courage de soutenir l'horreur de ce spectacle. O Fortune ! dit-il , tu m'as tout ôté , je te rends graces au moins de m'avoir laissé maître de ma destinée ; je ne verrai point l'audacieux Briaxés insulter à ma disgrâce , je mourrai libre. A ces mots , il tire son épée , & se perce la poitrine. Son ame impure va dans le Tartare se livrer aux supplices destinés aux impies & aux tyrans.

La flotte ennemie , commandée par Artapas lieutenant de Briaxés , vint mouiller sans accident au port d'Amphipe , elle s'y arrêta quelques jours , pendant lesquels il se fit représenter le butin ; il en distribua une partie aux soldats , & réserva ce qu'il y avoit de plus précieux pour orner le triomphe de son maître , qui parcouroit , en conquerant , les différens états qui avoient appartenu à Mystile.

Artapas , avant que de lever l'ancre , fit mettre à part toutes les captives dans le même vaisseau. Les femmes & la fille de Mystile , confondues dans la foule de leurs esclaves , déplo-roient en vain leur grandeur évanouie. Je le priai de laisser ma sœur sous ma conduite : sourd à ma priere , le barbare me refusa durement. Me voilà donc séparé une seconde fois de Rhodante , incertain du sort que les dieux nous réservoient à l'un & à l'autre. Heureux toutefois , dans ce nouveau malheur , de me retrouver encore avec Cratandre.

Une horrible tempête s'élève , les vents impétueux poussent les vaisseaux les uns contre les autres

autres, ou les dispersent. Je suivois des yeux celui sur lequel étoit Rhodante. O Neptune ! disois-je, protège deux amans infortunés, arrache Rhodante à la fureur des flots, permets à Dosiclés de la secourir, ou de périr avec elle. Hélas ! Aurai-je la force de vous le dire ? Je vis ce malheureux vaisseau porté par les vagues sur la pointe de roches escarpées, je le vis se briser & disparaître ; j'entendis les gémissemens de celles qui se noyoient, je crus démêler la voix plaintive de Rhodante, qui m'appelloit à son secours. C'en est donc fait, m'écriai-je ? Elle ne vit plus. Elle ne vit plus ! O dieux ! J'allois me précipiter dans la mer, Cratandre me retint. Cruel ami, lui dis-je, en faisant un effort violent pour me débarrasser de ses bras, ami barbare, laissez-moi mourir, je n'ai que trop vécu. Est-il possible, me répondit-il avec véhémence, que vous n'aurez jamais que des mouvemens de désespoir ? J'ai perdu Chrisochroé, j'ai souhaité la mort, mais je ne me la suis point donnée. La vie est un présent des dieux, dont ils peuvent seuls disposer. Il y a plus de courage à la passer dans les regrets, qu'à s'en délivrer par une prompte mort. Qui vous a dit que Rhodante n'est plus, & qu'elle ne s'est point sauvée du naufrage ? Le ciel a fait tant de choses pour elle jusqu'ici, que je me persuade qu'il n'aura point épargné un nouveau miracle pour vous la conserver. Mais je veux que Rhodante ne vive plus. votre mort la rendra-t-elle à la vie ? Espérez-vous de la retrouver, & de l'aimer au-delà du

trépas ? Non , Dosiclés , nos ames se reconnoissent dans l'Elisée ; mais occupées de leur propre bonheur , elles n'aiment , & ne haïssent plus. Vous ne m'écoutez point. Eh bien , je ne garde plus de ménagemens avec vous. Promettez-moi de vivre , ou je vous enchaînerai comme un furieux : l'amitié mal reconnue se change en cruauté.

Ses menaces m'intimidèrent , je sentis que je ne pourrois pas tromper sa vigilance , je lui laissai croire qu'il m'avoit persuadé , & j'attendis que je fusse seul pour mettre fin à des maux que je ne pouvois plus supporter.

L'orage dura deux jours avec la même violence , enfin il cessa ; nous arrivâmes à Pissa , où l'on nous mit tous en prison jusqu'au retour de Briaxés.

Ce prince , s'étant arrêté à quelque distance de sa capitale , se fit amener les prisonniers. La bonne mine de Cratandre , & la mienne le frapperent : par une suite de notre mauvaise fortune , nos malheurs ne nous avoient point changés ; il nous choisit pour être immolés tout vifs à ses dieux , il fit peu d'attention aux autres , qui furent vendus au profit d'Artapas , & de ses autres généraux.

Les sujets de Briaxés lui firent une entrée superbe , dont je ne vous dirai rien , nous y assistâmes , sans la voir. On nous avoit revêtus de robes bisarres , & parés de guirlandes de fleurs ; nos chaînes étoient d'or. On nous avoit attachés au pied du bucher qui devoit nous consumer.

Deux

Deux prêtres, le couteau à la main, n'attendoient que l'ordre du Roi pour nous le plonger dans le cœur, & nous jeter dans les flammes.

A la vûe de ce lugubre appareil, le courage de Cratandre l'abandonna; l'horreur d'une mort prochaine & cruelle le faisoit frissonner, il avoit les yeux presque éteints, il étoit d'une paleur livide. Pour moi, qui voyois approcher le moment qui devoit me réunir à Rhodante, j'étois tranquille.

Briaxés, en montant au temple, jetta les yeux sur nous; ce contraste d'abattement & de gaité le surprit. Pourquoi, dit-il, en s'adressant à moi, sembles-tu braver la mort, tandis que ton camarade paroît si fort la redouter? C'est, lui répondis-je, qu'il la trouve injuste, & que la vie m'est odieuse. J'admire ton assurance, continua-t-il; &, comme il étoit grand parleur, il nous fit un discours presque aussi long que la harangue qu'il avoit faite à ses soldats, pour nous prouver qu'il étoit raisonnable, & même nécessaire qu'il y eût dans le monde différentes conditions; qu'il y eût des maîtres & des esclaves, des riches & des pauvres, des magistrats & des artisans; il entra dans de grands détails sur les avantages de la société, sur le gouvernement des villes & des royaumes. Il finit par nous dire qu'en qualité de notre maître, il avoit droit de nous commander; que nous devions lui obéir sans résistance & sans murmure; que nous ayant fait la grace de nous choisir pour être immolés à ses dieux, en reconnoissance de la victoire qu'ils

qu'ils lui avoient accordée, nous devions nous estimer heureux que son choix fût tombé sur nous, comme sur ce qu'il y avoit de meilleur & de plus beau parmi ses prisonniers. Mais, ajouta-t-il encore, pour qu'il ne soit pas dit que j'aye condamné quelqu'un sans l'avoir entendu, & sans lui avoir prouvé la justice de sa condamnation, répons-moi, Dosiclés. La beauté est-elle agréable aux dieux ? Elle l'est, sans doute, lui dis-je. N'est-elle pas un de leurs présens ? Elle en est un des plus précieux, puisqu'elle est leur image. Ne doit-on pas les aimer ? C'est un devoir indispensable. Les aimer & leur sacrifier, n'est-ce pas la même chose ? Précisément la même. Fort bien. Si tu devois leur offrir une génisse, ne choisirois-tu pas la plus grasse & la plus belle ? Je la choisirois. N'arroserois-tu pas la victime avec le meilleur vin ? Je l'arroserois avec du nectar, si j'en avois. A merveille. Il me fit encore d'autres demandes, auxquelles il étoit aussi facile de répondre qu'à celles-ci : cependant il regarda comme une vivacité d'esprit admirable, ce qui n'étoit que l'effet du sens commun le plus ordinaire. En vérité, dit-il, en se tournant vers Artaxane, ce jeune homme est digne de jouir, dès ce soir, de l'entretien des dieux. Et toi, poursuivit-il, en s'adressant à Cratandre, qui avoit eu le temps de se remettre de son trouble, ne penses-tu pas comme Dosiclés ? Non, seigneur, répondit-il d'une voix ferme, je regarde comme abominable un usage barbare, introduit par une superstition

stitution grossière & déshonorante pour les dieux. C'est bien mal les connoître , c'est avoir d'eux une idée indigne de leur essence & de leur bonté, que de les croire avides du sang & de la chair des hommes ; les prémices des fruits de la terre offertes par des mains innocentes ; des mœurs pures, des cœurs soumis à leurs decrets éternels, voilà tout ce qu'ils exigent de notre reconnoissance. Je veux , pour m'accommoder un moment à vos préjugés , que les dieux aiment les victimes humaines , pourquoi leur choix ne tombe-t-il que sur les beaux hommes ? La beauté n'est-elle donc qu'un présent de leur colère ? La laideur est-elle un titre pour parvenir à une heureuse vieillesse ? S'il en étoit ainsi , la terre dépouillée de l'élite de ses habitans , ne seroit bientôt peuplée que de monstres , dans lesquels on méconnoîtroit l'image de la divinité. Dites-moi , Briaxés , car j'ose vous interroger , si Myf- tile vous eût vaincu , & que sous prétexte que vous auriez été le plus beau de ses prisonniers , il eût voulu vous immoler à ses dieux , n'auriez-vous pas crié à l'injustice ? Oui , sans doute , & vous auriez maudit cette taille avantageuse , & cet air de grandeur qui vous distinguent de tous vos sujets. Vous voyez par la hardiesse de ce discours , que je ne crains plus la mort ; si elle m'a intimidé , c'est un tribut involontaire que la nature se fait quelquefois payer par les âmes les plus fortes ; mais bientôt le courage reprend ses droits. Punissez ma témérité , j'abandonne volontiers ma vie à votre vengeance ; mais ne
vous

vous faites point un mérite cruel de répandre mon sang par un motif de religion , je veux bien encore , en mourant , vous épargner ce crime.

Par quel prodige , s'écria Briaxés , en parlant à ceux qui l'environnoient , par quel prodige ce jeune homme passe-t-il ainsi tout d'un coup de la frayeur à l'audace ? Et par quel enchantement ne puis-je me défendre d'une secrète émotion ? Je sens que mon cœur s'ouvre à la pitié : j'en demande pardon aux dieux ; mais je balance entre eux , & ces étrangers. Alors il s'assit auprès de nous , & parut enseveli dans la plus profonde rêverie ; notre sort dépendoit de la première parole qu'il alloit prononcer , lorsqu'un vieillard vénérable , fendant la presse , tombe à ses pieds ; il embrasse ses genoux , les arrose de ses larmes , & pousse de longs gémissemens.

C'étoit le pere de Cratandre , qui venoit demander grace pour son fils ; il dit des choses si touchantes , pour l'obtenir , que Briaxés en fut attendri. Leve-toi , lui dit-il , je n'ai point sucé le lait d'une lionne , ou celui d'une tigresse ; je suis homme , je connois toutes les passions de l'humanité ; je partage ta douleur , & je voudrois pouvoir te rendre ton fils , mais la religion s'y oppose ; cependant , pour te convaincre de ma sincérité , je vais en ta présence consulter les prêtres des dieux , leur réponse sera notre loi. Le plus ancien prenant la parole , Seigneur , dit-il , défiez-vous d'une pitié criminelle ; si vous en suiviez les mouvemens , les
dieux

dieux vous accableroient de leur courroux. Puis tout-à-coup, il s'écria d'un ton d'enthousiaste : Je vois Saturne amonceler des torrens de grêle, & de pluie, qui désolent vos campagnes ; Mars excite des guerres civiles, où vos sujets s'entrégorgent ; Neptune déchaîne les vents contre vos vaisseaux qui les fracassent ; Jupiter vous écrase d'un coup de foudre.

Briaxés, épouvanté par ces menaces, s'écria : Dieux immortels ! Détournez de moi tant de malheurs, je n'hésite plus. Quoi, Seigneur, lui dit Craton d'une voix animée, souffrirez-vous que des fourbes disposent à leur gré du sang des malheureux ! Est-il possible qu'un prince aussi sage, aussi éclairé, n'ait point encore secoué le joug de ces hypocrites, qui se revêtent du manteau de la religion pour conseiller le crime, & pour le commettre ? L'intérêt est le seul dieu auquel ils sacrifient, & je ne sai s'ils en connoissent d'autre. Ce n'est ici, ni le temps, ni le lieu de les confondre ; mais le ciel est trop juste pour laisser impuni l'horrible abus qu'ils font de leur ministère : Briaxés ne l'écoutoit point. Déjà les flammes s'élançoient jusqu'aux nues, Craton disoit à son fils le dernier adieu, & les prêtres levoient sur nous le couteau sacré. Une pluie subite, mêlée d'éclats de tonnerre, disperse les spectateurs, elle éteint le bucher, & force Briaxés à se réfugier dans le temple où nous le suivîmes. Que cette pluie fût surnaturelle, ou le simple arrangement des causes secondes, tout est merveille entre les mains des dieux, quand
ils

ils veulent protéger l'innocence.

Briaxés dit à Craton , les dieux n'ont point condamné ces deux jeunes gens , je ne les condamnerai point non plus. Tu peux les emmener avec toi , je te rends l'un & l'autre sans rançon , puissiez-vous être tous heureux dans votre patrie. Là-dessus il nous donne sa main à baiser , nous comble de présens , & nous renvoie.

Cratandre m'avoit fait réitérer la parole que je lui avois donnée de ne plus attenter à ma vie ; je le suivis sans résistance dans le même vaisseau qui avoit amené Craton , & nous fîmes route vers Chypre.

Pendant que je révois, en regardant tristement la mer, il demanda à son pere, sans que je l'entendisse, par quelle faveur singuliere des dieux, il s'étoit trouvé si à propos à Piffa pour nous sauver la vie. Craton lui dit qu'il avoit acheté depuis peu trente mines d'or, une esclave jeune & belle, nommée Rhodante; que cette esclave, en se plaignant de son sort, avoit prononcé les noms de Dosiclés, & de Cratandre; qu'elle avoit été entendue par Miryle sa fille. Vous savez, continua Craton, que votre sœur vous aime tendrement, elle n'eut pas la patience de questionner Rhodante sur votre sujet; elle vint avec précipitation nous dire, à votre mere & à moi, que vous étiez en vie, que l'esclave vous avoit vû, qu'elle vous connoissoit, & que nous apprendrions d'elle où vous étiez. Nous envoyâmes chercher cette fille, qui nous dit simplement qu'elle avoit été prisonniere
avec

avec vous , que vous étiez au pouvoir de Briaxés , & que si vous aviez échappé à la tempête , qui l'avoit séparée de vous , on vous trouveroit à Piffa. Je lui promis la liberté pour une si bonne nouvelle : je frettai un vaisseau , je pris beaucoup d'or avec moi , & je m'embarquai pour venir vous chercher. Les dieux m'ont soutenu dans les fatigues d'une longue & pénible navigation , ils ont béni mon voyage ; enfin , mon cher fils , je vous revois.

O ! mon pere , lui dit Cratandre , quand il eut cessé de parler , vous nous avez sauvé doublement la vie. Dosiclés est un autre moi-même ; ne lui parlez point de Rhodante , il l'adore , & la croit morte ; je le connois , il est extrême dans ses passions , l'excès de la joye pourroit lui devenir funeste , il ne faut l'instruire de son bonheur que par degrés. Quand nous serons arrivés , priez Stala de se taire , j'aurai soin de ménager leur entrevûe ; alors Cratandre apprit à son pere qui j'étois , & ce qui m'étoit arrivé : le récit de mes malheurs toucha si fort ce bon vieillard , que dans la suite il ne mit presque aucune différence entre son fils & moi.

Cependant Cratandre , pour faire diversion à ma tristesse , me dit : Vous n'êtes guères curieux , nous voilà délivrés de la mort , & vous ne vous informez pas par quel hazard Craton est venu à notre secours : pour vous punir de votre peu d'empressement , je ne vous en dirai rien aujourd'hui. Au reste , mon cher Dosiclés , si vous ne pouvez faire votre paix avec
Straton,

Straton , la maison de mon pere vous servira d'asile contre ses poursuites ; je partagerai ma fortune avec vous , nous vivrons libres , & dégagés de toute ambition , nous irons pleurer dans la solitude , vous Rhodante , & moi Chrysochroé ; je vous rappellerai quelque jour vos propres paroles : les voici. Cratandre , me disiez-vous , peut-être l'amour ne vous a-t-il mis à une aussi cruelle épreuve que pour vous en dédommager avec usure ; mais j'attendrai que vous soyiez plus susceptible de consolation : il accompagna ces derniers mots d'un sourire malin que je ne remarquai pas.

Je n'eus pas le temps de lui répondre , nous étions arrivés à Chypre. Nous trouvâmes sur le port Stala & Miryle ; elles y venoient tous les jours , croyant que leur impatience avanceroit le retour de Straton. J'étois trop malheureux pour prendre part à leur joye. Après les premiers embrassemens , Cratandre me présenta à sa mere , en la priant de me regarder désormais comme un second fils. Stala me fit l'accueil le plus gracieux , auquel je ne parus sensible que par bienfiance.

On se mit en chemin , Craton informa sa femme des intentions de leur fils sur mon compte , & sur celui de Rhodante ; elle voulut bien s'y prêter , & joua au mieux son rôle dans la scène qui alloit se passer. Cratandre se livroit aux caresses de sa sœur , qu'il instruisoit de son côté ; je marchois seul.

En entrant dans leur maison , ils la trouverent

rent pleine d'amis , & de voisins , qui venoient les féliciter sur leur heureux retour : j'eus ma part des complimens , & des questions sans fin , qui sont d'usage dans ces sortes de rencontres.

On se mit à table ; on plaça , vis-à-vis de moi , derriere Myrile , une jeune fille ; elle étoit vêtue d'un habit grossier d'esclave, ses cheveux négligés couvroient une partie de son visage. J'y fis d'abord peu d'attention ; par un mouvement involontaire , je levai les yeux sur elle , je les y arrêtai quelque temps , elle baissa les siens , & détourna la tête : elle étoit triste , mais d'une tristesse si touchante , que j'en fus ému : bien-tôt l'idée de Rhodante morte effaça cette impression passagère ; je ne la regardois plus , un moment après je la regardois encore. Quel intérêt m'attache à cette esclave , me demandois-je à moi-même ? Ses traits me rappellent ceux de Rhodante ; mais Rhodante n'est plus , & cette vaine ressemblance n'est qu'un jeu de la nature ; cependant elle gardoit le silence , & me montrait sans affectation ses mains , & ses bras : Rhodante les avoit admirables , & j'aurois dû la reconnoître à cette vûe ; mais je ne voyois plus qu'à travers un nuage , & je ressemblois à un homme endormi , qui cherche à débrouiller les différens objets que le sommeil peint confusément à son imagination.

Cependant à un certain signe convenu entr'elle & sa maîtresse , l'esclave avoit disparu. Dès qu'elle fut sortie , Stala , qui avoit remarqué mon trouble , me demanda malicieusement ce

E

que

que j'en pensois. Que voulez-vous que Dioclès en pense , répondit Cratandre à sa mere ? Il ne l'a point assez regardée pour en juger. C'est , reprit-elle tout de suite , une fille charmante , douce , modeste , appliquée à ses devoirs ; je ne lui trouve qu'un défaut , elle est d'une mélancolie excessive , dont rien ne peut la tirer. J'ai tout fait pour gagner sa confiance , elle s'obstine à cacher sa patrie & sa naissance ; il faut qu'elle ait dans le cœur une passion violente , elle passe les nuits à soupirer , & à verser des larmes.

Cratandre félicita sa sœur d'avoir une esclave si accomplie. Elle n'est plus esclave , dit Craton , sa liberté est le prix de votre retour ; essayez , mon fils , de savoir qui elle est , & reconduisez-la chez ses parens. Je me charge volontiers de cette commission , répondit-il ; mais pourquoi ne la donnons-nous pas à Dioclès ? Si mes idées ne me trompent point , elle ressemble à une fille , dont il étoit fort amoureux , & qui n'est plus ; cette ressemblance amusera sa douleur. Il craignit que cette plaisanterie , si elle étoit poussée plus loin , ne m'offensât. Mon frere , me dit-il , en me prenant par la main , c'est trop badiner dans l'occasion de votre vie la plus sérieuse & la plus agréable , venez avec moi , la chambre de ma mere achevera de vous défiller les yeux , vous reconnoîtrez mieux Rhodante sous des habits dignes d'elle , que sous ceux d'une esclave. Tout d'un coup j'entens derriere moi une voix qui s'écrie : O Dioclès,

siclés ! O mon frere ! O mon époux ! Le son de cette voix m'étoit trop connu pour m'y méprendre ; je me retourne , & me précipitant dans ses bras , je m'écrie à mon tour. O Rhodante ! O ma sœur ! Qu'elle étoit belle ! Je ne l'avois jamais tant aimée , je n'en avois jamais reçu tant de caresses. Situation délicieuse ! Je devois encore vous payer par de nouvelles larmes.

Cratandre fut témoin de nos transports , après leur avoir donné un libre cours. Il dit : Me pardonnerez-vous une précaution que j'ai cru nécessaire ? J'ai craint l'effet de la première surprise , j'ai retardé vos plaisirs , pour les rendre plus durables. Généreux ami , lui répondîmes-nous , l'un & l'autre , en l'embrassant , nous devons tout à votre amitié ; puisse le ciel , pour reconnoître vos bienfaits , vous procurer un bonheur égal au nôtre !

Quand je fus seul avec Rhodante , je lui demandai par quel miracle je l'avois retrouvée dans la maison du pere de Cratandre. Elle me dit : La tempête , qui battit la flotte de Briaxés , porta le vaisseau dans lequel j'étois sur la pointe d'affreux rochers , qui le mirent en pièces ; je vis périr à mes yeux les compagnes de mon esclavage , j'échappai seule. Par un instinct naturel je me saisis d'une planche : aussi-tôt la mer devint calme. Un Dieu , c'étoit Mercure , je le reconnus à son caducée , souleva cette planche. O Mercure , lui dis-je ! Dosiclés est sans doute dans le même état ; laisse mourir la malheureuse Rhodante , & vole à son secours.

Des marchands , qui alloient à Chypre , m'aperçurent. Une ombre de beauté , que l'horreur de la mort , & celle de votre perte n'avoient point entieremens détruite , flatta leur avarice , ils me tendirent la main. Arrivés au port , ils m'exposèrent en vente parmi les autres marchandises qu'ils avoient apportées des Indes , & d'Alexandrie. Par un enchainement de la providence des dieux, Craton m'acheta; je ne fus que quelque temps après qu'il étoit pere de Cratandre.

On craint les dieux dans cette maison , j'y fus traitée avec une douceur capable d'adoucir toute autre amertume que la mienne. Mon cœur étoit fermé à toute consolation ; rien ne pouvoit m'arracher à l'idée funeste que je ne vous verrois plus , que peut-être même vous n'étiez plus. Je me contraignois en présence de mes maîtresses , j'avois peur de leur déplaire ; mais quand la nuit me rendoit la liberté de me plaindre , je me livrois sans réserve à la douleur , au désespoir. L'amour ingénieux à me tourmenter , me fournissoit des termes pour varier à l'infini mes regrets & mes plaintes.

Entraînée par ma passion , je me rappellois tout haut les charmes de votre personne ; je vous peignois tel que je vous vis pour la première fois : une amante n'oublie rien ; je faisois de vous le portrait de l'homme le plus aimable , & je ne vous flattois point.

Je fus entendue par Myrile qui ne dormoit point ; elle entre inopinément dans ma chambre , & me dit : Je vous plains d'avoir perdu
l'amant

l'amant que vous regrettez ; mais j'envie votre sort d'avoir plû à un jeune homme tel que celui que vous venez de dépeindre ; je n'ai jamais été aimée que par Cratandre , je l'aime autant qu'une sœur peut aimer son frere ; mais qu'est-ce que l'amitié comparée aux transports qu'éprouvent deux cœurs que l'amour a fait naître l'un pour l'autre ? Mon imagination m'en représente les charmes sous des couleurs si vives, que je voudrois les avoir sentis , aux dépens même de l'esclavage où vous êtes réduite. Apprenez-moi qui vous êtes , je vous veux mal de m'en avoir fait un mystère. O Myrile ! lui répondis-je avec un profond soupir , je sai la distance infinie qu'il y a de mon état au vôtre. Les maîtres ne cherchent point à connoître qui sont leurs esclaves, ils ne veulent que s'en faire servir : en garde contre les larmes qu'ils nous verroient répandre , ils croiroient que nous exagérons nos malheurs , pour nous attirer de leur part une pitié, dont la bassesse de notre naissance nous rend indignes. Non , non , reprit-elle , on ne pense pas de même ici ; Craton & Stola sont compatissans ; & c'est moins comme votre maîtresse , que comme votre amie , que je vous conjure de m'ouvrir votre cœur. Mon récit , lui dis-je ; n'aura rien d'intéressant pour vous ; je ne vous ai point caché mon nom , je ne vous cacherai point le lieu de ma naissance : je suis d'une des plus illustres maisons d'Abydos. Cet amour dont vous vous faites une idée si flatteuse , est un dieu perfide , dont les fausses douceurs sont suivies de

de maux réels : vous préservent les dieux de le savoir par votre propre expérience ; c'est lui qui m'a tirée du sein de ma famille , malgré les sages précautions d'un pere qui n'avoit rien oublié pour prévenir les menaces d'un oracle. Mais qui peut lutter contre la destinée ? Dosiclés me vit , & m'enleva. Depuis ce jour funeste ma vie n'a été qu'un tissu de disgraces. Tombée au pouvoir d'un chef de pirates , exposée aux outrages d'un barbare , enfermée dans une prison obscure , je n'ai eu dans une si longue suite de misères d'autre consolation , que la précieuse amitié d'un jeune homme , compagnon de mon esclavage. Ce jeune homme est, après Dosiclés , ce que j'ai vû de plus parfait ; il se nomme Cratandre. . . . Cratandre ! s'écria-t-elle , sans me donner le temps d'achever , vous le connoissez ! Et vous l'avez vû en vie ! O Craton ! O Stala ! Quelle heureuse nouvelle je cours vous porter ! On me fit venir sur le champ, continua Rhodante, on me questionna sur Cratandre, je dis ce que j'en savois. La joie d'apprendre qu'il étoit en vie fut si grande que l'effet en réjaillit jusqu'à moi. Au nom d'esclave succédèrent ceux de fille & de sœur. Craton partit , le succès de son voyage a passé mon espérance ; il vous a ramené. A votre arrivée , Stala me fit promettre que je ne vous parlerois point , & me défendit de me faire connoître. Vous savez ce qui s'est passé dans la salle du festin. Il étoit temps que Stala me fit signe de sortir , je ne pouvois plus contenir mon impatience , & je fus tentée , à plusieurs reprises,

ses , de m'écrier : Quoi , Dosiclés ne reconnoît plus Rhodante ? Elle se tût un moment , & reprit ainsi : Quel dieu vous a sauvé du naufrage , pour vous rendre à mes soupirs ? Amour , je n'ai plus que des graces à te rendre. Je revois Dosiclés.

La tempête , lui dis-je , nous épargna ; nous arrivâmes à Piffa. Briaxés nous avoit choisis , Cratandre & moi , pour être immolés à ses dieux. Nous touchions à notre dernier moment , lorsque Craton vint réclamer son fils ; le patétique de son discours fut appuyé d'un prodige qui nous sauva la vie ; je me suis laissé conduire ici , sans espérer , sans imaginer même que je vous y trouverois. De tous les présens que Briaxés nous fit en le quittant , je n'estime que cette chaîne & cette rose d'or , parce que je crois qu'elles peuvent être à votre usage. Nous nous dîmes alors de ces choses douces & tendres , dont les ames insensibles ne connoissent point le prix ; de ces choses qu'on croit ne s'être jamais dites , & qu'on s'est répétées en mille façons différentes.

Les dieux nous réservoient encore une épreuve , elle fut la dernière , mais elle ne fut pas la moins cruelle de toutes , vous allez en juger.

La sœur de Cratandre étoit belle , du moins je l'entendois dire à tous ceux qui la voyoient ; ce qui paroissoit de son caractère , étoit séduisant ; sérieuse & badine , enjouée & flatteuse , le desir de plaire lui fournissoit tous les tons dont elle avoit besoin pour réussir ; sincère en
E 4 apparence,

apparence , elle avoit l'art de cacher sous un dehors indifférent la plus profonde dissimulation ; emportée & jalouse , elle se livroit sans ménagement à tous les moyens de satisfaire ses passions ; & toutes ses passions étoient violentes.

Pour moi , qui n'aimois , qui n'étois capable d'aimer que Rhodante , je vivois avec Myrile , comme avec la sœur de mon ami ; elle aimoit , elle louoit , elle admiroit Rhodante , c'en étoit assez pour me la rendre chère ; je n'allois point au-delà. On ne s'apperçoit que des choses qu'on craint ou de celles qu'on desire.

J'étois bien éloigné de croire que j'apporterois le trouble & la douleur dans une maison où tout concouroit à me rendre heureux , où je ne voyois que mon amour au-dessus de ma reconnaissance : mes disgraces passées auroient dû me mettre en garde contre cette fausse sécurité , mais le bonheur ne réfléchit point.

Plus éclairée que moi , Rhodante me fit remarquer mille particularités qui m'étoient échappées. J'ouvris enfin les yeux ; mais , ne voulant point l'inquiéter , je n'oubliai rien pour la rassurer , & je traitai ses alarmes d'un excès de délicatesse.

Myrile vous aime , continua-t-elle ; je suis trop intéressée à suivre ses mouvemens , pour n'en pas démêler l'objet : si vous ne répondez pas à sa passion , je crois la connoître , elle se vengera de votre froideur sur vous & sur moi ; si vous l'aimez , ne résistez point à votre penchant , je
suis

suis née pour vous faire des sacrifices. Votre cœur faisoit mon souverain bien , sa perte me coûtera des larmes , & ne m'arrachera point de reproches ; mais ne me rendez pas témoin du triomphe de ma rivale. Auriez-vous la cruauté de me voir expirer à ses piéds ? Voulez-vous dissiper mes craintes ? Fuyons des lieux où le poison est caché sous des fleurs , où je prévois que bientôt je serai plus malheureuse que je ne l'étois dans les fers.

O Rhodante ! lui répondis-je, à peine échapés aux persécutions de la Fortune , ne lui donnons point de nouvelles armes contre nous ; si vous lisez dans mon cœur , comme y lisent les dieux, vous seriez persuadée de ma sincérité. Dosiclés préféreroit Myrile à Rhodante ! Et Rhodante le craint ! Ah ! Rhodante ne m'aime plus....

Arrêtez , ingrat , si je ne vous aimois plus , vous ne verriez pas couler mes pleurs. Pardonnez-moi mes soupçons , j'en pardonne les vôtres. Que la confiance reprenne ses droits. Au lieu de nous aigrir par des injustices réciproques , aimons-nous plus que jamais. Si les brouilleries sont inévitables parmi les amans , songeons que les plus légères offensent l'amour. Le volage ne cherche souvent qu'un prétexte pour s'envoler.

Il n'étoit que trop vrai que l'imprudente Myrile , malgré sa dissimulation , ne s'observoit point assez sur les bienséances de son sexe ; quand Rhodante ne m'en eût point averti, il ne m'eût guère été possible de l'ignorer. Attentions

continuelles, soins empressés, louanges indirectes, dont un regard me faisoit l'application; tout me parloit de sa foiblesse, j'en sentis les suites, mais comment les prévenir?

Je me flattai d'abord que ce ne seroit que le goût passager d'une jeune personne sans expérience, qui s'attache au premier objet qui lui paroît aimable. Je ne la connoissois pas. Son mal avoit fait trop de progrès, pour se dissiper de lui-même. Je l'évitois avec soin, mais sans affectation; je feignois de ne rien voir, & de ne rien comprendre aux choses les moins obscures qui lui échappoient.

Je me reproche d'être entré dans ces détails, j'aurois dû cacher les foiblesse de cette fille infortunée; mais, Philoxène, je ne les révèle qu'à vous.

Je crus pendant quelque temps, que ce qui m'avoit si fort alarmé, n'étoit qu'un jeu de la part de Myrile. Insensiblement je repris avec elle cette douce familiarité qui fait le charme d'un commerce innocent. Rhodante n'y fut point trompée, elle ne recevoit qu'avec une secrète horreur les caresses perfides d'une rivale artificieuse.

Myrile s'en apperçut, elle jura sa perte; mais elle sut feindre avec tant d'art, que nous ne pûmes nous garantir de sa fureur.

Un jour, malgré toutes mes précautions, elle me surprit dans une allée du jardin où je révois seul. Dosiclès, me dit-elle, je vous aime. Qu'une si brusque déclaration ne vous révolte point, elle est

est involontaire. Si j'oublie ce que je dois à mon sexe, ce que je me dois à moi-même, ne vous en prenez qu'à vous, à l'amour, & au destin; la malheureuse Myrile n'a que trop combattu, sa raison n'a cédé que long-temps après son cœur. Tout autre que vous auroit deviné ma foiblesse, mes yeux ne vous l'avoient que trop laissé voir. Deviez-vous me réduire à vous en faire le honteux aveu? Inspire-ton tant d'amour, & connoît-on si peu la pitié? Regardez-moi, cruel; avant la démarche que je viens de faire, étois-je tout-à-fait indigne de votre attention? Mais vous n'aimez, vous ne voyez que Rhodante. Eh bien, qu'elle jouisse de son triomphe, je n'en suis point jalouse, je ne le suis que de votre cœur. Que faut-il faire pour le toucher? Faut-il servir ma rivale? Je m'y sou mets. Faut-il.... Vous ne m'écoutez point. Au nom de l'amitié dont vous honorez le frere, ne méprisez point la sœur, permettez lui.... Plus infortunée, & moins coupable que Didon, Enée ne l'abandonna que pour obéir aux dieux, & vous allez m'abandonner pour une simple mortelle. Vous gardez le silence, vous détournez la tête, ce funeste entretien vous gêne. Partez, barbare, partez, ou craignez... Hélas! J'en ai trop dit.

Cratandre survint à propos, pour me tirer du plus grand embarras où je me fusse trouvé de ma vie. Il falloit répondre à Myrile; & qu'aurois-je pû lui répondre? A la vûe de son frere, elle reprit un air de sérénité qui m'étonna. Je parlois de Rhodante, lui dit-elle, je félicitois

Dosiclés,

Doficlés , je vous félicitois vous-même d'avoir un ami de son mérite. Nous allons bientôt les perdre l'un & l'autre , lui répondit-il ; je sens d'avance toute l'amertume de cette privation , mais il faut favoir s'oublier quand il y va du bonheur de ses amis ; du moins je ne me séparerai de ceux-ci que le plus tard qu'il me sera possible ; mon pere me permet de les accompagner , & je ne reviendrai d'Abydos qu'après les avoir vûs heureux & tranquilles. Je connois tes sentimens pour Rhodante ; avoue, ma sœur, que tu voudrois bien être du voyage. Elle soutint ces derniers mots sans la moindre altération.

Apprenez , Doficlés , continua Cratandre , ce que mon amitié m'a fait exécuter à votre infû. J'ai envoyé à Abydos pour sonder l'esprit de vos parens , le succès a été tel que nous pouvions le desirer. Poliphile , c'étoit le nom de l'envoyé , vous rendra compte lui-même de sa mission. Voici ce qu'il me dit en présence de Myrile , qui badinoit avec son frere , & faisoit semblant de ne pas écouter.

Je partis de Chypre par l'ordre de Cratandre ; un vent favorable me conduisit à Abydos en peu de jours. Descendu à terre , je m'informai , suivant mes instructions , de Lisipe & de Straton ; j'appris qu'ils étoient absens ; je demandai à l'hôte chez lequel j'étois logé ce qu'on disoit de Rhodante & de Doficlés. On en a d'abord beaucoup parlé , me répondit-il ; mais il en a été de cet événement comme de tous les autres , au
bout

bout de huit jours on l'a totalement oublié. Je me fis indiquer la maison de Phylinna, j'y allai; on m'annonce comme un étranger qui a vû Dosiclés, & qui vient lui en donner des nouvelles; on m'introduit. Quelle femme que Phylinna! Quelle aimable mere! Non, je ne vis jamais réunies dans la même personne tant de douceur, tant de dignité, tant de tendresse. Vous avez vû mon fils, me dit-elle! Il vit donc encore, & je pourrai le revoir! Que lui est-il arrivé depuis son absence? Ne me cachez rien. Alors je lui contai ce que je savois de vos aventures, & je finis par lui dire, qu'après avoir été long-temps le jouet de la Fortune, vous étiez avec Rhodante à Chypre chez le pere de Cratandre, où vous n'attendiez l'un & l'autre que la permission de vos parens, pour venir à leurs genoux leur demander pardon d'une faute que l'amour de Dosiclés & la beauté de Rhodante rendoient excusable. Elle pleuroit de joie, elle m'interrompoit, elle me faisoit répéter les mêmes choses, elle me savoit gré de ma complaisance. Ils peuvent revenir, me dit-elle; si vous allez à Chypre, portez-leur l'assurance de leur pardon; vous leur direz, poursuivit-elle, ce que je vais vous apprendre. Straton & Lisipe, au retour des vendanges, furent très-affligés de l'enlèvement de Rhodante; mais Straton, plus raisonnable qu'on n'auroit dû l'espérer de sa conduite passée, prit sur le champ son parti de bonne grace, & dit à Lisipe: Dosiclés a fait l'action d'un jeune homme, il ne faut pas que son étourderie

derie porte atteinte à notre amitié, d'autant plus que nous étions convenus de les marier ensemble ; c'est l'entêtement de Phryna pour le fils de Lécarte , qui a dérangé nos projets , mais je lui ferai entendre raison. Croyez-moi, Lisipe, allons chercher nos enfans , & si les dieux nous les rendent , faisons leur bonheur & le nôtre. Ils partirent. Phylinna fut interrompue par l'arrivée d'un esclave dépêché par votre pere ; il lui mandoit que Straton & lui venoient de consulter l'oracle de Delphes , qui leur avoit promis qu'ils trouveroient leurs enfans à Chypre , qu'ils avoient pris la route de cette ville , & qu'ils espéroient les ramener bientôt à Abydos.

Ensuite , par le conseil de votre mere , j'allai chez Phryna. Quelle différence de caractère ! A peine me donna-t-elle le temps de parler pour votre justification & pour celle de Rhodante ; le nom de sa fille la révoltoit , celui de Dosiclès la mettoit en fureur. Non , non , disoit-elle , on ne m'appaise pas si facilement ; & , malgré la foiblesse de son pere , loin de lui pardonner , loin de consentir qu'elle épouse son ravisseur , je ne les verrai jamais ni l'un ni l'autre. Cependant je fis si bien , que j'adoucis cette femme hautaine ; elle sentit, malgré son orgueil, qu'elle étoit mere : elle affectoit encore du courroux & de l'indignation , mais ses larmes dévoient le fonds de son cœur. Je l'ai laissée attendrie , & sans doute impatiente de vous revoir.

Convenez , ô Philoxène ! que Cratandre fa-
voit

voit obliger de bonne grace ; ce dernier service me l'eût rendu plus cher , si j'avois été capable de l'aimer davantage ; il évita mes remerciemens. La véritable amitié ne se cherche point , elle fait le bien pour le plaisir de le faire , les marques extérieures de reconnoissance la blessent ; ceux qui en exigent n'aiment point , ou n'aiment qu'eux-mêmes.

Myrile, qui s'étoit contrainte, méditoit en silence l'horrible projet qu'elle exécuta le jour suivant. Il y avoit à Chypre une de ces vieilles abominables , vomies par l'enfer , pour être l'opprobre de l'humanité , elle se méloit de sortilèges & d'empoisonnemens ; j'ignore d'où Myrile la connoissoit , & comment elle s'y prit pour en obtenir du poison , mais j'ai su depuis que la vieille lui en avoit donné deux prises du plus subtil.

Je courus dire à Rhodante ce que Poliphile venoit de m'apprendre ; elle me pria de presser notre départ. Soit pressentiment , soit aversion , elle ne pouvoit plus soutenir la vue de Myrile ; elle se faisoit une violence continuelle pour ne pas éclater ; je le voyois , j'en gémissois , & je n'osois parler : ma réserve augmentoit encore ses soupçons & son antipathie.

Je me rendis au port ; Cratandre m'avoit prévenu , le vaisseau qu'il avoit arrêté devoit partir dans trois jours.

Nous avions lié pour le lendemain une partie de chasse avec plusieurs jeunes gens de la ville ; nous partîmes à la pointe du jour. Nous ne faisons que d'entrer dans la forêt , lorsque
nous

nous vîmes une ourse couchée par terre , le ventre extrêmement enflé ; une partie de son corps étoit sans mouvement, elle se traînoit avec peine sur l'autre auprès d'une herbe qui étoit à quelque distance ; dès qu'elle en eut mangé , elle reprit toute sa vigueur , & disparut dans l'épaisseur du bois. Surpris d'une cure si subite , nous nous approchâmes de cette herbe merveilleuse , & nous en cueillîmes : sa racine est blanche , ses feuilles imitent l'éclat des roses épanouies , sa tige se partage en plusieurs rameaux foibles , rempans , & de couleur de pourpre *.

Nous revenions en philosopant sur ce phénomène ; nous admirions la sagesse & la bonté des dieux , qui ordonnent à la terre de produire dans son sein tout ce qui peut contribuer à la conservation des différentes espèces de ses habitans. Nous touchions aux portes de Chypre , lorsqu'un jeune esclave , courant de toute sa force , vint nous annoncer que Rhodante étoit tombée en léthargie , & que peut-être elle étoit déjà morte. Ciel ! dis-je en moi-même , est-ce l'ouvrage de Myrile ? Je devance Cratandre , j'arrive presque hors d'haleine , je m'élance dans la chambre de Rhodante , j'écarte tout ce qui me la cache , je ne vois qu'elle , ou plutôt je ne la vois plus , les ombres de la mort l'environnoient. Je démêle l'origine & la cause du mal , je recours au remède ; je broye dans

* M. Bernard Jussieu , que j'ai consulté sur le nom de cette herbe , m'a dit qu'elle s'appelloit *Pentaphyllides palustre rubrum*.

mes mains cette herbe divine dont je viens de vous parler , j'en fais couler le suc dans sa bouche. O prodige ! O visible faveur des dieux ! A peine la liqueur a pénétré dans ses veines , que les parties du poison se divisent & perdent leur activité. Rhodante passe de la mort à la vie ; une douce langueur tempère & n'éteint point le feu de ses yeux ; elle est encore pâle , mais sa pâleur n'a rien d'effrayant ; bientôt ses joues & ses lèvres se colorent du plus vif incarnat : cependant elle paroît un peu étonnée de voir autour d'elle tant de monde ; elle s'imagine avoir rêvé , & ne comprend rien aux mouvemens de surprise & de joie qu'elle lit sur tout les visages.

Myrile , qui avoit osé faire le crime , n'eut pas l'assurance d'être témoin du succès ; elle avoit si bien pris ses mesures , qu'elle ne fut pas même soupçonnée par Rhodante.

Pour moi , transporté de plaisir , & pénétré de reconnoissance , je promis de faire exécuter en or cette plante miraculeuse , & d'aller moi-même l'offrir à Esculape dans son temple d'Epidaure.

Cet événement ne changea rien à nos dispositions ; Rhodante se sentoît assez de force pour s'exposer aux fatigues de la mer : nous devions dès le soir même prendre congé de nos hôtes. Un accident inopiné retarda notre départ de quelques jours , & nous rendit spectateurs de la scène la plus tragique.

Cratandre faisoit compagnie à Stala , qu'une légère indisposition retenoit dans sa chambre. Craton étoit allé au sénat : Rhodante appuyée

sur mon bras , revenoit du jardin , lorsqu'en passant devant la porte de Myrile , nous fûmes arrêtés par des cris lamentables : nous entrâmes. Que devînmes-nous au spectacle horrible qui s'offrit à nos yeux ? Cette malheureuse fille , la vûe égarée , les joues pâles , les lèvres livides se débattoit avec violence sur son lit : je m'approche. Les symptômes du poison étoient si visibles , si affreux , que je crains d'être arrivé trop tard. L'efficacité de mon remède me rassure : je lui en présente avec confiance , elle refuse d'en prendre ; & me repoussant avec indignation. Perfide , me dit-elle , réserve tes secours à ta Rhodante , & laisse-moi mourir , peut-être serois-je plus adroite une seconde fois ; puis se tournant vers Rhodante , qui , malgré sa répugnance , l'exhortoit avec bonté , de ne se point livrer au désespoir. Dieux vengeurs des forfaits , s'écria-t-elle ! Il ne manquoit à mon supplice que cet objet funeste ; la mort est moins cruelle que la vûe d'une rivale préférée. A ces mots elle ferme les yeux , son ame s'envole avec un soupir de fureur.

Cratandre arrive , nous concertons ensemble les moyens de cacher à ses parens le genre de mort de sa sœur ; nous réüssîmes si bien , que ce funeste secret n'est jamais parvenu jusqu'à eux.

Tous ces contre-temps eurent un terme ; Lysippe , & Straton arrivèrent , leurs embrassemens prévinrent nos excuses. Que ne pardonne point l'amour paternel ! Nous partons avec Cratandre. Un bonheur prévû n'en est pas moins vif,

vif , nous l'éprouvâmes tous ; l'amour céda quelque temps à la nature. Rhodante m'oublia dans les bras de sa mere , je l'oubliai elle-même pour un moment dans ceux de la mienne , & dans ceux de ma sœur. O Dosiclés ! O mon frere ! me dit-elle , en m'embrassant , qu'il m'est doux de vous revoir ! Que Rhodante est belle ! Qu'elle est digne de vous ! Que je vous aime , divine Rhodante ! Dosiclés ne sera point jaloux de mon amitié ; vous aimer , c'est aimer un autre lui-même ; Rhodante ne répondit que par mille baisers que ma sœur recevoit , & rendoit avec transport. Témoin de leurs caresses , Cratandre les interrompit par un profond soupir. Nauficléa rencontre ses yeux, elle baisse les siens par modestie , & les relève par un attrait involontaire. Le charme fut subit & mutuel , l'amour ne les blessa l'un & l'autre que pour les rendre heureux.

Je voyois avec plaisir l'impression que ma sœur avoit fait sur Cratandre ; cependant je n'osois pas encore me flatter de la réussite , l'idée de Chrysochroé , quoiqu'affoiblie par le temps , pouvoit se réveiller , & détruire tous mes projets : je les avois communiqués à Lyssippe , il les avoit approuvés ; mais je craignois d'avoir été séduit par l'apparence , & de m'être trop avancé ; mon inquiétude fut bientôt dissipée. Cratandre , me trouvant seul , me dit : Dosiclés , vous avez violé les droits de l'amitié. Pourquoi m'avoir caché que vous aviez une sœur ? & quelle sœur ? Grands dieux ! Pourquoi m'exposer de

gaité de cœur , à devenir infidèle inutilement ? Nauficléa est charmante , je l'adore. Oserai-je le lui dire ? Hélas ! Je n'ose pas même former le desir de lui plaire. Victime malheureuse d'un premier amour ! Qui suis-je , pour m'élever jusqu'à elle ? Sans vous , cruel ami , je ne serois coupable ni d'inconstance , ni de témérité. Je n'avois garde , lui répondis-je , de vous laisser connoître que j'eusse une sœur , vous auriez peut-être refusé de venir jusqu'ici , je savois qu'elle étoit belle ; mais je voulois , avant que de vous en parler , essayer sur vous le pouvoir de ses charmes. Il eût manqué quelque chose à mon bonheur , si vous l'eussiez vûe d'un œil indifférent. Vous l'aimez , je n'ai plus de vœux à faire. Venez , mon cher Cratandre , la demander , & l'obtenir , Lysippe , & Phylinna , sont disposés à vous la donner , & je crois que Nauficléa leur obéira sans répugnance.

Je ne vous dis rien des transports de Cratandre , je ne veux point en affoiblir la vivacité : il alloit épouser une des plus belles filles du monde , & cette fille étoit la sœur de son ami. En faut-il davantage pour remplir tout un cœur ?

Straton vint avec sa famille mêler sa joye à la nôtre : toute la ville y prit part , Charissa ne fut pas des moins empressés. Pendant qu'elle amuse la compagnie par ses vivacités , Rhodante dit à Nauficléa : Vous êtes bien aimable , ma chere sœur , de vouloir payer les dettes de Doficlés , & les miennes , vous pouviez seule nous acquitter. Soyez heureuse autant que je le desire

fire , mon bonheur s'augmentera par le vôtre. Illustre Cratandre, ajouta sa mere , je fais toutes les obligations que vous a ma fille , je partage sa reconnoissance , & les vœux que je fais pour vous sont sincères.

Pendant qu'on travailloit aux préparatifs de nos mariages , nous envoyâmes demander le consentement de Stala , & de Craton : ils l'apporterent eux-mêmes. On nous conduisit au temple de Mercure ; & pour l'entier accomplissement de sa promesse , ce fut un de ses prêtres qui mit le comble à notre commune félicité.

F I N.

221100C 33

100

NOUVEAU MÉMOIRE POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES CACOUACS.

Eas mihi Graiorum sacrata resolvere jura ;

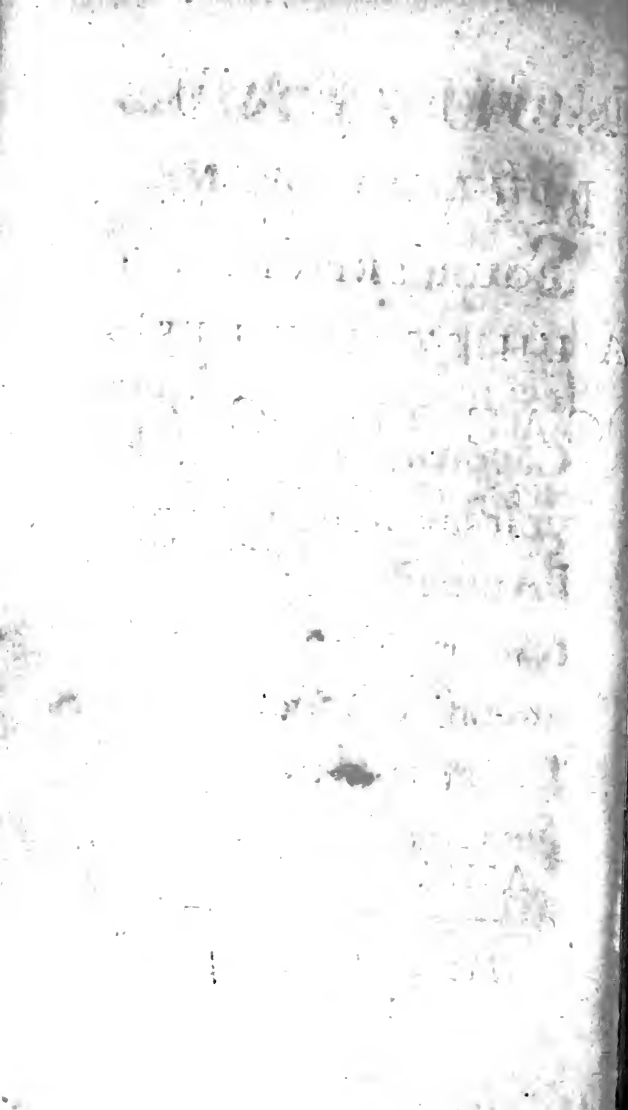
Eas odisse viros , atque omnia ferre sub auras :

Virg. Ep. libr. 11.



AMSTERDAM.

MDCCLVII.





AVERTISSEMENT.

SI cette Relation tom-
boit par hazard entre
les mains de quelques
Cacouacs, on croit de-
voir les prévenir ici que
l'Auteur n'a pas eu in-
tention d'en attaquer
aucun en particulier.
Leurs mœurs peuvent
être en contradiction
avec leurs principes ;
mais

AVERTISSEMENT.

mais, s'il leur est permis d'exposer ceux-ci, de les défendre, de les soutenir même, il ne doit pas être défendu à un Citoyen de les trouver déraisonnables & dangereux.



NOUVEAU MÉMOIRE POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES CACOUACS.

L'AUTEUR anonyme qui, dans le *Mercur* du mois d'Octobre dernier, a voulu donner une idée des Cacouacs, ne paroît pas assez au fait de leur caractère & de leur gouvernement. En récompense on voit qu'il a contre eux une haine vigoureuse. Soit qu'il ait été maltraité

A par

par ces peuples , soit qu'il soit par tempéramment un peu porté à la colere , son stile à quelque chose d'aigre & d'amer , qui fait que l'on se défie de son jugement. D'ailleurs il ne donne qu'une notion très-imparfaite de cette Nation ; & il est très-important pour le bien de la Société qu'on la connoisse à fonds.

J'AI VÉCU pendant quelque tems avec les Cacouacs. Je fus d'abord leur prisonnier ; ils me naturaliserent ensuite ; je devins leur frere ; & , si le charme eût été un peu plus fort , j'aurois pû parvenir chez eux aux plus grandes Dignités. Mais bien me prit de n'avoir été enforcé qu'à demi , & mieux en-
core

core de trouver mes libérateurs dans une Nation leur ennemie. Je puis au moins parler sçavamment de leurs principes, de leurs mœurs, & même de leur magie. Peut-être les ferai-je mieux connoître que l'Auteur dont je prends la liberté de combattre la rélation. La manière dont ce peuple a vécu avec moi, m'a donné sur tout cela des lumieres que ne peuvent avoir ceux qui ne le connoissent que par ouï-dire.

Les Cacouacs ne sont point des Sauvages. Ils ont beaucoup d'esprit, de la politesse, des connoissances, des Arts. Ils possèdent même dans un degré supérieur celui des enchantemens. Leur origine,

si on les en croit , remonte jusqu'aux Titans qui voulurent escalader le Ciel. Mais , comme les enfans en sçavent toujours plus que leurs peres , les Cacouacs soutiennent aujourd'hui que leurs Ancêtres étoient des Visionnaires , & qu'ils firent la plus haute folie, non de vouloir combattre contre les Dieux , mais de supposer qu'ils existoient. Ils ajoutent que la Foudre qui écrasa Typhon , leur Chef , n'étoit qu'un météore très-naturel , sur le chemin duquel lui & ses Confrères eurent le malheur de se rencontrer. J'ai cru d'abord , quand ils m'ont exposé leurs idées sur la Divinité , qu'ils avoient contre elle quelque reste de rancune ;
mais

mais ils m'ont dit tant de raisons, qu'à la fin je les ai jugés ou convaincus, ou fort prêts de l'être, ou du moins très-curieux de le paroître. Nouvelle preuve & très-évidente que les Cacouacs ne sont point des Sauvages. Car les Hurons même croient un Dieu, & en conviennent bonnement.

Les Cacouacs habitent sous des tentes pour marquer leur indépendance & leur liberté. Aussi ne connoissent-ils point de Gouvernement. L'Anarchie est une de leurs maximes fondamentales : car, comme ils sont persuadés que c'est le hazard qui a réuni les individus de l'espèce humaine, destinés d'abord à vivre isolés dans les forêts,

ils ne veulent s'écarter que le moins qu'il est possible de cette institution primordiale , si conforme à la Nature de l'homme. Ils ne nient pas cependant que cette espèce d'animal n'ait acquis l'habitude de commercer avec ses semblables , & qu'ayant peu à peu perfectionné ses connoissances , il n'ait usurpé quelque empire sur les autres machines vivantes. Mais comme cette supériorité dont l'homme jouit , tout au plus depuis six mille ans , ne décide rien pour le droit , & qu'en pareille matiere il seroit absurde de vouloir payer les ours de prescription, ils sont convaincus qu'il n'y a point de quadrupede qui ne puisse
à

à son tour prétendre à l'honneur de régner sur le genre animal. Dans cette supposition si vraisemblable, les Cacouacs ne s'enorgueillissent point du présent de la Raison, qui leur vient de la finesse qu'ont reçue par succession les organes de leurs peres, mais seulement de l'usage qu'ils en font; & comme il peut fort bien arriver par la vicissitude des choses, que les lions ou les chevaux, aillent un jour à la chasse aux hommes, ou les mettent à l'écurie, ces peuples ont la prudence de ne former aucun projet vaste, ni pour l'universalité du genre humain, ni pour leurs propres individus. Quelques-uns même commencent à croire que l'on

n'est point éloigné de cette grande révolution ; * & pour favoriser , autant qu'il est en eux , le cours de la Nature , ils ont pris le parti de se conduire dès à présent par l'instinct , en attendant tranquillement que les bêtes dont les facultés se développent peu à peu , se conduisent par la Raison.

On peut juger de la règle de leur conduite par les maximes de gouvernement qu'ils ont adoptées. Selon eux les loix naturelles sont des chimères ; tout est fondé sur l'usage , & sur une convention li-

* Un Auteur Caccuac est persuadé que les Cerfs ont déjà acquis de la Raison : peu s'en faut qu'il ne fixe l'âge où ils jouissent de cet avantage. Voyez le *Dict. Encycloped.* au mot *Cerf*.

bre ,

bre dont le motif est l'intérêt de chaque particulier. Or, comme cet intérêt peut varier, s'il est vrai, dans quelques climats de l'Europe, qu'il faille demeurer fidèle à son ami & lui restituer le dépôt, ce peut être tout le contraire au Japon : la preuve en est simple, & à la portée de tout le monde. Il n'y a ni vérité ni vertu hors de l'homme qui l'apperçoit ou qui la pratique; & tout le monde sçait que l'homme est un animal changeant. Ce qui m'a singulièrement étonné, c'est que ces peuples ont toujours à la bouche les mots de *Vérité* & de *Vertu*. Ils affichent la Vérité; ils étalent par-tout la Vertu. Il semble qu'ils en aient à revendre. J'ai

vu des Cacouacs qui , montés sur deux tréteaux , crioient à tous les passans , jusqu'à en être enrourés , *Vertu de la Chine , Vertu des Indes , Vertu d'Espagne ; Vérités du Mexique , Vérités de la Grande Tartarie ;* à peu près comme nos Charlatans crient , *Baume du Perou , Baume de la Mecque.* Ainsi parmi ces peuples il n'y a qu'à s'entendre , & cette multitude de vertus fait qu'elles y sont à bon marché. On espère même qu'un jour tout Cacouac pourra choisir dans tous les Climats du monde , celle qui lui conviendra le mieux. Il n'y aura pour cela qu'une seule précaution à prendre. C'est de se faire naturaliser dans le pays dont les mœurs lui

lui auront paru plus conformes à son temperamment , ou d'y faire , comme on dit en France , *élection de domicile* ; alors il pourra porter par-tout la vertu qu'il aura une fois adoptée. Après une convention aussi utile au genre humain , tant pis pour qui sera malhonnête homme , car il n'aura tenu qu'à lui d'être vertueux.

Jusques à présent les Cacouacs n'en font point encore venus à ce choix commode. Car ils sont persuadés que l'on doit embrasser la vertu du pays où l'on est né , par la même raison qu'il est honnête de se servir des étoffes qui s'y fabriquent , & qu'il est nécessaire de s'y nourrir des fruits qui y croissent.

sent. Ils croient donc que tout homme sensé doit examiner avec soin , ce qui est bien sous le degré du méridien ou il vit , & , s'il ne s'accommode pas de ce genre de Bien , passer sous un autre degré , plutôt que violer les usages reçus. On ne doit pas s'étonner après cela s'ils disent que celui qui ne croit point en Dieu , *n'en est que plus obligé d'être homme de Bien : ** car , plus nous avons de facilités pour agir , plus nous sommes blâmables si nous n'agissons pas : Or , il faut avouer que ces peuples , en secouant l'idée de la Divinité , ont ouvert aux hommes tous les

* Voyez *Le Fils naturel* :

moyens possibles d'être vertueux
en se passant d'elle.

Lorsqu'une de leurs Colonies
va chercher un établissement dans
quelque pays lointain , leurs Chefs
ont tous l'astrolabe à la main. Ils
examinent d'abord l'état du Ciel ;
ils observent ensuite la nature du
terrain , la qualité des eaux &
jusqu'aux vapeurs qui s'élèvent à
l'horison. C'est par le résultat de
toutes ces combinaisons qu'ils dé-
cident si , dans le nouveau Climat
qu'ils se proposent de peupler , on
doit être bienfaisant ou cruel ,
fidèle à ses engagements ou perfide ,
attaché à sa femme ou adul-
tère , soumis à ses parens ou ré-
volté contre eux. Mais , comme
les

les observations peuvent être fautives , & que d'ailleurs la Nature ne parle pas toujours assez clairement , les Cacouacs ne font point obstinément attachés à leurs découvertes sur cette morale ambulante , & ils sont toujours disposés à pardonner les erreurs qui ne vont qu'à ce que , nous autres Esclaves des préjugés de notre jeunesse , nous appellons *dépravation de mœurs*.

En un mot , les Cacouacs étudient la Nature en tout. Ils ne lui bâtissent point de Temple , parce que cela auroit l'air d'un Culte ; & que les Titans leur ont laissé pour maxime , qu'il faut connoître & non adorer. Mais ils sont attentifs

sentifs à sa voix ; ils examinent sa marche : il la trouvent, & dans l'instinct des bêtes , & dans leurs propres inclinations. » Si la vüe peut nous tromper , le sentiment , disent-ils, est un guide fidèle « . C'est ce sentiment qui leur a appris que l'homme n'est point fait pour être gouverné , & que les peres n'ont tout au plus sur leurs enfans que le droit de les nourrir & de les habiller , tant que ceux-ci ne peuvent se passer de ce secours. * Si, par cette raison frappante , l'autorité paternelle est nulle chez eux ,

* Voyez le *Gouvernement Civil* de Locke. Voyez le *Discours sur l'inégalité parmi les hommes* , pag. 47. & note 10. Voyez aussi plusieurs autres Ouvrages des *Cacouacs*.

en récompense la reconnoissance des enfans y est moins que rien. Et en effet, que doit-on à des gens qui nous ont mis au monde pour leur plaisir ; qui n'ont pas eu l'esprit de nous choisir , ni la bonté de nous aimer avant que nous existassions ?

Avec tout cela ils ne sont point si méchans que le suppose l'Ecrivain que je combats. Car, au défaut des loix dont ils n'ont point voulu se former l'idée importune , ils respectent , comme je l'ai dit, les coutumes établies. Ainsi ils ne tuent point , parceque dans tous les pays qu'ils ont habités , ils ont trouvé établi l'usage de faire pendre quiconque ôtoit la vie. Pour le vol ,
il

ils ne se permettent que celui des pensées des autres , & cela parce que les hommes n'ont point encore eu l'*injustice* de circonscrire des * bornes à ce genre de possessions.

Ils sont grands parleurs : leur langage a quelque chose de sublime & d'inintelligible qui inspire le respect & entretient l'admiration. Tout dans leur discours est image , sentiment , passion même ; car ils ont découvert que l'enthousiasme † étoit le moyen le plus sûr pour connoître la propriété des choses. Ils ont raison , car s'il n'y a point de vérité commune à tous les hommes , à quel point fixe les

* *Discours sur l'inégalité parmi les hommes*, p. 95.

† *Entretiens à la suite du Fils naturel*.

Cacouacs pourroient-ils s'accrocher pour les persuader ? Or , leur goût général est de régner par la persuasion. Il faut donc qu'ils la fassent consister dans cet étonnement qui naît du bruiant des figures , de l'énergie des mots , de la rapidité des images qui se succèdent & se chassent , en un mot de ce transport qui faisoit quelquefois la Pithie sur le trépied sacré , & qui s'est une fois emparé d'un Chef Cacouac à l'aspect d'un torrent , d'une montagne couverte de forêts , & d'un orage qui grondoit à quelques lieues de lui.

Au reste , s'ils sont quelquefois forcés d'abandonner le talent de persuader , ils ne manquent jamais
d'avoir

d'avoir recours à l'art de séduire. Ils voudroient que tous les peuples de l'Univers devinssent Ca-
couacs. Ce n'est point par amour de la Patrie ; je l'ai dit ; ils n'en ont point. Mais c'est qu'il est beau d'être admiré par un plus grand nombre. Dans ce dessein si louable ils cherchent à s'emparer des esprits , ils prodiguent la louange dans l'espérance qu'on la leur rendra au centuple. Si on y manque, ils commencent par gémir en secret ; au bout de quelque tems , ils s'aperçoivent qu'ils n'ont loué qu'un imbécille , & tôt ou tard ils trouvent à se vanger d'un ingrat.

Avec cette humeur si douce, ils ne laissent pas quelquefois de fai-

B a re

re la guerre. Ils aiment que l'on marche à eux au bruit de la trompette. Le fracas que font leurs ennemis inspire à ces peuples un nouveau courage. Ils semblent s'applaudir des préparatifs que l'on a faits pour les attaquer. Ils ont une légèreté admirable dans leurs évolutions , & trouvent le moyen de parer tous les coups en caracolant. Aussi leurs voisins ont ils désespéré de les vaincre ; ils se contentent aujourd'hui de les écarter. Une petite Nation , dont j'aurai occasion de parler sur la fin de ce Mémoire , à trouvé un moyen infailible pour y parvenir. Quand les Cacouacs s'avancent sur sa frontière , ce peuple vient à eux les sifflets

sifflets à la main. Ce petit instrument a désolé les vainqueurs. La trompette ennemie les animoit. Le sifflet les fait fuir & les disperse. On dit que les Auteurs de cette invention s'apprêtent à la communiquer aux peuples voisins, chez lesquels les Cacouacs font des excursions. Par-là ceux-ci cesseront d'être redoutables. Ils borneront leur gloire à faire prisonniers quelques malheureux étrangers qui , en se promenant dans leur voisinage , n'auront pas eu la précaution de se munir de sifflets.

Après avoir donné ce peu de notions sur les principes , & sur le gouvernement des Cacouacs , je pourrois entrer dans quelque dé-

tail sur leurs connoissances , sur leurs Arts , & en particulier sur l'espèce de magie qu'ils exercent pour s'attacher à jamais les prisonniers qu'ils font. Mais comme je ne pourrois que rapporter ce que j'ai vu , j'aime mieux raconter ici en peu de mots , par quelle aventure je tombai entre leurs mains , ce qui m'arriva parmi eux , & comment j'échappai aux desseins qu'ils avoient formés sur moi.

Malheureusement j'ignorois encore l'usage des sifflets , lorsque dans une partie de chasse que je faisois assez proche de la Colonie des Cacouacs , je m'écartai de mes Compagnons. Cette Nation étoit alors en campagne , & au moment

ou

où je m'y attendois le moins, je me vis environné d'un parti de ses guerriers. Je fus désarmé au bruit d'une musique Italienne *, que j'eusse assez goûtée sans la terreur qui s'empara de mes sens. On me fit marcher par les plus beaux chemins du monde. Les guerriers m'environnoient avec un air riant dont je ne m'apperçus qu'au bout d'une demi-heure ; & après que j'eus repris mes sens ; le plus âgé de la troupe , me dit :
 » Ne crains rien , jeune homme ,

* Les Cacouacs aiment beaucoup la musique. Il y a eu un tems où elle pensa exciter chez eux une guerre civile. Un de leurs anciens s'avisâ de soutenir que ce que ses Adversaires appelloient une *Musique* n'en étoit point une , & peu s'en fallut que l'on ne se battît.

„ tu feras libre. Connois les Ca-
 „ couacs : ils furent toujours les
 „ bienfaiteurs du genre humain.
 „ Ils n'ont excité dans le monde
 „ ni guerres civiles , ni discordes
 „ funestes entre les parens. Ces
 „ maux cruels font l'ouvrage de la
 „ Superstition. Qui ne craint point
 „ un Dieu, ne sçait ce que c'est que
 „ de troubler l'Univers « *.

Je ne sçavois à quel propos on
 me tenoit un pareil discours , &
 j'ouvrois de grands yeux dans les-
 quels on pouvoit lire mon éton-
 nement & ma crainte , lorsqu'en
 tournant la tête j'apperçus mon

* Un des Chefs Cacouacs les plus renommés a
 fait plusieurs Ouvrages, & entre autres une *Histoire*
Universelle pour prouver cette importante
 proposition,

fidèle

fidèle domestique qui suivoit mes pas. Il m'avoit vu de loin & avoit volé. Il me fit signe qu'il ne m'abandonneroit point. Je fus rassuré; j'avois une confiance entière en ce garçon, le plus vertueux & le plus religieux des hommes. Mes parens le regardoient comme un ami : hélas ! pourquoi a-t-il vécu chez les Cacouacs ? s'il ne les avoit pas connus il me serviroit encore, & n'auroit pas été se faire pendre à Francfort où il finit l'année passée sa malheureuse carrière.

Je reviens à mon voyage : nous arrivâmes dès le soir au camp de mes nouveaux maîtres. On me fit entrer dans une tente parfumée. J'apperçus un lit de roses dont
l'odeur

l'odeur , quoiqu'agréable , ne laissoit pas de porter à la tête. J'étois las ; je me couchai sur ce lit : on me servit à manger ; & lorsqu'ensuite je voulus reposer , j'aperçus aux deux côtés de mon chevet deux cassolettes d'argent. Il en sortoit une petite fumée d'encens dont il fallut bien m'accommoder. Je crus que tel étoit l'usage de chaque habitant de la Colonie : mais on m'a dit depuis que cet honneur ne se faisoit qu'aux Etrangers.

Je commençois à m'endormir , lorsque je fus réveillé par un vieillard vénérable qui portoit un livre. Il s'inclina profondément devant moi , & me dit , avec la voix la plus douce , ces paroles qui me firent
trembler.

trembler. » Jeune homme prends
 » & lis : * si tu peux aller jusqu'à
 » la fin de cet ouvrage , tu ne feras
 » pas incapable d'en entendre un
 » meilleur. Un plus habile † t'ap-
 » prendra à connoître les forces de
 » la Nature ; il me suffira de t'avoir
 » fait essayer les tiennes : adieu ».
 Le vieillard se retira dans l'instant ;
 & sans le livre qui resta sur mon
 lit , j'aurois regardé sa visite com-
 me une vision.

Je ne comprenois rien à ce qui
 se passoit. J'étois prisonnier & je

* *Interprétation de la Nature* , Avertissement.

† Ce mot , *un plus habile* , chez les Cacouacs
 ne désigne point leurs Docteurs. C'est un titre
 commun qu'ils se donnent tous les uns aux
 autres , & que chacun en particulier se flatte de
 mériter à l'exclusion de tous.

n'en

n'en pouvois douter. Cependant ; au lieu d'un cachot obscur auquel je m'étois attendu , je me voyois couché sur des roses , entouré de parfums , & un livre à la main ; je passai une partie de la nuit à le lire. Je ne l'entendis point. Je dormis tranquillement. Je lus encore à mon réveil , & je n'entendis pas mieux. Mais je sentis commencer en moi une révolution dont je ne pouvois deviner la cause. Mon imagination s'échauffoit , mon poulx s'élevoit , & ma respiration devenoit plus forte. Il me sembloit que dans un moment d'yvresse la faculté de sentir s'emparât peu à peu de mon ame toute entiere , & que la faculté de raisonner

ner s'éteignît dans la même proportion. Je me levai ; je me promenois à grands pas dans ma tente, & je remarquois avec surprise, que lorsque j'approchois des deux cafolettes , je ne pouvois plus même réfléchir sur mon état. » Ah Dieu !

» (m'écriai je en m'éloignant ,
 » & jettant le livre que je n'avois
 » point encore quitté) je suis ici
 » chez des Enchanteurs. Jamais les
 » poisons de Circé n'eurent un effet
 » plus prompt. Quel est le sort qui
 » m'attend ? dois-je donc éprou-
 » ver celui des Compagnons d'U-
 » lisse « ?

» Non mon fils (s'écria le vieil-
 lard qui m'avoit apparu la veille ,
 & qui entra dans ma tente au mo-
 ment

ment que j'achevois ces mots)
 » Non mon fils , tu ne feras point
 » changé en bête. Nous voulons
 » au contraire t'élever au rang des
 » Sages. Ne crains rien de cette
 » espèce de transformation que tu
 » éprouves. Cette fermentation
 » fourde des molécules organi-
 » ques qui composent ton être ,
 » t'annonce la victoire que la ma-
 » tière vivante doit bientôt rem-
 » porter sur la matière morte. Tu es
 » sous la main de la Nature, laisse-
 » toi conduire à son impulsion «.

J'avois lu la plupart de ces
 mots dans le livre que j'avois jet-
 té par terre , & , à la clarté dont
 ils me parurent dans la bouche du
 vieillard , je crus qu'avec un peu
 plus

plus d'attention je pourrois un
 jour les entendre dans le livre
 mystérieux. » Ah ! mon pere , m'é-
 » criai-je , votre voix me rassure ,
 » elle est pour mon ame ce qu'un
 » vent doux & rafraichissant est à
 » nos corps après les brûlantes ar-
 » deurs de la canicule. Je me con-
 » fie à vos soins : que mon être
 » n'essuie aucune dégradation. O
 » Nature ! ô ma mere je m'aban-
 » donne à toi «.

Je dois observer pour la fidélité
 de l'histoire que lorsque je disois
 de si belles choses , mon vieillard
 me tenoit par la main , & m'avoit
 conduit peu à peu jusqu'auprès
 des cassolettes ; il s'assit avec moi
 sur mon lit , & m'annonça que
 dans

dans un moment j'allois connoître les Principaux de la Colonie.

Un instant après les rideaux de ma tente furent relevés , & je vis entrer une nombreuse compagnie de Cacouacs, hommes & femmes. Il n'y eut personne qui ne m'embrassât avec tendresse ; point de bouche qui ne louât , & ma figure , & mon esprit , & les rares connoissances que j'avois acquises , & celles même que j'étois capable d'acquérir. Le vieillard me présentoit les Dames. Je n'avois eu jusques-là qu'une idée de moi assez commune. J'étois étonné , j'étois enchanté de l'impression que je faisois sur ce peuple. Toutes mes défiances , toutes mes craintes se dissipoient :

dissipoient : mais plus je trouvois de charmes dans cette opinion flatteuse que je commençois à prendre de mon rare mérite , plus j'affectois un air calme , modeste , timide , bien différent des mouvemens que je sentoie dans mon ame ; car mon yvresse n'étoit point cessée.

Lorsque l'on fut las de me louer ; (car pour moi je ne me lassoie point d'entendre mon éloge) on fit entrer des Joueurs d'instrumens : la musique fut bisarre , mais vive & animée. Une femme l'interrompit en me disant : » Jeune-homme, que » pensez vous de ces sons ? n'ont- » ils pas créé en vous des sensa- » tions délicieuses ? n'ont-ils pas

C même

» même généralisé vos idées ? à
 » combien de sciences la musique
 » ne nous conduiroit-elle pas ? ô
 » mon fils ! tout se tient dans la
 » Nature : tout est lié par une chaî-
 » ne éternelle ; mais rien ne l'est
 » plus essentiellement aux sensa-
 » tions du Plaisir que la connois-
 » sance de la Vérité « .

Alors tous les Cacouacs com-
 mencerent à parler à la fois. Le
 vieillard fit signe que l'on se tût ;
 & , pour me donner lieu de faire
 briller mon esprit , il proposa lui-
 même quelques questions sur les-
 quelles on étoit bien aise d'avoir
 mon sentiment. Il demanda , par
 exemple , *si la matiere morte* * *se*

* *Interprétation de la Nature* , pag. 201.

*combine avec la matiere vivante ?
 Comment se fait cette combinaison ?
 Quel en est résultat ?*

Ici je m'apperçus qu'il avoit jetté quelques pastilles dans la cassette qui touchoit à mon bras gauche. Je me sentis transporté : je dis des choses admirables , & dont j'ai totalement perdu le souvenir. Elles exciterent un applaudissement universel , & si bruiant qu'on fut obligé plusieurs fois de crier *silence* pour entendre une autre question proposée par une femme très-jolie. Il s'agissoit de sçavoir : *Si les moules * sont les principes des formes ? Ce que c'est qu'un moule ? Si c'est un être réel &*

* *Ibid* , pag. 199.

préexistent, ou si ce n'est que les limites intelligibles d'une molécule vivante unie à de la matière morte ou vivante ; limites déterminées par le rapport de l'Energie en tout sens , aux résistances en tout sens.

Etrange effet de la cassiolette ! Je commençois à entendre à merveille tout cela ; & , lorsque mon tour fut venu de parler , à peine eus-je dit quatre mots que toutes les femmes s'écrierent : » Il a trouvé le nœud de la difficulté : illustre Interprête de la Nature , que tardez-vous à l'initier à nos mystères « !

On sortit alors , & le vieillard , après m'avoir embrassé , m'assura que je pouvois me regarder comme

me

me libre ; parcourir la Colonie & regarder les Cacouacs comme mes freres. Il ajouta qu'avant qu'il fût quatre jours , ils n'auroient plus rien de secret pour moi.

Alors , mon laquais entra pour me servir. » Valentin , lui dis-je ,
 » il y a près de vingt-quatre heures que je ne t'ai vu. Qu'es-tu devenu ? Ah mon cher Maître ! me
 » répondit-il , que j'ai appris de
 » choses depuis que je suis ici !
 » Quelle douceur dans ces Etran-
 » gers ! Est-il possible que nous les
 » ayions regardés jusqu'ici comme
 » des Barbares ? Hier à peine sçavois-je lire. J'ai trouvé ici toutes
 » les sciences : je sçai déjà la musique , & j'apprends la morale «.

Je m'étois trouvé tant d'esprit pour raisonner sur les *Moules* , sur les *Molecules vivantes* & sur les *limites de l'Energie* , que je n'étois pas surpris de voir Valentin devenu Musicien en vingt-quatre heures. Je l'envoyai faire de ma part des complimens aux Cacouacs les plus distingués. Je sortis l'après-midi. J'allai aux lieux où se tenoit la bonne compagnie ; par-tout on se levoit pour me faire honneur. On n'étoit occupé que du jeune Etranger qui avoit parlé avec tant de raison & d'éloquence. Je continuai à briller ; les idées m'étoient venues : mais, si quelquefois elles me manquoient , j'avois de grands mots à mettre à leur place , & j'obser-

j'observois que c'étoit alors que l'on applaudissoit le plus vivement. Dès le soir on m'envoya deux *Odes* à ma louange , & quelques Poëtes Cacouacs me firent demander l'honneur d'assister le lendemain à ma toilette.

Je passai ainsi trois jours à converser avec les Cacouacs , à lire leurs écrits , à m'instruire de leurs mœurs , enfin à me former une idée juste de cette Nation. J'ai dit plus haut tout ce qui m'en est resté.

Le quatriéme jour , dès le lever du soleil , le vieillard qui m'avoit rendu visite tous les matins, se présenta à la porte de ma tente. Il étoit vêtu d'une étoffe grossiere.

Ses cheveux étoient mal peignés ;
 & ses mains crasseuses. Deux
 jeunes Cacouacs qui l'accompa-
 gnoient étoient vêtus & parés à
 peu près de la même manière. Il
 m'appella ; je sortis de ma tente ,
 pour le prier de vouloir bien atten-
 dre que j'eusse achevé de me fai-
 re habiller. » Mon fils , me dit-il ,
 » le tems de ta préparation est
 » achevé. Tu vas goûter les plai-
 » sirs les plus dignes de l'homme.
 » Tu vas devenir un véritable Ca-
 » couac. Tu connoîtras la Nature.
 » Ses trésors vont s'ouvrir à ta vue.
 » Songes désormais à soutenir la
 » gloire de notre Nom. Elle fera
 » la tienne propre. Elle n'est fon-
 » dée ni sur l'élévation des Digni-
 tés ,

» tés , ni sur le faste de l'opulen-
 » ce. Laisse là le soin de ta paru-
 » re. Que tout ton extérieur affi-
 » che la modestie , la simplicité ,
 » la pauvreté même. La singula-
 » rité de ton habillement , & jus-
 » qu'à l'épaisseur de la semelle de
 » tes souliers doivent annoncer que
 » tu n'es point un être ordinaire.
 » Si les imaginations font une fois
 » frappées de l'idée de ton mérite,
 » tu ne peux trop affecter de dé-
 » daigner les bien-féances com-
 » munes. Caches-toi alors pour
 » être mieux découvert. Il faut fuir
 » les hommes si l'on veut en être
 » recherché. Ils sont si fort ac-
 » coutumés à mépriser ceux qui
 » leur ressemblent , qu'un vrai Ca-
 couac

» couac ne doit ressembler qu'à
 » lui-même «.

Quand le vieillard ne m'auroit pas dit tout cela , son extérieur dégoûtant eût suffi pour m'apprendre qu'il alloit être question des plus grandes choses. Après l'avoir écouté j'eus bientôt fini ma toilette ; & pour surpasser s'il se pouvoit mon guide , je dis à Valentin que je ne serois rasé de huit jours. Je pris son habit qui étoit d'un drap fort épais , & j'envoyai chercher une perruque brune qui avoit au moins dix ans. Chauffé avec de gros bas de laine , je pris un bâton à la main , & je parus aux yeux du vieillard dans la douce espérance de n'être plus déformais

formais occupé que de mes qualités intérieures , & avec le plaisir d'imaginer que les hommages dont je serois l'objet , ne s'adresseroient uniquement qu'à la supériorité de mes talens , & à la sublimité de mes connoissances.

Les deux Acolytes qui suivoient mon vénérable Cacouac entrèrent dans ma tente après que j'en fus sorti ; ils prirent les deux caffolettes , y mirent des pastilles , & marcherent gravement à côté de nous. Les rues du camp étoient remplies d'une foule de peuple qui nous admiroit. Les femmes nous suivoient des yeux , les hommes se prosternoient pour nous saluer. Nous marchames lentement
pour

pour nous laisser voir ; & nous arrivâmes après une demi-heure à l'arsenal des Cacouacs , ou plutôt au magasin de toutes leurs richesses.

C'étoit une vaste & magnifique tente de satin brodé , partagée en deux appartemens ; ou plutôt c'étoient deux tentes réunies qui ne composoient qu'un seul corps , & qui communiquoient l'une dans l'autre. Les rideaux intérieurs de la première étoient de couleur d'azur ; on y voyoit en broderie , & sous des figures allégoriques , les Sciences, les Arts , les Plaisirs , les Amours. La Géométrie y étoit représentée en Reine portant sa tête dans les Cieux , & mesurant
de

de son compas un monde que la Physique construisoit auprès d'elle : celle-ci paroissoit jeter dans le vuide des noyaux de verre qu'une foule de Génies venoient ensuite couvrir d'eau & de poussière. Plus loin on voyoit la Morale assise aux pieds de la Nature ; elle avoit la tête non chalamment panchée sur des pavots ; des régles de toute espèce , & les mesures de tous les Pays étoient pêle mêle sur ses genoux ; d'une main elle appelloit les Plaisirs , & de l'autre elle mon-
troit à l'Amour mille fleurs qu'elle l'invitoit à parcourir. Celui-ci ; dans un autre endroit , brisoit les chaînes de l'Hymen , & lui attachoit des aîles ; il paroissoit sou-
rire

rire en voyant des animaux se caresser ; & sous ses pieds on voyoit écrit en lettres , couleur de feu , *Il n'y a de bon que le Physique **. Sur un autre rideau on voyoit grouper ensemble la Musique , la Danse , la Tragédie. La premiere avoit dans la physionomie quelque chose de fier & de brusque. La Danse & la Tragédie paroissoient occupées à se donner mutuellement

* Voyez dans l'Ouvrage d'un Cacouac très-versé dans l'*Histoire Naturelle* , cette magnifique & très-Poétique description de l'Amour, qui commence par ces mots, *Amour, Désir inné, Ame de la Nature* , &c. &c. Et après laquelle , pour la plus grande union des ménages, on conclut judicieusement qu'il est utile , & même agréable à un mari de coucher avec sa femme ; mais que c'est pour lui un malheur de l'aimer , & qu'il vaudroit bien mieux s'en tenir à l'appétit des bêtes.

des

des leçons. La première exécutoit une action théâtrale. La seconde apprenoit de la danse, le geste des mains, & le mouvement de la tête. » Tant il est vrai, disois-je en » moi-même, que les Cacouacs se » font un devoir de faire entrer » par les sens les vérités les plus » sublimes, & de toujours plaire » en instruisant «.

J'admirai d'abord cette variété de figures, dont l'élégance me charmoit. Mon guide avoit pendant ce tems-là les regards fixés sur une table longue, couverte d'instrumens de Mathématiques, de Globes & de différens papiers qu'il me paroissoit parcourir des yeux avec l'attention & la complaisance

plaisance d'un pere de famille qui fait la revue de ses richesses. Les deux jeunes gens m'avertirent de faire d'abord le tour de cette table. Ils doublerent la dose de l'encens , & marcherent à mes côtés. J'étois environné d'une fumée odoriferante à travers laquelle je ne laissois pas d'appercevoir plusieurs projets d'ouvrages qui vraisemblablement devoient exercer les talens des laborieux Cacouacs qui , trois fois par semaine s'assembloient dans cette salle. C'étoit là , me dit-on , le foyer où devoient se réunir tous les rayons du feu élémentaire : c'étoit aussi là le centre d'où ils devoient ensuite se réfléchir pour éclairer l'Univers.

nivers. Je lus en passant quelques-uns de ces papiers merveilleux. Je trouvai écrit sur l'un, *Système d'Histoire Universelle*, sur lequel l'Auteur arrangerait les faits, & où il se proposerait uniquement d'établir; que l'Homme est un animal sot & malfaisant; que presque tous les Princes ont été des vauriens, & les hommes d'Etat des fripons. J'en vis un dont le titre étoit : *Nouvelle fabrique d'un Monde à la Comète*. Sur un autre je lus ces mots : *Traité des Régnes animal & végétal, & du développement successif de leurs élémens éternels* * dans lequel on se proposerait de prouver qu'il est possi-

* Voyez les *Pensées sur l'Interprétation de la Nature*, pag. 191.

ble que l'Embriyon formé de ces Elémens ait passé par une infinité d'organisations , & ait eu par succession du mouvement , de la sensation , des idées , de la pensée , de la réflexion , de la conscience , des sentimens , des passions , des signes , des gestes , des sons articulés , une langue , des loix , des Sciences & des Arts.

Ce dernier titre me fit peine. J'adressai la parole au vieillard , & je lui dis : » Mon pere , je con-
 » çois à merveille comment un élé-
 » ment matériel vient , à force de
 » mouvement & d'organisations ;
 » jusqu'à acquérir une *Conscience* ,
 » & même une *Conscience* timorée.
 » Mais en démontrant tout cela
 possible ,

„ possible , il me semble aussi que
 „ l'on démontrera possible qu'il n'y
 „ a point de Dieu, ou ce qui revient
 „ au même qu'il n'y en a point d'au-
 „ tre que cette matière élémentai-
 „ re , éternelle & éternellement en
 „ mouvement. Or, l'existence d'un
 „ Dieu , cette Vérité de mon pays
 „ est une Vérité précieuse à bien
 „ d'autres Nations. Vous allez
 „ allarmer l'Univers , & moi-mê-
 „ me je sens , que je ne puis déra-
 „ ciner de mon âme l'idée que j'ai
 „ toujours eue d'une Divinité in-
 „ telligente & bienfaisante « .

Le vieux Cacouac fronça le
 sourcil, & me répondit gravement.

„ Jeune homme réfléchis avant
 „ d'interroger tes Maîtres. Nos

D 2 Sages

» Sages ne démontreront que la
 » possibilité , & non le fait. Mais
 » quand tu feras rempli de nos lu-
 » mieres , tu verras que l'objection
 » que tu viens de me faire , est la
 » seule que le Vulgaire ignorant
 » puisse opposer à cette sublime
 » hypothèse : * au reste nous ne
 » prétendons point t'arracher sur
 » le champ toutes les erreurs de
 » ton enfance ; elles doivent tom-
 » ber d'elles-mêmes, comme la dé-
 » pouille du serpent le quitte au
 » Printems. Continues de lire, peut
 » être trouveras-tu des choses qui
 » surpasseront moins ta foible por-
 » tée «. Dans ce moment mes deux
 guides éclaterent de rire , d'une

* *Ibid* pag. 153 , 154 , & suiv.

façon assez insultante pour moi.

Cet air railleur , & le ton de supériorité qu'avoit pris le vieillard m'humilierent un peu ; mais la cafsolette me calma. Je continuai de parcourir la table , & je vis tout au bout dans un coin une autre feuille sur laquelle je lus : *Plan d'une Religion universelle à l'usage de ceux qui ne peuvent s'en passer , & dans laquelle on pourra admettre une Divinité , à condition qu'elle ne se mêlera de rien.* Je dois l'avouer ici , la fumée du parfum m'avoit tellement monté à la tête que je trouvais cette merveilleuse idée, la plus satisfaisante de toutes. Le vieillard s'apperçut de l'approbation que je donnois à ce que j'avois

là , & dit tout haut : » Mon fils ,
 » recueillez en vous-même toutes
 » les facultés de votre ame. Que
 » vos *sensations* qui sont le moule
 » de toutes vos idées * s'anéantif-
 » sent un moment pour faire place
 » à la grande & vigoureuse sensa-
 » tion qui va renouveler votre
 » être ». Il dit, & , me prenant d'u-
 ne main , il souleve de l'autre le
 voile qui séparoit la tente où nous
 étions , d'avec celle où il me con-
 duisoit. Nos deux compagnons
 resterent derriere nous. Le vieil-
 lard & moi nous entrames seuls.
 Il s'arrête & me laisse observer un
 moment cette seconde enceinte.

Elle étoit de satin blanc & sans

* Lettre sur les Aveugles , pag. 58.

broderie. La terre y étoit jonchée des débris d'une foule de livres qui avoient été mis en pièces. C'étoit, me dit-il, les dépouilles des erreurs & des préjugés vaincus. J'y lûs des noms que le monde entier étoit accoutumé à respecter ; les Histoires les plus anciennes & les plus authentiques, les Philosophes les plus renommés. Je soupirai malgré moi d'avoir appris tant de choses qu'il me falloit oublier.

C'étoit sur de pareils trophées que s'élevoit une table quarrée couverte d'un tapis de velours cramoisi ; aux quatre coins fumoît dans des caffolettes d'or un parfum plus agréable encore que ce-

lui dont j'avois jusques-là respiré l'odeur.

Sur cette table , & au milieu des cassolettes étoient rangés sept coffres d'un pied de long sur un demi pied de large , & sur un pouce & demi d'épaisseur. Ils étoient revêtus d'un maroquin bleu , & ne paroissoient distingués l'un de l'autre que par les sept premières lettres de l'alphabet , que l'on y voyoit formées par des lignes de petits clouds de diamant. Chaque coffre avoit sa lettre qui lui paroissoit servir d'étiquette. J'admirois & j'attendois l'explication de ces Symboles mystérieux , lorsque le vieillard rompit le silence par ces mots.

« O nature ! ô mere féconde des
 « verités, des vertus & des plaisirs.
 « Il est tems que tu régnes sur l'hom-
 « me , comme sur tout ce qui vit &
 « qui végète. Il est le seul qui ait
 « voulu secouer ton joug & mécon-
 « noître ton empire. Il a eu l'or-
 « gueil de se croire l'objet de tes
 « complaisances , & il s'est écarté
 « de ton but. Acheves , ô Nature ,
 « de perfectionner ces monumens
 « élevés à ta gloire. Continues d'il-
 « luminer les Sages qui doivent re-
 « nouvellier l'univers. Que leurs
 « travaux célèbres réunissent ici les
 « verités de tous les lieux , de tous
 « les âges & de tous les tempéra-
 « mens. Que leur nom soit éter-
 « nel comme toi , & que par leurs
 soins

« soins bienfaisans les hommes
 » méritent un jour de te connoître
 » & de parvenir au bonheur dont
 » tu vas faire jouir cet étranger «.

Lorsqu'il prononçoit ces paroles ses yeux étoient enflammés, son visage se troubloit & sa voix avoit je ne sçai quoi de rauque & de majestueux. A peine eut-il fini, qu'il monte sur l'estrade qui soutenoit la table ; il m'appelle, je le suis avec une confiance mêlée de vénération & de crainte. Il ouvre alors avec respect deux ou trois des coffres que j'avois devant les yeux. J'y observois avec surprise un assemblage confus des matières les plus hétérogènes ; de la poudre d'or mêlée avec la limaille du fer

fer & les scories du plomb ; des diamans à-demi cachés dans des monceaux de cendres ; les sels des plantes les plus salutaires confondus avec les poisons les plus funestes. Je disois en moi-même ,
 » Ce font-là sans doute les résultats du mélange de tous les éléments. Je vas voir ici la matière vivante , les molécules organiques , les moules & les limites de l'énergie«. Je n'eus pas le tems de réfléchir davantage. Le Cacouac , après m'avoir regardé fixement , se baissa sur le petit coffre qui étoit vis-à-vis de moi , & me souffla dans les yeux la poudre qui devoit m'élever à la perfection qui m'étoit promise.

Je

Je ne sçai s'il me sera possible d'exprimer ce qui se passa en moi-même , & je ne puis le rendre que par des images imparfaites. Je perdis pendant quelques momens l'usage de la vûe, & , dans cet intervalle , il me sembla que tout ce qui me restoit encore de mes vieilles idées se détachoit de mon cerveau. Je sentoís le cahos se former & se débrouiller dans ma tête , & mon ame brûler d'un feu que je n'avois point encore éprouvé : l'idée principale, celle qui me parut remplacer d'abord toutes les autres , fut celle de ma propre excellence. Elle étoit comme le fonds du tableau & ce fonds étoit vaste ; car il me sembloit que mon esprit s'étendît

tendît en surface à l'infini , & que les objets s'y peignissent avec une rapidité dont j'étois étonné. Je crus que toutes les Sciences venoient s'y ranger dans l'ordre qu'elles devoient tenir entre elles ; à mesure qu'elles se plaçoient mon trouble diminuoit , je me trouvois pénétré de reconnoissance pour la Nature qui m'avoit fait un être beaucoup plus parfait que mes semblables ; je me fusse cru élevé au-dessus de l'Humanité même , sans le fonds de bonté que je retrouvois dans mon propre cœur , & cette pitié généreuse que je me sentoient encore pour le reste du genre humain : enfin j'ouvris les yeux.

Quel

Quel fut alors mon étonnement
 de ne plus voir ni la table , ni les
 petits coffres , ni la tente où tout
 s'étoit passé , & d'appercevoir seu-
 lement mon guide , dont la taille
 me paroissoit augmentée de plus
 de soixante pieds ? cependant ma
 tête étoit vis-a-vis de la sienne. Je
 m'envisage moi-même , j'ai peine
 à en croire mes yeux , je me trou-
 ve d'une grandeur gigantesque ;
 & je me sens la légèreté d'une plu-
 me. Je porte mes regards de côté
 & d'autre , je retrouve tous les
 Cacouacs que j'avois vu la veille.
 Je discerne leurs traits , j'entends
 leurs voix , ils viennent me félici-
 ter. Hommes & femmes , tout me
 paroissoit avoir crû dans la même
 propor-

porportion ; cependant à peine touchions-nous la terre ; le moindre mouvement, un saut léger portoit nôtre tête jusqu'aux nuës.

» Tu vois , s'écria le vieillard ;
 » l'effet de l'étude de la Nature.
 » C'est celle qui nous élève au-
 » dessus du Vulgaire ; c'est elle
 » qui met l'Univers aux pieds des
 » Sages. Ne t'informe point si cet-
 » te grandeur est réelle ou imagi-
 » naire ; il suffit pour ton bonheur
 » que tu te croyes grand , & pour
 » ta gloire que les autres ayent de
 » toi la même opinion. Tu détrui-
 » ras les préjugés ; tu feras la guer-
 » re aux erreurs ; tu extermineras
 » tous les principes que les foibles
 » humains se sont formés , ou ont
 cru

» cru trouver dans leur cœur. Ton
 » devoir est désormais de leur prou-
 » ver qu'ils ont été dupes ; affer-
 » mis - toi dans le mépris qu'ils
 » méritent. Ils t'en estimeront da-
 » vantage. Tu peux planer dans
 « les Airs. Considères l'Univers
 » du haut de ta grandeur , & ne
 » te rabaisles jamais que pour
 » fondre sur les erreurs , comme
 » l'aigle fond sur sa proie «. Il dit,
 & s'éloigne de moi.

Je levai les yeux , mes regards
 s'étendoient sur un vaste horizon
 proportionné à ma taille. Je m'é-
 lançai dans les airs , rien n'échap-
 poit à ma vue. J'appercevois des
 Etats entiers , & les Sociétés hu-
 maines étoient pour moi de misé-
 rables

tables fourmilieres. Que voyois-je en effet ? Des Rois qui commandoient à des peuples , & usurpoient sur leurs sujets ces droits que s'arrogeoient les premiers peres de famille sur leurs enfans. Je disois avec emphase » Qui a don-
 » né à cet individu l'autorité qu'il
 » exerce sur tant de millions d'hom-
 » mes ? Où est le titre de cette con-
 » vention ? Il doit cependant exi-
 » ster , ou * leur droit seroit ima-
 » ginaire. Comment ces malheu-
 » reux animaux que l'on attache

* Voyez Locke , *du Gouvernement Civil* ; le mot , *Autorité* , *Dict. Encycloped* premier vol. avant l'Arrêt du Conseil qui le supprime. *Discours sur l'inégalité des Conditions* , pag. 156 , 157 , 158 , 159 & suiv.

E au

» au joug , ont-ils oublié que leur
 » liberté est imprescriptible com-
 » me celle des lions ? Aveugle &
 » misérable genre humain tu te
 » vantes d'être destiné à la Socié-
 » té , & tu n'est né que pour l'es-
 » clavage *.

Plus loin, je voyois des Souve-
 rains qui , après des guerres lon-
 gues & cruelles , faisoient des
 Traités, & s'occupoient du soin de
 rétablir la paix ! » O Nature ! m'é-
 » criois-je , comment tes enfans
 » se font-ils éloignés si follement
 » de l'état heureux où tu les avois
 » placés ? Mere bienfaisante , en
 » faisant l'homme Sauvage, *tu avois*

* *Discours sur l'inégalité des Conditions* , pag.
 147 & 148.

« écarté de lui toutes les misères
 « dont il est susceptible ; il a voulu
 « vivre avec ses semblables , & il
 « est devenu malheureux. C'est la
 « Société qui porte nécessairement
 « les hommes à s'entrehaïr *. La rai-
 « son de chaque particulier lui dicte
 « des maximes directement contrai-
 « res à celles que la raison publique
 « prêche au corps de la Société...
 « Dans cet état de choses , les hom-
 « mes sont forcés de se caresser & de
 « se détruire mutuellement , ils nais-
 « sent ennemis par devoir & four-
 « bes par intérêt ; la raison publique
 « de l'Univers les porte à faire des
 « Traités ; la raison particulière de
 « chaque état les porte à les violer ».

* Discours sur l'inégalité des Conditions , note 7.

Il n'est pas nécessaire que j'avertisse ici que j'étois alors *sous le charme* , * & dans le plus fort du délire. Cette idée qui m'a souvent humilié depuis m'empêchera de rendre un compte détaillé de tout ce qui m'arriva dans cet état de folie. Il seroit peu décent d'entretenir ici mon Lecteur de cent visions ridicules que je ne me rappelle aujourd'hui , que comme on se retrace un rêve long & fatigant.

Si , pendant tout le tems qu'il a duré , je n'ai commercé qu'avec des Cacouacs , je n'ai point ici d'excuses à demander ; car si mes réflexions étoient absurdes & mes

* *Entretiens à la suite du Fils Naturel.*

expressions insolentes , elles ne cédoient rien à celles qui étoient tous les jours dans la bouche des principaux de la Colonie. Mais si ces Enchanteurs m'ont réellement conduit ailleurs, si j'ai malheureusement parlé devant quelqu'homme sensé , ou devant quelqu'honnête Citoyen , je ne craindrai point de leur demander ici pardon de toutes les impertinences que je puis avoir dites en leur présence.

Si , par exemple , j'avois mis les Princes qui n'ont point adopté les idées des Cacouacs dans la classe du *Vulgaire des Rois* ; * si j'avois débité que ce n'est qu'aux Cacouacs qu'est dû l'hommage du

* Expression Familiere aux Cacouacs.

genre humain , par cette raison admirable que *c'est à celui qui connoît l'Univers , & non à celui qui le défigure , que les hommes doivent leurs respects* * ; si en partant de-là j'avois placé mes nouveaux amis au-dessus même des Souverains , si j'avois assuré que ce que les hommes ont toujours eu de plus sacré , n'est qu'un amas de préjugés & de superstitions qui devoit faire place à la lumière que nous étions destinés à répandre , je reconnoîtrois humblement qu'en répétant tous ces discours si familiers à mes Confrères , j'ai dit autant de sottises qui auroient mérité une punition réelle, si l'on n'eût

* *Mélange de Littérature, d'Histoire &c. Ch. 33.*

eu aucun égard à l'aliénation de mon esprit.

Après cette déclaration modeste, je ne craindrai point d'avouer que tant que dura mon yvresse magique je ne pensai ni à mes parens , ni à mes amis , ni à mes anciens Concitoyens. Absolument indifférent sur les liens qui m'avoient autrefois attaché à ma Patrie , je n'en connoissois plus d'autre pour moi que l'Univers entier. Je me croyois bonnement destiné à l'éclairer , à le conduire , à le réformer ; j'avois totalement oublié tous mes devoirs particuliers , & je n'envisois plus que ce devoir général. Je ne pouvois être assez étonné que les Cacouacs n'eussent point

encore été chargés de l'administration d'aucun Etat. J'espérois même que le genre humain , connoissant un jour ses besoins , & abdiquant ses préjugés , viendrait prier cette Nation bienfaisante de rétablir dans l'Univers la liberté , & l'égalité que tant de loix injustes en avoient bannies.

Mon tems se partageoit entre les plaisirs de toute espèce & les entretiens brillans que j'avois avec les plus habiles Cacouacs. Souvent je voyageois avec eux ; il me sembloit que notre agilité prodigieuse égalant en quelque façon la vivacité des mouvemens de notre ame , nous nous transportassions en un moment dans les pays les moins

moins connus de l'Univers. C'étoit là que nous découvrions mille petits faits ignorés du reste des hommes , & par lesquels nous espérons détruire un jour la créance universelle accordée aux grands événemens que toute la terre atteste ; car nous ambitionnions surtout la gloire de détruire.

C'étoit dans ce généreux dessein que nous avions soin de recueillir précisément ce qu'il y avoit de plus ridicule dans quelques usages ou dans quelques maximes de certains peuples. Nous commençons par chercher à concilier de la faveur & du respect aux erreurs les plus grossières : nous voulions les faire regarder comme aussi solidement

ment

ment appuyées que les principes dont la Vérité, ou est reconnue par tous les hommes, ou est attestée par les monumens les plus authentiques. C'étoit à côté de ces grandes maximes que nous mettions une foule de contes apochryphes & dignes de mépris : nous en construisions une espèce d'édifice que nous savions bien qu'il nous feroit facile de renverser , persuadés en même-tems qu'il entraîneroit par sa chute la ruine des principes sur lesquels les hommes de tous les tems & de tous les lieux ont posé les fondemens de leur Société. Une noble entreprise charmoit surtout notre ambition , c'étoit de faire tomber à la fois toutes les

Reli-

Religions de l'Univers. La véritable nous embarassoit beaucoup ; mais nous nous flatons de la faire perdre de vûe dans la foule des superstitions qui caractérisoient toutes les autres. Dans cet illustre projet les Cacouacs ne se croioient point encore assez surs de leur magie , & ils étoient bonnement convenus d'employer le mensonge & la mauvaise-foi. Comme j'ai dit plus haut qu'ils me paroissoient persuadés de leur systême , leur conduite ne laissoit pas de me surprendre ; car malgré l'enchantement je n'ai jamais pu comprendre que l'on fût obligé de mentir hardiment , pour détruire des erreurs.

Quoi-

Quoiqu'il en soit , les rôles étoient partagés entre les principaux Cacouacs ; chacun avoit son travail qui lui étoit assigné , & tous devoient concourir au but général. Le Vulgaire n'étoit destiné qu'à applaudir , & à débiter les grandes phrases de ses maîtres : pour les Illustres de la Colonie , voici à peu près comment ils avoient distribué entre eux l'usage qu'ils devoient faire de leurs talents.

L'un s'étoit proposé de démontrer à l'Univers que rien n'est moins nécessaire que l'existence d'un Dieu , & qu'absolument parlant le monde pouvoit très-bien se passer d'un être Créateur & Conser-
vateur.

vateur. Il ne falloit pour cela que des élémens éternels & du mouvement, l'un & l'autre nécessaires. Cela une fois supposé, ce qui n'étoit pas plus difficile que de supposer un Dieu, le monde alloit tout seul; la circulation du sang dans un citron, le développement des germes dans une plante, & les remords qui tourmentent le scélérat avoient absolument la même cause. Ce n'est pas qu'il ne fût possible qu'il existât un Dieu, mais ce n'étoit pas la faute de l'Homme s'il n'avoit aucune preuve certaine de son action & de son influence.

Quelqu'imbécile eût pu trouver étonnant qu'un mouvement aveugle eût produit tant de merveilles
&

& tant d'arrangemens auffi fenfés ; qu'il eût , par exemple , placé des dents fur le paffage des alimens , qu'il eût mis les yeux de l'Homme au-deffous de fon front & non à fes talons , fes mains au bout de fes bras & non à fon oreille. Aufi un autre Cacouac étoit chargé de mettre en paralléle, avec ces preuves d'une intelligence fupérieure , tous les maux qui affligent l'Homme & tant d'effets finguliers dont il n'apperçoit point la deftination. De ce que l'on ne conçoit pas tous les ouvrages de la fageffe Divine , il devoit conclure habilement qu'elle n'exifte pas.

Le travail d'un autre avoit pour objet de trouver dans l'hiftoire des
 preuves

preuves de ce système si utile : il recueilloit des faits & prouvoit que le hazard le plus aveugle avoit conduit tous les événemens. Il avoit fait une liste magnifique de tous les scélérats qui avoient vécu dans la prospérité & qui étoient morts tranquilles. Il leur opposoit le catalogue d'une foule de bons Rois qui avoient été infortunés , & de gens de bien qui avoient péri de misère. S'il avoit à parler des guerres entreprises par un Souverain, il sçavoit observer judicieusement que la seule qu'il eût eu de justes raisons de soutenir avoit été la seule malheureuse : * on eût

* *Essai sur l'Histoire Générale.* Le même Auteur, pour prouver que le monde est gouverné par une
peut-

peut-être objecté que tout devoit être compensé dans un autre vie. Mais notre sçavant Cacouac avoit réponse à tout ; l'ame des bêtes qu'il ne connoissoit point devoit lui fournir des preuves sans réplique de la matérialité de la sienne propre. Il devoit convaincre tous les hommes qu'ils n'étoient que des pures machines , qu'un enfant & un petit chien se ressembloient à merveille , * & qu'entre une taupe & Archimède , il n'y avoit

fatalité aveugle : remarque judicieusement que l'Empire Ottoman qui avoit pu attaquer l'Empire d'Allemagne pendant la longue guerre de 1701 , attendit la conclusion totale de la paix pour faire la guerre contre les Chrétiens.

** Voyez le même Auteur , Mélange de Littérature de Philosophie & d'Histoire.*

d'autre

d'autre différence que celle du plus ou du moins de finesse des organes.

Ce même Cacouac (car c'étoit un homme universel , & le plus laborieux de tous) avoit promis à sa Nation , que s'il ne pouvoit détruire l'idée de la Divinité , il anéantiroit du moins les preuves de la Révélation. Pour réussir dans ce dernier projet , il avoit une méthode admirable. Il ramassoit les contes des Indiens , les Fables anciennes & modernes , les absurdités du Mahométisme ; tout lui étoit bon. Il affectoit de donner un air de raison à toutes ces folies qu'il plaçoit gravement à côté de la Religion Chrétienne, sur laquel-

le il cherchoit à jeter le ridicule *. Il ne lui en coutoit rien pour prêter à celle-ci beaucoup d'absurdités ; car je l'ai dit , on étoit convenu dans la Colonie que l'on pourroit mentir. Restoit à détruire les preuves de fait : notre vénérable les nioit toutes , & cela lui suffisoit. Les titres les plus authentiques , les histoires les plus anciennes , les monumens les plus incontestables échappés à la ruine des tems , tout devoit être brûlé , oublié , compté pour rien.

* Je ne sçai ou l'on lit qu'en Egypte un fou s'avisa un jour d'amasser autour de la plus belle des pyramides une prodigieuse quantité de fagots ; il y mit ensuite le feu : quand ils furent réduits en cendre , il se frottoit les yeux , & étoit tout surpris de voir encor la pyramide.

Cette

Cette religion qui a triomphé de toutes les autres , s'étoit établie comme toutes les Sectes de Philosophie , sans la moindre contradiction. Déce & le sage Diocletien avoient favorisé ses progrès. L'illustre Cacouac , ne doutoit point que tout l'Univers ne dût l'en croire sur sa parole , & qu'un Sage qui avoit si bien prouvé qu'un grain de matiere peut se rappeler le passé & prévoir l'avenir , ne dût anéantir par son souffle tout-puissant les faits les plus certains.

Un autre se joignoit à cet infatigable ouvrier. Il faisoit jour & nuit des expériences pour prouver que les loix du mouvement ne s'accordent point avec la Religion

révélée. Il n'avoit garde d'appeler des témoins pour observer ses travaux. Mais il disoit : » Une religion appuyée sur des faits ne » tiendra jamais contre mes découvertes. Les hommes ont beau » dire , *J'ai vu* ; je ne dois point » les croire , si ce qu'ils ont vu est » inconciliable avec les résultats » que me fournit la Chimie ; car » mon alembic est une machine » plus sûre que leurs yeux «.

Je ne finirois point, si je voulois rapporter en détail toutes les occupations des Principaux de cette Nation , & j'aurois trop à rougir, si j'avouois ici les miennes. J'observerai seulement que la preuve la plus forte que je puisse donner
de

de la magie qui m'avoit aliéné l'esprit , est que pendant plus de six mois je crus tout ce que me dirent les Cacouacs , je suivis leurs usages , & j'adoptai leurs mœurs.

Cependant , soit que le vieillard , qui n'avoit ouvert que deux ou trois coffres , ne m'eût point soufflé assez de poudre dans les yeux , soit que mon ame fût d'une autre trempe que celle des Cacouacs , au bout de six mois je sentis quelque vuide au fonds de moi. Peut-être le charme commençoit-il à se dissiper de lui-même. Il me sembloit que mon esprit augmentant en surface , eût laissé évaporer la substance qui eût dû y

entretenir pour toujours la cha-
 leur & la vie. » Il y a long-tems ,
 » me dis-je un jour a moi même ,
 » que je suis devenu Cacouac, J'ai
 » perdu des Vérités qui m'avoient
 » autrefois consolé , qui m'avoient
 » soutenu , qui m'avoient paru être
 » le lien de toutes le Sociétés , &
 » gravées dans mon cœur comme
 » dans celui de tous les hommes.
 » Je me trompe; ces Vérités étoient
 » autant de préjugés de mon en-
 » fance. C'étoient des contes de
 » ma nourrice. Mais où donc est-
 » elle cette Vérité dont le nom
 » retentit chaque jour à mon oreil-
 » le ? Ce n'est ici qu'un mot vuide
 » de sens. C'est une ombre que je
 » veux saisir , & qui m'échappe :
 on

« on m'a tout ôté ; qu'a t'on mis
 « à la place. Je croyois des My-
 « stères attestés par le monde en-
 « tier ; on y a substitué d'autres
 « Mystères beaucoup plus incom-
 « préhensibles , & dont je n'ai pour
 « garant que la foi des Cacouacs
 « qui m'ont enlevé à mes parens ».

A peine eus-je fait cette réflexion ,
 qu'il me sembla que je décroissois
 de quinze pieds , & que le mê-
 me changement se faisoit dans tous
 ceux qui m'environnoient.

Ce Phénomène me surprit étran-
 gement. Il augmenta ma défiance.
 Je voulus voir tous les Cacouacs
 en particulier , & leur demander
 quelque Vérité qui fût à mon usa-
 ge , & me tenir lieu de quelque

chose. J'ai dit en commençant qu'ils en étaloient de toutes les espèces : mais lorsqu'il fut question de choisir ce qui me convenoit , je ne trouvai qu'embarras , difficultés , incertitude. Ce que l'un me donnoit pour une Vérité, l'autre le critiquoit comme une absurdité ridicule. Les Cacouacs se disputoient avec chaleur & même avec aigreur dès qu'il s'agissoit de convenir de quelque chose , & je voyois avec quelque honte & même avec un peu de chagrin , que depuis qu'ils m'avoient naturalisé , ils ne s'étoient encore accordés que sur la nécessité de tout anéantir. Lorsque j'eus fait cette triste expérience je trouvai

encore

encore ma taille dimniuée de quinze pieds , il ne m'en restoit plus que trente de soixante que j'avois auparavant. Je résolus en moi-même de m'échapper un jour & de voyager seul ; bien résolu de revenir au camp , si je ne trouvois pas mieux ; car au défaut de Vérité j'y avois au moins des plaisirs.

J'avois formé cette résolution lorsque les Aléthophiles , cette petite Nation dont j'ai parlé plus haut , déclarerent la guerre aux Cacouacs par un Héraut d'armes qui me parut un Pygmée. On reçut ce Député avec de grands éclats de rire ; on le menaça de le donner aux enfans pour leur servir de poupée ; & cependant
on

on donna des ordres pour que chacun prît les armes.

Je n'avois pas une passion bien violente de me battre pour un peuple dont j'avois quelque sujet de me défier, & dont je me dégoûtois peu à peu. Lorsque nos troupes furent assemblées, je m'y trouvais à peu près comme un Saxon dans celles du Roi de Prusse. Cependant, le combat me paroissoit devoir être si inégal, que je ne craignois point le danger, & que je doutois encore moins de la victoire.

Nous sortîmes du camp ; nous nous rangeâmes en bataille, & nous ne fumes pas long-tems sans appercevoir un détachement des

Alétho-

Aléthophiles qui marchoit à nous. Notre armée s'ébranla , & l'ennemi nous attendit avec une fécurité dont je fus effrayé pour lui. Nos trompettes faisoient un fracas épouvantable. Les ennemis nous répondirent par leurs cris ; ils gardèrent ensuite le silence le plus profond. Mais à peine étions-nous à leur portée que leur détachement se dispersa. Nous crumes qu'ils alloient prendre la fuite , & les Cacouacs crièrent victoire. Mais ce dispersement des Aléthophiles étoit une preuve de leur confiance. Ils se répandirent dans la campagne , nous environnerent & tirèrent tous à la fois ce petit instrument dont j'ai déjà fait mention,

tion. Un sifflement universel & fort aigu vint frapper nos oreilles.

Je n'oublierai jamais ce moment ; en un clin d'œil il me sembla que tous les Cacouacs, & moi-même nous tombassions de vingt-cinq pieds de haut. Je me vis plus petit même , que ces soldats qui un instant auparavant étoient l'objet de notre mépris & de ma pitié. Ce n'est pas tout , notre armée se débanda en même tems. Tous les Cacouacs se mettent à fuir , les uns vers le camp , les autres dans la campagne. Je courois moins vite qu'eux. Il sembloit que l'étonnement m'eût ôté toute mon activité. Je fus bientôt atteint par deux Aléthophiles , qui me firent leur prison-

prisonnier. » Jeune Etranger , me
 » dirent-ils , nous n'en voulons ni
 » à ta vie , ni à tes biens. Il y a
 » trop long-tems que tu es la dupe
 » de l'illusion , il n'est pas juste que
 » tu en fois un jour la victime. Suis-
 » nous ; nous te rendrons à ta Pa-
 » trie , à tes amis , à tes devoirs.

Hélas ! je me sentis alors si
 honteux de tout ce qui m'étoit
 arrivé , que je répondis , en détour-
 nant les yeux. » Qui que vous
 » foyez , je vous regarde comme
 » mes libérateurs ; je suis prêt à me
 » laisser conduire. Permettez-moi
 » seulement de rentrer dans le
 » camp pour y reprendre les effets
 » que j'y ai laissés , & pour y de-
 » mander des nouvelles d'un fidé-
 le

» le domestique qui est sans dou-
 » te encore au pouvoir de ces
 » Enchanteurs.

A ce mot d'*Enchanteur*, un des
 deux soldats se mit à rire : » Plai-
 » sant enchantement , me dit-il ,
 » qu'il est si facile de détruire ! Au
 » reste , si tu crains si fort la magie
 » des Cacouacs , nous ne voulons
 » pas que tu retombes dans leurs
 » pièges , & nous t'accompagne-
 » rons jusqu'à leur camp : prends
 » ce sifflet & ne crains rien « .

Nous marchâmes, & dans le che-
 min mes nouveaux guides m'ap-
 prirent la Nature du charme que
 j'avois éprouvé. Ils le connois-
 soient mieux que personne, & c'est
 pour cela qu'ils avoient trouvé le
 moyen

moyen de le lever. Une chose m'embarraſſoit ſeulement , c'étoient les voyages que j'avois cru faire dans je ne ſçai combien de pays inconnus. J'appriſ que ces voyages n'avoient rien de réel que les Cacouacs qui étoient toujours reſté les mêmes pendant tout le tems que je m'étois cru un prodige , avoient le talent de faire ainſi voyager leurs priſonniers, a moyen de certaines feuilles qu'il leur mettoient devant les yeux & ſur leſquels on avoit gravé tout ce que je croyois avoir vu dans les différentes parties du monde.

Au bout d'un quart d'heure nous arrivâmes au camp. Nous le trouvâmes déſert , ſoit que la peur eût empêché.

empêché les Cacouacs d'y rentrer, soit que voyant de loin deux Aléthophiles, ils craignissent encore quelque coup de sifflet & se fussent cachés. J'apperçus bientôt ma tente, nous y entrâmes. Les castolettes ne fumoient plus. Les roses étoient flétries. Le livre étoit dans la boue & rongé des vers. Je cherchai mes petits meubles & mon argent, je ne trouvai rien : je cherchai encore. Enfin j'apperçus sur ma table une lettre à mon adresse. Elle étoit de l'écriture de Valentin. Je l'ouvris, & voici ce que j'y lus ;

MON

MON CHER MAÎTRE ;

» Tous les êtres vivans sont
 » égaux par la Nature , & ont le
 » droit aux mêmes biens ; c'est par
 » une convention libre que les
 » hommes se sont obligés à ne se
 » point dépouiller les uns les au-
 » tres. La justice n'est fondée que
 » sur l'intérêt ; le grand & l'unique
 » mobile de nos actions est l'amour
 » de soi-même ; & la loi fondamen-
 » tale de la Société est * de faire
 « son propre bien avec le moindre
 « mal d'autrui qu'il est possible.
 » Or , Mon cher Maître , j'ai be-
 » soin de votre argent : en l'em-

* Toutes ces Maximes sont tirées des Ouvrages des Cacouacs , & la dernière est prise mot à mot dans le *Discours sur l'inégalité des conditions*.

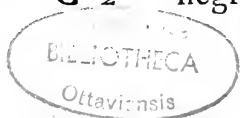
» portant avec moi je ne vous fais
 » précifément que le tort infépara-
 » ble de mon bien-être. Je vous le
 » vole en votre abfence ; j'aurois
 » pu le ravir en vous égorgeant.
 » Mais un véritable Cacouac ne
 » fait jamais de mal à fes fembla-
 » bles que lorsqu'il y eft forcé pour
 » fon propre bien. Au furplus com-
 » me je veux être juſte , je renonce
 » très-librement à tous les avan-
 » tages qui pouvoient me revenir
 » de la convention , fur laquelle eft
 » fondée la Société : je décharge
 » dès aujourd'hui le genre Humain
 » de toutes les obligations qu'elle
 » lui impoſe envers moi. Je parts
 » pour l'Allemagne ; & ſi vous
 » pouvez me voler ou me faire
 pendre ,

» pendre , je vous le permets de
 » tout mon cœur. Daignez agréer
 » un petit présent que je vous fais
 » en partant , & qui vaut pour le
 » moins votre montre & votre ta-
 » batière que j'ai cru ne point de-
 » voir séparer de votre bourse. Ce
 » gage que je vous laisse de ma
 » reconnoissance est un ouvrage de
 » ma composition. Je l'ai déposé
 » dans le Magasin des Sciences &
 » des Arts. Il est intitulé : *Nouvelles*
 » *découvertes sur la tragédie , ou l'art*
 » *de composer de très-belles Scènes de*
 » *grimaces*. Cet écrit vous prou-
 » vera que pour avoir étudié ici les
 » sciences utiles (a) je n'ai pas

* Valentin avoit appris à mentir chez les Ca-
couacs. J'ai sçu depuis , que l'ouvrage qu'il s'at-

G 2

négligé



• négligé pour cela les talens
 • agréables. Je suis avec le plus
 • profond respect , M O N C H E R
 • M A Î T R E , votre &c. *Signé* le
 Cacouac Valentin.

Je gémissais lorsque je lus cette
 épître singulière , & je regretai
 sincèrement mon pauvre valet
 dont j'ai depuis appris la fin mal-
 heureuse ; plutôt à Dieu que mon
 argent & mes bijoux lui eussent
 mieux servi ! J'embrassai mon gui-
 de Aléthophile. J'avois le cœur
 ferré & j'y sentois naître pour les
 Cacouacs une haine qui ne se pou-
 voit retenir. Je marchois en silen-
 ce , & je repassois avec confusion

tribue dans cette lettre n'étoit point de lui , mais
 d'un des plus illustres de la Colonie.

ces systèmes ridicules , ces opinions absurdes , ces maximes funestes , ces folies de toute espèce dont je m'étois si long-tems nourri. Mes nouveaux Maîtres me consolèrent. » Gardes-toi de haïr ces
 » gens-là , me dirent-ils , ce seroit se mettre dans un nouveau
 » genre de dépendance , dont ils
 » fauroient encore s'applaudir.
 » Vas , jeune Etranger , le mépris
 » public est le seul châtiment dû à
 » l'extravagance «. Je répondis aux Aléthophiles qu'ils étoient peu féroces. Nous continuâmes notre route. Je sentis pendant le reste du voyage renaître le calme dans mon ame. Je priai mes guides de vouloir bien me laisser le sifflet

qu'ils m'avoient confié , résolu de m'en servir dès que je verrois l'ombre d'un Cacouac. J'arrivai dans ma Patrie. Hélas ! je m'aperçus qu'il y avoit long-tems que j'en étois dehors. Le dirai-je ? ces Cacouacs dangereux & ridicules , ces Cacouacs que le sifflet met en fuite , je trouvai qu'on leur avoit donné le nom de *Philosophes* , & qu'on imprimoit leurs Ouvrages.





PREMIER MÉMOIRE SUR LES CACOUACS

*Inséré dans le Mercure de France , I Vol.
du Mois d'Octobre , pag. 15 ,
sous le titre d'*

AVIS UTILE.

VERs le quarante-huitième degré de latitude septentrionale , on a découvert nouvellement une Nation de Sauvages , plus féroce & plus redoutable que les Caraïbes ne l'ont jamais été. On les appelle *Cacouacs* (1) : ils ne portent ni flèches , ni massues : leurs cheveux sont rangés avec art ; leurs vêtemens brillans d'or , d'argent & de mille couleurs , les rendent semblables aux fleurs les plus éclatantes , ou aux oiseaux les plus richement pannachés : ils semblent n'avoir d'autre

(1) Il est à remarquer que le mot Grec *κακός* , qui ressemble à celui de *Cacouacs* , signifie *méchant*.

soin que de se parer , de se parfumer & de plaire : en les voyant , on sent un penchant secret qui vous attire vers eux : les graces dont ils vous comblent , sont le dernier piège qu'ils emploient.

Toutes leurs armes consistent dans un venin caché sous leur langue ; à chaque parole qu'ils prononcent , même du ton le plus doux & le plus riant , ce venin coule , s'échappe & se répand au loin. Par le secours de la magie qu'ils cultivent soigneusement , ils ont l'art de le lancer à quelque distance que ce soit. Comme ils ne sont pas moins lâches que méchans , ils n'attaquent en face que ceux dont ils croient n'avoir rien à craindre : le plus souvent ils lancent leur poison par derriere.

Parmi les malheureux qui en sont atteints , il y en a qui périssent subitement : d'autres conservent la vie , mais leurs plaies sont incurables , & ne se referment jamais ; tout l'art de la médecine ne peut rien contr'elles : d'ailleurs on les prend souvent pour être naturelles. Ceux qui en sont frappés deviennent des objets d'horreur , de mépris , & le plus souvent d'une dérision qui n'est pas moins cruelle : tout

le monde les fuit ; leurs meilleurs amis rougissent de les connoître & de prendre leur défense.

Les Cacouacs ne respectent aucune liaison de société , de parenté , d'amitié , ni même d'amour : ils traitent tous les hommes avec la même perfidie ; on remarque seulement en eux un plaisir un peu plus vif à répandre leur poison sur ceux dont ils ont éprouvé l'amitié ou les bienfaits ; en ce cas , ils ont pourtant soin de l'assaisonner du suc de quelques fleurs ; car , malgré leur cruauté , ils ne perdent jamais de vue l'envie de plaire , d'amuser & de séduire.

Ils paroissent d'abord les plus sociables de tous les hommes ; ils les recherchent & veulent en être recherchés : mais tout ce qu'ils en font , n'est que dans le dessein d'exercer leur méchanceté , qui ne peut avoir aucune prise sur ceux qui ont le bonheur de n'être pas connus d'eux. Plus vous les voyez affecter de graces , de gaieté , de vivacité , plus vous devez vous en défier ; c'est ordinairement - là l'instant qu'ils choisissent pour darder leur venin : vous vous livrez à l'enjouement qu'ils vous inspirent , & vous êtes tout-

étonnés de l'abondance du poison qui s'est insinué dans vos oreilles , & qui vous a porté à la tête les idées les plus sinistres & les plus cruelles. Malheur à ceux qui se plaisent à les voir & à les entendre ! Quelques précautions qu'ils prennent , quelques protestations que les Cacouacs leur fassent de les épargner , ils n'ont pas plutôt le dos tourné qu'ils éprouvent leur rage.

Cependant ces Barbares , tout Barbares qu'ils sont , se craignent mutuellement , & ne s'attaquent guere entr'eux : mais quand ils rencontrent quelqu'un qui n'est pas initié dans les mysteres de leur magie , ils le poursuivent impitoyablement : du reste , parce qu'ils détestent toute vertu , ils n'en admettent aucune sur la terre , & affectent de croire tous les hommes pervers : il suffit d'être modeste , honnête , bienfaisant pour être en butte à leurs traits.

On exhorte ceux qui voyageront vers cette contrée , à se munir de bonnes armes offensives. On a observé que ces Sauvages les craignent beaucoup : à leur simple vue , ils cessent de rire & de faire rire ; ce qui est un signe assuré qu'ils sont

forcés de retenir leur venin : il reflue alors sur eux , même avec tant de violence , qu'ils périroient bientôt , s'ils ne s'échappoient promptement pour aller chercher des objets sur lesquels ils puissent les dégorger : c'est-là leur unique occupation. On les voit courir çà & là , & roder sans cesse dans cette vue.

Les hommes les plus barbares que l'on ait découverts jusqu'ici , ne sont point sans quelques qualités morales ; les insectes les plus déplaisans , les reptiles les plus venimeux , ont quelques propriétés utiles. Il n'en est pas de même des Cacouacs : toute leur substance n'est que venin & corruption ; la source en est intarissable & coule toujours. Ce sont peut-être les seuls êtres dans la nature qui fassent le mal précisément pour le plaisir de faire du mal.

On a des avis sûrs que quelques-uns de ces monstres sont venus en Europe ; ils se sont appliqués à contrefaire le ton de la bonne compagnie , pour s'y introduire & s'y mieux cacher : on les rencontre dans les cercles les plus agréables. Ils recherchent particulièrement la société des femmes qu'ils affectent d'aimer ; mais c'est

contr'elles qu'ils exhalent leur venin de préférence. Il seroit difficile de fixer des indices certains pour les reconnoître : on conseille seulement de se défier des gens qui plaisantent surtout ; on découvre tôt ou tard que ce sont des Cacouacs.

F I N.

MELANIDE.

COMEDIE NOUVELLE

De Monsieur DE LA CHAUSSE'E, de
l'Académie Française.

EN CINQ ACTES EN VERS.

*Représentée sur le Théâtre de la Comédie Française
au mois de Mai 1741.*

Le prix est de 30 sols.



A PARIS,

Chez PRAULT fils, Quai de Conty, vis-à-vis
la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

7A70

THE CITY OF NEW YORK

IN SENATE

JANUARY 1, 1900

REPORT

OF THE

COMMISSIONERS OF THE LAND OFFICE

IN RESPONSE TO A RESOLUTION PASSED BY THE SENATE

APRIL 1, 1899

ALBANY: J.B. LIPPINCOTT & CO. PRINTERS

1900

THE CITY OF NEW YORK

IN SENATE

1. . 3

MÉLANIDE,
COMÉDIE

En cinq Actes , en Vers.

A C T E U R S.

DORISE'E , veuve. *M^{lle} de la Motte.*

ROSALIE , fille de } *M^{lle} Grandval.*
Dorifée.

THE'ODON , beau-frere } *M. Montmeny.*
de Dorifée.

LE MARQUIS D'OR- } *M. Sarazin.*
VIGNY , amant de Ro-
falie.

ME'LANIDE , amie de } *M^{lle} Gauffin.*
Dorifée.

D'ARVIANE , amant de } *M. Grandval.*
Rosalie.

UN LAQUAIS.

La Scene est à Paris , dans un Hôtel.



MÉLANIDE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.
DORISE'E, MELANIDE.

MÉLANIDE.

J'AURAI fait à Paris un voyage inutile.

DORISE'E.

Mais auriez-vous mieux fait de demeurer tranquille

Au fond de la Bretagne, où, depuis si long-tems,
Vous avez essuyé des chagrins si constans?

A ij

Ils étoient ignorés ; & le secret console.

Je ne crains que l'éclat.

D O R I S E' E.

Quelle crainte frivole !

N'êtes-vous pas ici comme au fond d'un désert ?

Aucun de vos secrets n'y sera découvert.

M E' L A N I D E.

S'ils étoient divulgués , j'en serois désolée.

D O R I S E' E.

Sachez qu'à Paris même on peut vivre isolée.

Dès que l'on fuit le monde , il nous fuit à son tour ;

Ainsi , ne craignez point l'éclat d'un trop grand
jour.

Dans votre appartement reculé , solitaire ,

A tous les importuns vous pourrez vous soustraire,

Il vous est fort aisé , si vous le trouvez bon ,

De n'admettre que moi , ma fille , & Théodon ,

Je vous l'ai toujours dit , ma chère Mélanide ,

Comptez que mon beau-frère est un ami solide ,

Un homme essentiel. Je l'éprouve aujourd'hui.

Hélas ! Je deviendrois bien à plaindre sans lui ,

Daignez donc l'honorer de votre confiance ,

Et vous en rapporter à son expérience.

M E' L A N I D E.

J'ai suivi ses conseils , mais sans trop espérer

Que ses soins généreux puissent rien opérer.

Je crois même entrevoir qu'il n'oseroit m'instruire...

D O R I S E' E.

Par de fausses terreurs vous vous laissez séduire.

Ah! Vous méritez trop , pour espérer si peu.

Mais permettez qu'enfin je vous fasse un aveu

Qui , depuis quelque tems , m'embarrasse & me pèse.

M E' L A N I D E.

D'où vient ?

D O R I S E' E.

C'est que je crains ...

M E' L A N I D E.

Quoi ?

D O R I S E' E.

Qu'il ne vous déplaîse.

M E' L A N I D E.

Vous me connoissez mal. Eh , de grace, ordonnez

Puis-je vous être utile ?

D O R I S E' E.

Oui , sans doute. Apprenez

Celui de mes chagrins qui m'est le plus sensible,

Ma fille en est la cause.

M E' L A N I D E.

Ah ! Seroit-il possible ?

D O R I S E' E.

Je l'aime , elle en est digne. A son goût , comme au
mien ,

Je voudrois la pourvoir ; & vous concevez bien

Le sujet douloureux de mes peines secrètes.
 Est-ce avec peu de bien , des procès & des dettes ;
 Que je puis , à mon gré , lui choisir un époux ?
 Je crois que le plus sûr , s'il n'est pas des plus doux ;
 Seroit de ne penser qu'à gens d'un certain âge.
 Parmi ceux que m'attire ici le voisinage ,
 Il seroit un parti qui rassemble à la fois
 Tout ce qui peut d'ailleurs déterminer mon choix.
 Gloire , faveur , emplois , opulence , noblesse ,
 Tout s'y trouve , excepté la première jeunesse.

M E' L A N I D E.

Est-ce un homme de guerre ?

D O R I S E' E.

Oui ; mais très-estimé ;

M E' L A N I D E.

Aime-t-il Rosalie ?

D O R I S E' E.

Il m'en paroît charmé.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il en est la conquête ;
 Mais je crois entrevoir l'obstacle qui l'arrête ;
 Et , s'il n'a pas encor osé se proposer ,
 J'ai lieu de soupçonner qu'il craint de s'exposer . . .

M E' L A N I D E.

Madame , il faut l'aider ; vous ne pouvez mieux
 faire.

D O R I S E' E.

Vous me conseillez donc de suivre cette affaire ?

M E' L A N I D E.

Quoi! C'est un avantage; & vous vous consultez?

D O R I S E' E.

Il est vrai que j'y vois quelques difficultés.

M E' L A N I D E.

Quelles difficultés?

D O R I S E' E.

Sur-tout il en est une;

Si je poursuis le bien que m'offre la fortune,

Monsieur votre neveu sera désespéré;

A tout autre parti je l'aurois préféré.

Car enfin, son amour, dont il n'est pas le maître;

Depuis plus de deux ans s'est fait assez connoître.

Cet heureux mariage eût resserré les nœuds

De la tendre amitié qui nous joint toutes deux.

D'Arviane & ma fille étoient nés l'un pour l'autre :

Mais vous connoissez trop mon état & le vôtre.

Tant de félicité n'est pas faite pour nous :

Madame, cependant, parlez, qu'ordonnez-vous?

M E' L A N I D E.

D'Arviane, sans doute, a grand tort de prétendre

Au bonheur de pouvoir être un jour votre gendre.

S'il ose s'en flatter, je ne fais pas pourquoi.

Il manque de fortune; &, comme il n'a que moi

Sur qui puisse rouler toute son espérance,

Il poursuit un bonheur hors de toute apparence.

A iiij

Mais d'un enchantement , plus fort que mes discours ,
 Je vois bien qu'il est tems d'interrompre le cours.
 N'ayez pour d'Arviane aucune complaisance.
 Et , comme son amour & sur-tout sa présence ,
 Pourroient nuire aux projets dont vous m'entretenez ,

Mes ordres absolus lui vont être donnés.

D O R I S E' E.

Comment ?

M E' L A N I D E.

L'occasion en est fort naturelle:

N'est-il pas tems qu'il aille où son devoir l'appelle ?

Quoiqu'il prétende encor éloigner son départ ,
 Pour mes avis je crois qu'il aura quelque égard.

D O R I S E' E.

Madame , ce départ est un grand sacrifice ;
 Pourra-t-il s'y résoudre ?

M E' L A N I D E.

Il faut qu'il obéisse.

D O R I S E' E.

Je le plains.

M E' L A N I D E.

Il m'est cher.

D O R I S E' E.

Ah ! Vous pouvez l'aimer ,
 Sans craindre que personne ose vous en blâmer ;

COMEDIE.

Il a tout ce qui rend la jeunesse charmante.

ME'LANIDE.

Je lui vois tous les jours un défaut qui s'augmente.

DORISE'E.

Quel est-il ?

ME'LANIDE.

Un peu trop d'impétuosité.

DORISE'E.

Non , qu'il n'en perde rien. Tant de vivacité

Désigne un grand courage , & beaucoup de droiture ;

Ces cœurs-là font toujours honneur à la nature.

D'ailleurs, je ne crois pas qu'on puisse, à dix-huit ans,

Avoir moins de défauts avec plus d'agréments.

ME'LANIDE.

Je vous suis obligée. Il aura beau se plaindre ,

A partir dès demain je saurai le contraindre ;

Et je vais de ce pas...

DORISE'E.

Je crois le voir entrer.

Adieu. Je voudrois bien ne le pas rencontrer.

S C E N E I I.

D'ARVIANE, ME'LANIDE.

ME'LANIDE.

J'Avois à vous parler.

D'ARVIANE.

Ma joie en est extrême;

Le sujet qui m'amène est sans doute le même;

Et je venois exprès vous chercher en ces lieux.

ME'LANIDE.

Vous avez dû songer à faire vos adieux.

D'ARVIANE.

Non, Madame.

ME'LANIDE.

Tant pis. Vous auriez dû les faire;

D'ARVIANE.

Rien ne me presse encore; & je compte...

ME'LANIDE.

Au contraire;

Vous partez dès demain.

D'ARVIANE.

Sur un nouveau congé,

Qu'on m'a fait espérer, je m'étois arrangé.

M E' L A N I D E.

Vous n'en obtiendrez point, si vous voulez me plaire.
Faut-il, sur vos devoirs, qu'un autre vous éclaire ?
Et voulez-vous tomber dans le relâchement ?
Puisqu'on pense de vous avantageusement,
Conservez ce bonheur sans y porter atteinte.

D' A R V I A N E.

Ne puis-je demander sans scrupule & sans crainte,
Que l'on me renouvelle un malheureux congé ?
Est-ce donc le premier que l'on ait prolongé ?

M E' L A N I D E.

D'accord : mais le plus sage est celui qui s'en passe.
Hé ! Peut-on, sans rougir, aller demander grace,
Quand il est question de remplir son devoir ?
Quel prétexte avez-vous à faire recevoir ?
Vous n'osez me le dire ; & j'entens ce langage.

D' A R V I A N E.

Je n'imaginois pas être dans l'esclavage.
Dans ma profession, il est quelques loisirs
Que la gloire permet de prêter aux plaisirs :
Quand il en fera tems, je pourrai m'y soustraire.
Je ne fais point manquer où je suis nécessaire.

M E' L A N I D E.

J'ai vû que votre ardeur & votre activité
Ne se mesuroient pas sur la nécessité.
Un cercle moins étroit renfermoit votre zèle.
Déjà l'on vous citoit par-tout comme un modèle.

Ah ! Vos devoirs , pour vous , auroient le même appas :

Mais un charme funeste enchaîne ici vos pas.

Vous vous dissimulez le tort que vous vous faites.

Vous convient-il d'aimer dans l'état où vous êtes ?

Laissez , Monsieur , laissez l'amour aux gens heureux.

Hélas ! C'est un plaisir qui n'est fait que pour eux.

Accablé sous le poids d'une chaîne importune ,

Eh , comment voulez-vous aller à la fortune ?

Il fera tems d'aimer quand vous serez au port.

D' A R V I A N E.

Vous verrai-je toujours soupirer sur mon sort ?

Est-il si différent de celui de tant d'autres ?

M E' L A N I D E.

Ne vous comparez point.

D' A R V I A N E.

Quels discours sont les vôtres ?

Mon sort n'est pas des plus heureux , sans contre dir.

Je n'ai rien oublié. Vous m'avez assez dit

Que les infortunés , à qui je dois la vie ,

Contraints , par des malheurs , à quitter leur patrie ,

Ayant bien-tôt après fini leurs tristes jours ,

Nem'avoient , en mourant , laissé d'autres secours

Que vos seules bontés , avec quelque naissance :

Et vous avez pour moi , des ma plus tendre enfance ,

Pris des soins que le tems n'a pû diminuer ;
Tant que vous daignerez me les continuer ,
Ma situation ne sera point affreuse.

M E' L A N I D E.

Il ne tiendrait qu'à vous qu'elle fût plus heureuse ;
Mais , par un contre-tems qu'on éprouve toujours ,
La Prudence ne vient qu'à la fin des beaux jours.
L'amour , qui peut vous faire un tort si manifeste ;
N'est pas le seul écueil qui vous sera funeste :
Vous en rencontrerez bien d'autres en tous lieux.
Vous avez dans l'esprit un feu sédirieux
Qui prend de plus en plus sur votre caractère.
Le plus léger obstacle aussi-tôt vous altère ;
Vous ne supportez rien. N'apprendrez-vous jamais
L'art de dissimuler , ou de souffrir en paix
Les contrariétés dont la vie est semée ?
La moindre , dans votre ame aisément enflammée ,
Vous donne du dépit , du dégoût , de l'humeur.
Quand on veut , dans le monde , avoir quelque bon
heur ,

Il faut légèrement glisser sur bien des choses :
On y trouve bien plus d'épines que de roses.
Aux contradictions il faut s'accoutumer ,
Où , loin de tout commerce , aller se renfermer.
Ce discours vous ennuie ?

D A R V I A N E.

En quoi donc ?

J'en soupire :

Mais tels sont les avis que l'amitié m'inspire
 A la veille du jour où vous m'allez quitter ;
 Par tout où vous ferez , tâchez d'en profiter.

D' A R V I A N E .

Pourquoi ce prompt départ ?

M E' L A N I D E .

N'y formez point d'obstacle.

Le cœur d'un galant homme est son plus sûr ora-
 cle :

Interrogez-le vôtre , & suivez son conseil.

S C E N E I I I .

D' A R V I A N E *seul.*

O H , parbleu , je ne vis jamais rien de pareil ;
 C'est me tyranniser d'une façon cruelle.
 Je veux bien lui passer ses leçons & son zèle.
 Mais , qu'à propos de rien , elle fixe à demain
 Mon malheureux départ ! L'ordre est trop inhumain.
 C'est une cruauté qui n'eut jamais d'égale ;
 Et l'on ne permet pas que mon dépit s'exhale ?
 Il faut paisiblement digérer ce poison ?
 Non , malgré ma douceur , j'enrage ; & j'ai raison :

S C E N E I V.

ROSALIE, D'ARVIANE.

D'ARVIANE *allant au-devant de Rosalie,***A**H, Rosalie!

ROSALIE.

Eh bien ? Quel sujet vous agite ?

D'ARVIANE.

On prétend que je parte ; on veut que je vous quitte :

ROSALIE.

Est-ce un mal aussi grand que vous l'imaginez ?

D'ARVIANE.

Et vous aussi , cruelle , & vous m'y condamnez !

Quoi , vous me prescrivez ce départ inutile ?

Mais pour quelles raisons faut-il que je m'exile ;

Que j'aie sans besoin prévenir mon devoir ,

Et perdre des momens consacrés à vous voir ?

Vous le savez ; pour peu que la gloire m'appelle ;

Je ne balance pas à vous quitter pour elle.

Que dis - je ? Pardonnez ; ce n'est pas vous
quitter

Que d'aller acquérir de quoi vous mériter.

Mais quand rien ne m'oblige...

R O S A L I E.

Ecoutez. On m'ordonne

D'ufer de tous les droits que votre amour me donne.

On s'en prendroit à moi si vous ne partiez pas ;

Comme si je pouvois disposer de vos pas ,

Et vous faire obéir au gré de mon envie.

D' A R V I A N E.

Eh ! Qui peut mieux que vous décider de ma vie ?

Ah ! Du moins , convenez , enfin de bonne foi ,

De l'empire absolu que vous avez sur moi.

R O S A L I E.

Il faut donc m'en donner la preuve la plus claire.

D' A R V I A N E.

Je suis bien malheureux , dès qu'elle est nécessaire.

Hélas ! Je dois m'attendre à tout de votre part.

R O S A L I E.

On veut que vous partiez.

D' A R V I A N E.

Quoi , toujours ce départ ?

Vous l'avez résolu ?

R O S A L I E.

Si l'amour vous arrête ,

Vous y gagnerez peu. Sachez ce qui s'apprête.

D' A R V I A N E.

Voyons..

R O S A L I E.

ROSALIE.

Ma mere . . .

D'ARVIANE:

Eh bien ?

ROSALIE.

M'ordonne de vous fuir.

D'ARVIANE.

On n'aura point de peine à vous faire obéir.

ROSALIE.

J'obéirai , sans doute.

D'ARVIANE.

On vous l'a fait promettre ?

ROSALIE.

Et j'exécuterai ma parole à la lettre.

D'ARVIANE.

Je le crois.

ROSALIE.

Cependant vous ferez sagement

De vous prêter de même à cet arrangement ,

D'avoir l'attention d'éviter ma présence.

D'ARVIANE.

Ne faut-il pas plus loin pousser la complaisance ,

Et , pour l'amour de vous , cesser de vous aimer ?

ROSALIE.

Vous feriez bien.

D'ARVIANE *animé.*

L'avis a de quoi me charmer !

Vous vous fâchez , je crois ?

D' A R V I A N E .

J'ai tort d'être sensible ;

Et de ne pas avoir cet air toujours paisible

Qui montre que pour vous tout est indifférent !

Ah ! Je n'en connois pas de plus désespérant.

R O S A L I E .

L'égalité d'humeur fut toujours mon partage.

D' A R V I A N E .

Je ne suis pas jaloux d'un si triste avantage :

Si pour vous c'en est un ; quant à moi , je le suis :

Plus je sens vivement , plus je sens que je suis.

L'égalité d'humeur vient de l'indifférence.

Et quoique vous puissiez dire pour sa défense ,

L'insensibilité ne sauroit être un bien.

Quoi ! Jamais n'être ému , n'être affecté de rien ;

Rester au même point tout le tems de sa vie ,

Tandis qu'autour de nous tout change , tout varie ;

Borner , ou pour mieux dire , anéantir son goût ;

Ne voir , ne regarder , & n'envisager tout

Qu'avec les mêmes yeux , que sous la même forme ;

N'avoir qu'un sentiment , qu'un plaisir uniforme ;

Etre toujours soi-même ? Y peut-on résister ?

Est-ce là vivre ? Non. C'est à peine exister.

R O S A L I E .

Ainsi votre bonheur est grand ?

D'ARVIANE.

Il devroit l'être.

Enfin je vais partir.

R O S A L I E.

Je vous ai fait connoître

Qu'il le faut... Mais quel est l'état où je vous vois ?

Vous ne me quittez pas pour la première fois ,

Et vous n'avez jamais eu tant d'inquiétude !

D'ARVIANE.

Hélas ! Je vous laissois dans une solitude ,

Où vos charmes naissans , par moi seul adorés ,

De tout ce qui respire étoient presque ignorés.

A ma conquête alors l'amour bornoit les vôtres.

Grands dieux ! Que ce départ est différent des autres !

Vous restez à Paris. Déjà de tous côtés

On se plaît à semer le bruit de vos beautés.

Et sur quoi voulez-vous que mon repos se fonde ?

Je vous vois mille amans.

R O S A L I E.

Qui sont-ils ?

D'ARVIANE.

Tout le monde.

R O S A L I E.

Mais encore il faudroit me nommer...

D'ARVIANE.

Eh ! ce sont

Tous ceux qui vous ont vûë , & ceux qui vous ver-
ront.

B ij

Paroîtrez-vous toujours surprise d'être aimée ?
 Ou n'y seriez-vous pas encore accoutumée ?
 Vous feignez d'ignorer quel est votre pouvoir.
 On ne fait point d'amant sans s'en appercevoir.
 Le Marquis d'Orvigny n'est pas sous votre empire ?

R O S A L I E.

Et quand cela seroit , qu'auriez-vous à me dire ?

D' A R V I A N E.

Qu'il vous plaît de le voir épris de vos appas ,
 Et qu'ici tous les jours il ne reviendrait pas ,
 Si vous ne l'attiriez.

R O S A L I E.

Je dépens d'une mère ,
 Et d'un oncle , qui m'a toujours servi de père.
 Il m'aime : & vous savez que je puis espérer
 D'en hériter un jour , s'il veut me préférer.
 Puis-je avoir trop d'égards pour tous ceux qu'il honore ?

A l'égard du Marquis ; s'il m'aime , je l'ignore :
 Tout ce que j'en puis dire , est qu'il est fort discret.

D' A R V I A N E.

Vous lui ferez bien-tôt avouer son secret ?

R O S A L I E.

Je ne prétens lui faire aucune violence.

D' A R V I A N E.

Il ne tardera pas à rompre le silence.

Apprenez que vos yeux en savent plus que vous.
Vous leur laissez parler un langage si doux ;
Ils savent regarder d'une façon si tendre ,
Qu'on croit être bien-tôt en droit de les entendre ;
Chacun de vos regards paroît un sentiment ,
Qui semble autoriser les désirs d'un amant ;
Et dès qu'ils sont formés , l'espoir les fait éclore.

R O S A L I E.

L'avez-vous , cet espoir , qui fait que l'on m'adore ?

D' A R V I A N E.

De tous ceux que l'amour a mis sous votre loi ,
Vous n'avez jamais su désespérer que moi.

R O S A L I E.

Qui vous force à souffrir un si dur esclavage ?

D' A R V I A N E.

Vous , à qui l'on ne peut cesser de rendre hommage.

R O S A L I E.

Que vous ai-je promis ? Osez le réclamer.

D' A R V I A N E.

Ne s'engage-t-on pas , quand on se laisse aimer ?

R O S A L I E.

Ainsi vous m'apprenez , d'une façon discrète ,
Que naturellement je suis un peu coquette.

D' A R V I A N E.

Ah ! Si vous vouliez l'être , il ne tiendrait qu'à vous.

R O S A L I E.

Eh ! N'est-ce point aussi que vous seriez jaloux ?

M E' L A N I D E,
D' A R V I A N E.

Qui suis-je donc pour être exempt de jalousie ?
Mais la mienne , bien loin d'être une frénésie ,
N'est qu'un sentiment vif , & toujours animé
Par la crainte de perdre un objet trop aimé.

R O S A L I E.

Non , je vous ai connu dès l'âge le plus tendre.
Quand je pouvois encore à peine vous entendre ;
Il sembloit que , pour vous , l'amour & la raison
Auroient dû , dans mon cœur , prévenir leur saison ;
A vos fausses terreurs tout servoit de matière ;
Vous vouliez occuper mon ame toute entière.
Chez vous l'inquiétude est dans son élément :
On n'a jamais été plus injuste en aimant.
En croyant pénétrer au fond de ma pensée ,
Hélas ! Combien de fois m'avez-vous offensée ?
L'amour dans votre cœur est toujours en courroux.

D' A R V I A N E.

Ah ! Vous me trahirez , je le fais mieux que vous.

R O S A L I E.

De part & d'autre enfin laissons-là le reproche ;
Monfieur , en attendant que le tems nous rapproche ;
Il faut vous éloigner ; il faut nous séparer.
Votre départ m'importe ; allez le préparer.
Imaginez pourtant que j'y serai sensible
Autant que je dois l'être.

Ah ! Seroit-il possible ?

Oserois-je expliquer ? ...

ROSALIE.

Finissons l'entretien ;

Il n'a que trop duré : je n'écoute plus rien.

S C E N E V.

D'ARVIANE *seul.*

C'En est fait ; aux chagrins je ne suis plus en proie.

Non jamais je ne fus si transporté de joie.

L'absence est donc un bien ? ... Sans elle , aurois-je appris

Que j'ai touché l'objet dont mon cœur est épris ?

Il falloit me bannir pour savoir qu'elle m'aime.

Mais puis-je me flatter de ce bonheur suprême ?

Que dis-je ? S'il est vrai , je l'apprens un peu tard ;

Pour la première fois , au moment d'un départ ,

Ce cœur , où je n'ai vû que de l'indifférence ,

Me donne tout-à-coup une douce espérance !

Pourquoi m'aimeroit-elle ? Est-ce une trahison ?

Auroit-elle employé cet aimable poison

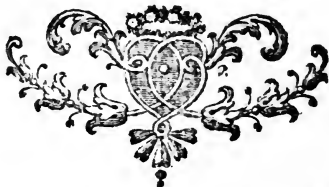
Pour me perdre?... Il faut voir. Ma présence fatigue ;

Contre mes intérêts on trame quelque intrigue :

Rosalie elle-même y pourroit avoir part.

Pour nous en éclaircir , retardons mon départ.

Fin du premier acte.



ACTE

A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

LE MARQUIS D'ORVIGNY,
THE'ODON.

LE MARQUIS.

J'Allois me plaindre à vous.

THE'ODON.

Eh, de quoi, je vous prie?

LE MARQUIS.

D'avoir empoisonné tout le cours de ma vie.

THE'ODON.

C'est me faire un reproche assez mortifiant.

LE MARQUIS.

En flattant mon amour, en le fortifiant

Dans mon ame incertaine, & toujours combatuë,

Vous avez irrité le poison qui me tuë.

Sans vous, le fol espoir ne m'eût pas enivré;

Et peut-être déjà serois-je délivré

D'un mal, qui dans le tems n'étoit pas incurable.

THE'ODON.

Mon tort est donc bien grand?

LE MARQUIS.

Il est irréparable.

Pourquoi ?

LE MARQUIS.

Sur votre appui j'en ai que trop compté !

Devois-je encore aimer ? Je vous ai raconté

L'histoire de ce triste & secret hyménée ,

Dont on me fit briser la chaîne fortunée.

Vous savez quelle fut la douleur que j'en eus ;

Et, qu'ayant employé bien des soins superflus

A chercher en tous lieux une épouse si chère ,

Alors pour me venger des rigueurs de mon père ;

Je me promis du moins le reste de mes jours

De fuir également l'hymen & les amours.

Vaine promesse ! Hélas ! Qu'est-elle devenue ?

Sans vous , cruel ami , je l'aurois mieux tenuë.

T H E' O D O N .

J'aurois quelque reproche à vous faire à mon tour.

Avois-je mandié l'aveu de votre amour ?

Votre cœur s'est ouvert sans nulle violence :

Quand vous avez rompu ce pénible silence ,

Vous cherchiez de l'espoir , je vous en ai donné.

LE MARQUIS.

C'est de quoi je me plains.

T H E' O D O N .

J'en dois être étonné.

Car enfin je n'ai pû , ni dû vous faire un crime

D'une ardeur , qui n'a rien que de très-légitime.

D'où viennent ces remords ? Votre épouse n'est plus

Depuis assez long-tems ; & croyez au surplus ,
Que , pour peu que sa mort eût été moins certaine ,
Malgré l'arrêt cruel qui brisa votre chaîne ,
Je n'aurois pas laissé mourir un feu si beau ;
Mais cette infortunée est au fond du tombeau.

LE MARQUIS.

J'ai trahi mes sermens ; j'ai vaincu mes scrupules ;
Et c'est pour me couvrir des plus grands ridicules.

THE'ODON.

Quels sont donc ces travers si grands & si fâcheux ?

LE MARQUIS.

C'est l'amour à mon âge , & l'amour malheureux.
Je vais servir à tous de fable & de risée.

THE'ODON.

Eh ! Par où cette crainte est-elle autorisée ?

LE MARQUIS.

Puis-je plaire à l'objet qui m'a trop enflammé ?

D'Arviane l'adore ; il doit en être aimé.

Et n'est-ce pas à moi la plus grande folie

D'oser lui disputer le cœur de Rosalie ?

Il l'aime ; il lui convient ; ils sont dans leurs beaux
jours ;

Il vient de me jurer qu'il l'aimera toujours.

J'en jure bien autant. Mais quelle différence !

Je sens trop que l'amour lui doit la préférence.

C ij

Entre nous , en effet , le choix n'est pas égal.

THE'ODON.

Il est rare d'aimer sans avoir de rival.

LE MARQUIS.

Je le crois. Mais , du moins , il eût fallu m'instruire.

THE'ODON.

D'Arviane , en tout cas , ne pourra pas vous nuire.

LE MARQUIS.

Il n'est point de rival qui ne soit dangereux.

THE'ODON.

Il vient de recevoir un ordre rigoureux ,

Qui va vous délivrer de cette concurrence.

LE MARQUIS.

Comment ?

THE'ODON.

Il part demain , & perd toute espérance.

LE MARQUIS.

Vous me débarrassiez d'un poids bien importun,

Il faut qu'à cet aveu j'en ajoute encore un

Qui va me rabaisser à mes yeux comme aux vôtres.

Mes ardeurs ne sauroient se comparer à d'autres.

Je sens de plus en plus que j'ai bien moins aimé

La première beauté dont je fus si charmé.

Ce déplorable amour que j'ai pour Rosalie

Va jusqu'à la fureur ; oui c'est fait de ma vie ;

J'en mourrai , s'il n'a pas le plus heureux succès ;

Je n'exagère point un si cruel excès.

Et vous , si vous m'aimez , achevez votre ouvrage.
Vous m'avez embarqué ; sauvez-moi du naufrage.
Vous connoissez mon rang , ma naissance , mon bien ;
Parlez à votre sœur , & ne ménagez rien.
Je ne puis trop payer le bonheur de ma vie.
Enfin , pour obtenir la main de Rosalie ,
Sacrifiez-lui tout ; j'ose vous l'ordonner :
Je lui devrai bien plus que je ne puis donner :

THE' O D O N.

Je verrai Dorifée.

LE M A R Q U I S.

Oui , reglez avec elle.

THE' O D O N.

Je compte vous porter une heureuse nouvelle.

LE M A R Q U I S.

Vous me le promettez ?

THE' O D O N.

Vous pouvez espérer.

LE M A R Q U I S.

Près d'elle , en attendant , je vais donc respirer.

S C E N E I I.

T H E' O D O N *seul.*

Cette affaire n'est pas difficile à conclure ;
 Et voilà pour ma nièce une heureuse aventure ;
 J'imagine pourtant que ce choix-là n'est pas
 Celui qui pour son cœur auroit le plus d'appas.
 Mais voyons Mélanide. Il faut bien qu'elle sache
 Le triste & malheureux secret que je lui cache.
 Tous mes retardemens ne pourroient empêcher . . .

S C E N E I I I.

M E' L A N I D E , T H E' O D O N .

T H E' O D O N .

A Votre appartement je vous allois chercher.

M E' L A N I D E .

J'étois chez Dorisée , où nous parlions ensemble :
 Je la quitte toujours quand le monde s'assemble.

T H E' O D O N .

Vous le fuyez ?

M E' L A N I D E .

Beaucoup.

THE'ODON.

Je ne vous comprends pas.

Peut-on ne pas l'aimer , quand on a tant d'appas ;
Lorsqu'on est , comme vous , si sûre de lui plaire ;
Tandis que l'on en voit tant d'autres , au contraire ,
A travers le torrent se jeter à grand bruit ,
Et suivre avec fureur le monde qui les fuit ?

ME'LANIDE.

N'auriez-vous point , Monsieur , quelque chose à
m'apprendre ?

THE'ODON.

Je ne fais que vous dire , & quel compte vous rendre.

Un si fâcheux détail doit vous être épargné.

ME'LANIDE.

Non , non , parlez.

THE'ODON.

Je suis tout-à-fait indigné.

ME'LANIDE.

Eh , de quoi donc , Monsieur ?

THE'ODON.

Dites-moi , je vous prie ;

Qu'avez-vous fait à ceux à qui le sang vous lie ,
Pour qu'ils se soient ainsi contre vous déchainés ?
Je ne vis de mes jours des gens plus acharnés.

Peut-être ont-ils raison , du moins aux yeux du monde :

C'est ce qui cause ici ma retraite profonde.

T H E' O D O N .

Vos biens sont dans leurs mains sans espoir de retour.

Ne nous en flattons point : je n'y vois aucun jour.

Ils se trouvent armés d'un titre incontestable.

M E' L A N I D E .

Suis-je deshéritée ?

T H E' O D O N .

Il est trop véritable.

M E' L A N I D E .

Quoi , mon père & ma mère ont eu cette rigueur ?

Se peut-il que le tems n'ait pas changé leur cœur ?

T H E' O D O N .

En termes trop précis leur volonté s'exprime.

Des rigueurs de la loi vous êtes la victime.

M E' L A N I D E .

Ah , ciel !

T H E' O D O N .

Que votre sort est digne de pitié !

M E' L A N I D E .

Il ne m'ont donc laissé que leur inimitié ?

De toutes mes douleurs c'est la plus importune.

Mon pardon m'eût été plus cher que ma fortune.

M'abandonnerez-vous à mon sort rigoureux ?
Et mettrez-vous un terme à vos soins généreux ?
Je n'espère qu'en vous. A quoi dois-je m'attendre ?

T H E' O D O N.

A tout ce qui dépend de l'ami le plus tendre.

M E' L A N I D E.

Je vais donc... Le pourrai-je ? ... Ah, quelle extrémité !

Je vais mettre le comble à ma calamité.

T H E' O D O N.

Quelle est cette frayeur ?

M E' L A N I D E.

Elle est bien légitime.

Quand vous me connoîtrez , je perdrai votre estime.

T H E' O D O N.

Non , Madame ; daignez vous rassurer.

M E' L A N I D E.

Ah, ciel !...

Il faut donc dévoiler un secret si cruel ,
Et m'arracher enfin... Vous ne pourrez me croire.
C'est l'aveu d'une erreur qui m'a coûté ma gloire.
J'ai payé cherement l'égarement affreux
Où je tombai. Ce fut à l'âge dangereux ,
Où souvent le bonheur peut mieux que la sagesse
Sauver un jeune cœur des pièges qu'on lui dresse.
Sans m'en appercevoir , le mien fut obsédé.
Je plus ; j'y fus sensible. A peine eus-je cédé

Que notre amour naissant , si doux , si plein de charmes ,

En s'augmentant toujours , me coûta bien des larmes.

L'avenir à nos yeux , sans nulle obscurité ,

Vint s'offrir , & troubla notre sécurité.

Nous vîmes , mais trop tard , que jamais l'hyménée
Ne feroit le bonheur de notre destinée.

Nous devînmes certains de ne point obtenir
L'heureux consentement qui pouvoit nous unir.

Des haines , des procès , & mille circonstances ,
Auroient fait rejeter nos plus vives instances.

Nos feux étoient secrets : s'ils s'étoient déclarés ;
Notre perte étoit sûre ; on nous eût séparés.

THE' O D O N *à part.*

Le Marquis à peu près m'a tenu ce langage.

(*à Mélanide.*)

Continuez.

M E' L A N I D E.

Je n'ose en dire davantage.

THE' O D O N.

Non , Madame ; daignez me parler sans détour.

Quel parti prenez-vous ?

M E' L A N I D E.

Le parti de l'amour.

L'objet de ma tendresse employa trop de charmes :

Son affreux désespoir me causa trop d'alarmes.

L'un & l'autre aveuglés, l'un & l'autre indiscrets,
Nous osâmes penser à des liens secrets.
L'effroi me tint long-tems au bord du précipice.
Hélas ! Il n'en est point que l'amour ne franchisse.
Je ne pûs résister au penchant le plus doux.
Sur la foi des sermens... nous devinmes époux.
Je vois que sans frémir vous n'avez pû m'entendre :
A ce funeste effet je devois bien m'attendre.
Nous étions trop heureux ; notre amour nous trahit ;
Ce funeste secret enfin se découvrit.
J'éprouvai la rigueur que j'avois méritée,
D'une famille alors justement irritée.
Celle de mon époux ardente à nous punir,
Résolut de me perdre & de nous désunir.
En vain il réclama contre leur violence.
Un arrêt (qu'on dit juste) assouvit leur vengeance.
A peine mon opprobre eut été prononcé,
Par un pere en fureur il me fut annoncé ;
Au rang de ses enfans je ne fus plus comptée ;
Dans le fond d'un désert je me vis transportée,
Où depuis dix-sept ans livrée à mes douleurs,
Aucun soulagement n'a suspendu mes pleurs.

THE' O D O N *à part.*

Quelle conformité !

M E' L A N I D E.

Ce qui va vous surprendre,
Croyriez-vous que l'amant, que l'époux le plus tendre

Me laissa dans l'horreur du plus profond oubli ?
 Son amour , ses sermens , tout fut enseveli ...
 Mais le dois-je accuser de tant de perfidie ?
 Non , le moindre soupçon m'auroit coûté la vie.
 Ses soins , comme les miens , ont été superflus.
 Il m'a cherchée en vain ; peut-être il ne vit plus.
 C'est pour le retrouver que mon cœur vous implore.
 Tout peut se réparer. S'il respire , il m'adore.
 Je suis libre ; il doit l'être. Aidez-moi de vos soins.
 Pour mon seul intérêt je vous presserois moins :
 Il en est un plus cher à ma tendresse extrême.

T H E' O D O N .

N'eûtes-vous pas un fils ?

M E' L A N I D E .

Hélas ! C'est pour lui-même

Que la plus tendre mère implore votre appui.

T H E' O D O N .

(à part.) (haut.) (à part.)

Justement ! Espérez. Sachons si c'est celui ...

M E' L A N I D E .

Mon époux seroit-il de votre connoissance ?

T H E' O D O N .

Peut-être. N'est-il pas d'une illustre naissance ?

M E' L A N I D E .

Oui , Monsieur ; il servoit : il doit être avancé.

T H E' O D O N .

Comment se nommoit-il ?

ME'LANIDE.

Le Comte d'Ormançé.

THE'ODON *avec chagrin.*

Ce n'est plus lui.

ME'LANIDE.

Qui donc ?

THE'ODON.

Je croyois le connoître.

Le rapport est entre eux aussi grand qu'il peut l'être ;
Mais c'est un faux espoir que je vous ai donné.

ME'LANIDE.

Que dites-vous ?

THE'ODON.

Celui que j'avois soupçonné,
Depuis long-tems éprouve un sort pareil au vôtre.
Tout ressemble , au nom près ; mais il en porte un
autre.

ME'LANIDE.

Rien n'est plus étonnant. Comment l'appelle-t-on ?

THE'ODON.

Le Marquis d'Orvigny. Le connoissez-vous ?

ME'LANIDE.

Non.

THE'ODON.

Il vient souvent ici.

ME'LANIDE.

Voilà ce que j'ignore.

T H E' O D O N .

Vous auriez pû le voir ; vous le pouvez encore.

M E' L A N I D E .

Où donc ?

T H E' O D O N .

Chez Dorisée. Il n'y fait que d'entrer.

Comment avez-vous pû ne le pas rencontrer ?

M E' L A N I D E .

Je disparois toujours dès qu'il vient des visites ;

Et je n'ai jamais vû celui que vous me dites.

T H E' O D O N .

Il faut chercher ailleurs. Je vous promets du moins

Que je n'épargnerai ni mes pas , ni mes soins.

M E' L A N I D E .

Quel embarras pour vous !

T H E' O D O N .

Je m'en charge avec joie ;

Et je vais dès ce jour me mettre sur la voie.

M E' L A N I D E .

On ne fait point ici ma situation.

J'ai craint de me livrer à leur discrétion.

T H E' O D O N .

Quoi , vous n'avez jamais appris à Dorisée

La cause de vos pleurs ?

M E' L A N I D E .

Non : je l'ai déguisée.

Je n'ai crû qu'à vous seul devoir ouvrir mon cœur.

T H E' O D O N.

Mon zèle me rendra digne de cet honneur.

S C E N E I V.

T H E' O D O N *seul.*

D'Abord , à Dorisée allons , courons apprendre
Un bonheur , que , sans doute , elle n'osoit at-
tendre.

Que je plains d'Arviane ! Il sera furieux.

Mais que faire ? Il pourra quelque jour trouver
mieux.

A son âge , on remplace aisément ce qu'on aime.
Mélanide revient.

S C E N E V.

M E' L A N I D E , T H E' O D O N.

M E' L A N I D E.

AH , ma joie est extrême !
Il sortoit ; je l'ai vû.

T H E' O D O N.

Qui donc avez-vous vû ?

M E' L A N I D E.

Le Marquis d'Orvigny ... Quel bonheur imprévu !
 Je m'étois mise en lieu , d'où , sans être aperçue ,
 Je l'ai vu de mes yeux. Ils ne m'ont point déçue :
 Il sembloit que mon cœur me l'avoit annoncé.

T H E O D O N.

Quoi ?

M E' L A N I D E.

Le Marquis est...

T H E' O D O N.

Qui ?

M E' L A N I D E.

Le Comte d'Ormancé.

T H E' O D O N.

Ne vous trompez-vous point ?

M E' L A N I D E.

Quoi ! Vous doutez encore !

Hé ! Peut-on se méprendre à l'objet qu'on adore ?

C'est lui-même ; j'en ai des signes trop certains.

Mes sens se sont troublés ; mes yeux se sont éteints ;

Mon cœur a tressailli ... Que mon ame est ravie !

Non , il n'est plus personne à qui je porte envie.

Tous mes pleurs sont payés. Sans mon saisisse-
 ment,

J'aurois cédé , sans doute , à mon empressement. . .

Vous avez déploré mon infortune affreuse.

Félicitez-moi donc,

T H E' O D O N.

THE' O D O N *d'un air embarrassé.*

La rencontre est heureuse.

M E' L A N I D E.

Heureuse ! J'en mourrai. Mais ne différez pas ;
Vers un époux si cher précipitez vos pas ;
Sa vive impatience égalera la mienne.
Qu'il vienne réunir ma flâme avec la sienne :
Volez . . . Mais je vous vois un air embarrassé !
D'où vient ce froid mortel dont vous êtes glacé ?
Ne partagez-vous point le bonheur qui m'arrive ?

T H E' O D O N.

J'avouerais que ma joie auroit été plus vive ;
Si je n'appréhendois un contre-tems fâcheux.

M E' L A N I D E.

En quoi donc mon bonheur peut-il être douteux ?

T H E' O D O N.

Il ne devoit pas l'être.

M E' L A N I D E.

Expliquez-vous, de grace :

Quel est ce contre-tems ? Qu'est-ce donc qui se passe ?
Je retrouve l'époux que j'avois tant pleuré.
Se peut-il que mon sort ne soit pas assuré ?

T H E' O D O N *après avoir un peu révé,*

Il reprendra, sans doute, une chaîne si belle,
Il est trop vertueux pour n'être pas fidelle.

S C E N E V I.

DORISE'E , ROSALIE , THEODON ,
M É L A N I D E .

DORISE'E à *Rosalie*.

O N a sur un Amant un pouvoir absolu.
Il auroit obéi , si vous l'eussiez voulu.

R O S A L I E .

Madame, ce reproche a de quoi me surprendre.

D O R I S E ' E à *Mélanide*.

D'Arviane nous reste , on vient de me l'apprendre.
Je pense qu'il est bon de vous en avertir.

M É L A N I D E .

Il me semble pourtant qu'il s'apprête à partir.

D O R I S E ' E .

J'ai su qu'il ne pouvoit se résoudre à l'absence ;
Et que , pour vous cacher sa désobéissance ,
Il doit se retirer chez un de ses amis.

M É L A N I D E .

Je croyois qu'à mon ordre il seroit plus soumis.

D O R I S E ' E regardant *Rosalie*.

Aux volontés d'une autre il auroit pû se rendre.

On avoit des moyens qu'on n'a pas voulu prendre :

La raison m'en paroît aisée à pénétrer.

Mais, laissons ces détails; je n'y veux pas entrer.

ROSALIE.

Trop de prévention peut-être vous abuse.

DORISE'E.

La prompt obéissance est la meilleure excuse :

C'est la seule, en un mot, que je puisse adopter.

Ainsi, Mademoiselle, il vous plaira d'opter.

Le Cloître est d'un côté, de l'autre est l'Hyménée.

Vous même, décidez de votre destinée.

Acceptez, dès ce jour un époux de ma main,

Ou déterminez-vous à partir dès demain.

On vous offre un bonheur que vous n'osiez prétendre.

Le Marquis d'Orvigny vient de me faire entendre

Qu'il veut bien partager sa fortune avec vous.

C'est le plus tendre Amour qui vous offre un Epoux.

ME'LANIDE *à part.*

Oh ciel! Quel coup de foudre!

DORISE'E *à Rosalie.*

En cas qu'il vous convienne;

Dictéz votre réponse, elle sera la mienne.

ME'LANIDE *à part.*

O ciel!

DORISE'E *à Rosalie.*

Pour d'Arviane, il y faut renoncer;

(*en regardant Mélanide.*)

Madame vous dira de n'y jamais penser.

D ij

M E' L A N I D E ;

M E' L A N I D E *à part.*

Que vais-je devenir ?

D O R I S E' E *à Mélanide.*

Qu'elle-même décide . . .

Que vois-je ! . . . Qu'avez - vous ? . . . Ma chère
Mélanide.M E' L A N I D E *en se laissant aller dans les bras de*
Théodon.

Hélas ! Je n'en puis plus.

T H E' O D O N .

Aidez-moi promptement.

Il faut la ramener dans son appartement.

(*Dorisée , Rosalie & Théodon l'emmenent.*)*Fin du second Acte ;*

A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

R O S A L I E *seule.*

Que je hais du Marquis la recherche impo-
tune !

Faut-il que d'Arviane ait si peu de fortune ?

Ah ! Du moins , pour jamais s'il me perd aujour-
d'hui ,

Un autre n'aura pas un bien qui fut à lui.

Mais, hélas ! le voici. Faisons-nous violence ,

Pour le persuader de mon indifférence.

Le bonheur de savoir qu'il me fait soupirer ,

Ne pourroit plus servir qu'à le désespérer.

S C E N E II.

D'ARVIANE, ROSALIE.

ROSALIE.

Q Ue ne me fuyez-vous ? Quel espoir vous attire ?

D'ARVIANE.

Vous paroissiez avoir quelque chose à me dire.

ROSALIE.

Je l'ai crû. Ce n'est rien. Ne me retenez plus.

D'ARVIANE.

Pour le plus grand mépris je prendrai ce refus.

ROSALIE.

Mais, il faut donc vouloir tout ce qui peut vous
plaire ?

Hé bien ? N'avez-vous point de reproche à vous faire ?

D'ARVIANE.

Le seul que je me fasse est de vous trop aimer.

ROSALIE.

Laissez-là votre amour ; tâchez de vous calmer.

Que devient ce départ promis & nécessaire ?

D'ARVIANE *plus doucement.*

J'y songe apparemment.

ROSALIE.

On fait tout le contraire.

D'ARVIANE *vivement.*

C'est me persécuter d'une étrange façon.
Avois-je si grand tort de prendre du soupçon ?
Oui , je reste ; & , s'il faut que je me justifie ,
C'est pour être témoin de votre perfidie.

ROSALIE.

Je suis accoutumée à vos vivacités.

D'ARVIANE.

Achevez librement ce que vous méditez ,
Sans craindre désormais que je vous importune.
Mais , en sacrifiant l'Amour à la Fortune ,
Falloit-il abuser de ma foible raison ?
Ne peut-on se quitter sans une trahison ?

ROSALIE.

Seroit-ce bien à moi que ce discours s'adresse ?

D'ARVIANE.

Deviez-vous affecter une fausse tendresse ?
Jamais tant de noirceur ne peut se pardonner.

ROSALIE.

De tout ce que j'entens j'ai lieu de m'étonner.
C'est vous qui m'accusez quand je suis offensée !
Et sur quoi fondez-vous cette plainte insensée ?

D'ARVIANE.

Le Marquis ne va pas devenir votre époux ?

ROSALIE.

Peut-être.

Ce n'est pas votre espoir le plus doux ?

Pour hâter mon départ , dont j'ai prévu la suite ,

Vous n'avez pas flatté mon ame trop séduite ?

Nos adieux sont trop bien gravés dans mon esprit.

Perfide ! En me quittant , vous ne m'avez pas dit :

Imaginez , pourtant , que j'y serai sensible

Autant que je dois l'être.

R O S A L I E.

Ah ! Rien n'est plus risible.

L'interprétation vous égare & vous perd.

Si l'on pressoit ainsi les mots dont on se sert ,

Et les expressions qui sont de cette espèce ,

Il faudroit du discours bannir la politesse.

D' A R V I A N E.

Quoi , le plus tendre aveu , quand on l'approfondit ,

N'est plus qu'un compliment ?

R O S A L I E.

Je vous ai toujours dit

D'une façon très-claire & très-intelligible ,

Que , sans aucun amour , on peut être sensible.

L'amitié véritable a sa tendresse à part ,

Qui ne fait à nos cœurs courir aucun hazard.

D' A R V I A N E.

Ce n'est pas là le prix d'une tendresse extrême.

Je cherchois de l'amour . . . depuis que je vous aime ,

Et que vous le souffrez . . .

R O S A L I E.

R O S A L I E.

Pouvois-je l'empêcher?

D' A R V I A N E.

Je n'ai pû parvenir encore à vous toucher.

R O S A L I E.

Je m'en rapporte à vous.

D' A R V I A N E.

Que d'amour inutile,

Si l'estime insipide & l'amitié stérile,

Sont les seuls sentimens qui soient connus de vous!

Je comptois vous en voir partager de plus doux.

R O S A L I E.

Ceux que vous m'inspirez auroient dû vous suffire.

D' A R V I A N E.

Non, je ne vous crois pas, puisqu'il faut vous le dire.

Je tiens, depuis long-tems, ce secret renfermé :

Ou vous n'aimez qu'à plaire, ou vous m'avez aimé.

Vous riez?

R O S A L I E.

C'est répondre.

D' A R V I A N E.

Employez l'ironie!

Elle a, dans votre bouche, une grace infinie.

R O S A L I E.

Mais vous, qui m'accusez, dites-moi donc comme

On parvient à pouvoir éconduire un amant.

E

Pour se débarasser d'une vaine poursuite,
 Voulez-vous qu'une femme ait recours à la fuite ?
 Ou faut-il qu'elle en fasse une affaire d'Etat ?
 Qu'elle porte, en tous lieux, sa plainte avec éclat ?
 En vérité, Monsieur, ce n'est pas trop l'usage.
 Entre nous, le parti que je crois le plus sage,
 Est de fermer les yeux, de supporter en paix
 Le fléau qui s'attache à ses foibles attraits.

D'ARVIANE.

Avec quelle malice elle se justifie !
 La cruelle me brave encore & me défie !
 C'est, un peu trop long-tems, s'être laissé trahir ;
 Pour ne vous plus aimer, il faudra vous haïr.
 Oui, je vous haïrai, je vous le certifie :
 C'est l'unique moyen de me sauver la vie.

ROSALIE.

Il ne falloit donc pas vous en servir si tard.

D'ARVIANE.

C'est la haine à présent qui hâte mon départ.
 Je m'en fais un plaisir, une joye infinie.
 Je ne sens plus ma flamme, elle est évanouie.
 Recevez les adieux les plus déterminés.

ROSALIE.

Eh bien, je les reçois.

D'ARVIANE.

Vous vous imaginez

Que je viendrai bien-tôt vous prier de reprendre
Un cœur, qui fut toujours si soumis & si tendre!

R O S A L I E.

J'aurois grand tort.

D'A R V I A N E.

A quoi serviroit mon retour ?

A rien ; puisqu'au mépris du plus parfait amour,
La Fortune & vous-même avez juré ma perte.
Ma présence vous gêne ; elle vous déconcerte.

R O S A L I E.

Partez , ou demeurez ; aimez , ou haïssez ...

D'A R V I A N E.

Et le mépris s'en mêle ! Ah, vous me ravissez !

R O S A L I E.

Vous êtes étonnant ! Quel but est donc le vôtre ?
Avons-nous quelque espoir d'être unis l'un à l'autre ?

D'A R V I A N E.

L'avons-nous jamais eu ? ... Mais il vaut mieux céder.
Aussi-bien je pourrois ne me plus posséder.

A compter d'aujourd'hui , de ce moment funeste,
Je vous laisse au Marquis que mon ame déteste.

Il sera bien heureux s'il peut vous enflammer :

Pour moi, je vais chercher un cœur qui sache aimer.

S C E N E I I I.

ROSALIE *seule.*

Que son sort est cruel ! Du moins il peut s'en plaindre.

Et moi , par le devoir réduite à me contraindre ,

Je ne puis recevoir aucun soulagement.

Voilà donc où conduit un tendre engagement !

Nous aurions dû prévoir tant de sujets de larmes.

Dans les commencemens d'un amour plein de charmes ,

Que l'esprit & le cœur sont frappés foiblement

D'un malheur , qui n'est vû que dans l'éloignement !

Enfin , mon choix est fait ; il faut que je l'annonce :

Ma mère impatiente attend une réponse . . .

S C E N E I V.

THE'ODON, D'ARVIANE, ROSALIE.

THE'ODON *en ramenant d'Arviane.***R** Entrez donc.

D'ARVIANE.

Non, Monsieur ; j'ai fait trop de sermens

THE'ODON.

Eh bien, parjurez-vous ; c'est le droit des amans.

Il me faut, à la fois, sa présence & la vôtre.

Eh ! Pour l'amour de moi, souffrez-vous l'un & l'autre.

D'ARVIANE.

Ce sera malgré moi, puisque vous m'y forcez.

ROSALIE.

Ce sera par respect, puisque vous m'en pressez.

THE'ODON.

Je vous suis obligé. La complaisance est rare.

Les Amans font entr'eux un peuple bien bizarre...

Pardonnez ; j'oubliois que je suis devant vous.

ROSALIE.

Je vous les abandonne ; ils extravaguent tous.

E iij

M E' L A N I D E ;

T H E O D O N.

Vous vous rendez justice. En tout cas , il me semble
Qu'on devroit , en s'aimant , un peu mieux vivre
ensemble.

D' A R V I A N E.

Sans doute. Est-ce ma faute ? Et peut-on me blâmer ?
Je ne fais qu'adorer ; c'est ma façon d'aimer.
Mais , où trouver un cœur capable d'y répondre ?
Le choix que j'avois fait a de quoi me confondre.

T H E' O D O N *à Rosalie.*

Ne répliquez-vous rien ?

D' A R V I A N E.

J'ose l'en défier.

R O S A L I E.

Moi, Monsieur ! Je n'ai point à me justifier.

T H E' O D O N.

C'est la règle entre les amans : L'un se plaint, l'autre nie ;
La querelle s'embrouille , & devient infinie.

R O S A L I E *à Théodon.*

Pourquoi , dans ce procès , vouloir m'embarasser ?

(*en montrant d'Arviane.*)

Ce doit être à Monsieur qu'il faut vous adresser.

T H E' O D O N *à d'Arviane.*

On me renvoye à vous.

D' A R V I A N E.

Non , non , qu'elle poursuive,
J'ai bien pris mon parti. Si jamais il m'arrive

D'avoir le moindre amour , je veux bien en mourir.

THE'ODON à *Rosalie*.

Vous en dites autant ? Et , sans plus discourir ,
Je vois bien qu'entre vous l'affaire est décidée.
J'en suis fâché , pourtant ; j'avois eu quelque idée.
D'ARVIANE.

Et qui , vous ?

THE'ODON.

Il n'est plus besoin de l'expliquer.

D'ARVIANE.

Ah ! Vous pouvez toujours nous la communiquer.

THE'ODON.

Ma foi , sur l'apparence est bien fou qui se fonde.
Oui , j'aurois parié , mais toute chose au monde ,
Que , depuis très-long-tems , les plus tendres amours
Unissoient vos deux cœurs.

D'ARVIANE.

Eh ! Supposez toujours.

THE'ODON.

La supposition me paroît un peu forte.

(à *Rosalie*.)

N'en convenez-vous pas ?

ROSALIE.

Sans doute ; mais n'importe ;

Vous pouvez contenter sa curiosité.

D'ARVIANE.

Quel étoit ce dessein ?

M E' L A N I D E ,
T H E' O D O N .

Mon projet eût été
De vous unir tous deux par un bon mariage.

(à part.)

J'assurois tout mon bien . . . Ils changent de visage !

(haut.)

Dorifée eût , sans doute , accepté le parti.

R O S A L I E .

Quoi , ma mere ? . . .

T H E' O D O N .

Oui , vous dis-je ; elle auroit consenti . . .

D' A R V I A N E .

Qu'entens-je ? Et qu'ai-je fait ? Grands Dieux !

R O S A L I E à part.

Quel parti suivre ?

D' A R V I A N E .

Je pouvois être heureux ! Je n'y pourrai survivre.

(à Rosalie.)

Mon bonheur est possible ; on daigne y concourir !

(Il se jette à ses genoux.)

Ah , Rosalie ! Hélas ! Dois-je vivre , ou mourir ?

Je sens tous mes excès ; ils sont irréparables.

L'infortune & l'erreur , toujours inséparables ,

Ont causé le transport & le délire affreux ,

Où vient de succomber un cœur trop amoureux.

ROSALIE.

Songez - vous bien à tout ce qu'il faut que j'oublie?

Le reproche , l'insulte ! . . .

D'ARVIANE.

Il y va de ma vie.

L'amour au désespoir est toujours insensé.

ROSALIE.

Levez-vous.

D'ARVIANE à Théodon.

Ah ! Monsieur , vous avez bien pensé.

Que rien ne vous arrête.

THE'ODON.

Eh bien , l'affaire est faite.

J'ai parlé ; Dorisée en paroît satisfaite.

D'ARVIANE.

Dorisée y consent ? Que de félicités !

(Il baise la main de Rosalie.) (Il embrasse Théoon.)

Ma chère Rosalie ! Ah ! Monsieur , permettez...

THE'ODON.

Il faut que Mélanide achève mon ouvrage.

Allez donc au plus vite obtenir son suffrage.

D'ARVIANE.

Nous l'aurons. Mais , souffrez . . .

THE'ODON.

Epargnez-vous ces soins.

Si vous êtes contents , je ne le suis pas moins.

S C E N E V.T H E' O D O N *seul.*

T Ravailions à présent au bonheur de sa tante.
Je crois que le Marquis remplira mon attente ;
Que son premier amour , facile à réveiller ,
Dans le fond de son cœur ne fait que sommeiller.

S C E N E V I.

L E M A R Q U I S , T H E' O D O N .

L E M A R Q U I S .

J E vous trouve à propos.

T H E' O D O N .

J'en ai l'ame ravie.

L E M A R Q U I S .

Qu'avez-vous décidé du bonheur de ma vie ?

Monfieur , m'avez - vous mis au comble de mes
vœux ?

Dites ; puis-je espérer d'être bien-tôt heureux ?

THE'ODON.

Il ne tiendra qu'à vous , si vous le voulez être.

LE MARQUIS.

Comment, si je le veux ?

THE'ODON.

Vous en êtes le maître.

LE MARQUIS.

N'avez-vous pas conclu ?

THE'ODON.

Tout est bien avancé.

Ne vous nommiez-vous pas le Comte d'Ormancé ?

LE MARQUIS.

On m'appelloit ainsi ; c'est mon nom véritable.

Un oncle , en me laissant un bien considérable ,

M'a fait prendre à la fois son nom & son bonheur.

Je le dis volontiers , & je m'en fais honneur ;

C'est à lui que je dois la meilleure partie

De ce que je vais mettre aux piéds de Rosalie.

THE'ODON.

Ne pourrois-je savoir à peu près en quel tems

Vous avez pris ce nom ?

LE MARQUIS.

Depuis près de seize ans.

THE'ODON.

Et vous étiez déjà , depuis plus d'une année ,

Séparé , malgré vous , de cette infortunée ,

Dont la perte a causé votre juste courroux ?

LE MARQUIS.

Il est vrai. Mais pourquoi ? ...

THE'ODON.

Je n'ai point su de vous
Comment on appelloit une épouse si tendre.

LE MARQUIS.

Eh, Monsieur, à présent, laissons en paix sa cendre.
Elle & le triste fruit de mon funeste amour
Ne sont plus. Eloignons cette idée en ce jour.

THE'ODON.

Mélanide est son nom ?

LE MARQUIS.

Ma surprise est extrême !

Monsieur, d'où pouvez-vous l'avoir su ?

THE'ODON.

D'elle-même.

LE MARQUIS.

Vous l'avez donc connue ?

THE'ODON.

Oui.

LE MARQUIS.

Vous m'étonnez fort.

Est-ce long-tems avant qu'elle ait fini son sort ?
En quel endroit ?

THE'ODON.

Sortez d'une erreur trop cruelle.

Je vous ai retrouvé cette épouse fidelle ,
Toujours digne de plaire , & de vous enflammer ,
Elle respire encore , & c'est pour vous aimer.

LE MARQUIS.

Mélanide !

THE'ODON.

Oui : la mort n'a point tranché sa vie ;
Depuis qu'entre vos bras elle vous fut ravie ,
Elle n'a point cessé d'aimer , & d'espérer.

LE MARQUIS.

Ah ! De grace , un moment laissez-moi respirer.
De tous les coups du sort ce n'est pas là le moindre ;
Mais où falloit il donc aller pour la rejoindre ?
Qu'ai-je à me reprocher ? Où n'ai-je point erré ?
Au fond de quel désert n'ai-je point pénétré ?
Quel charme nous rendoit l'un à l'autre invisibles ?
Il est donc pour l'amour des lieux inaccessibles ?
Par tout , mais vainement , j'avois porté mes pas ;
Lorsque de toutes parts on m'apprit son trépas.

THE'ODON.

Monsieur , on vous trompoit.

LE MARQUIS.

Mais son silence même
M'a toujours confirmé dans cette erreur extrême.

Ah ! Devoit-elle ainsi me laisser si long-tems
Déplorer des malheurs que j'ai crû trop constans :

T H E' O D O N.

Ne lui reprochez rien.

L E M A R Q U I S.

Sur les moindres nouvelles

Soyez sûr que l'amour m'auroit donné des ailes.

T H E' O D O N.

Eh ! Ne lui faites point ce reproche indiscret.

Ses lettres ont été soustraites en secret.

Avec trop de rigueur elle étoit observée.

L E M A R Q U I S.

Eh ! Comment donc , Monsieur , l'avez-vous retrouvée ?

T H E' O D O N.

Elle n'est plus en proie au courroux trop réel

D'une mère inflexible , & d'un père cruel :

Et c'est depuis trois mois qu'avec leur destinée

Leur tyrannie affreuse est enfin terminée.

L E M A R Q U I S.

Ah , Mélanide , hélas ! quel moment prenez-vous

Pour venir réclamer le cœur de votre époux ?

Malgré moi , malgré lui , l'amour vous a trahie.

Je ne l'ai plus ce cœur ; il est à Rosalie.

Ce n'est point sans combats qu'il s'est enfin rendu.

Je l'ai trop disputé , je l'ai trop défendu ,

Pour oser espérer de pouvoir le reprendre :
Il est trop tard.

THE'ODON.

Comment ? Et qu'osez-vous m'apprendre ?

LE MARQUIS.

Que je crains de céder à la fatalité
Qui pourroit m'entraîner à l'infidélité.

THE'ODON.

Cette fatalité n'est autre que vous-même.
Vous craignez de céder ? Quelle foiblesse extrême !
Mais il faut excuser un premier mouvement ;
Vos esprits ont été frappés trop vivement :
Vous y penserez mieux.

LE MARQUIS.

Eclatez sans contrainte ;
De reproches sans nombre accablez-moi sans crainte !
Les plus sanglans de tous sont ceux que je me fais.

THE'ODON.

Eh ! Croyez-vous par-là vos devoirs satisfaits ?

LE MARQUIS.

Ma ressource est du moins d'être plus excusable.

THE'ODON.

Ah, ciel ! Cette ressource indigne & méprisable
N'est pas faite pour vous. Malheur à qui s'en sert !
Hélas ! Presque toujours c'est elle qui nous perd.
Sans faire un seul effort , vous vous laissez abattre ?
De peur de triompher , vous n'oseriez combattre ?

Mes efforts pourroient bien devenir superflus.

THE'ODON.

'Ah ! Vous devez sentir qu'il en coûte bien plus
A trahir son devoir, qu'à vaincre sa foiblesse.

LE MARQUIS.

Vous n'avez ni mon cœur , ni le trait qui le blesse.

THE'ODON.

Non : mais j'ai , comme ami , votre gloire à sauver :

C'est un bien assez cher pour vous le conserver.

Etouffez un amour qui n'est plus légitime.

Le penchant doit finir où commence le crime.

LE MARQUIS.

Le crime , dites-vous ?

THE'ODON.

Le mot m'est échappé.

Je ne m'en dédis point , quoiqu'il vous ait frappé.

Je vois quelles raisons votre amour vous prépare.

Vous m'allez m'alléguer qu'un arrêt vous sépare.

Pouvez vous à présent revendiquer des loix

Que vous ne trouviez pas si justes autrefois ?

Soyez vrai ; j'interroge ici votre droiture.

Vous êtes-vous crû libre après cette rupture ?

Pourquoi donc Mélanide a-t-elle si long-tems

Nourri dans votre sein les feux les plus constans ?

Vous

Vous n'aurez donc été fidele qu'à son ombre ?
Quoi, si-tôt qu'elle sort de la nuit la plus sombre ,
Vous objectez l'arrêt qui vous a séparés ?
Ce n'est plus lui , c'est vous qui la deshonorés.
Quel prix réservez-vous à l'amour le plus tendre ?
Quelle horreur sur vos jours est prête à se répandre ?
Vous n'aurez donc été qu'un lâche suborneur ?

LE MARQUIS.

Cet amour excessif qui maîtrise mon cœur ,
N'a jamais , dans le vôtre , altéré la sagesse.
On censure aisément, quand on est sans foiblesse.
Souvenez-vous du moins , si je me suis rendu ,
Que ce n'a pas été sans m'être défendu.
Ma résolution incertaine & flottante
Ne pouvoit se fixer , ni remplir votre attente.
Mon amour indécis me laissoit en suspens.
Vous ne pouviez prévoir ce fatal contre-tems.
Mais qui dois-je accuser , si j'en suis la victime ?
A qui dois-je ma perte ? A vous , qui, vers l'abîme
Pressant toujours mes pas par la crainte enchainés,
Enfin , jusques au fond les avez entraînés.
Pensez-vous que je puisse , au gré de votre zèle,
Me relever d'abord d'une chute mortelle ?
Ne le présumons pas : j'y vois trop peu de jour.
La pente qui m'aidoit sert d'obstacle au retour.
Cependant , quelque soit cet amour si funeste ,
J'armerai contre lui la vertu qui me reste.

J'en dois tout espérer.

LE MARQUIS.

Vous m'avez pénétré ;

Dans toutes vos raisons mon esprit est entré :

Mais le cœur n'est jamais si facile à convaincre :

Je ne fais si le mien pourra se laisser vaincre.

T H E' O D O N.

Ne vous arrêtez pas à de foibles essais.

LE MARQUIS.

Je répons des efforts , & non pas du succès.

S C E N E V I I.

U N V A L E T , L E M A R Q U I S ,
T H E' O D O N.

L E V A L E T *au Marquis.*

M Onsieur , j'allois chez vous. Madame Dorisée
Veut vous voir un moment pour affaire pressée.

L E M A R Q U I S.

(*au valet.*) (*à Théodon.*)

J'y vais. Permettez-vous?...

T H E' O D O N.

J'ose vous en prier.

SCENE VIII.

THE'ODON *seul.*

IL ne devine pas qu'on va le supplier
De ne plus désormais penser à Rosalie.
Ce que je viens de faire, est un coup de partie
Qui les sauve tous quatre, & moi-même avec eux.
Car enfin il étoit pour moi bien douloureux
D'être, sans y penser, le complice d'un crime
Dont Mélanide alloit devenir la victime.
Mais, en réparant tout, j'ai rempli mon devoir :
Et, comme enfin l'amour s'envole avec l'espoir,
Le Marquis, à présent, aura bien moins de peine
A reprendre son cœur & sa première chaîne.

SCENE IX.

D'ARVIANE, THE'ODON.

MD'ARVIANE.
Onsieur, vous avez crû faire mon bonheur ?

THE'ODON.

Qui ?
D'ARVIANE.

Sachez qu'il n'en est rien ; tout est évanoui.

Fij

Je suis au désespoir.

THE'ODON.

Et quelle en est la cause ?

D'ARVIANE.

A ma félicité Mélanide s'oppose :

Il lui plaît d'éluder & de temporiser.

THE'ODON.

Pourquoi ? Quelle raison la peut autoriser ?

D'ARVIANE.

Elle prétend , dit-elle , en avoir de secrètes.

THE'ODON.

Vous m'étonnez !

D'ARVIANE.

Ce sont de méchantes défaites ;

Et je vois qu'elle cherche à rompre honnêtement.

THE'ODON.

Je ne la conçois pas.

D'ARVIANE.

C'est un entêtement.

Dorisée , aussi-tôt , sensible à cet outrage ,

A mandé le Marquis.

THE'ODON.

Oui , je fais le message.

D'ARVIANE.

Et , pour que mon malheur fût plutôt consommé ,

Il faut qu'on ait trouvé cet homme à point nommé.

Il est venu : jugez si mon bonheur s'arrange.

THE'ODON.

Il faut voir d'où provient ce changement étrange.

D'ARVIANE.

Monsieur, je suis perdu.

THE'ODON.

Sachez vous modérer ;

Attendez qu'il soit tems pour vous désespérer.

Fin du troisième Acte.



A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

T H E' O D O N , M E' L A N I D E.

M E' L A N I D E.

T Elle est de mon refus la cause nécessaire.
D'Arviane est outré. Mais que pouvois-je faire ?
Quand j'aurois consenti , rien n'eût été conclu.
Dans cette occasion n'auroit-il pas fallu
Faire de notre état l'histoire infortunée ?
Dorisée eût alors rompu cet hyménée.
Et pourquoi sans besoin vouloir s'humilier ?
Répandre ses malheurs , c'est les multiplier.

T H E' O D O N.

J'ai crû que mon projet vous seroit plus utile.
Cet hymen à présent me paroît difficile :
Quel dommage ! Il pouvoit nous rendre tous heu-
reux.

M E' L A N I D E.

Voilà tous mes secrets ; ils sont si douloureux
Qu'il faut les arracher les uns après les autres.

T H E' O D O N.

Il est peu de malheurs aussi grands que les vôtres.

M E' L A N I D E.

Voyez la cruauté du sort qui me poursuit.

Quand tout semble contraire à l'ingrat qui me fuit ;

Quand je puis à mon gré lui ravir ma rivale ,

Il faut qu'il se rencontre une raison fatale

Qui me force à laisser combler mon deshonneur.

Pour mon malheureux fils & pour moi quelle hor-
reur !

Mais enfin croyez-vous qu'on soit assez barbare

Pour nous livrer tous deux aux pleurs qu'on nous
prépare ?

T H E' O D O N.

Je le crains.

M E' L A N I D E.

Vos efforts seroient infructueux !

On a tant de pouvoir sur un cœur vertueux.

Le sien est fait pour l'être ; il l'étoit ; j'en suis sûre.

Eh ! Pourquoi voulez-vous qu'il devienne parjure ?

Vous êtes effrayant , quand l'espoir me séduit.

T H E' O D O N.

Je voudrois , en l'état où le sort vous réduit ,

Pouvoir , sans vous tromper , dissiper vos alarmes.

Mais , hélas ! je ne puis que partager vos larmes ;

Je tremble que bien-tôt , peut-être dès ce jour ,

Votre Epoux ne vous soit arraché par l'amour.

Tout m'allarme pour vous ; & rien ne me rassure.

Peut-être en ce moment signe-t-il son parjure.

M E' L A N I D E.

'Ah ! Perfide , arrêtez ; c'est l'arrêt de ma mort ...
Vous n'empêcherez pas un si cruel accord ?

T H E' O D O N.

Eh , Madame , comment ?

M E' L A N I D E.

Votre pitié se lasse ?

T H E' O D O N.

On me fait un secret de tout ce qui se passe.

M E' L A N I D E.

Ainsi donc Rosalie accepteroit mon bien ?

T H E' O D O N.

C'est ce qui me surprend ; & j'appréhende bien
Que de tant de grandeurs la brillante chimère
N'ait ébloui la fille aussi-bien que la mère.
Rosalie est , d'ailleurs , contrainte d'obéir.
Elle n'a pas le choix.

M E' L A N I D E.

Tout sert à me trahir.

'Ah ! Monsieur , vous voyez qu'en cet état funeste
La pitié que j'inspire est tout ce qui me reste.
Ai-je épuisé la vôtre ? Il me seroit affreux ...

T H E' O D O N.

Elle suit vos malheurs , & redouble avec eux.

M E' L A N I D E.

Et me permettez-vous d'en abuser encore ?

T H E' O D O N.

THE'ODON.

Ah ! Votre confiance & m'oblige & m'honore ;
Disposez de mon zèle.

ME'LANIDE.

Auprès de mon époux

Daignez donc l'employer ; portez les derniers coups ;
Faites-lui bien sentir que, s'il me sacrifie ,
Mes pleurs seront autant de taches sur sa vie ;
Que le bien qu'il reprend est un vol qu'il me fait ;
Des plus vives couleurs peignez-lui son forfait :
Dites-lui, qu'en m'ôtant ma gloire, il perd la sienne ;
Que sa honte sera plus grande que la mienne ;
Et qu'il est (quelque soit l'excès de mes douleurs)
Plus affreux d'être en proie aux remords qu'aux
malheurs.

Mais non. Ne vous servez que des plus douces ar-
mes ;

Jusqu'au fond de son cœur faites couler mes larmes :
Hélas ! Ne lui portez que des gémissemens ,
Que de tendres douleurs & des embrassemens.
Renouvellez-lui bien la foi que je lui donne
De lui garder toujours ce cœur qu'il abandonne ;
Ce cœur qui lui parut un don si précieux.
Cet heureux tems n'est plus. Mais , Monsieur , faites
mieux ;

Parlez-lui de son fils ; il sauvera sa mère.

Qui peut mieux resserrer une chaîne si chère ?

Qu'il regarde en pitié le fruit de son amour ,
 Quoique ce soit de moi qu'il ait reçu le jour.
 Dans ce gage innocent de sa tendresse extrême ,
 Je le conjure , hélas ! de ne voir que lui-même.
 Mon sort sera trop doux , si , pour prix de mes pleurs ,
 Il daigne sur son fils réparer mes malheurs.

T H E' O D O N.

Mais voudra-t-il m'entendre ? On fuit ceux qu'on
 redoute.

Il a lieu de me craindre ; il me fuira sans doute.
 Et contre lui tantôt n'ai-je pas éclaté ?
 J'espérois son retour ; il m'en avoit flatté.

M E' L A N I D E.

Toute ressource enfin seroit-elle épuisée ?
 Si j'allois me jeter aux pieds de Dorisée ?
 L'aveu de mon état seroit-il indiscret ?

T H E' O D O N.

C'est lui dire un peu tard ce malheureux secret.
 Pourquoi ne pas aller , dans ce péril extrême ,
 A l'auteur de vos maux , au Marquis , à lui-même ?
 Vous aurez contre lui des traits victorieux.
 Quelque enchanté qu'il soit , paroissez à ses yeux ;
 Par un charme plus fort , on en détruit un autre.

M E' L A N I D E.

Et sur quoi fondez-vous mon espoir & le vôtre ?
 Sur de foibles appas , que le tems & les pleurs !...

THE'ODON.

Madame , comptez mieux sur vous-même. D'ailleurs,
On s'embellit encore en voyant ce qu'on aime.
Vous n'imaginez pas quelle puissance extrême
Ont les pleurs d'un objet qu'on a trouvé charmant.

ME'LANIDE.

Quand on les fait répandre , on les brave aisément.

THE'ODON.

Ne perdons point de tems , venez-y tout-à-l'heure.

ME'LANIDE.

Si je tombe à ses pieds , il faudra que j'y meure.

THE'ODON.

Espérez que son cœur ne résistera pas.

Il faut que votre fils accompagne vos pas ;

Qu'il joigne à vos attraits sa jeunesse & ses char-
mes.

Madame , ils donneront plus de force à vos larmes.

Vous porterez tous deux d'inévitables coups.

Je vous seconderai. Nous vous aiderons tous.

ME'LANIDE.

Je ne balance plus. Puissent sous vos auspices

La nature & l'amour nous devenir propices !

Vous guiderez mes pas. J'irai dès aujourd'hui ;

J'y conduirai mon fils : je n'espère qu'en lui.

SCÈNE II.

UN VALET, THE'ODON;
MÉLANIDE.

LE VALET *en donnant un billet à Mélanide*

DE la part de Madame:

MÉLANIDE.

Eh, qu'a-t-elle à me dire ?

(*au valet.*)

C'est assez.

SCÈNE III.

THE'ODON, MÉLANIDE.

MÉLANIDE.

VOyons donc ce qu'elle peut m'écrire;

(*Elle lit.*)

Je vous donne au plutôt ce malheureux avis;

D'Arviane, chez moi, vient de se méconnoître ;

Et d'insulter vivement le Marquis.

L'outrage est, de sa part, aussi grand qu'il peut l'être.

*J'en frémis. Voyez donc , & tâchez de trouver
Les moyens d'empêcher ce qui peut arriver.
C'est à moi de frémir.*

THE'ODON.

Cette affaire est affreuse.

ME'LANIDE.

D'Arviane!... Ah , Monsieur , que je suis malheureuse !

Je crains sa violence ; elle peut aller loin.

THE'ODON.

Les momens nous sont chers. Vous , d'abord ayez
soin

D'arrêter d'Arviane ; empêchez qu'il ne sorte :

Et moi , de mon côté , je m'en vais faire enforte

Qu'il ne se passe rien de la part du Marquis.

ME'LANIDE.

Que ne vous dois-je pas ?

THE'ODON.

Mes soins vous sont acquis.

ME'LANIDE.

Si d'Arviane étoit ici , je vous supplie ,

Daignez me l'envoyer.

THE'ODON.

Vous serez obéie.

S C E N E I V.

M E' L A N I D E *seule.*

JE tremble que déjà son aveugle fureur
Ne l'ait précipité dans la dernière horreur.
Peut-être, en ce moment, que chacun d'eux conspire...
Mon cœur s'ouvre, mon sein doublement se déchire;
J'y reçois tous les coups qu'ils peuvent se porter....
Cette attente est, pour moi, trop rude à supporter,
Il faut...

S C E N E V.

D' A R V I A N E , M E' L A N I D E .

M E' L A N I D E .

QU'avez-vous fait ? Vous n'avez qu'à poursuivre,

Et bien-tôt avec vous on n'osera plus vivre.

D' A R V I A N E .

Quoi donc ?

M E' L A N I D E .

Tenez, voyez, lisez ce qu'on m'écrit,
C'est bien à vous, Monsieur, à céder au dépit !

Voilà donc la douceur que vous m'aviez promise ?

D'ARVIANE.

La sensibilité ne m'est donc pas permise ?

ME'LANIDE.

Non , quand elle s'exhale avec trop de chaleur.

Monsieur , il faut apprendre à souffrir un malheur :

Quand on ne le fait pas , on s'en attire un autre.

D'ARVIANE.

Pour un moment d'oubli, quel courroux est le vôtre ?

ME'LANIDE.

Un moment d'imprudence a souvent fait verser

Des larmes , que le tems n'a pû faire cesser.

D'ARVIANE.

Dans l'état où je suis pouvois-je me contraindre ?

Mais de vous-même aussi n'oserois-je me plaindre ?

Si vous m'aimez encore ; au nom de cet amour ,

Dites-moi donc pourquoi je perds tout en ce jour.

Vous aviez , dans vos mains , le bonheur de ma vie ,

Je pouvois être heureux ; vous m'ôtez Rosalie.

Par quelle cruauté faut-il que ce Marquis

Vous doive tout le bien que je m'étois acquis ?

Car il le tient de vous. Dans cette concurrence ,

Cet homme devoit-il avoir la préférence ?

ME'LANIDE.

Envers votre rival soyez plus circonspect ;

Et ne sortez jamais du plus profond respect

Que vous devez avoir pour lui ; je vous l'ordonne.
D' A R V I A N E.

Et par quelle raison ? . . . Mais votre ordre m'étonne.
Qui , moi le respecter ? Ah ! retranchez ce point.
M E' L A N I D E.

Je l'exige de vous.

D' A R V I A N E.

Et ne faudra-t-il point

Que je lui fasse aussi des excuses ?

M E' L A N I D E.

Sans doute :

Il faut vous y résoudre , oui , quoi qu'il vous en
coûte.

Croyez que mon conseil n'est pas indifférent.

Obéissez enfin ; ce n'est qu'en réparant

Qu'on peut tirer parti des fautes qu'on a faites.

D' A R V I A N E.

Madame , y pensez-vous ?

M E' L A N I D E.

Je fais ce que vous êtes.

D' A R V I A N E.

Ah ! C'en est un peu trop. Ne m'abaissez pas tant.

Mon rival , si l'on veut , est un homme important.

Eh ! Que me fait , à moi , si sa fortune est grande ?

Parce qu'il est heureux , faut-il que j'en dépende ?

Les procédés reçus entre gens tels que nous ,

Ne souffrent pas que j'aie embrasser ses genoux.

COMEDIE.

85

S'il se croit offensé , nous avons notre usage.

Je ne suis pas encore à mon apprentissage.

(*En mettant la main sur son épée.*)

S'il veut, nous nous verrons. Ceci nous rend égaux.

ME'LANIDE.

Je gémis de vous voir des sentimens si faux.

Et pour qui ? ... Mais je cède ; il vaut mieux vous apprendre

Les causes d'un refus qui vous a dû surprendre.

J'ai prévu , dès long - tems , ce qui vient d'éclatter.

J'ai combattu vos feux , bien-loin de vous flatter.

Je vous ai toujours dit que jamais l'hyménée

N'uniroit Rosalie à votre destinée ;

Que même son amour vous seroit superflu.

D'ARVIANE.

Madame , cependant , si vous aviez voulu ! ...

ME'LANIDE.

Si j'avois pû détruire un obstacle invincible ;

Qui rend ce mariage entre vous impossible ;

Je n'aurois pas été moins heureuse que vous.

D'ARVIANE.

Quel obstacle s'oppose à des liens si doux ?

ME'LANIDE.

Votre état.

D'ARVIANE.

Mon état , dites-vous ? J'en fais gloire ;

Je sers avec honneur ; du moins j'ose le croire.

82 M E' L A N I D E ;

Et, si quelque revers n'arrête point mes pas ;
Je ferai mon chemin.

M E' L A N I D E.

Vous ne m'entendez pas.

D' A R V I A N E.

Seroit-ce ma fortune ? Elle est assez bornée ;
J'en conviens avec vous. Mais , quoi donc ? l'hy-
ménée

N'a-t-il jamais été l'ouvrage de l'amour ?

Serois-je le premier ? ... On en voit chaque jour...

M E' L A N I D E.

Mais ils sont assortis, du moins, par la naissance.

D' A R V I A N E.

De la mienne, il est vrai, j'ai peu de connoissance.

Depuis que le hasard a pû nous réunir ,

Vous avez évité de m'en entretenir.

Mais je vous appartiens ; ce titre me rassûre.

Oui, j'ai quelque naissance ; elle n'est point obs-
cure.

M E' L A N I D E.

Ah ! Bien loin d'en avoir, gémissiez d'être né.

D' A R V I A N E.

Je frémis.

M E' L A N I D E.

Et voilà l'obstacle infortuné

Que j'avois toujours craint de vous faire con-
noître.

D'ARVIANE.

Moi , j'aurois à rougir de ceux qui m'ont fait
naître?

Quel est donc le néant où j'ai puisé le jour?

M E' L A N I D E.

Que voulez-vous savoir?

D'ARVIANE.

Parlez-moi sans détour.

La source de ma vie est donc bien méprisable?

M E' L A N I D E.

Elle est , de part & d'autre , assez considérable :

Mais . . .

D'ARVIANE.

Quoi donc ? Quel malheur me seroit survenu?

M E' L A N I D E.

Il est affreux.

D'ARVIANE.

Comment?

M E' L A N I D E.

Vous êtes méconnu.

Vous êtes à la fois le fruit & la victime

D'un hymen , que la loi n'a pas cru légitime.

Ceux qui vous ont fait naître , au désespoir réduits ,

L'un de l'autre ont été séparés.

D'ARVIANE.

Et je suis !

Une attente fondée , & trop bien confondue ,
 'A soutenu long-tems votre mère éperdue ;
 Elle a crû que des nœuds , brisés malgré l'amour ,
 Entre elle & son époux se renoueroient un jour.

D'ARVIANE.

Ne seroit-elle plus ?

M E' L A N I D E.

Elle est toujours fidelle.

D'ARVIANE.

Son époux est donc mort ?

M E' L A N I D E.

Il ne vit plus pour elle.

D'ARVIANE.

Il ne vit plus pour elle ! Eh quoi ! cet inhumain ,
 En nous restituant son cœur avec sa main ,
 Pourroit venger l'hymen , l'amour & la nature ,
 Et n'a pas fait cesser cette indigne rupture ?

M E' L A N I D E.

Son cœur , par un amour impossible à dompter ,
 Involontairement s'est laissé surmonter.

D'ARVIANE.

Devoisje naître ? Ah , Ciel ! Tu m'as choisi mon
 père

Dans un jour malheureux de haine & de colère.
 Daignez me le nommer ; je veux dès aujourd'hui
 Suivre par-tout ses pas & m'attacher à lui

J'irai lui reprocher ma honte & son parjure.

ME' LANIDE.

Ne sachez rien de plus.

D'ARVIANE.

Ah ! Je vous en conjure ;

ME' LANIDE.

Je ne puis.

D'ARVIANE.

Et pourquoi ne voulez-vous donc pas

Que j'aïlle, de sa main, recevoir le trépas ?

Est-ce pour m'accabler qu'il m'a donné la vie ?

C'est un fardeau pour moi de honte & d'infamie !

ME' LANIDE.

Vous me faites trembler.

D'ARVIANE.

Ne me refusez plus ;

ME' LANIDE.

Vous ferez , près de moi , des efforts superflus.

L'état , où je vous vois , a trop de violence.

L'épouvante & l'effroi m'imposent le silence.

D'ARVIANE.

Pourquoi veux-je savoir ce secret accablant ,

Puisqu'on ne peut venger un affront si sanglant ?

Me refuserez-vous aussi , dans ma misère ,

La grace & la douceur de connoître ma mère ?

ME' LANIDE.

Hélas !

D' A R V I A N E.

Vous soupirez ! En suis-je abandonné ?
 Désavoué ? Sans doute. En dois-je être étonné ?
 Je me rends la justice affreuse qui m'est due.
 Le sein qui m'a conçu , doit frémir à ma vûë :
 C'est pour elle un supplice ; elle a droit de me fuir ;
 Ma vie est son opprobre ; elle doit me haïr.

M E' L A N I D E.

Elle ne vous hait point ; croyez qu'elle vous
 aime ;

Qu'elle gémit sur vous , plus que sur elle-même.

D' A R V I A N E.

Ne refusez donc plus , à mes empressements ,
 Le bonheur de jouir de ses embrassements :
 Qu'au moins , dans nos malheurs , notre amour nous
 rassemble ;

Nous les adoucirons , en les pleurant ensemble.

M E' L A N I D E.

Ne la connoissez point.

D' A R V I A N E.

Qu réunissez-vous ,

Ou vous allez me voir mourir à vos genoux.

M E' L A N I D E.

Que vous êtes pressant !

D' A R V I A N E.

Que vous êtes cruelle !

M E' L A N I D E.

Votre mère se rend ; vous l'emportez sur elle...

Ah, mon fils!

D' A R V I A N E.

Quoi, c'est vous ? Mon cœur est satisfait.

Le Ciel a fait pour moi le choix que j'aurois fait.

M E' L A N I D E.

Hélas ! Votre destin n'est pas moins déplorable.

D' A R V I A N E.

O , mère la plus tendre & la plus adorable !

M E' L A N I D E.

Si vous m'aimez autant que je crois l'entrevoir ;
Ayez donc sur vous-même un peu plus de pouvoir.

Vous voyez quel doit être un jour votre partage.

Il faut , au fond des cœurs , vous faire un héritage ;

Leur conquête n'est pas l'ouvrage d'un moment ;

On les gagne avec peine , on les perd aisément :

Mais la douceur attire , & retient sur ses traces

L'amitié , la faveur , la fortune , & les graces.

La hauteur n'a jamais produit que des malheurs :

Je vous laisse y penser ; je vais cacher mes pleurs.

S C E N E V I.

D'A R V I A N E *seul.*

ME voilà donc instruit de mon sort effroïable !
Grands Dieux ! Quel en est donc l'auteur impitoïas-
ble ?

Hélas ! Je l'aurois sù , si j'avois pû calmer
Mes esprits & mes sens trop prompts à s'allumer :
A sa discrétion j'aurois été me rendre :
Peut-être sa pitié . . . Que devois-je en attendre
Puisque tant de vertu jointe à tant de beauté ,
N'ont pû de cet ingrat vaincre la cruauté ?
Quelle idée imprévûë , & peut-être insensée ,
Se forme tout-à-coup au fond de ma pensée ?
Je ne fais ; mais je sens accroître mes soupçons ,
Quand je pense aux conseils , aux avis , aux leçons ,
Qu'au sujet du Marquis j'ai reçûs de ma mère ;
Elle y prend intérêt : Quel en est le mystère ?
Pourquoi tous ces égards , & ce profond respect
Qu'elle exige pour lui ? Cet ordre m'est suspect.
Ce Monsieur d'Orvigny , qu'on veut que je ré-
vère ,
Seroit-il , à la fois , mon rival & mon père ?

Lui

Lui ? ... Dans ce doute affreux tout se confond en
moi ,

Haine , desir , terreur , espoir , amour , effroi :

Je ne démêle rien dans ce trouble funeste.

Qui m'en fera sortir ? ... Mais Théodon me reste ;

Il est instruit. Allons , & tâchons d'arracher

Le malheureux secret que l'on veut me cacher.

Fin du quatrième acte.



A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

THE'ODON, LE MARQUIS.

THE'ODON.

Plus d'Arviane a tort , plus il doit être à plaindre.
LE MARQUIS.

Y songez-vous ? A quoi voulez-vous me contraindre ?
C'est , pour un étourdi , prendre beaucoup de soin.
Ce jeune homme a poussé l'affaire un peu trop loin.
C'est une offense en forme , une insulte marquée ,
Qui jamais ne peut être autrement expliquée.
Elle a trop éclaté dans toute la maison :
Il faut bien , malgré moi , que j'en tire raison.

THE'ODON.

Vous ne le ferez pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc , je vous prie ?

J'y suis très-résolu.

THE'ODON.

Vous en perdrez l'envie ,

Quand vous serez instruit d'un secret important ,
Dont je ne suis instruit que depuis un instant.

LE MARQUIS.

Quand je serai vengé , vous pourrez me l'apprendre ;

THE'ODON.

Il ne feroit plus tems.

LE MARQUIS.

J'ai peine à vous comprendre ;

THE'ODON.

Si vous saviez à qui d'Arviane appartient !...

LE MARQUIS.

Que m'importe ?

THE'ODON.

Ah, Monsieur !...

LE MARQUIS.

Dites ; qui vous retient ?

THE'ODON.

Vous en auriez pitié.

LE MARQUIS.

Suis-je ami de son père ?

Parlez.

THE'ODON.

Hélas !

LE MARQUIS.

Eh bien ?

THE'ODON.

Mélanide est sa mère.

Hij.

M E' L A N I D E ;
LE MARQUIS.

Ah ! Que m'annoncez-vous ?

T H E' O D O N.

C'est cet infortuné ;

Qu'en des tems plus heureux l'amour vous a donné ;

Enfant né pour pleurer la honte de sa mère ;

Déplorable héritier d'opprobre & de misère ,

Sans état , sans aveu , sans nom , sans bien , sans rang ;

Qui va se voir privé de tous les droits du sang ,

Au lieu d'être un objet d'amour , de complaisance ,

De ressource , de joie , & de reconnoissance.

Il devoit être heureux de vous devoir le jour.

LE MARQUIS.

Hélas !

T H E' O D O N.

C'étoit par lui que l'hymen & l'amour

Comptoient que vous deviez vous survivre à vous-
même :

C'est un bien que le Ciel ne fait qu'à ceux qu'il
aime.

Vous l'avez ; & pourquoi n'en jouissez-vous pas ?

Que voulez-vous de plus qu'un sort si plein d'ap-
pas ?

Qu'une épouse pour vous si tendre & si constante ,

Et qu'un fils en état de remplir votre attente ?

Songez que , pour jamais , vous allez vous priver

Du bonheur le plus grand qui pût vous arriver.

L E M A R Q U I S.

Eh ! Daignez m'épargner. Quelle attaque imprévûë !

Ah ! Rosalie, hélas ! Pourquoi vous ai-je vûë ?

Devois-je rencontrer vos dangereux appas ?

Quelle étoile funeste alors guida mes pas ?

Rendez-moi donc ce cœur trop épris de vos charmes :

Son infidélité fait verser trop de larmes.

T H E ' O D O N.

Vous les payerez cher, je puis vous l'annoncer.

Mélanide bien-tôt vous en fera verser.

Elle vivoit pour vous. Il faut bien qu'elle meure.

L E M A R Q U I S.

Qu'entens-je ?

T H E ' O D O N.

Vous allez hâter sa dernière heure :

L E M A R Q U I S.

Ah ! Cruel, je le vois, vous voulez mon trépas.

Oui, s'il faut que je brise un nœud si plein d'appas...

Mais, comment parvenir à cet effort suprême ?

Est-ce à l'Amour heureux à s'immoler lui-même ?

T H E ' O D O N,

Quand il est criminel, il ne peut être heureux.

Mais, voilà votre fils, je vous laisse tous deux.

S C E N E I I.

D'ARVIANE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *à part.*

T Hédon ne doit pas avoir eu l'imprudence
De faire à d'Arviane aucune confidence.

D'ARVIANE.

Quand, jusqu'au fond du cœur pénétré de regret,
Je cherche à réparer un transport indiscret,
Avec quelque bonté daignerez-vous m'entendre?
Je viens chercher ma grace. A quoi dois-je m'attendre?

LE MARQUIS.

Dès que vous souhaitez que tout soit effacé,
Je ne me souviens plus de ce qui s'est passé.

D'ARVIANE.

Je craignois de trouver un rival inflexible,
Prévenu contre moi d'une haine invincible.
Si vous me haïssez mon sort seroit affreux.

LE MARQUIS.

On ne hait pas toujours ceux qu'on rend malheureux.

D'ARVIANE.

Cet aveu n'adoucit mes maux qu'en apparence,
Si vous ne me voyez qu'avec indifférence.

LE MARQUIS.

(à part.)

Croyez que je vous plains. Tous mes sens sont troublés.

D'ARVIANE.

Votre pitié m'est chère. Ah ! Si vous la réglez
Sur l'état où je suis, elle doit être extrême.

LE MARQUIS.

Je fais qu'il est cruel de perdre ce qu'on aime.

D'ARVIANE.

J'ai bien d'autres sujets de me désespérer.
Je serois trop heureux de n'avoir à pleurer
Qu'une si douloureuse & si triste infortune :
Cette perte, après elle, en entraîne encore une.
On n'éprouva jamais un revers plus affreux.
Hélas ! J'avois un père illustre, généreux,
Digne d'être à jamais ma gloire & mon modèle :
Je ne pouvois sortir d'une source plus belle.
Vain bonheur ! Au mépris de l'amour paternel,
Il veut couvrir son sang d'un opprobre éternel ;
A ses premiers liens il s'arrache de force,
Et va sacrifier, au plus affreux divorce,
La nature, l'hymen, & l'amour gémissant.
Je serai dénué de tout ce qu'en naissant
Le plus vil des mortels apporte avec la vie.
Malheureux d'être né, je vais porter envie
A tous ceux qui devoient me voir au-dessus d'eux.

J'en deviens le dernier , & le plus malheureux...
 Je vous vois attendri ! Je me flatte , j'espère
 Que vous ne prenez pas le parti de mon père.

LE MARQUIS.

Il seroit mal-aisé de le justifier.

D'ARVIANE.

En vous , entièrement je puis donc me fier ?
 Je suis trop malheureux pour n'être pas timide.
 Dans cette extrémité , je vous prends pour mon guide.

LE MARQUIS.

Moi ?

D'ARVIANE.

Vous-même. A qui donc puis-je mieux m'adresser ?

Ma confiance , hélas ! doit-elle vous blesser ?
 Par bonté , dites-moi ce qu'il faut que je fasse.
 Mon père va bien-tôt combler notre disgrâce.
 Avant qu'un autre hymen le sépare de nous ,
 Ne pourrois-je , en tremblant , embrasser ses genoux ?..
 Croyez-vous qu'un refus puniroit mon audace ?
 Quoi , mon père ? ... Ah ! Monsieur , mettez-vous à ma place ;

Supposez un moment que je sois votre fils :
 Que feriez-vous ? Parlez.

LE MARQUIS *à part.*

Sauroit-il qui je suis ?

(*à d'Arviane.*)

(à d'Arviane.)

Je vous offre à jamais l'amitié la plus tendre.
De mes soins les plus doux vous devez tout attendre.

D'ARVIANE.

Puis-je me contenter d'un vain soulagement ?
Cruel ! Je ne veux point de dédommagement.
Vous avez dû m'entendre. A quoi sert le mystère ?
Ou laissez-moi périr , ou rendez-moi mon père.
C'est moi qui suis le fruit de vos premiers soupirs ;
Songez que ma naissance a comblé vos desirs ;
Du plus grand des malheurs doit-elle être suivie ?
Qu'une seconde fois je vous doive la vie.
Je ne veux en jouir que pour vous honorer ;
Je ne veux respirer que pour vous adorer
N'osez-vous voir les pleurs que vous faites répandre ?
A tant de fermeté je ne pouvois m'attendre.
Vous me feriez penser que je me suis mépris ;
Qu'en effet je n'ai point le titre que j'ai pris ,
Et que je n'ai sur vous aucun droit à prétendre.
Vous êtes vertueux , & vous seriez plus tendre.
J'ai crû de faux soupçons . . . Ah ! Daignez m'excuser ;
Ils étoient trop flatteurs pour ne pas m'abuser.
On m'avoit mal instruit. Rentrons dans ma misère.
Avant que de sortir de l'erreur la plus chère ,
Et de quitter un nom que j'avois usurpé ,
Vous-même montrez-moi que je m'étois trompé ;

Vous pouvez m'en donner la preuve la plus sûre ;
 Je vous ai fait tantôt une assez grande injure ;
 En rival furieux je me suis égaré ;
 Si vous ne m'êtes rien , je n'ai rien réparé.
 L'excuse n'a plus lieu. Votre honneur vous engage
 A laver dans mon sang un si sensible outrage.
 Osez donc me punir , puisque vous le devez.
 Vous allez m'arracher Rosalie ; achevez ,
 Prenez aussi ma vie , elle me désespère.

LE MARQUIS.

Malheureux ! . . . Qu'ose-tu proposer à ton père ?

D'ARVIANE.

Ah ! Je renais.

LE MARQUIS.

Que vois-je ? O ciel ! En est-ce assez ?

SCENE III. & derniere.

MELANIDE , DORISE'E , THE'ODON ,
 ROSALIE , LE MARQUIS ,
 D'ARVIANE.

M E' L A N I D E .

Vous appellerez-vous des traits presque effacés ?
 On veut, avant ma mort, que je vous importune ;
 Et je viens , à vos pieds , pleurer notre infortune.

Mon fils, unissons-nous.

(Elle va pour se jeter aux pieds du Marquis,
qui l'en empêche.)

D'ARVIANE se jettant aux pieds du Marquis :

Mon père !

LE MARQUIS à Mélanide.

Pardonnez

Au trouble où tous mes sens se sont abandonnés.

(à part.)

Que je me sens confus, interdit & coupable !

M É L A N I D E.

Vous craignez, je le vois, que je ne vous accable ;

Mais loin de me laisser aigrir par mes malheurs,

Quel que soit le sujet qui fait couler mes pleurs,

Hélas ! Je fais toujours excuser ce que j'aime.

Vous causez, malgré vous, mon infortune extrême.

Une si longue absence, & les bruits de ma mort,

Ont rendu votre cœur le maître de son sort.

Je devois succomber. La fortune jalouse

Dès long-tems auroit dû vous ravir votre épouse :

Pardonnez si j'emprunte encore un nom si doux,

Je cède à l'habitude, elle me vient de vous.

Mais, sans parler de moi, ni de ma destinée,

Je vous remets le fruit du plus tendre hyménée.

J'aurois lieu d'espérer que cet infortuné

Ne démentiroit point le sang dont il est né,

Et qu'il pourroit vous être aussi cher qu'à sa mère.
Daignez donc vous charger de toute sa misère.
Permettez qu'il s'éleve en secret sous vos yeux :
Il n'aura plus que vous . . . Recevez mes adieux.

(à d'Arviane.)

Et vous, à vos vertus faites-vous reconnoître.
Me pardonnerez-vous de vous avoir fait naître ?
Oh, mon fils !

LE MARQUIS à *Mélanide*.

N'imputez qu'à ma confusion

Si j'ai paru rester dans l'indécision.

Avez-vous pû me croire assez de barbarie
Pour vous abandonner, vous, que j'ai tant chérie ;
Vous, dont j'ai si long-tems déploré le trépas ;
Vous, en qui je retrouve un cœur & des appas
Dignes d'être adorés de tout ce qui respire ?
Que n'avez-vous plutôt réclamé votre empire ?
Avant que de revoir un objet si touchant ,
J'ai crû ne pouvoir vaincre un coupable penchant :
Mais j'éprouve, en sortant de cette erreur extrême,
Qu'en me rendant à vous, je me rends à moi-même.
Mon cœur & mon amour vont se renouveler.
Heureux que vous ayez daigné les rappeler !

(*En l'embrassant.*)

Quelle félicité m'alloit être ravie !

M E L A N I D E ;

Je vous retrouve donc !

D'ARVIANE.

Cher auteur de ma vie!

LE MARQUIS.

(à d'Arviane.) (à Mélanide.)

Oui, je suis votre père. Oui, je suis votre époux;
Que l'Amour & l'Hymen nous réunissent tous!

(à Dorisée.)

Madame, vous voyez dans quelle douce chaîne;
Aussi bien que l'Amour, mon devoir me ramène!

DORISÉE.

Je ne puis qu'applaudir, & vous féliciter.
J'eusse été la première à vous solliciter...

LE MARQUIS à Dorisée.

Pourriez-vous détourner votre choix sur un autre,
Et souffrir que mon fils devînt aussi le vôtre?
Nous serions tous heureux.

DORISÉE.

J'accepte cet honneur.

LE MARQUIS à Mélanide.

Ne consentez-vous pas de même à leur bonheur?

MÉLANIDE.

(Embrassant Rosalie.)

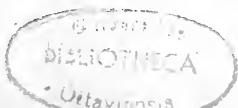
Qui, moi? Si j'y consens! Oui, vous serez ma fille.

LE MARQUIS.

Ne faisons désormais qu'une même famille.

O ciel! Tu me fais voir, en comblant tous mes vœux,
Que le devoir n'est fait que pour nous rendre heureux.

F I N.



XX
A P P R O B A T I O N.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Chancelier une Comedie qui a pour titre, *Mélanide*, & je crois que le Public en verra l'impression avec autant de plaisir qu'il en a vû les representations. Ce premier Juin 1741. CREBILLON.

P R I V I L E G E D U R O Y.

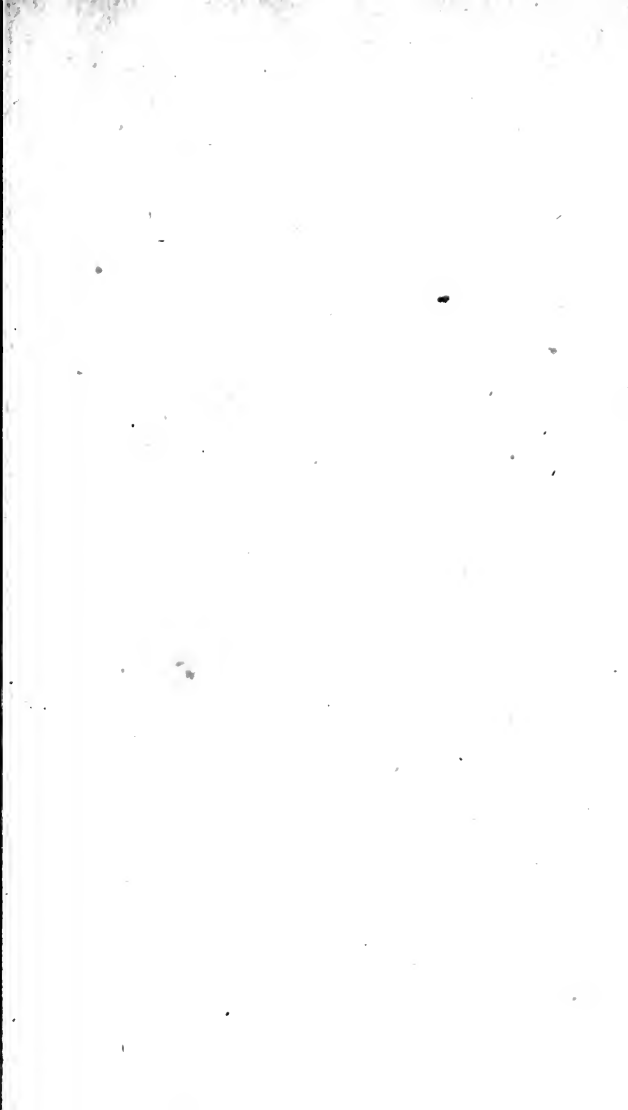
L OUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé NICOLAS-FRANÇOIS LE BRETON, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer, & donner au Public L'ECOLE DES AMIS, & les OEUVRES DE POESIESET DE THEATRE du Sieur DE LA CHAUSSE'E; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contre-scel des Presentes. A CES CAUSES voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur

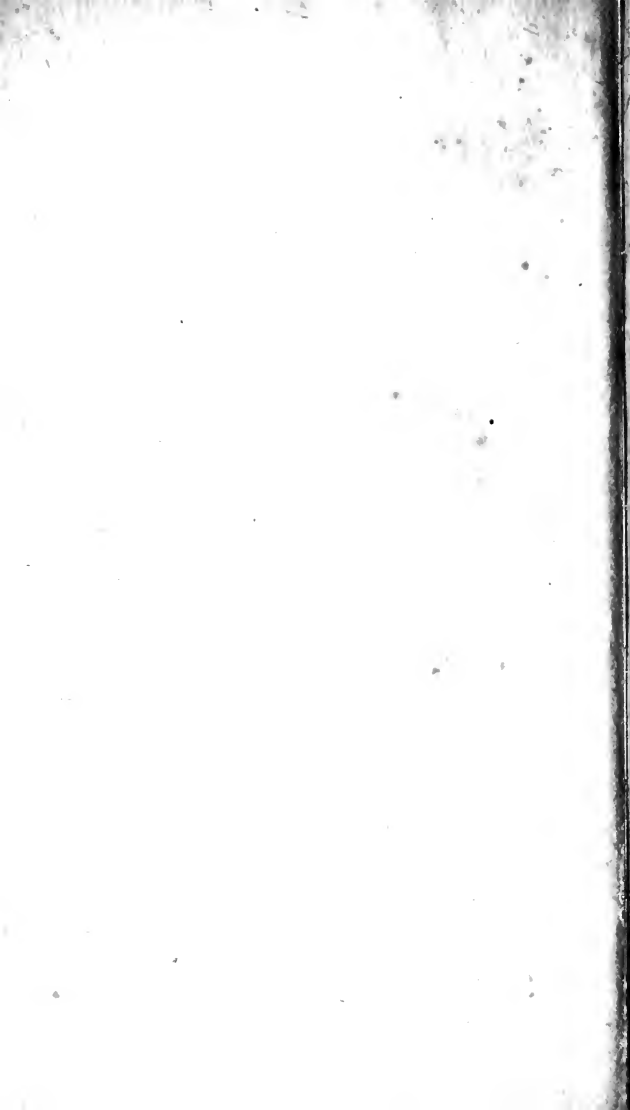
papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contre-scel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledits Livres ci-dessus spécifiés, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant; & de tous dépens, dommages & interets; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans

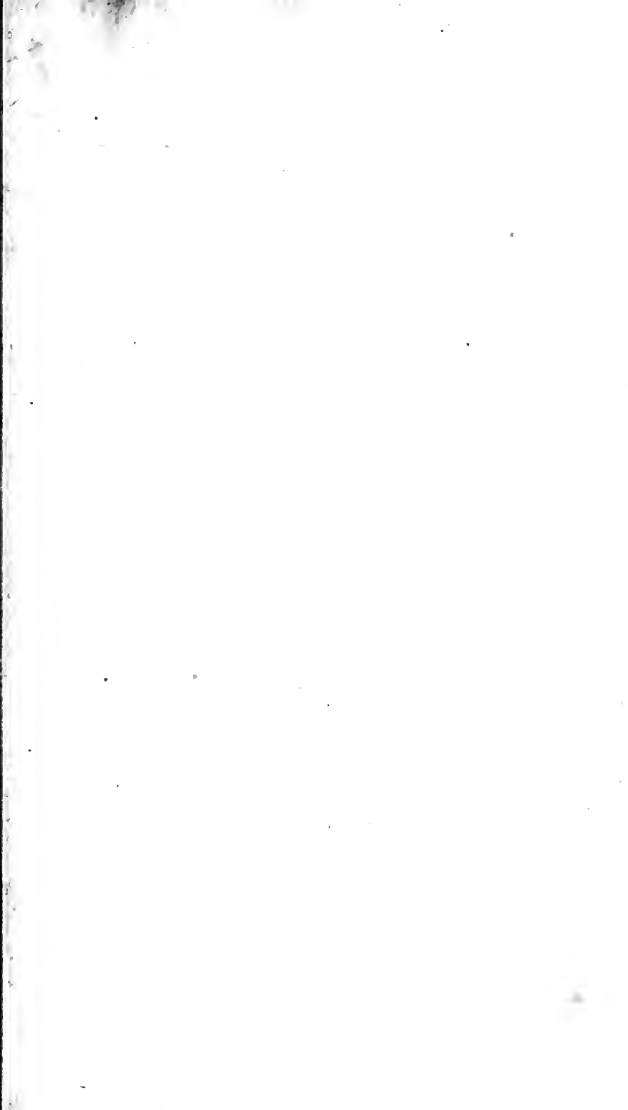
notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre
Château du Louvre , & un dans celle de notre dit
très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau ,
Chancelier de France , Commandeur de nos ordres ;
le tout à peine de nullité des Presentes ; du contenu
desquelles , Vous mandons & enjoignons de faire
jouir l'Exposant ou ses ayans cause , pleinement &
paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun
trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des-
dites Presentes , qui sera imprimée tout au long au
commencement ou à la fin desdits Livres , soit tenue
pour dûement signifiée , & qu'aux Copies collation-
nées par l'un de nos amés & féaux Conseillers &
Secretaires , foi soit ajoutée comme à l'Original :
Commandons au premier notre Huissier ou Sergent
de faire pour l'exécution d'icelles , tous Actes requis
& nécessaires , sans demander autre permission , &
nonobstant clameur de Haro , Chartre Normande ,
& Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir.
DONNE' à Paris le cinquième jour du mois d'Avril
l'an de grace mil sept cens trente-huit. Et de notre
Regne le vingt-deuxième. Par le Roy en son Conseil.
Signé, SAINSON.

*Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des
Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 436. Fol. 397.
conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui
du 28 Fevrier 1723. A Paris, le 5 Avril 1737.*

Signé, G. MARTIN , Syndic.







La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The
University
Da

--	--	--



a39003



009583286b

